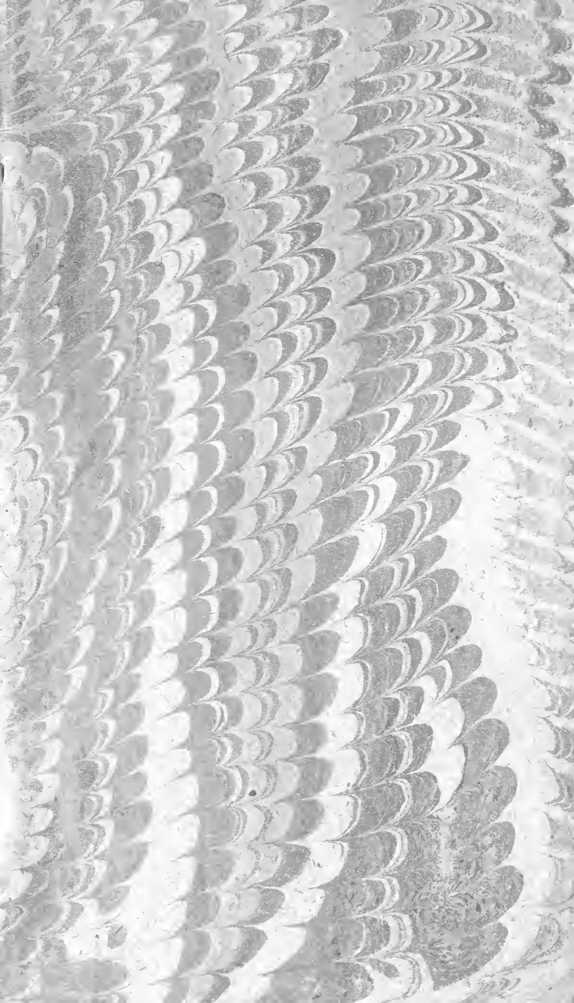






VOYAGES
DE Mr. DE
THEVENOT
URROPE, ASIE & AFRIQUE,

Divisez en trois Parties, contenant cinq Tomes.

PREMIERE PARTIE

ntenant le VOYAGE DU LEVANT.

le entr'autres choses il est soigneusement traité des Etats nd Seigneur, des Mœurs, Religions, Forces, rnemens Politiques, Langues & Coutumes des Habitans de ce grand Empire.

ent aussi diverses particularitez de l'Archipel, Constantinople, te, Egypte, Pyramides, Mumies, Deserts d'Arabie, la & de plusieurs autres lieux de l'Asie & de l'Afrique, uez depuis peu, & non encore décrits jusqu'à present.

ses memorables arrivées au dernier Siege de Bagdet, ies faites aux receptions des Ambassadeurs du : Et l'entretien de l'Auteur avec celui du Pretejan, où il est parlé des sources du Nil.

TROISIEME EDITION,

enrichie de figures en taille douce.





A AMSTERDAM,

MICHEL CHARLES LE CENE,

M. DCC. XXVII.

AVIS DE L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

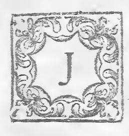
LEs Exemplaires des Voyages de Mr. de Thevenot de la premiere & seconde Edition étant devenus rares au point : qu'il est presqu'impossible d'en recouvrer sinon dans les ventes publiques de quelques Bibliotheques, & qu'il ne s'en trouve pas assez pour en fournir au grand nombre des curieux, qui les recherchent inutilement, il y a de la justice a en faire une nouvelle Edition pour faire plaisir au public, & contribuer à la conservation des Relations sinceres de cet Illustre Voyageur. C'est ce qui m'a porté a en faire une troisieme Edition, plus correcte que les precedentes ; pour y parvenir ! une personne capable, a pris le soin d'en faire une revision exacte, & de corriger les fautes qu'on y a trouvées, J'espere l'aplaudissement du Lecteur en cela, puisque c'est pour contribuer à sa satisfaction, car les fautes déplaisent par le vice de l'ortographe non seulement, mais encore quelque fois, parce qu'elles changent ou défigurent la representation de l'objet auquel on a dessein de prêter son attention.

AVIS.

Je n'ai fait aucun changement dans l'ordre des matieres qui doit rester, puisque ce seroit entreprendre sur l'Autheur. Mais j'ai divisé ces Voyages en cinq Tomes, les deux premiers contiennent les premier & second Livre qui font la premiere Partie au titre de Voyage du Levant. Les Tomes III. & IV. contiennent les Livres I, II, III. & IV. sous le titre de Suite du Voyage du Levant : Enfin le Tome V. contient les Voyages des Indes Orientales, le tout pour en faciliter la relieure en Volumes égaux autant qu'il a été possible, les Notes marginales ont été augmentées ou éclaircies pour representer plus distinctement ce qui est contenu en chaque page, & j'ai placé l'Indice des Matieres à la fin de chaque Partie, pour en faciliter la recherche au Lecteur, j'ai joint aussi les figures en taille douce convenables aux differens sujets pour l'éclaircissement & l'ornement de l'Ouvrage, esperant de n'avoir obmis aucun des soins convenables pour satisfaire la curiosité du Lecteur & me procurer l'aprobation de cette Edition.



PREFACE
DE
L'AUTEUR.



'ATTRIBUE, comme les autres, l'impression de mon Livre à l'empressement de mes amis, & principalement à la consideration d'une personne à qui je fais gloire d'obeir, & qui m'a demandé quelques instructions sur certains lieux de mon Voiage: Comme je n'en avois fait les remarques que sur des broüillons en papiers separez, il s'est passé quelques années sans que j'aie voulu songer à les mettre au net, parce que je m'étois toûjours persuadé qu'il étoit fort peu necessaire après de si doctes Ecrivains, comme Messieurs de Breves, des Hayes, du Loir, d'Opdam, de donner au public des instructions des lieux, dont ils ont écrit si savamment & avec tant d'avantage. Comme néanmoins on m'a remontré que la face des choses se change, que ce qui se pratique aujourd'hui est bien different de ce qui se faisoit en leur tems, qu'on ne peut pas tout remarquer & tout dire, & qu'il n'y a point de Livre de Voiage qui n'instruise; outre

 cela

cela aiant consideré qu'il y avoit beaucoup de particulier & de curieux dans mes memoires, & que je pouvois donner plusieurs choses, dont on n'a point encore, ou au moins très-peu écrit, je n'ai point fait difficulté d'en faire quelque ordre, & de consentir qu'ils fussent imprimez; il est vrai que je l'ai fait à la hâte, & que j'aurois dû avoir pris plus de tems pour en rendre l'élocution plus polie, mais quelques affaires m'en ont empêché, & j'ai cru que la naïveté du langage en feroit mieux concevoir la vérité : Je ne dis rien de la préoccupation des esprits sur la lecture qu'on en fera; il faut en laisser le succès au sort & au goût que l'on y prendra : la diversité en est si grande, qu'il est difficile d'en juger; je connois des personnes pour lesquelles il faudroit composer des livres entierement semblables à ceux ausquels ils ont croiance, si on vouloit qu'ils donnassent foi aux nouveaux, & qui veulent faire passer pour mensonge tout ce que ceux là ne disent pas; & j'en sai d'autres qui donnent si fort dans la bagatelle, qu'ils ne trouvent de beau que ce qui est à peine croiable : je n'ai consideré aucune difference de ces esprits en la composition de mon Livre; je me suis fortement ataché à dire la verité; ce qui n'est pas de moi, je l'ai remarqué, afin qu'on ne m'en impute rien; ce qui est de moi, je le soûtiendrai veritable à moins que je ne me sois trompé moi même, & je me moque de ceux qui disent qu'il faut habler ou mentir pour être crû : je ne doute point que mon absence ne soit cause de quelques fautes dans l'impression, mais il est aisé de les distinguer, & je me persuade que le jugement que l'on en fera sera équitable : je suis seulement obligé d'avertir qu'il s'est glissé une erreur considerable dans le calcul que j'ai fait des années de l'Hegyre que les

Turcs

Turcs & Arabes ont pour Epoque, & qui commença le 22. Juillet de l'an de nôtre Seigneur 622. c'est pourquoi je dois dire encore ici que les années des Turcs sont composées de douze mois, dont six ont trente jours, & les autres vingt-neuf, la premiere en aiant trente, & la seconde vingt-neuf, & ainsi alternativement jusqu'à la fin, ce qui fait que leurs années sont plus courtes que les nôtres d'onze jours; mais comme nous nous servons du Bissextil pour ne pas perdre quelques minutes qui sont outre nos 365. jours, aussi les Turcs, pour ne pas laisser en arriére celles qui n'entrent pas dans le compte des 354. jours, donnent tous les trente ans au dernier de leur mois appellé Zoulhidgeh, onze fois, c'est à-dire, dans onze années, le nombre de trente jours, savoir la 2. année, la 5. la 7. la 10. la 13. la 15. la 18. la 21. la 24. la 26. & la 29. En toutes les autres années ce mois n'a que 29. jours, & ainsi le 16. de Juillet de l'an 1663. est le 29. de Zoulhidgeh, ou le dernier jour de l'an 1073. de l'Hegyre. Pour ce qui regarde l'approbation de ce livre, s'il aggrée, j'aurai courage d'en donner un autre, comme j'espere, encore plus curieux : sinon, je m'en consolerai comme les autres.

ON a été obligé au defaut de Caracteres Arabes, de se servir des nôtres aux vers Turquesques qui suivent : le hha y est écrit par hh : Le hh ponctué qui est le kha, par kh. Le ssad par ss. le Tza qui est le Ta ponctué, par z. l'Ain est marqué de ā. le Caf est écrit par q. le Kef par K. & le kef adgemi par gn & par ng.

THEVENOT TCHELEBINUNG HHAZRETINEH SEFER KITABI-SINUNG UZREH GAZELLER.

HErneh guzel ola deria juzindeh,
Herneh dakhi guzel ola qaradeh;
Tchiqarup qaleminden ganimetlu.
Zehoureh gheturdy amdgian rigbetlu:
Siz oni taqlid idup, ichlerugnuz
Kerimi muft bizeh baghichlar-ſegnuz:
Kitabugnuz cherif âlemdeh qaboul
Oladgiaq, bizeh âziz dur né maqboul:
Ani taſſnif itmek itchun, ghendugnuz
Varup ghezup duniaï dolachdugnuz:
Hem kablietugnuz âzim her jerden
Filhhaq têlim eder vé her maqlouqden:
Lakin chuhretung leh ben oloup iekdil,
Kitabden chikiaiet ittugumi bil:
Bou mezbour hhaqqi bir Lerreh ekſiltti,
Qatchan ſſavachunir rivayet itti:
Neqadar duchurdung bou ſſavachindeh?
Mechhour kim bilmezſah her franqiſtandeh?
Danucq olan âmeluneh fakhruni
Aïtti banga, hem jararlighuni:
Pirouzi ſenden, n-itchun ya Pehlevan:
Ghizlerſen dilaver ſenung Kirevan?

LA CROIX. PAITIS.
Tarq dilindeh FaranſahPadichahi-nung Kiatibi hem tergimani.

A MONSIEUR
DE
THEVENOT,

Sur son Livre de Voiage.

IMitant les travaux d'un Oncle curieux, Traduction des vers Turquesques.
Qui vient de mettre au jour par sa plume feconde
Ce qu'on voit de plus beau sur la terre & sur l'onde,
Tu nous donnes aussi tes labeurs glorieux.

Ton Livre nous doit être & cher & precieux.
Toi-même pour le faire, as visité le monde;
Et ton experience à nulle autre seconde,
Nous instruit de l'état des hommes, & des lieux.

Cependant je m'en plains avec ta renommée,
Au recit d'un combat, dont l'Europe informée,
Sait combien d'ennemis ton grand cœur mit à bas:

Des témoins de tes faits m'ont raconté ta gloire;
Pourquoi nous caches-tu ta valeur aux combats,
Puis qu'on doit à ton bras l'honneur de la Victoire?

LA CROIX PAITIS
Secretaire Interprete du Roi en Langue Turquesque.

TABLE DES CHAPITRES

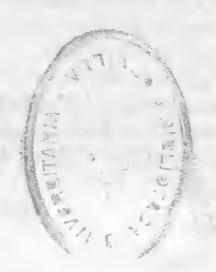
contenus dans cette premiere Partie.

LIVRE PREMIER.

CH. XVII.

CH. LXIV.

Fin de la Table des Chapitres.

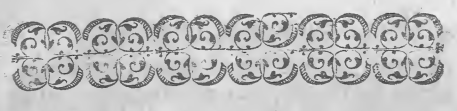


VOYA-


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



Amy tu connoistras l'Autheur par ce portrait
Tu ne Scaurois trouuer voyageur plus parfait.



VOYAGE DE LEVANT.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

DU DESSEIN DE VOYAGER.

Desir plus ardent de voyager maintenant qu'autrefois.

LE desir de voiager à toûjours été fort naturel aux hommes, mais il me semble que jamais cette passion ne les a pressez avec tant de force qu'en nos jours : le grand nombre de Voyageurs qui se rencontrent en toutes les parties de la terre, prouve assez la proposition que j'avance, & la quantité des beaux voyages imprimez qui ont paru depuis vingt ans, ôte toute raison d'en douter ; il n'y a point de personnes, qui aient inclination aux belles choses, qui ne soient touchez de celles dont ils instruisent, & il y

en a peu, s'ils n'étoient retenus par des ataches pressantes, qui ne voulussent eux-mêmes en être les témoins & les spectateurs: Ce sont ces belles Relations qui m'ont donné la premiére pensée de voyager, & comme en l'année mil six cens cinquante-deux je n'avois point d'affaire considerable qui dût m'en empêcher, je résolû facilement de satisfaire ma curiosité, en suivant les mouvemens qu'elles m'avoient inspiré: Je commençai par l'Angleterre, & continuai par la Hollande & l'Allemagne, ensuite je visitai l'Italie, de laquelle jusqu'à ce que j'aie passé Naples, non plus que des trois autres, je ne ferai aucune remarque particuliére, parce que les raretez, qui les rendent recommandables, sont assez connuës de tous les François: Après avoir rempli mon esprit de toutes celles que Rome lui put fournir, je résolus facilement de n'en demeurer pas là, & de chercher dans quelques autres Païs à me rassasier des choses dont je n'avois qu'un avant-goût: mais il faloit me déterminer de quel côté je voyagerois, & afin de ne pas faire un voyage inutile, me pourvoir des moyens & des instructions nécessaires pour en profiter: Dieu m'en présenta l'occasion, je trouvai à Rome un Gentil-homme François qui s'appliquoit fortement à la connoissance des choses du Levant; sa réputation étoit si géne-

Commencement des voyages de l'Auteur.

Homme très-savant.

géneralement établie parmi les doctes, qu'il étoit recherché de tous ceux que la solidité de la science animoit, parce qu'on trouvoit abondamment en lui seul, ce qu'on ne pouvoit rencontrer que très-rarement dans tous les autres: quoi que la conversation des plus doctes Cardinaux, & autres Prélats plus considerables de Rome, lui occupât une grande partie de son tems, néanmoins je ménageai si bien sa connoissance, qu'il me donna part en son amitié, & je fus bien ravi d'aprendre par moi-même, ce que je ne savois que par le rapport d'autrui, je connus d'abord un homme si savant dans les belles lettres, & dans les Langues Greque & Latine, qu'il pouvoit être mis au rang des plus habiles hommes qui les professent, & si profond dans l'Hebraïque, que non seulement il entendoit les Livres Hebreux, mais toutes les sortes de Rabins, & cela si à fonds, qu'il disputoit contre les Docteurs ou Hakans Juifs, ausquels il expliquoit les Prophetes & le reste du vieux Testament à l'avantage de nôtre Foi, si subtilement & avec tant de succès, que je ne crains point de dire, qu'il y en avoit peu qu'il n'ébranlât: ils étoient si charmez de sa science, qu'ils en venoient jusqu'à l'importunité, & après trois & quatre heures de conversation, leurs livres à la main, je les ai vû souvent regreter d'être congediez de lui, en

Amitié de l'Auteur avec Monsieur d'Herbelot.

en ſorte qu'il ſembloit qu'il leur dérobât le tems que la civilité l'obligeoit de donner à ſes autres amis : les langues Chaldaïque & Syriaque ne lui étoient guère moins familieres, il excelloit dès ce tems-là dans l'Arabique, la Perſienne & la Turque, dont il a depuis encore ſi fort cultivé les livres, que je puis dire aſſûrément qu'il eſt en toutes ces langues le plus habile que je ſâche en Europe: Je ne mets pas cette habileté ſeulement dans le parler de ces langues & dans l'intelligence de leurs livres; je la mets principalement dans leur érudition, & dans la doctrine de la plûpart des choſes de l'Orient, dont il ne parle jamais qu'il ne raviſſe, & où il fait connoître tant de ſcience, qu'il y a peu de perſonnes qui n'en reſtent ſurpris. C'eſt la connoiſſance de tant de langues Orientales, qui l'a ſi fort perfectioné dans toutes les Hiſtoires, tant anciennes que modernes qu'il poſſede ſi avantageuſement; & ce qu'il en a recueilli nous aprend des particularitez ſans nombre, que ni nos Geographes, ni nos Hiſtoriens ne ſavent pas, ou au moins qu'ils ſçavent ſi imparfaitement, qu'ils ne font que begaier ſur des choſes, dont il pourroit donner des inſtructions avec certitude: il poſſede la plupart des autres ſciences à l'égal des langues, & comme ſon humeur eſt fort éloignée de la préſomption, & qu'il n'eſt pas de ces Savans

qui

qui dédaignent de converser avec ceux qui n'en savent pas autant qu'eux, mais que sans faire le rencheri, il entretient facilement un châcun sur ce qu'il lui propose, & lui fait part de ce qu'il fait, je ne manquai pas alors de me servir de l'occasion, & de profiter d'une amitié qui m'étoit si utile. Il me communiqua ce qu'il avoit apris de tous les Levantins qu'il avoit fréquenté, tant de leurs mœurs que de leurs façons de faire, il m'instruisit même des précautions que je devois avoir en quantité de rencontres, & enfin il me détermina entiérement pour le Levant: le comble de ma joïe fût lorsque lui-même délibera de faire le voyage, je me repûs long-tems du bonheur que j'esperois d'une compagnie si avantageuse, & je ne doutois point avec tant de connoissances, qu'à mon retour je ne pusse faire part au public de tout ce que l'Orient produit de beau par science, par art, & par nature: mais comme nous étions sur le point de nous embarquer, il survint à Monsieur d'Herbelot (c'est le nom du Gentil-homme dont je viens de parler) une affaire de famille, qui lui étant de grand intérêt, interrompit son dessein, & l'obligea de retarder son départ: je souffris cette disgrace avec patience, parce qu'il me promit de me venir trouver à Malte, & comme je m'étois entiérement preparé pour m'embarquer dans une des qua-

tre Galeres du Pape qui devoient toucher à Naples, dont alors l'entrée étoit défenduë aux François, il me conſeilla de ne perdre pas une ſi belle occaſion, ce que je fis. Je partis de Rome le Lundi 31. Mai 1655. & le deuxiéme Juin je m'embarquai à Civita-Vecchia ſur la Galere que le Comte Gaddi commandoit, où je reçus de la courtoiſie de ce Comte toutes les marques d'une ſinguliére generoſité; le quatriéme Juin les Galeres s'arrêterent à huit milles de Naples: & le cinquiéme aiant été emploié par les paſſagers des Galeres à viſiter cette ville, nous partîmes le Dimanche ſixiéme Juin ſur le ſoir, & fîmes voile vers la Sicile, nous vîmes en paſſant le feu de la montagne de l'Ile

Stromboli, Ile.

de Stromboli, on me dit que ceux qui en approchoient y entendoient de grands hurlemens, qui procedent aſſurément, non de l'enfer, dont les ſimples gens du païs croient que le ſommet ardent de cette montagne eſt une bouche, mais de l'impetuoſité des vents, qui s'engouffrant avec violence dans de grandes cavernes que la mer a creuſées, & y allumant dans les mines de ſoufre, dont tout ce païs eſt plein, le feu qui s'eſt fait & conſervé paſſage par la montagne, y font des bruits qui ſemblent des hurlemens de damnez. Le Mardi huitiéme Juin au ſoir nous paſſâmes le

Phare de Meſſine,

Phare de Meſſine, & le lendemain Mécredi

neu-

neuviéme Juin nous arrivâmes à l'entrée de la nuit devant Messine sans entrer dans le port, auprès duquel nous jettâmes l'ancre; & le lendemain Jeudi 10. Juin étant décendus à terre, nous nous promenâmes par la ville avec plus de liberté que nous n'avions fait à Naples : j'en parlerai succinctement.

CHAPITRE II.

DE MESSINE.

LA ville de Messine est en Sicile du côté qui regarde Rhegio en Italie, duquel elle n'est éloignée que de soixante milles : Cette ville est au lieu où étoit celle de Zande; elle a pris le nom de Messine des Messiniens du Peloponnese qui ont habité ce lieu-là, & qui l'ont bâtie; elle a un Port fort sûr, & fait par la nature; il semble qu'il ait été mesuré avec le compas, tant il est rond & proportionné: à l'entour de ce port en terre, sont plusieurs beaux Palais tous bâtis d'une même symmetrie, qui font une fort belle vûë à ceux qui entrent dans le port, mais ils n'ont pas été continuez; au bout du Mole qui ferme ce port est une Tour qui en garde l'entrée; environ sur le milieu du dit Mole, est une autre Tour, sur le haut de laquelle on allume toutes les nuits une grande lanterne, pour faire connoître aux vaisseaux qui navi-

Messine, ville.

Zande, ville.

gent le lieu où ils sont; cette ville est assez melancolique, quoi que les ruës soient belles & larges; nous la visitâmes, je vis écrit au dessus de la porte de l'Eglise Cathedrale en gros caracteres assez anciens, GRAN-MERCI A MESSINE, lorsque les François se firent les maîtres de la Sicile, Messine se rendit à eux la premiére, & pour en conserver la mémoire ils firent cette inscription; devant cette Eglise, qui est grande & belle, il y a une grande place, au milieu de laquelle est un théatre, où est representée en bronze la Victoire de Lepante, on y voit aussi une statuë en bronze de Don Jean d'Autriche; le Novitiat des Jesuites est sur une montagne plus haute qu'aucun lieu qui soit en la ville; & comme de ses jardins l'on découvre toute la ville & le port, je reçus facilement l'offre qu'un Jesuïte me fit de me les faire voir: après avoir passé de très-spacieuses allées, il me conduisit dans un jardin fort élevé, d'où il me montra Charybde & Scylla, qui rendoient autrefois ce détroit si dangereux, que tous ceux qui y passoient, se croioient assurez de perir. Scylla est un rocher assez proche d'un château, qui est en Italie sur le bord de la mer vis-à-vis du Phare de Messine, ce château se nomme Scyllio; d'où cet écueil a pris son nom de Scylla: Pour Charybde, il est vis-à-vis & proche du port de Messine, mais il n'est

Charybde, & Scylla, promontoires.

escollo

dan-

dangereux que lorſqu'il y a deux courans contraires, qui faiſans tournoier les vaiſſeaux durant quelque tems, les tirent à fond ſans aucune reſource; pour les éviter il faut aller le plus près du port ou le plus loin qu'il eſt poſſible, car le danger eſt au milieu d'entre le port & la terre d'Italie oppoſite: quoi que le peril ſoit grand en ce lieu-là, le port n'en eſt pas exempt, car le Jeſuïte me dit qu'il étoit quelquefois arrivé qu'un vaiſſeau étant déja entré dans le port, & aiant ſalué la ville, fut ramené dehors par ces courans, & s'étoit perdu à la vuë de toute la ville: le proverbe Ancien *Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim* ne fut pas dit ſans raiſon, car lorſqu'on a évité le danger d'un de ces écueils, il eſt certain que l'on tombe aiſément dans l'autre ſi l'on ne s'en prend garde: la fable, qui diſoit que Charybde & Scylla étoient deux monſtres marins entourez de grands chiens qui aboioient, tire ſon origine du grand bruit de ces eaux, par le choc qu'elles font l'une contre l'autre, en ſorte que lors principalement qu'elles frapent avec violence l'écueil Scylla, il ſemble que ce ſoient de grans chiens qui aboient. Or les Meſſinois pour empêcher qu'il ne ſe perde aucun vaiſſeau à ces paſſages, tiennent pluſieurs Pilotes experts aux gages de la ville, dont il y a toûjours quelqu'un en ſentinelle ſur les plus hautes tours; Pilotes aux gages des Meſſinois.

& lorsqu'un vaisseau se trouve en danger & que son patron se défie de son savoir, en tirant un coup de canon, ces Pilotes ne manquent point de l'aller secourir avec leurs barques : le Jesuite me mena dans un jardin encore plus élevé que les autres, tout auprès duquel il y a un beau bastion qui commande la ville, aussi bien que toute cette maison des Jesuites ; il me dit qu'il y avoit à Messine dix-

XVIII. Châteaux à Messine. Messinois jaloux des Espagnols.

huit Châteaux tous forts, dont les Espagnols n'en tenoient que quatre, le reste étant tenu par les Messinois, qui sont si jaloux des Espagnols, que ceux-ci aiant fait une forteresse au bout du port, ils en firent une sur le bord de l'eau, à l'opposite & seulement à la portée du mousquet de celle des Espagnols. Cette ville est fort riche à cause du grand trafic de soye qui s'y fait : il n'y a aucune hôtelerie pour les étrangers, ce qui leur est une très-grande incommodité étant obligez de loger en un méchant cabaret qui est sur le port que l'on nomme la Barraque, où l'on fait fort mauvaise chere : tout y est à bon marché, le vin y est fort, & très-mauvais : cette ville a un Archevêque.

CHAPITRE III.

DE LA SICILE.

Ile de Sicile.

LA Sicile est une Ile dont la figure est triangulaire, chaque pointe du triangle fai-

faisant un Cap, l'un de ces Caps se nomme Capo Disaro, l'autre Capo Passaro, & le troisiéme Capo Boco, qui étoient anciennement appellez Pelorus, Pachynus, & Lilybæus: plusieurs croient qu'elle tenoit autrefois à l'Italie, dont elle n'est éloignée que de trois milles, mais qu'elle en fut détachée par la force de la Mer, qui se fit passage entre deux: d'autres disent par un tremblement de terre.

Capo Disaro, Capo Passaro, Capo Boco, anciennement appellez Pelorus, Pachynus, & Lilybæus.

Ce détroit qui est maintenant entre cette Ile & la Calabre, s'appelle le Phare de Messine, & est très-dangereux à passer non seulement à cause de Charybde & Scylla, mais encore parce que les pointes des deux Terrains du Continent & de l'Ile viennent comme à s'enclaver l'une dans l'autre. Cette Ile est la plus considérable de la mer Mediterranée, tant pour sa grandeur, qui est de près de 700. milles de circuit, que pour sa fertilité: car son terroir produit de toutes choses abondamment, & ce fut la quantité de ses blez, de ses vins excellens, & de ses olives, & de plusieurs autres choses semblables, qui la fit autrefois nommer un des greniers de Rome: Elle a grand nombre de belles villes fort riches: mais elle est fort incommodée du Mont Gibel, anciennement appellé le Mont Ætna, qui jette continuellement des flames en abon-

Phare de Messine dangereux.

Mont Gibel, anciennement appellé Ætna.

dance; elle est aussi fort sujette aux tremblemens de terre qui y font d'horribles ravages: Cette Ile a été sous la domination de beaucoup de sortes de nations, elle a été aux Grecs, aux Carthaginois, aux Sarrazins, aux François, & enfin au Roi d'Espagne, qui y tient un Vice-Roi, lequel fait sa résidence six mois à Palerme, & six mois à Messine;

Vice-Roi de Sicile, & où il réside.

ce mélange de tant de nations differentes, desquelles toute la Sicile a rétenu quelque vice, a rendu les Siciliens d'un si mauvais naturel comme on les voit aujourd'hui; Ils sont extrêmement fiers, & jaloux, & il n'y a guére de vices dont ils ne soient capables; la vengeance se nourrit de famille en famille jusqu'à des centaines d'années, & comme ils sont extrêmement vindicatifs, ils se défient si fort des François, à cause de la cruauté des Vêpres Siciliennes, que mésurant nôtre naturel au leur, ils ne se persuadent pas que jamais nous puissions oublier un affront, qui jusqu'ici a été sans exemple, & qui nous a coûté tant de sang; ils ont toûjours au côté un poignard long de deux palmes, & large de trois doigts, & il n'y a pas un artisan dans sa boutique, qui n'ait son poignard au côté, même en travaillant: ils ont l'esprit fort subtil & malicieux.

Mœurs des Siciliens.

CHA-

CHAPITRE IV.

DE MESSINE A MALTE.

De Messine à Malte.

Nous partîmes de devant Messine le Jeudi dixiéme Juin avec un vent contraire, en sorte que malgré tous les efforts des rames, nous fûmes obligez de donner fond tout auprès du port de Messine trois heures après en être partis, toutefois une heure après nous sarpâmes, quoi qu'il fît toûjours le même tems, & que la mer fût un peu agitée. Le Vendredi sur le soir nous donnâmes fond devant Agoste, mais nous ne débarquâmes point; on me dit pour m'en consoler que ce n'étoit presque qu'une ruë assez vilaine comme elle me parut en effet, son terroir pourtant fournit d'excellens vins qui sentent fort la violette; nous levâmes les Ancres de devant cette ville le lendemain Samedi onziéme Juin au matin, & passâmes devant Syracuse, à présent par corruption Saragousse, patrie d'Archimede, & qui autrefois fut la Métropolitaine de la Sicile; le terroir de Saragousse fournit d'excellent vin muscat; Nous n'arrêtâmes point devant cette ville, mais nous continuâmes nôtre route avec le divertissement des Dauphins & des Tons, qui sautans hors de l'eau suivoient les galeres en grand nombre; le Dimanche douziéme Juin

Agoste, ville.

Saragousse, ville anciennement appellée Syracuse.

sur les 6. heures du matin il se leva un vent grec-levant, qui nous mena si vîte, que sur les onze heures du même matin nous découvrîmes l'Ile de Malte, & sur les 4. heures après-midi nous entrâmes dans le port de la ville; on tira toute l'artillerie de tous les Châteaux de Malte en l'honneur du Pape, lequel étoit nouvellement créé, pour saluer ses galéres, qui pour rendre le salut, tirerent plusieurs fois toutes leurs piéces.

CHAPITRE V.

DE L'ILE DE MALTE.

Situation de l'Ile de Malte.

L'Ile de Malte est située en la mer d'Afrique, entre la Sicile & Tripoli de Barbarie, elle est éloignée de la Sicile de soixante milles, & d'Afrique de cent milles : sa latitude est de trente-quatre degrez, & sa longitude de trente-huit : elle s'étend du levant au ponant, & a vingt milles, de longueur & environ douze de largeur, son circuit est de soixante milles. Elle fut appellée Melita du mot grec Meli, qui signifie miel, à cause qu'il s'y fait de fort bon miel, maintenant on l'appelle Malta, du mot Melita, quoique les Barbaresques en tirent l'étymologie d'une de leurs Histoires. Ils disent qu'autrefois les Mores de Tripoli étant divisez en deux partis sous deux Scheiks ou Capitaines,

& aiant ensemble guerre continuelle, ceux du parti le plus foible resolurent de quitter le païs, & d'aller habiter ailleurs, que pour cet effet ils envoierent quelques-uns des leurs en mer chercher quelque lieu propre à habiter: Ces gens trouverent l'Ile Melita qu'ils jugerent leur être propre, & étant retournez, leur Scheik leur aiant demandé s'ils avoient trouvé quelque lieu, ils répondirent en leur langue, *Lakeinadgeire eledia fiel ma ou tah*, qui veut dire, nous avons trouvé une Ile où il y a eau & plaine, & de ce *Ma ou tah*, ils disent que par corruption on l'a appellée Malta: Cette Ile eut anciennement pour Roi Battus, riche & puissant Prince, & grand ami de Didon Reine de Carthage. Elle fut en-suite sujette aux Carthaginois, & par après aiant été saccagée & ruinée par une armée Romaine sous la conduite de M. Attilius, & depuis soûmise à l'Empire Romain avec la Sicile, cet Empire tombant en décadence, Malte fut occupée par les Sarrazins, sur lesquels Roger Prince Normand, Comte de Sicile, la conquit l'an 1090. Depuis ce tems-là, elle a toûjours été entre les mains des Chrétiens; l'an 1530. Charles Quint la donna avec l'Ile de Gozo aux Chevaliers de Hierusalem, qui alloient vagans de côté & d'autre depuis huit ans qu'ils avoient perdu Rhodes; du depuis on les appellez Chevaliers

Battus, Roi de Malte.

Roger Prince Normand conquit Malte sur les Sarrazins en l'an 1090.

Charles V. don-

na Malte aux Chevaliers de Hierusalem avec l'Ile de Gozo.

liers de Malte : Cette Ile est basse & n'est qu'un rocher blanc & tendre, fort propre à bâtir & à faire de la chaux, mais qui ne resiste pas long-temps aux vents marins, principalement au siroc qui le mange ; il y a fort peu de terre sur ce rocher, encore est elle pierreuse, de sorte qu'il semble qu'elle soit incapable de rien produire, & toutefois elle porte de fort bons fruits, mais principalement des figues qui n'y sont pas moins bonnes qu'en Provence, & des mêlons si excellens qu'on auroit peine à y en trouver un mauvais, & qui sont la plupart blancs ; on n'y prend aucun soin pour les faire venir, on en jette la sémence en terre comme on fait du blé, sans y faire aucune façon pour les conserver : les raisins y sont excellens à manger, mais non à faire du vin, ils ont la peau épaisse, & le dedans charnu comme des prunes ; on y seme du cotton qui y vient bien : on n'y seme que fort peu de grain, car la Sicile en fournit aux Maltois autant qu'ils en ont de besoin ; l'air y est si chaud qu'il est impossible d'y cheminer au soleil, les nuits y sont insupportables en Eté, tant pour les grandes chaleurs, qu'à cause des moucherons ou cousins, qui y sont si importuns, qu'ils mettent le visage tout en sang, principalement aux nouveaux venus qu'ils distinguent aisément, en sorte que quand on se

Temperature de l'air à Malte.

leve

lève au matin, on a le visage semblable à celui d'une personne qui releveroit nouvellement de la petite verolle : il n'y a point d'hiver en cette Ile, & on ne s'y chauffe point, mais au contraire on y boit toûjours à la glace : l'air y est fort subtil & sain pour les vieillards, qui à peine y peuvent mourir ; les maux de tête y sont dangereux, & les maux d'yeux y sont communs à cause de la blancheur du terrain ; ce qui oblige plusieurs Commandeurs & Chevaliers de porter des lunettes vertes, je ne sai toutefois si le verre recevant la chaleur du soleil ne brûle point les yeux : Il n'y a point en cette Ile d'animal venimeux, & aucun n'y peut vivre, les habitans attribuent ce miracle à S. Paul auquel ils sont fort devots, & croient que c'est par la vertu de la bénediction que ce Saint y donna après son naufrage, lorsqu'il fut attaqué de la vipere dont parle le Chapitre 28 des Actes des Apôtres, & de laquelle n'aiant reçû aucun mal, ils furent si étonnez qu'ils le crurent Dieu ; ils donnent de la terre de la grotte où il étoit, pour rémede contre les morsures des serpens & autres venins, même contre toutes fiévres putrides & malignes ; avec plus d'efficace que la terre sigillée, ainsi que plusieurs personnes ont éprouvé en aiant recouvré la santé ; ils en attribuent encore la vertu à la bénediction de S. Paul, & on en

Lunettes vertes.

S. Paul fort reveré à Malte.

Terre de la grotte de S. Paul.

char-

charge tous les ans plusieurs barques pour porter aux autres lieux de la Chrêtienté; c'est des rochers de cette Ile que se tirent les pierres en forme d'yeux de serpent que l'on porte au doigt enchassées dans des anneaux, à cause de la vertu qu'on croit qu'elles ont contre les venins. Cette Ile est fort peuplée, & lorsqu'en l'an 1590. le calcul en fut fait par le commandement du Comte d'Alvadelista Vice-Roi de Naples, pour savoir la quantité de grains qui leur étoit nécessaire, on trouva qu'au Bourg, en la vieille Ville, en la ville Valette, en l'Ile de St. Michel, & en sept Paroisses, qui contiennent plus de 36. villages, il y avoit 27000 hommes sans les Chevaliers de l'Ordre, & ceux qui sont à leur service: les Maltois ont le tein brun & sont du naturel des Siciliens pour le moins en la vengeance: les femmes y sont belles & assez familieres, elles vont par la ville couvertes d'une mante sur la tête qui leur traîne jusqu'à terre, mais quoi qu'elles se cachent tout le visage, elles voient tout le monde sans être connuës de personne: la langue naturelle de l'Ile de Malte est l'Arabe, mais l'Italienne y est fort commune particuliérement à la ville.

Pierre d'œil de serpent.

L'Ile de Malte a plusieurs ports & cales bien gardez par des forts qu'on y a bâtis; mais entr'autres il y a deux grands ports ouverts

par

par grec-levant, l'un desquels s'appelle Marsamouchet, l'autre est le grand port; ces deux ports sont divisez par une échine ou langue de terre assez élevée, sur la pointe de laquelle fut bâti le Château Saint Erme, & depuis ensuite de ce Château, la Cité Valette : ce premier port de Marsamouchet sert pour retirer les vaisseaux qui veulent faire quarantaine afin d'avoir communication avec la ville, & pour ceux qui ne peuvent entrer dans le grand port à cause du mauvais tems, comme aussi pour les Corsaires, qui ne voulant s'arrêter que très-peu ne viennent point dans le grand port, d'où on ne sort pas facilement; dans ce port il y a une petite Ile en laquelle est le Lazaret, où se retirent ceux qui font quarantaine : Pour le grand port il contient plusieurs ports en soi, il est couvert à l'entrée de deux écueils, un de chaque côté : sur celui qui est à main droite, est bâti le Château S. Erme, lorsqu'il fait mauvais tems il est fort dangereux d'en approcher, & quand on y entre ou qu'on en sort il faut bien prendre garde : aiant passé ces écueils on voit à main gauche un port où se retirent les vaisseaux qui viennent du Levant & ne veulent pas s'arrêter à Malte, & ils vont là, afin d'être separez des autres; allant plus avant on passe entre la Ville Valette qui est à main droite, & le Château S. Ange qui est à gauche, situé sur la

Marsamuchet un des ports de Malte.

Plusieurs Ports à Malte.

Château S. Ange à Malte.

la pointe d'une langue de terre, le long de laquelle est le bourg derriére le dit Château ; Après cela on trouve à main gauche un autre port fort sur & bon, qui est entre le Bourg & l'Ile de la Sangle. Cette Ile est une langue de terre habitée, presque semblable à celle du Bourg auquel elle est parallêle, ces deux langues s'étendant du Levant à Ponant comme deux doigts de la main : C'est dans ce port que se retirent les Galeres de la Religion, & tous les Vaisseaux qui doivent rester quelque tems à Malte, soit pour charger, pour épalmer ou pour se refaire, y sont reçus ; On le ferme avec une chaîne de fer. Au fond de ce port est un petit port enclos de pieux, où l'on enferme le soir toutes les petites barques, afin qu'aucun esclave ne puisse s'enfuïr durant la nuit : passé l'Ile on peut encore aller plus loin, mais il n'y a plus de fond ; depuis l'entrée du grand port jusqu'à son extrémité, ou plutôt jusqu'à son fonds il y a bien deux milles.

Ile de la Sangle.

CHAPITRE VI.

DES CHATEAUX SAINT ANGE & Saint Erme.

SI-tôt que le Roi d'Espagne eut donné l'Ile de Malte aux Chevaliers de Saint Jean, Messire Philippe de Villiers-l'Ile-Adam,

Châteaux S. Ange & S. Erme.

dam, qui pour lors étoit Grand Maître de l'Ordre, en vint prendre possession, & se logea dans le Château S. Ange, & toute la Religion dans le bourg : Mais Sultan Soliman n'étant pas content de l'Ile de Rhodes dont il avoit depouillé cet Ordre illustre, aiant fait dessein d'exterminer entiérement des gens qui quoi qu'en petit nombre lui avoient donné tant de peine, & qu'il prévoyoit lui devoir encore bien faire du mal, envoia en l'an 1565. une puissante armée pour se rendre Maître de cette Ile de Malte : Elle y arriva au mois de Juillet, étant alors Grand Maître Frere Jean de la Valette de la Langue de Provence, & débarqua vers Montepelegrino ; Les Turcs attaquerent d'abord le Château S. Erme qui défend entiérement les entrées du grand port & de Marsamouchet, ils planterent leur batterie au lieu où est à présent la ville de la Valette, qui n'étoit pas encore commencée, & battirent si rudement ce Château, qu'en aiant tué tous les défenseurs ils s'en rendirent les maîtres : ils se tournerent vers le bourg & l'Ile de la Sangle ; le bourg est défendu du Château S. Ange, qui est au bout du dit bourg du côté du port, situé sur des rochers forts hauts & difficiles à grimper ; de sorte qu'il est presque inaccessible : l'Ile de la Sangle est défenduë d'un bastion qui est à sa pointe : ils donnerent à tous ces lieux plusieurs

Le Grand Maître de Villiers.

Soliman envoia assieger Malte.

Le Grand Maître de la Valette.

Montepelegrino.

Siége de Malte.

ſieurs aſſauts où ils expoſerent pluſieurs milliers d'hommes, mais inutilement, aiant toûjours été repouſſez avec de grandes pertes: Cependant quoi que le Château S. Ange les maltraitât de telle façon, qu'ils n'oſoient ſe tenir à découvert, ils bâtirent l'Ile ſi rudement, qu'ils en ruïnerent les défenſes, & réſolurent d'y donner un aſſaut géneral, parce qu'étant maîtres de cette Ile, ils auroient rompu la chaîne qui fermoit le port, tenduë depuis le Château Saint Ange juſqu'à l'êperon de la dite Ile: Le Grand Maître aiant eu avis de leur réſolution, fit faire dans le Château Saint Ange des embrazûres à fleur d'eau, ſans les ouvrir en dehors, en ſorte néanmoins qu'un coup de marteau pouvoit leur donner l'ouverture néceſſaire à ſon deſſein, il y fit en diligence poſer le canon dont il avoit beſoin: le jour étant venu, les Turcs envoyerent quantité de barques chargées de ſoldats pour donner aſſaut à l'êperon de l'Ile, & en même tems les canons du Château Saint Ange paroiſſant à fleur d'eau, tirerent avec tant de ſuccès, que toutes les barques étant coulées à fond, tous ces gens furent noiez: ils firent encore pluſieurs vains efforts, & voiant venir du ſecours de la Chrêtienté, deſeſperant de cette entrepriſe ils ſe retirerent. Ils partirent de cette Ile ſur la fin de Septembre de l'année 1565. aians em-

Le port de Malte fermé d'une chaîne.

employé inutilement une très-puissante armée durant trois mois, contre une place défenduë par une poignée de gens, mais très-vaillans, comme le sont encore ceux d'aujourd'hui, qui leur font tant de mal avec sept galeres seulement, qu'ils n'estiment aucuns ennemis plus redoutables : aussi pour l'ordinaire en quelque nombre que soient ces Infidelles, ils ne manquent pas de fuïr quand ils apperçoivent quelques galeres de la Religion de Malte, & il est indubitable qu'ils évitent le combat tant qu'ils peuvent, depuis ce tems-là les dommages du Château Saint Ange n'ont point été réparez, la nature le rendant encore assez fort de soi-même.

Chevaliers de Malte redoutables aux Turcs.

CHAPITRE VII.

DE LA CITE' VALETTE.

APrès la retraite des Turcs, la Religion résolut de bâtir encore une ville neuve, où le Grand Maître pût demeurer commodément avec toute la Religion, & pour cela ils choisirent cette langue de terre, au bout de laquelle est le Château Saint Erme & d'où les Turcs les avoient battus si furieusement : le Grand Maître de la Valette en mit la premiére pierre le 28 Mars de l'an 1566. & la nomma de son nom la Cité Valette, sur quoi on fit ce dicton. *Plus valet valor Valetæ quàm fortitudo Valetæ*, faisant allu-

Cité Valette.

Valeur du Grand Maître Valette.

allusion au nom du Grand Maître. On la toûjours du depuis tellement fortifiée, que je croi facilement qu'elle a peu de pareilles au monde en fortifications; l'entrée de son port est défenduë du Château S. Erme, qui est à présent imprenable, ne pouvant être batu que par la ville neuve dont il est entouré du côté de terre; car du côté de la mer étant situé sur des rochers forts hauts il est inaccessible: Après ce Château est la Barraque, où sont neuf piéces de canon à couvert, qui empêchent qu'on n'approche du port: l'entrée de ce port est encore défendue par le bastion d'Italie, lequel est fort élevé, & où il y a six piéces de canon qui battent à découvert: il y a sur ce bastion un beau Basilic, que les Turcs laisserent à Malte avec un autre semblable, lorsqu'ils en leverent le siége, car étant pressez de se retirer, & ne pouvant charger ces piéces sur leurs vaisseaux, à cause de leur prodigieuse pesanteur, ils en jetterent un dans la mer où il est encore proche de terre, d'où on ne l'a pû retirer, & l'autre resta à terre: de l'autre côté du port est le Château S. Ange qui le défend encore, & de ce même côté, hors du port, mais proche son entrée, sur une pointe, est une tour, où il y a deux ou trois piéces de canon, qui servent aussi à la sûreté de ce port; le Gouverneur du Bourg à le soin d'y envoyer des

Barraque.

Bastion d'Italie à Malte.

Beau Basilic des Turcs à Malte.

des gens pour la garder. Du côté de terre cette ville n'est pas moins forte que du côté de la mer, étant ceinte de bonnes murailles fondées sur des rochers fort hauts, avec plusieurs bastions & autres pièces de fortifications : cette ville d'ailleurs est toûjours bien munie de vivres, la Sicile qui en est proche lui en fournissant autant qu'elle en a de besoin; en sorte que faisant considération sur les excellentes fortifications dont elle est revêtuë, & sur le danger du canal, qui fait que quelque armée de mer que ce soit, ne peut subsister guère plus de deux mois devant Malte, je ne crains point de dire qu'elle est imprenable; Ses fortifications sont aussi belles que bonnes, & font une perspective très-agréable, ceux qui arrivent dans le port de Malte prennent grand plaisir à voir la Barraque couverte de beaux arbres plantez en file; il y a un fort beau jardin & assez elevé qui regarde le port au dessous du bastion d'Italie; il est rempli d'orangers & de citronniers plantez à la ligne, & une quantité de belles fontaines qui jettent l'eau fort haut, achevent de le rendre fort delicieux, c'est le Grand Maître Lascaris qui a fait faire ce jardin : sur le port est une fontaine qui l'orne beaucoup, elle est sur le bord de la mer; on y voit rejaillir fort haut quantité d'eau que jette un Dauphin qu'un Neptune tient sous ses piez, & cette

Malte imprenable.

Grand Maître Lascaris.

Belle fontaine à Malte; & ses commoditez.

cette fontaine eſt placée ſi commodément, que les vaiſſeaux y peuvent faire eau ſans porter leurs barils à terre; là auprès eſt un rocher fort épais, que le Grand Maître Laſcaris a fait percer, pour faire un paſſage, en ſorte que l'on ſe promene fort aiſément d'un bout à l'autre du port, ce qu'on ne pouvoit faire auparavant, parce que ce rocher va juſqu'à la mer: Du port il faut monter pour entrer dans la ville, qui eſt petite, ſon circuit ſe faiſant facilement en demi-heure, mais elle eſt fort jolie; elle a deux portes, l'une qui conduit au port, & l'autre à la campagne; elle a pluſieurs Egliſes, dont la principale eſt celle de Saint Jean, qui n'a véritablement point de place devant ſon grand portail, mais qui en a une très-belle devant une des portes qui ſont aux côtez; A châque angle en dehors il y a une fontaine; cette Egliſe eſt grande & large, aſſez haute & bien bâtie; le pavé eſt tout de beau marbre, & le haut orné de quantité de drapeaux pris ſur les infidelles; il y a huit Chapelles pour les Auberges, & tous les Chevaliers ſe placent chacun en la chapelle de ſon auberge; auprès du grand Portail eſt une autre chapelle où on enterre tous les Grands Maîtres: On conſerve dans cette Egliſe pluſieurs belles Reliques, la main droite de St Jean Baptiſte y eſt gardée, il y manque ſeulement les deux derniers doigts; cette main fut don-

Egliſe de Saint Jean à Malte.

Main droite de S. Jean Baptiſte.

née aux Chevaliers par Bajazet second Empereur des Turcs, qui craignant que son frere Zizim, lequel s'étoit refugié à Rhodes dès l'an 1482. pour éviter la cruauté de son frere qui le vouloit faire mourir, ne remuât contre lui, demeura d'accord la même année avec le Grand Maître d'Aubusson qu'il lui payeroit tous les ans quarante mille ducats, afin qu'il ne le laissât point aller, savoir trente mille pour l'entrêtien de Zizim, & dix mille pour reparer le dégât que Mahomet son pere avoit fait au siége de Rhodes; cette somme s'est payée fort exactement tant que Zizim a vêcu; Le même Bajazet sâchant que les Chevaliers de Rhodes faisoient grande estime des Reliques de Saint Jean leur patron, il leur fit présent de cette main, qu'il trouva dans le trésor de Mahomet son pere, aiant été apportée d'Antioche à Constantinople, comme il est marqué en lettres Gottiques sur le pié du Reliquaire qui porte cette Relique, & qui est tout d'or. On y voit encore une main de Ste. Anne à laquelle il ne manque qu'un doigt; dont ils ont fait présent à la Reine Mere de Louïs XIV. à présent régnant en France, lorsqu'elle mit au monde ce Monarque; ils ont plusieurs autres Reliques & beaucoup de très-riches ornemens Il y a dans cette ville plusieurs beaux bâtimens, mais entr'autres le Palais du grand Maître est

Zizim frere de Bajazet à Rhodes.

Le Grand Maître d'Aubusson.

Beau magazin d'armes à Malte.

fort magnifique: il y a dedans un magazin d'armes très-considérable, non seulement pour la quantité d'armes qu'on y voit, & qui est telle, qu'on m'a assûré y en avoir pour armer trente-cinq à quarante mille hommes, mais encore pour le grand ordre avec lequel on les entrêtient; toutes les pièces différentes étant ensemble châcune en son lieu, & nettoyées par des Esclaves qui y travaillent incessamment; celles des Grands Maîtres qui ont été blessez dans les occasions, s'y voient avec les marques sur les dites armes. Proche la porte il y a un canon qui est fait de barres de fer jointes ensemble avec quelque fil de fer, & par dessus du bois assez mince, & le tout couvert d'un gros cuir bien dur & bien cousu; cette sorte de canons a été inventée pour la commodité du transport, parce qu'ils se peuvent facilement porter sur des montagnes & autres lieux âpres & difficiles, mais après en avoir tiré deux ou trois coups ils ne sauroient plus servir. Ce Palais du Grand Maître a vûë sur une grande place quarrée qui est au devant, au milieu de laquelle est une belle fontaine qui jette une grande abondance d'eau & fort haut; le Grand Maître Lascaris l'a fait faire avec une dépense de plus de quatre vingt mille écus, l'eau en vient de plus de six lieuës loin, sur de hautes arcades prises dans le roc, aussi est elle de grande utilité,

Canon couvert de cuir.

lité, car elle fournit de l'eau par toute la ville, qui n'avoit auparavant que de l'eau de pluïe: on fait couler de l'eau dans toutes les ruës par de petits chemins faits exprès, qui vont rendre aux citernes; de ſorte que quand quelqu'un veut emplir ſa citerne d'eau, il parle au fontenier qui lui en envoie autant qu'il en veut, en bouchant les chemins qui traverſent celui qui va à ſa maiſon, & auſſi celui qui eſt au deſſous de ſa porte, afin que l'eau ne puiſſe paſſer outre & qu'elle entre par le trou qui conduit à ſa citerne. A l'un des bouts de cette place eſt une colonne d'environ quinze piez de hauteur, que le grand Maître de Verdala fit dreſſer & y mit ſes armes. Les Palais de la Conſervatorerie & de la Tréſorerie ſont encore beaux, auſſi bien que les Auberges. L'Hôpital eſt fort bien bâti, la ſale pour les Chevaliers malades eſt tapiſſée de haute liſſe, & ils y ſont ſervis en vaiſſelle d'argent, & par des Chevaliers. Tous les malades ſont reçûs à cet Hôpital & fort bien traitez, tous les pauvres paſſagers n'y ſont point refuſez, on les loge & nourrit juſqu'à l'occaſion d'un paſſage pour le lieu où ils veulent aller, & alors on leur fait leurs proviſions & ils s'embarquent ſans qu'il leur coûte rien pour leur voiage. Les Jeſuïtes y ont auſſi une maiſon fort bien bâtie, & ils y tiennent College; toutes les maiſons juſqu'aux moindres y ont belle apparen-

Colonne dreſſée par le Grand Maître de Verdala.

Palais de la Conſervatorerie & de la Treſorerie.

Auberges de Malte.

Hôpital de Malte.

Pauvres paſſagers nourris & logez à Malte.

ce, étant faites de pierres quarrées taillées du roc même, ce qui ne leur coûte pas beaucoup, car le roc est fort tendre; & quand quelqu'un veut bâtir, il fait faire sa cîterne premiérement, parce qu'il en tire des pierres pour faire une partie de son bâtiment, pour le reste il en envoie couper aux environs de la ville, car il n'en coûte que la peine; cette pierre conserve si bien sa blancheur, qu'il semble toûjours que cette ville soit neuve: toutes les maisons y sont bâties en terrasses, & on peut aller d'une ruë à l'autre par les terrasses des maisons. Il y a plusieurs belles places, comme celle qui est devant le Palais de son Eminence, celle qui est entre les maisons de la Conservatorerie & de la Trésorerie, & celle du marché qui est quarrée & jolie. La fontaine qu'on y voit fut bâtie par le Grand Maître Lascaris, c'est une grande corbeille de pierre fort bien taillée, & percée à jour tout à l'entour, elle est sur un pié-d'estal élevé de terre d'environ trois piez; dans cette corbeille est posée une aiguille ou obelisque haute d'environ quatre piez, qui a aux quatre angles de beaux festons de fleurs pendans, depuis le haut jusqu'au pié, & sur le haut de l'obélisque est une autre petite corbeille bien faite; les eaux sortent avec une telle justesse de la premiére corbeille aux quatre angles de l'obélisque, qu'elles viennent toutes se rendre dans

Belle fontaine artistement bâtie à Malte l'an 1655.

dans la petite corbeille, qui étant percée à jour renvoie ses eaux à la corbeille d'embas, d'où elles coulent dans une grande auge de pierre où boivent les chevaux, & de cette auge, elles tombent dans une autre petite auge haute d'un pié, où viennent boire les chiens & autres petits animaux. Les ruës de cette ville sont incommodes, en ce qu'il faut toûjours monter ou décendre, mais elles sont larges en droite ligne, & pour la plûpart elles commencent & aboutissent aux murailles de la ville; la plus belle de toutes, est celle qui va depuis le château Saint Erme jusqu'à la porte Roiale, elle a presque un mille de longueur, & c'est dans cette ruë qu'on fait courir le pallio aux chevaux & aux ânes les jours de réjoüissance; venant le long de cette ruë à commencer du château S. Erme, on monte un peu, & on passe entre le Palais de son Eminence qui est à main gauche, & la place de devant qui est à main droite; on passe en-suite entre le Palais de la Trésorerie qui est à main droite, & une place moins grande que la précedente, au fond de laquelle est le Palais de la Conservatorerie; un peu plus loin à droite est l'auberge d'Auvergne, qui est fort agréable par la quantité d'orangers qu'on y voit en entrant: puis l'auberge de Provence qui a une fort belle façade; & entre ces deux auberges, mais à gauche, est une assez belle place,

au bout de laquelle eſt une porte pour entrer dans l'Egliſe Saint Jean, ainſi que j'ai dit ci-devant; de ſorte qu'on voit dans cette ruë ce qu'il y a de plus beau dans la ville.

CHAPITRE VIII.

DU BOSQUET ET AUTRES promenades de la Campagne, & de l'Ile de Gozo.

Promenades de Malte.

LA campagne eſt remplie de jardinages & lieux de plaiſance fort agréables; le boſquet qui n'eſt qu'à douze milles de la ville neuve eſt un lieu très-delicieux, où les Grands Maîtres vont ordinairement ſe divertir; ce lieu fût fort embelli par le Grand Maître de Verdala de la Langue de Provence, qui fut fait Cardinal; il y fît bâtir un Palais en forme de Château, où la ſymmetrie eſt ſi bien obſervée, & tout y eſt ſi juſtement pratiqué, qu'il n'y a pas un pié de terre de perdu; toutes les ſales ſont ornées de belles peintures, qui repreſentent la vie du Grand Maître Verdala: cette maiſon a un fort beau jardin plein d'orangers, de citronniers, & d'oliviers, avec pluſieurs belles fontaines; à quelque eſpace de cette maiſon, eſt un petit bois où il y a beaucoup de gibier pour le plaiſir des Grands Maîtres. En allant à ce lieu de plaiſance, on paſſe proche de la vieille ville qui en eſt peu éloignée; Elle eſt ſituée au milieu

lieu de l'Ile sur une coline mediocrement relevée, d'agréable aspect, enceinte de précipices & vallons continus, & le dedans est orné de beaux édifices; assez près de cette ville est la Grotte où se retira Saint Paul tant qu'il fut à Malte, & d'où l'on tire cette terre blanche qui est bonne contre les venins; il y a encore dans cette Ile une Grotte, où est une image de la Vierge appellée Nôtre-Dame de la Melecca, où l'on dit qu'il se fait souvent des miracles; On peut encore s'aller promener à l'Ile de Gozo qui n'est éloignée de Malte que de cinq milles; cette petite Ile a trente milles de tour, douze de longueur, & six de largeur: quoi qu'elle soit ceinte de rochers & de précipices, elle a pourtant quelques cales: cette Ile a l'air fort sain & est extrêmement fertile, & presque toute cultivée, quoi qu'elle soit montueuse; elle a des sources fraîches & douces, & des lieux propres aux jardinages & aux vergers, mais les habitans s'appliquent plus volontiers à labourer pour avoir des grains, qu'aux autres cultures; il y avoit autrefois dans cette Ile sept à huit mille ames; mais depuis l'an 1551. que les Turcs en prirent le château, & emmenerent tout ce qu'ils y trouverent, il y en a beaucoup moins; ce château est maintenant bien fortifié.

Nôtre-Dame de la Melecca.

CHAPITRE IX.

DE LA REIOUISSANCE QUI SE fait au jour de Nôtre-Dame de Septembre.

Céremonie & réjouïssance de Nôtre-Dame de Septembre à Malte.

ME trouvant à Malte le huitiéme Septembre, jour de la Nôtre-Dame, je vis la réjouïssance & céremonie que fait tous les ans la Religion à pareil jour, en mémoire de ce que les Turcs leverent le siége de devant le Bourg. Toute la Milice se trouve de grand matin en armes devant St. Jean, & se range en bataille; l'Eglise étant extraordinairement parée, le Grand Maître assiste à la grande Messe, où après l'Epître dite, le Maréchal de la Religion sort de l'auberge d'Auvergne, & suivi d'un Commandeur des plus anciens de l'auberge aiant le casque en tête, porte le drapeau de la dite auberge; il fait le tour de l'Eglise, & lorsqu'il passe par la place, tous les soldats font leur décharge de mousquets par trois fois: Après ce Commandeur vient un Page du Grand Maître, qui d'une main porte une épée, & de l'autre un poignard que le Roi d'Espagne envoia presenter à la Religion, après que les Turcs se furent retirez, l'un & l'autre sont garnis de pierreries de très-grand prix: Etant arrivez au grand portail de Saint Jean, ils entrent dans l'Eglise & s'avancent jusqu'auprès de l'Au-

l'Autel, & le Commandeur qui porte le drapeau, saluë trois fois le S. Sacrement avec le dit drapeau; puis se tournant vers le Grand Maître, il le saluë de même, & en-suite il s'en va prendre sa place au dessous de son Eminence à son côté, & le Page se place auprès de lui. Ce Page présente au Grand Maître l'épée & le poignard, qui les tient tous nuds la pointe en haut durant qu'on chante l'Evangile, & quand elle est finie, il les rend au Page; & après la Messe ils reconduisent son Eminence à son Palais, où le Commandeur le saluë encore trois fois avec le drapeau; puis ils s'en retournent à l'Auberge, où le Commandeur qui a porté le drapeau, fait grand festin à toute l'Auberge & à ses amis; après le dîner on fait des courses de pallio, & d'autres réjouïssances semblables qui terminent la fête.

CHAPITRE X.

DU DE'PART DE MALTE POUR Constantinople.

J'Attendis à Malte Monsieur d'Herbelot durant cinq mois, mais ses affaires empêchant entiérement l'exécution du voiage que nous avions proposé, il me le fit savoir; c'est pourquoi je résolus de partir, & aiant trouvé un passage pour Constantino-

ple, je ſortis de Malte le Jeudi quatriéme Novembre mil ſix cens cinquante-cinq à neuf heures du matin ſur la Sainte Marguerite, vaiſſeau du Capitaine Philippes Martin de la Ciudad, qui venoit de Livorne; ce vaiſſeau qu'il y avoit environ trente-huit ans qui étoit bâti, étoit bon voilier & fort heureux en mer, il avoit ſur ſon bord trente-deux mariniers, & étoit armé de ſix piéces de canon de fer, & de huit pierriers de bronze, étant bien garni d'arquebuſes & de mouſquets : Nous allâmes de conſerve avec le Capitaine Antoine Martin frere de nôtre Capitaine, dont le vaiſſeau ſe nommoit le Saint Eſprit, ſur lequel il y avoit 28. hommes, cinq canons de fer & huit pierriers : une Polaque de la Ciudad nommée la Sainte Marguerite, venoit encore avec nous, elle avoit ſur ſon bord vingt-quatre hommes, deux canons & ſix pierriers de fer, ſon Capitaine ſe nommoit Jaques Feautrier; cette Polaque alloit fort bien, mais le vaiſſeau du Capitaine Antoine Martin reſtoit toûjours derriére, ce qui nous faiſoit perdre plus de dix milles de chemin par jour, parce que nous l'attendions lorſqu'il étoit un peu éloigné : nous avions un bon vent de ponent & maëſtral, qui ſe changea le Vendredi 5. Novembre ſur le matin en lebeſche, & la nuit ſuivante aprés une grande pluïe il ſe changea en tramontane, mais

Sainte Marguerite, vaiſſeau.

mais si foible, que nous faisions fort peu de chemin : le Samedi 6. Novembre au soir il se rafraîchit, & nous fit avancer beaucoup, mais plus nous avancions, plus croissoit la crainte que nous avions de rencontrer les vaisseaux de Tripoli sur les croisées de l'Ile de Sapience, où nous croïons devoir passer le jour suivant, & cependant nous y passâmes sûrement sans nous en appercevoir : car le Dimanche septiéme Novembre au matin, croiant être encore éloignez de plusieurs milles de la dite Ile de Sapience, suivant le calcul que nous en avions fait, nous nous apperçûmes que nous avions déja passé le cap de Matapan qui est à plus de 70. milles au delà de cette Ile : cette erreur vint de ce que nous ne croïons pas que nôtre vaisseau avançât plus de huit milles par heure, & il en avançoit plus de dix, parce qu'outre le vent favorable, les courans du Golphe de Venise nous servoient aussi ; Nous fimes encore une autre erreur, & non de moindre conséquence que la premiére ; c'est que nous avions dressé nôtre route de telle sorte, que nous devions passer plus de nonante milles loin de l'Ile de Sapience, & du cap de Matapan pour passer entre le Cerigo & le Cerigotto, & cependant le Dimanche à la pointe du jour, nous nous trouvâmes, comme j'ai dit, au dessus du cap de Matapan, mais si

L'Ile de Sapience.

Cap de Matapan.

Erreur en la route de mer.

ſi près de terre qu'il n'y avoit que deux milles de diſtance, ce qui fit que nous fumes obligez de paſſer entre la terre ferme & le Cerigo, chemin qui eſt véritablement plus court de plus de quarante milles, que ſi nous avions paſſé entre le Cerigo & le Cerigotto, mais étant auſſi beaucoup plus étroit, il eſt bien plus dangereux; cette derniere erreur fut auſſi cauſée par les courans du Golfe de Veniſe, qui nous pouſſerent à gauche vers la terre ferme, ſans nous en appercevoir; nous fumes aſſez joïeux de nous être ſi heureuſement trompez, car nous nous trouvâmes avancez de près de cent cinquante milles plus que nous n'avions crû, & délivrez de la crainte des Corſaires, qui n'oſent pas approcher ſi près de Cerigo, où il y a preſque toûjours quelque galeace Venitienne pour leur courir ſus: toutefois il eſt très-dangereux de faire de ſemblables erreurs, car s'il eût été nuit, nôtre vaiſſeau eût couru riſque de ſe rompre contre terre, dans la penſée où l'on étoit d'en être bien éloignez.

Cerigo, Cerigotto.

CHAPITRE XI.

DU CAP DE MATAPAN ET DE l'Ile de Cerigo.

Cap de Matapan.

LE cap de Matapan eſt un promontoire de la Morée, qu'on nommoit autrefois Tæ-

Tænarus; on dit que ce fut à ce promontoire qu'Arion aborda porté ſur le dos d'un Dauphin : C'eſt dans cette terre qu'habitent les Maniotes, gens qui vivant ſans Roi & ſans Loi dans les montagnes, ſont ſujets de celui qui eſt le plus fort dans le païs, tantôt des Venitiens, & tantôt des Turcs, & font mêtier de voler les paſſans. Ces peuples tirent leur nom de la côte qui s'appelle Maina. Sur les neuf heures du matin le vent commença à diminuer, de telle ſorte que nous nous trouvâmes en grande bonace près le cap de Saint Angi, où nous demeurâmes tout le jour ſans le pouvoir doubler, juſque ſur les trois heures après minuit du Lundi 8. Novembre, que le vent grec s'étant levé nous doublâmes le dit cap; après quoi, voiant que ce même vent qui nous étoit alors contraire, continuoit, & que nous reculions plus que nous n'avancions, nous réſolûmes d'aller donner fonds à l'Ile de Cerigo à la cale de Saint Nicolas, nous y demeurâmes tout ce jour & la moitié du ſuivant, ſans toutefois voir le païs; comme cette Ile ainſi que tout l'Archipel eſt pleine de gibier, nous décendimes en terre pour chaſſer : l'Ile de Cerigo étoit anciennement appellée Porphyris, à cauſe de la quantité de Porphyre qui s'en tiroit; elle fut auſſi nommé Cythera, d'où vient peut-être le mot de Scotera, qui ſe trou-

Ile de Cerigo anciennement appellée Porphyris, ou Cythera.

trouve dans l'Isolario del Bordony: ce fut là premiere Ile que Venus habita après être née de l'écume de la mer, selon les fables, & c'est la cause pour laquelle on lui bâtit un Temple en ce lieu-là auprès de la mer, dont les ruïnes, à ce qu'on dit, se voient encore aujourd'hui. Cerigo est la premiere Ile de l'Archipel ou mer Ægée, elle a soixante milles de circuit, & n'est éloignée de la terre ferme de la Morée que de cinq milles, elle a une ville qui porte même nom que l'Ile; les Venitiens sont les maitres de toute cette Ile, & y tiennent bonne garnison, étant un passage très-important.

CHAPITRE XII.

DE L'ILE DE ZIA.

Zia, Ile. LE Mardi neuviéme Novembre, voiant que le tems se disposoit au beau, après avoir païé au Consul une piastre d'ancrage, nous levâmes les ancres sur le midi; mais étans dehors nous ne trouvâmes point le vent bon comme nous nous étions imaginez, car il se faisoit tantôt levant & tantôt tramontane, mais toûjours si foible que nous ne pouvions avancer. Le Mecredi dixiéme Novembre nous eûmes bonace jusqu'au soir, que le vent se fit lebesche, ce qui nous réjouït fort, mais la nuit il se changea en

en ponant, avec lequel nous ne laiſſions pas d'avancer, il dura juſqu'au Jeudi onziéme Novembre au matin, que ſur les huit heures il ceſſa de telle ſorte, qu'en même tems nous eûmes bonace, qui dura juſqu'au ſoir, que le vent ſe fit levant, puis grec, & enfin il ſe changea la nuit en tramontane, qui nous tourmenta un peu; & craignant pis, nous reſolûmes d'aller donner fonds à Zia, dont nous étions fort près. Le Vendredi douziéme au matin nous découvrimes une voile, laquelle étant plus près, nous reconnûmes être le Contr'Admiral de Veniſe, qui étoit un vaiſſeau Flamand: lorſqu'il eût arboré la bannière de Saint Marc nous mîmes la nôtre, & alors il nous ſalua de deux coups de canon lui aiant rendu le ſalut par cinq coups de pierriers, il nous fit ſavoir par un coup de canon ſans bâle, qu'il vouloit parler à nous, & nous alla attendre au port de Zia où nous le ſuivimes; nous y trouvâmes encore un autre vaiſſeau Flamand de l'armée des Venitiens, l'un & l'autre alloient porter du ſecours en Candie. Du Cerigo à Zia il y a cent ſoixante milles; le port de Zia eſt à couvert de tout vent, on y entre du côté de ponant & maëſtre. Le Samedi 13. Novembre nous allames au Bourg éloigné du port d'environ cinq milles, à deſſein d'y prendre des rafraichiſſemens; nous nous armames

Port de Zia.

mes

mes de peur de quelque embuſcade, parce que l'on y eſt ſujet en ce païs, on nous dit que peu de jours auparavant une galiotte Turqueſque étoit venuë de nuit au port, & y aiant vû des vaiſſeaux, elle ſe cacha derriére un écueil, & les Turcs étant décendus en terre, s'étant mis en embuſcade, ſurprirent ceux de ces vaiſſeaux qui étoient à terre pour ſe promener & pêcher, entre leſquels étoit le Capitaine d'un vaiſſeau, ſans armes comme les autres, qui furent emmenez avec lui à la vûë de tous les vaiſſeaux, ſans qu'ils puſſent leur donner aucun ſecours. Nous étant donc préparez à tout évenement, nous primes un chemin, que nous croïons le plus court pour aller au Bourg, mais qui étoit le plus long & le plus difficile, il nous falut monter & décendre trois ou quatre montagnes ſi hautes & ſi rudes, n'étant que du roc plein de ronces, que nos mains y furent auſſi bien employées que nos piez; enfin après avoir bien eu de la peine nous y arrivames, mais lorſque nous croïons nous y réjouïr un peu, nous découvrimes en mer trois vaiſſeaux, qui étant venus juſqu'à la bouche du port & voiant qu'il y avoit des vaiſſeaux dedans, paſſerent de l'autre côté, comme pour aller prendre port à Spinalonga, qui eſt une Ile vers le Negrepont; ce qui mit fort en peine nôtre Capitaine, lequel ne ſachant qu'en juger,

Spinalonga, Ile.

juger, nous dit que s'il arrivoit du malheur à ſon vaiſſeau, il vouloit y être préſent: cela fut cauſe qu'en même tems nous décendimes par le bon chemin, que les habitans du Bourg nous montrerent, & parce que nous ne vimes plus ces vaiſſeaux, nous jugeames qu'ils étoient de Malte, & qu'ils n'avoient pas voulu entrer dans le port à cauſe qu'ils y avoient vû deux vaiſſeaux Venitiens, croiant qu'ils n'y trouveroient pas de grands rafraichiſſemens. Le Lundi 15. le Conſul nous étant venu voir au vaiſſeau, nous mena au Bourg, où il nous donna à diner en ſa maiſon: le Bourg eſt grand & a bien 700. maiſons, mais on nous dit qu'il n'y en avoit que 400. habitées, & que les autres 300. ne ſont abandonnées que depuis la guerre de Candie; ces maiſons ne ſont baties que de pierres de rocher & de terre, & ſont rangées comme des degrez d'amphitheatre, chacune étant batie ſur le derriére de la couverture de l'autre, & ſur le panchant de la montagne, faiſant ainſi dix ou douze rangs, de ſorte qu'il n'y a point d'autres ruës que les couvertures des maiſons, qui ſont plates, en terrace, & continuées de l'une à l'autre, ſi bien qu'on voit tout d'un coup toutes les maiſons: il y a un Chateau fort éminent qui eſt ruïné, & qui étoit ſi fort, qu'on me dit qu'il y a quelques années que 60. Turcs y tin-

tinrent bon durant un mois avec deux mousquets seulement contre l'armée Venitienne, dont Thomas Morosini étoit pour lors Général, & qui ne se rendirent que parce que l'eau leur manqua : cette Ile qui se nommoit anciennement Ceos & Cea, & que l'on dit avoir été autrefois une partie de l'Ile de Negrepont, a la figure d'un fer à cheval, elle a 50. milles de circuit, son terroir est assez bon, raportant du blé, du vin, du paturage & quantité d'autres bonnes choses, son port est fort rempli de poisson, ce que nous experimentions souvent en y jettant les filets : Ses habitans païent de caradge, ou tribut tous les ans aux Turcs 3400 Piastres, & aux Venetiens 2600. outre les avanies & voleries qu'on leur fait, ce qui les ruïne, & en oblige plusieurs d'abandonner leurs maisons & leur païs; les femmes y sont habillées d'une façon qui paroit grossiére, mais qui sied bien à celles qui sont propres : elles ont des robes qui leur viennent jusqu'aux genoux, & elles en mettent jusqu'à six ou sept l'une sur l'autre, de sorte qu'elles paroissent fort grosses, & qu'on voit leur chemise qui décend un demi-pié plus bas; elles portent aux jambes de beaux bas de laine blancs, & leur tête est couverte de certains voiles qui leur couvrent aussi le sein, & qu'elles tournent comme elles veulent; au reste les habitans de cette Ile sont bon-

Ceos, ou Cea, Ile.

bonnes gens, & assez dignes de compassion à cause des maux que leur font souffrir, aussi bien les Chrêtiens que les Turcs.

CHAPITRE XIII.

DE L'ILE D'ANDRA ET DE l'échouëment du vaisseau.

LE Mardi 16. Novembre le vent étant un peu appaisé, nous partimes sur les huit heures du soir, esperant de trouver le vent favorable en mer; mais le Mécredi 17. Novembre au matin, le vent de tramontane se fit si fort, que nous fûmes obligez de relacher à l'Ile d'Andra, où nous donnames fond sur les deux heures après midi; nous y trouvames cinq vaisseaux Venitiens: aussi-tôt qu'ils sûrent de nous, qu'il y avoit soupçon de peste à Malte, ils nous défendirent d'avoir aucune pratique avec eux, ni avec ceux de l'Ile: quoi que cette défense m'ait empêché de connoitre cette Ile par moi-même, je ne laisserai pas de rapporter ici ce que j'en ai apris de ceux qui y avoient été, comme aussi d'un mémoire mauuscrit qui m'en est depuis tombé entre les mains; l'Ile d'Andra, jadis Andros, est éloignée de Zia de soixante milles; elle a quatre vingts milles de tour, elle est estimée la plus fertile

tile de tout l'Archipel; auſſi l'eſt-elle en toutes choſes, & principalement en ſoïe, de laquelle les habitans qui ſont environ 6000. ames trafiquent à Chio, & autres lieux, dans des barques qu'ils font à Andra, & en tirent 40000 piaſtres par an; il y a une ville ſituée proche de la mer qui n'a pas plus de 200. maiſons, ſon port eſt aſſez bon, il a pour traverſier le vent de Midi; on voit encore dans la mer ſur un petit écueil un chateau non habité: il y a outre cela ſoixante villages diſperſez en divers endroits, deſquels les plus conſidérables ſont Arni & Amolacos qui ſont habitez d'Arnautes ou Albanois au nombre de douze cens ames, tous de Rit Grec, & differens de langue & de coutumes, gens groſſiers & ſans aucune diſcipline: auprès de ces villages, il y a un Monaſtêre de 100 Moines, appellé Tagia, bati en forme de Forteresſe, avec une Egliſe fort bien ornée quoique petite, & ſervie par ces Moines qui ſont dans la derniére ignorance; ils donnent à manger aux paſſans autant de tems qu'ils demeurent-là, & quand ils s'en vont, ils leur donnent des proviſions pour retourner en leur païs, auſſi ont-ils de grands revenus: il y a encore ſix petits Monaſtêres avec peu de Religieux; il y a un très-grand nombre d'Egliſes Greques qui ſont, ainſi que le reſte, ſous le

Arni, Amolacos, villages.

le commandement & dicipline d'un Evêque Grec. Les Latins ont auſſi un Evêque, qui le jour de la Fête Dieu porte le Saint Sacrement par toute la ville en proceſſion, où il y a un fort grand concours de peuple tant des Grecs que des Latins: & quand l'Evêque paſſe par les ruës, tout le monde ſe jette à terre, & tous étendent des tapis, des fleurs, des herbes, & d'autres choſes odoriferantes; & comme ils ſe tiennent à terre, l'Evêque ne ſauroit paſſer, qu'il ne les foule aux piez en marchant ſur eux: la Cathedrale de l'Evêque du Rit Latin eſt dediée à S. André Apôtre, elle eſt aſſez belle, mais elle a peu de revenu: il y a encore dans la ville ſix Egliſes, l'une deſquelles eſt dediée à Saint Bernard, & tenuë par des Capucins qui apportent un grand ſoulagement à l'Evêque par leurs prédications & confeſſions, & par leur école, à laquelle vont tous les enfans des Grecs, on y en envoie même d'Athenes pour aprendre les lettres, les Turcs diſpoſent du temporel, & il y en a pluſieurs familles dans l'Ile, dont les Grecs & les Latins ſont fort tourmentez. Il y a dans cette Ile une valée fort agréable, appellée Menites par les habitans, quantité de belles ſources, & d'arbres fruitiers qui y ſont, outre 40. moulins ou environ qui meulent pour l'uſage des gens de la ville, & des villages circonvoiſins, la rendent

Menites, agréable valée.

dent

dent fort utile. La ſource qui fait tourner ces moulins ſort d'uneEgliſe appellée laMadonna delCumulo,& cette eau court par des ruiſſeaux au travers de la valée ; ces eaux paſſent ſur des arbres renverſez naturellement, en telle ſorte qu'ils paroiſſent ainſi courbez artificiellement ; un Peintre ne ſauroit repréſenter en perſpective une valée ſi belle & ſi agréable; au bout de cette valée dans la plaine, les Jeſuïtes ont un jardin plein d'arbres fruitiers de toutes ſortes, qui leur rend beaucoup tous les ans ; ils y ont leur maiſon & leur Egliſe appellée Sainte Venerande ; cette Ile pourroit être appellée fort belle, ſi les maiſons y étoient mieux baties, & ſi l'air y étoit bon, mais il y eſt fort mauvais, auſſi bien que les eaux de la ville : les habitans de l'Ile d'Andra ſont civils, & leur langue eſt plus litterale que celle des autres Grecs ; leurs femmes ſont honnêtes & parlent bien, mais leur habillement eſt fort meſſéant ; les habitans de la ville ſont fort laborieux, ſont gens de bonne chere & de paſſe tems, & les païſans y ſont plus induſtrieux, ils ſont des paniers d'oſier très-blancs, dont on ſe ſert par tout l'Archipel: pour leur vivre, ils mangent quelquefois de la chair de chévre, quoi qu'ils aient dans les bois & les montagnes quantité de venaiſon & de gibier, liévres, lapins, perdrix & autres ſemblables: mais ils n'ont point

de

de chasseurs ni d'arquebuses : leur mer est sans poissons, & encore pire que celle de Gennes : ils n'ont ni Medecin ni Chirurgien, & quand ils sont malades ils ont recours à la miséricorde de Dieu : Cette Ile appartenoit autrefois à la famille de Sanuti, qui l'avoit euë en douaire de la famille de Zen, dont étoient les Ducs de Naxia en ce tems là. Ce fut en cette Ile que Themistocle fut envoié d'Athenes pour recueillir de l'argent ; & étant entré en conference avec ceux de l'Ile, il leur dit, Messieurs d'Andra, je vous apporte deux Dieux, l'un de la persuasion & l'autre de la force, prenez celui qu'il vous plaira : ils lui répondirent, & nous vous présenterons deux Déesses, l'une de la pauvreté, & l'autre de l'impossibilité, prenez celle qu'il vous plaira, ce qui fut cause que les Atheniens l'assiegérent & la prirent. Nous restâmes devant Andra depuis le Mecredi 17. jusqu'au Vendredi 19 Novembre, auquel jour commençoit le dernier quartier de la lune, ce qui nous faisant esperer que le vent se changeroit, étant alors bonace, nous sarpâmes au lever de la lune entre dix & onze heures du soir, & trouvâmes un bon vent de lebêche Etant sortis du port, nous détournâmes à main droite, & passâmes entre Andra & Negrepont avec le vent en poupe : le lendemain Samedi 20. nous découvrî-

Famille de Sanuti.

Sciro. Ispicera. Chio.

mes devant midi Sciro, puis peu après Ispicera, puis Chio : sur le soir le vent se changea en levant & siroc, ce qui ne nous empêcha pas de continuer nôtre route assez heureusement jusqu'au lendemain 21. Novembre, que sur les trois ou quatre heures après minuit nous apperçûmes quelque terre, mais nous ne savions si c'étoit Tenedo ; & sur la pointe du jour nous allâmes à la traverse, & alors nous reconnûmes que nous l'avions déjà passé, & que nous étions devant Troie fort proche de terre ; nôtre Capitaine s'éveilla au bruit que fit le vaisseau en échouant, & croiant qu'il étoit perdu, il envoia vîtement voir à la sentine, s'il y avoit beaucoup d'eau, mais on n'y en trouva point du tout, il fit en même tems mettre le Caïque en mer, & étant décendu dedans il fit la visite autour du vaisseau qu'il trouva sans dommage, n'y aiant que la proüe ensablée, & aiant en même tems fait embroüiller les voiles, le vaisseau commença un peu à respirer, on jetta une ancre à la poupe, par le moien de laquelle, on nous retira hors de ce sable en peu de tems ; veritablement Dieu nous assista bien particuliérement en cette occasion, car il faisoit un vent si frais, qu'allant à toute voile comme nous allions, le vaisseau devoit enfoncer bien avant, & cependant en une heure de tems ; nous en fûmes dehors, sans qu'il entrât une seule

Echouëment du vaisseau.

ſeule goutte d'eau dans la ſentine : ſi le fonds eût été de roche comme ce n'étoit que de la mote, le vaiſſeau étoit perdu ; pendant que les Mariniers étoient tous occupez à délivrer le vaiſſeau, me voiant hors du danger du naufrage, je m'arrêtai à conſiderer les ruïnes de l'ancienne & fameuſe ville de Troie, qui ſont encore fort remarquables & de grande étenduë ; enfin étant dégagez nous prîmes un peu plus à la gauche, & ſur les neuf à dix heures nous paſſâmes les bouches, & entrâmes dans le canal de l'Helleſpont ; c'eſt en cet endroit que les Turcs paſſerent la premiére fois d'Aſie en Europe ; ſur une heure après midi le vent étant ceſſé nous jettâmes l'ancre ; le Lundi 22. Novembre environ la même heure après midi le vent demi jour s'étant levé, nous levâmes l'ancre, & environ une heure après midi nous paſſames entre les Chateaux des Dardanelles, que nous ſaluames de trois coups de pierriers, & ſur les trois heures après midi nous jettames l'ancre. Canal de l'Helleſpont.

CHAPITRE XIV.

DES DARDANELLES, DE Gallipoli & de nôtre arrivée à Conſtantinople.

LEs Chateaux des Dardanelles ſont tous deux ſur le bord du Canal de l'Helleſ- Dardanelles.

 pont,

pont, que les Turcs appellent absolument & par excellence Boghas, c'est-à-dire, Gorge ou Canal; l'un est en Europe, & l'autre en Asie, & à la portée du canon l'un de l'autre; l'espace d'entre deux est d'environ deux milles, qui est toute la largeur du canal en cet endroit: Celui qui est en Europe dans la Romanie est au lieu où étoit anciennement Sestos; il est bati en triangle, au pié d'une haute montagne qui le commande & le couvre, & sur laquelle est un bon Bourg; ce chateau a trois tours couvertes de plomb, deux desquelles sont vers la terre, & la troisiéme qui est la plus grande sur le havre; il y a ainsi que je pus voir secrettement avec des lunettes d'approche, environ 20. embrazures à fleur d'eau, garnies de canons, dont la bouche est si prodigieusement large, qu'outre ce que j'en pûs remarquer avec mes lunettes, on m'assûra qu'un homme y pouvoit entrer à l'aise: l'autre chateau, qui est en Asie, dans la Natolie, à la place où étoit autrefois Abydos, est situé dans une plaine, il me sembla presque quarré; il y a trois tours à chaque face, & un donjon au milieu, il n'a pas tant d'embrasûres que l'autre: ce fut Mahomet second, fils d'Amurat second qui fit batir ces deux forteresses, tant en Europe, qu'en Asie; Elles sont proprement les clefs de Constantinople, qui en est éloignée de

Boghas Sestos.

Abydos.

Mahomet second a fait bâtir ces deux châteaux.

200.

200. milles, car elles empêchent qu'il ne passe aucun vaisseau ami ou ennemi sans congé, autrement il seroit en danger d'être coulé à fonds : tous les vaisseaux qui viennent de Constantinople, arrêtent trois jours devant celui de la Natolie, afin qu'on les visite, & qu'on sache s'il n'y a point de marchandises de contrebande, ou d'esclave fugitif : ces deux lieux de Sestos & Abydos sont célèbres par les amours de Leandre & de Hero : Ce fut vers cet endroit que Xerxes Roi de Perse dressa un pont de bateaux, pour faire passer son armée d'Asie en Europe : d'Andra aux Chateaux il y a environ deux cens quatre-vingt milles. Le Mardi 23. Novembre le vent s'étant levé sur le midi, nous levames l'ancre, qu'il nous falut jetter le soir à cause de la bonace : le Mecredi 24. Novembre après minuit nous la levames derechef, & aiant mis trois rames de chaque côté du vaisseau, nos gens ramerent si bien que nous arrivames à Gallipoli à une heure après midi ; des Chateaux jusqu'à Gallipoli on compte trente-cinq milles, nous y arrêtames huit jours, durant lesquels nous eûmes le tems de nous y promener, mais nous n'y remarquames pas grand' chose : cette ville a été batie par Callias chef des Atheniens, d'où elle fut nommée Calliopolis, & par corruption Gallipoli ; elle paroît peu peuplée, & on n'y

Sestos & Abydos, celebres par les amours de Leandre & de Hero.

Endroit où Xerxes fit bâtir un pont sur la mer.

Gallipoli.

voit quaſi perſonne que dans les marchez; pluſieurs Grecs y demeurent, qui pour la plûpart vendent du raki ou eau de vie; les portes de leurs maiſons ne ſont hautes que d'environ deux piez & demi, & ils les font ainſi, afin que les Turcs n'y puiſſent entrer à cheval, comme ils font ailleurs, lorſqu'ils ſont ſous, & où ils renverſent tout; il y a dans cette ville un chateau quarré avec une tour, qui y eſt jointe par un pan de muraille, mais à ce que je pus juger de ſon ancienneté, je croi qu'il a été bati par les Chrêtiens: ſur la marine il y a un Arſenal où on voit ſept galeres fort vieilles, que les Turcs diſent avoir pris ſur les Venitiens lorſqu'ils conquirent l'Ile de Chypre, mais la verité eſt qu'elles ſont le reſte de leur armée navale qui ſe ſauva de la bataille de Lepante, & ils les firent tranſporter à force d'hommes par deſſus l'Iſthme de Corinthe, pour les mettre dans la mer de l'Archipel, ne le pouvant par mer, parce que les Chrêtiens qui avoient pris les autres batimens en occupoient les paſſages.

Raki ou eau de vie.

Cauſe pourquoi les portes des maiſons des Grecs ſont fort baſſes.

Galeres des Turcs reſtées de la bataille de Lepante.

Le Mecredi premier Décembre voiant qu'il faiſoit un peu de vent, nous ſarpames à quatre heures après midi, étant tous aſſez ennuïez de demeurer là, mais à peine fûmes nous hors du port qu'il nous falut jetter l'ancre: ſur les neuf heures du ſoir faiſant un peu de clair de Lune, nous la levames, & avec un

bon

bon vent de ponant & le bêche, qui nous menoit fort vîte, nous passâmes durant la nuit l'Ile de Marmora, à l'endroit de laquelle la mer est fort large, cette mer s'appelle de Marmora, autrefois on la nommoit Propontide. Le Jeudi 2. Decembre le vent se changea en mi-jour, qui nous faisoit avancer beaucoup plus vîte, mais les courans qui sont là bien forts, nous étant contraires, furent cause que nous ne fimes pas autant de chemin que nous eussions pû; enfin le jour aiant paru, nous découvrîmes Constantinople, qui est distante de Gallipoli d'environ cent vingt-cinq milles; étant entrez dans son détroit, & aiant passé devant le Serrail, & devant Constantinople, nous donnâmes fonds à Galata entre une & deux heures après midi: nous y aprîmes que le feu avoit pris à cette grande ville la nuit précedente, & n'étoit pas encore bien éteint, nous l'avions aperçû dans la Propontide sans avoir pû nous imaginer en quel lieu il étoit. Aussi-tôt que je fus à terre, j'allai saluer Monsieur de la Haye Ambassadeur pour le Roi, qui me reçut avec beaucoup de civilité: je me retirai ensuite à Galata chez un Flamand nommé Monsieur de la Roze, qui tenoit pension, & peu de jours après je loüai à Pera une fort jolie maison, qui avoit jardin & vuë sur les bouches des deux mers, & le tout à fort bon marché.

Ile de Marmora.

Arrivée à Constantinople.

CHAPITRE XV.

DE LA SITUATION DE Conſtantinople.

TOus ceux qui ont vû Conſtantinople ſont d'accord que cette ville eſt dans la plus belle ſituation qui ſoit au monde, de ſorte qu'il ſemble que la nature l'ait faite pour dominer & commander à toute la terre; elle eſt ſituée en Europe ſur une pointe de terre ferme avancée vers le Boſphore de Thrace, de laquelle il n'y a qu'un trajet de demi-heure juſqu'en Aſie: à main droite elle a la mer Blanche ou Propontide, par laquelle on va facilement en Aſie, en Egypte, & en Afrique; & par où elle reçoit toutes les commoditez de ces lieux-là: à main gauche eſt la Mer noire ou Pont-Euxin, & les Marêts Meotides, qui recevant un grand nombre de riviéres, & aiant beaucoup de peuples voiſins, fourniſſent à cette ville toutes les commoditez du Nort; de ſorte qu'il n'y a rien qui puiſſe être néceſſaire, utile ou agréable dont on n'apporte une grande quantité à Conſtantinople de tous côtez par la mer; & ces deux canaux de la mer blanche & de la mer noire ſont tellement oppoſez l'un à l'autre, que quand le vent empêche les vaiſſeaux d'arriver à Conſtantinople par l'un; il eſt bon pour en faire

Boſphore de Thrace.

Mer Blanche ou Propontide.

Mer noire ou Pont-Euxin. Marêts Meotides.

Commodité de l'oppoſition des canaux des Mers blanche

faire venir par l'autre. Entre ces deux Mers & noire. est l'entrée du port, que la nature sans aucun aide de l'art à fait le plus beau du monde, il a pour le moins six milles de tour & un mille de large, & il y a fond par tout; tellement que des deux côtez on décend des vaisseaux à terre sans entrer en aucune barque, parce que les plus gros vaisseaux peuvent donner de la prouë à terre sans aucune crainte. Il ne faut donc point s'étonner de la réponse que l'Oracle fit aux Fondateurs, qui l'aiant consulté pour savoir où ils bâtiroient leur ville, n'en reçûrent que cette réponse, vis-à-vis des Aveugles, leur donnant à entendre qu'ils devoient bâtir vis-à-vis des Chalcedoniens; qu'il prétendoit avoir été bien aveuglez, de negliger cette situation si avantagée de la nature, & d'avoir bâti Chalcedoine en Asie vis-à-vis de ce lieu-là. Cette ville appellée autrefois Bizance fut bâtie par Pausanias Roi de Sparte, quelques-uns disent qu'il ne la fit que rebâtir, ou qu'il l'amplifia seulement: Elle fut détruite par l'Empereur Sevére pour punir la revolte de ses habitans, & par après rétablie par Constantin le Grand, qui l'augmentant de beaucoup, l'appella Nouvelle Rome, & en-suite la nomma de son nom Constantinople. On trouve qu'elle fut appellée Parthenopolis, à cause qu'elle fut dediée à la Vierge par le même Constan-

Beauté du port de Constantinople.

Parthenopolis.

ſtantin, peut-être à l'imitation d'Antioche, qui étoit appellée Theopolis. Elle demeura depuis ce tems-là le ſiége de l'Empire d'Orient, l'Empire aiant été partagé. Elle fut prise ſur les Grecs par les François joints aux Venitiens l'an 1203. & repriſe par les Paleologues l'an 1254. puis enfin conquiſe ſur les Grecs par Mahomet ſecond Empereur des Turcs, un Mardi 27. Mai fête de la Pentecôte de l'an 1453. les Turcs l'ont toûjours gardée depuis, & l'ont appellée Iſtambol, qui eſt un mot corrompu du Grec ςανπόλιν : elle eſt preſque ſituée ſous le même climat que Lion, & toutefois la chaleur y ſeroit en Eté fort incommode, ſi l'air n'y étoit rafraîchi d'un vent qui y regne ordinairement après midi dans les mois de Juillet & Août; les François appellent ce vent, vent de dehors, à cauſe qu'il vient de la bouche du port : cette ville eſt ſi ſujette aux tremblemens de terre, que j'y en ai ſenti deux pour une nuit : Quand à ſa figure elle eſt triangulaire, deux de ſes côtez ſont batus de la mer, l'un étant bordé de la Propontide ou mer blanche, & l'autre du port, le troiſiéme regarde la terre; Le plus grand eſt celui qui eſt ſur la Propontide, & qui prend depuis la pointe du Serrail juſqu'aux ſept tours, celui du port eſt moien. Le Serrail eſt bâti ſur la pointe du triangle, laquelle avance entre la

Theopolis.

François Maîtres de Conſtantinople.

Conſtantinople priſe par Mahomet ſecond.

Iſtambol.

Climat de Conſtantinople.

Plan de Conſtantinople.

Situation du Serrail.

Pro-

Propontide & le port, & au dessous de ce Palais, en un lieu plus bas & sur le rivage sont les jardins du Serrail, environ à la place où étoit autrefois bâtie l'ancienne ville de Bizance, ce qui est un fort bel objet pour ceux qui arrivent à Constantinople, tant de la mer blanche que de la mer noire. A l'autre angle qui est sur le canal de la mer blanche sont les sept Tours couvertes de plomb; elles ont été bâties par les Chrêtiens, & ont servi long-tems à mettre le trésor du Grand Seigneur, maintenant on en fait la prison des personnes de qualité. Au troisiéme angle, qui est au fond du port du côté de terre, se voïent les ruïnes du Palais de Constantin. Cette ville est entourée de bonnes murailles, dont celles du côté de terre sont doubles, bâties en des endroits de pierre de taille, & en d'autres seulement de moîlon & de brique. Chacune de ces murailles est munie au devant, d'un fossé à fond de cuve revêtu d'un côté & d'autre, & fort large: le premier mur de dehors n'est qu'une fausse braïe, élevée de quelques dix piez, avec force creneaux & barbacanes en son parapet, & des canonniéres par le bas, tant en la courtine, que dans les tours, qui sont peu éloignées l'une de l'autre, & qui sont au nombre de 250. ou environ. La seconde muraille est de même, sinon qu'elle est

Les sept Tours.

Murailles de Constantinople.

plus haute, car elle a bien trois toises hors de terre jusqu'au cordon; elle est garnie de pareil nombre de tours que la précedente, toutefois plus élevées, de sorte que le tout commande, & est à cavalier l'un de l'autre; enfin cette ville se pourroit aisément rendre très-forte; mais jusqu'ici les Turcs n'en ont eu aucun besoin, parce qu'on ne les va pas chercher si loin. Les murailles de la marine ne sont pas si hautes, mais elles sont encore bonnes, & bien garnies de creneaux & de tourrions, elles sont plantées le long de l'eau, au bord du détroit où est la Propontide, si ce n'est aux cales & décentes ou échelles, qui sont de petits ports ausquels les barques viennent aborder, car là elles se retirent en dedans pour leur faire place environ 50. pas, selon la disposition du rivage.

Grandeur de Constantinople.

Plusieurs se sont imaginez que Constantinople étoit plus grand que ni le Caire ni Paris, en quoi ils se sont trompez, car assûrément il est plus petit qu'aucune de ces deux villes. Les uns lui donnent 13. milles de circuit, d'autres 16. & d'autres 18. mais j'ai fait une fois son circuit avec un autre François, nous prîmes chacun une montre, & nous étant mis à Tophana dans un caïque ou bâteau, nous passâmes du côté de Constantinople, & décendîmes en terre le plus près qu'il nous fut permis du Kiousk du Serrail, qui est

ſur le port ; puis aïant envoïé le caïque aux ſept tours nous attendre, nous mîmes nos montres ſur ſept heures, & cheminâmes à pié le long du port, toûjours hors les murailles, & auſſi du côté de terre, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivez aux ſept tours, où regardans nos montres, nous trouvâmes qu'elles étoient toutes deux ſur huit heures & trois quarts ainſi nous emploïâmes une heure & trois quarts à faire ce chemin, & il ne faut pas plus d'une heure pour venir par caïque des ſept tours juſqu'au coin du Serrail à force de rames de trois hommes, car ce côté ne ſe peut faire à pié, l'eau y batant les murailles ; s'il y avoit un chemin pour paſſer à pié, je ne doute point qu'on ne le fit en une bonne heure, mais y mettant cinq quarts d'heure, c'eſt tout le tems qu'on peut déſirer pour le faire à l'aiſe, & même ce quart d'heure y eſt néceſſaire, parce que nous avions dès le commencement laiſſé derriere nous un peu du côté qui eſt ſur le port, à cauſe que l'on n'oſe y paſſer : ainſi je trouvai que l'eſpace de trois heures tout au plus ſuffiſoit pour faire le circuit de Conſtantinople à pié, en marchant aſſez vîte, comme nous faiſions : On peut donc dire qu'elle a de tour hors des murailles dix à douze milles. Cette ville a vingt-deux portes, ſix du côté de terre, onze le long du port, & cinq au détroit de la Pro-

Circuit des murailles.

pontide, aiant toutes leur port & décente.

CHAPITRE XVI.

DE SAINTE SOPHIE, DE LA Solimanie, Mosquée neuve, & autres.

LOrsque l'Empereur Constantin transfera le siége de son Empire de Rome à Constantinople, il résolut de rendre cette ville, qu'il nomma la nouvelle Rome, si illustre, qu'elle égalât au moins l'ancienne, & pour cela il choisit sept colines ou tertres, sur le haut & sur le panchant desquels, à l'imitation de la premiére, qui est bâtie sur sept montagnes, il bâtit sa ville, qu'il enrichit ensuite de quantité d'ornemens, comme de statuës, colonnes, &c. Cette ville, qui est sur sept colines, est disposée avec un tel ordre, qu'une maison n'ôte point la vuë à l'autre; les ruës n'y sont pas belles, & pour la plupart elles sont étroites, mais il y a plusieurs beaux édifices. On y voit quantité de belles Mosquées, dont la plus magnifique est celle de Sainte Sophie, autrefois Eglise des Chrêtiens, bâtie par l'Empereur Justin, & amplifiée, enrichie & ornée par l'Empereur Justinien, & dediée à la Sagesse de Dieu, c'est pourquoi on la nomma Agia Sophia; depuis les Turcs étant maîtres de Constantinople, l'ont changée en Mosquée, & lui ont

laiſ-

laissé ce nom, qu'elle conserve encore à present. Cette piéce, qui est admirée de tous ceux qui la voient, a 114. pas de long, & 80. de large, elle est quarrée par dehors, & ronde en dedans; il y a quatre portes pour entrer sous le portique, qui s'étend le long de toute la face de l'Eglise, mais on n'y laisse qu'une petite porte ouverte, qui est le guichet d'une grande porte de marbre bien travaillée: Après on trouve sept portes pour entrer dans une espece de nef, qui n'est pas fort large; & en-suite neuf autres grandes portes de cuivre, dont celle du milieu principalement est fort grande, & c'est par là qu'on entre dans la Mosquée, qui est fort spacieuse, & au milieu de laquelle est un dôme, dont la voute est faite en forme de demi-globe surbaissée, & ainsi presque unique en son espece & en son artifice; au dedans de cette Eglise il y a un porche qui regne tout autour, lequel porte une autre galerie, pareillement voutée, large de trente pas, soûtenuë de soixante colonnes, & elle en porte autant d'autres plus petites, qui soutiennent le haut de l'Eglise, toutes ces colonnes étant de dix en dix, tant en haut qu'en bas. On monte à cette galerie d'en haut par un degré très-aisé, & il nous falut donner de l'argent à un Turc, qui nous en ouvrit la porte: cette galerie étoit destinée, lorsque les Chrêtiens en étoient les maîtres, pour les
fem-

femmes, qui s'y mettoient durant le service divin, afin de ne troubler point par leur vûë la devotion des hommes: On y voit un tombeau, que les Turs disent être celui de Constantin, & aussi une pierre, sur laquelle (à ce qu'ils croient) Nôtre-Dame lavoit les langes de nôtre Seigneur, & ils lui portent un grand respect: Cette Eglise étoit autrefois toute peinte à la Mosaïque, on y en voit même encore quelques piéces, comme de Croix & d'images, que les Turcs n'ont qu'à demi effacées, lorsqu'ils entreprirent de tout biffer, parce qu'ils ne souffrent point d'images; au dehors de cette Eglise sont quatre Minarets ou clochers fort hauts & menus, jusqu'au haut desquels on monte; ils ont à l'entour des balcons à plusieurs étages, d'où les Muezins appellent à la priére; cette Eglise étoit autrefois avec ses appartenances bien plus grande qu'elle n'est à présent, les Turcs en aiant beaucoup retranché: elle leur a servi de modéle pour bâtir leurs Mosquées: derriére & tout auprès de la dite Eglise, non loin de son entrée, dans une petite ruë se voient deux grandes & grosses colonnes, où l'on dit que se faisoit autrefois justice; d'autres disent qu'il y en avoit trois, & que sur chacune Constantin y avoit fait mettre une Croix de bronze, & que sur chaque Croix étoit gravée en mots & caractêres Grecs, une de

Tombeau de Constantin. Pierre reverée.

Minarets.

de ces paroles, JESUS, CHRIST, SURMONTE; proche de là est une vieille tour, où sont gardées les bêtes du Grand Seigneur, j'y vis des Lions, des Loups, des Renards, des Leopards, un Loup Cervier, la peau d'une Girafe, & autres animaux rares. Sainte Sophie servant de modéle pour les belles Mosquées de Constantinople, où l'on en compte sept Roïales, je dirai que la Solimanie lui est fort semblable; c'est une grande Mosquée toute pleine de lampes, au bout de laquelle est une petite Chapelle ou Turbé, dans laquelle est le cercueil qui enferme le corps de Sultan Soliman fondateur de la dite Mosquée; ce cercueil est sur un tapis étendu à terre, qui a été apporté de Medine, & sur le dit cercueil est une couverture apportée de la Meque, laquelle ville est representée sur cette couverture. A un des bouts du cercueil est un Turban, où sont atachées deux aigrettes garnies de pierres précieuses, & à l'entour sont plusieurs cierges & lampes allumées, & beaucoup d'Alcorans enchaînez, afin qu'on ne les puisse dérober, & qu'on les lise pour le salut de l'ame du mort, aussi y voit-on à toutes les heures des gens gagez qui y lisent l'Alcoran; les Grands Seigneurs aiant le soin de laisser un fond pour entretenir incessamment ces priéres après leur mort: auprès de cette Chapelle il y en a une autre, au milieu de laquelle est

Solimanie, Mosquée.

Cercueil de Soliman.

eſt le corps d'uneSultane que Soliman aimoit fort, il y a auſſi le corps d'un fils de Selim fils de Soliman II. Cette Moſquée a un très-beau cloître accompagné de ſes bains & fontaines:

Moſquée neuve.

La Moſquée neuve, que Sultan Ahmet fit bâtir, eſt des plus belles & magnifiques de Conſtantinople: On y entre par une grande

Beau portique.

Cour, de laquelle on vient à un portique, qui a une galerie couverte en longueur de neuf dômes, & en largeur de ſix, ſoutenus par des colonnes de marbre, & couverts de plomb; puis on entre comme dans un cloître quarré,

Lieux ſecrets de la Moſquée. Eau auprès des lieux ſecrets.

aiant à l'entour pluſieurs lieux ſecrets, avec chacun ſon robinet, qui donne de l'eau, pour purifier ceux qui ont fait leurs néceſſitez, ſelon la coûtume des Turcs; il y a même une belle fontaine au milieu du cloître; la Moſquée eſt atachée à ce cloître, auſſi la porte eſt-elle dedans; cette Moſquée eſt fort grande, & a un fort beau dôme, elle eſt remplie d'une grande quantité de lampes & de petites galanteries dans des boules de verre, l'une par exemple enferme une petite galere bien équipée, l'autre le deſſein en bois de la dite Moſquée, les autres d'autres gentilleſſes ſemblables; derriére cette Moſquée eſt un Turbé où ſont les corps de Sultan Ahmet & de ſes enfans, il y a ſur leurs cercueils un gros bonnet de Chiaoux, & un gros cierge proche chacun d'eux, & toûjours là quelqu'un qui

prie

prie pour le repos de leur âme : la principale entrée de cette Mosquée est dans l'Atmeïdan. Il y a encore plusieurs autres belles Mosquées à Constantinople, comme celle de Sultan Mehemmet, proche de l'angle qui est au bout du port ; celle de Sultan Selim, qui en est un peu éloignée ; celle qui est appellée Chahzadeh mesdgidi, c'est-à-dire, Mosquée du fils du Roi, parce que ce fut un fils de Soliman qui la fit bâtir proche de l'Oda des Janissaires : & la Mosquée bâtie par Bajazet proche du vieux Serrail : toutes ces Mosquées ont des Hôpitaux & des Ecôles, où sont nourris & instruits plusieurs pauvres Ecoliers, qui d'eux-mêmes n'ont pas le moien d'étudier.

Mosquées de Sultan Mehemmet, de Selim, de Chahzadeh, de Bajazet.

Pauvres Ecôliers nourris aux dépens des Mosquées.

CHAPITRE XVII.

DE L'HYPODROME, des Colonnes & Obelisques de Constantinople.

IL y avoit autrefois dans Constantinople quantité de belles statuës, d'obelisques, & de colonnes, mais tout cela a été tellement ruïné, qu'il en reste fort peu : l'ancien Hypodrome se voit encore à présent de la même grandeur qu'il étoit autrefois ; c'est une fort grande place, plus longue que large, qui fut appellé Hypodrome, parce qu'on y exercoit les chevaux à la course, les Turcs les y exercent encore tous les jours, & l'ont nommée

Hypodrome, place où l'on exerce les

Chevaux, appellée par les Turcs Atmeïdan. Obélisque. Colonne de trois serpens.

mée Atmeïdan, qui veut dire, place ou champ des chevaux ; au milieu de cette place est un obélisque assez entier, marqué de lettres Hieroglyfiques, & à quelques pas de là est une colonne assez haute, toute de pierres mises les unes sur les autres, sans aucun ciment ; Un peu plus loin vers le bout de la place, est une colonne faite de trois Serpens d'airain entortillez les uns avec les autres, qui finissent le haut de la colonne par leurs têtes un peu éloignées l'une de l'autre : Mahomet second aïant pris Constantinople, rompit d'un coup de zagaye ou de masse d'armes, la mâchoire d'embas à une de ces têtes, & quelques-uns disent que cette colonne aiant été posée là par

Talisman contre les serpens.

Talisman contre les serpens, cette rupture est cause que du depuis on y en voit, ce qui n'étoit pas auparavant ; toutefois ils ne font point de mal, à cause, dit-on, que cette colonne y est encore. Il y a dans la ville deux autres belles colonnes, l'une fort ancienne,

Colonne Historiale.

appellée la colonne Historiale, parce qu'elle a tout à l'entour depuis le bas jusqu'en haut, des figures en bas relief, comme celles d'Antonin & de Trajan à Rome, & on dit que c'est l'Histoire d'une expedition d'Arcadius qui la fit dresser, & y mit sa statuë dessus ; on monte jusqu'en haut par un escalier en limaçon qui est en dedans. L'autre colonne

s'ap-

s'appelle Colonne brûlée, parce qu'elle eſt toute noire, aïant été brûlée par le feu qui prit à quelques maiſons prochaines, dont elle fut ſi mal traitée, qu'on a été obligé de l'entourer de gros liens de fer pour la tenir en état, & l'empêcher de tomber; elle eſt de huit pierres de Porphire, qui étoient ſi bien jointes l'une à l'autre avant cet incendie, qu'elle paroiſſoit d'une piéce, auſſi les jointures étoient-elles cachées & couvertes par des branches de laurier taillées deſſus, maintenant elles ſe font voir facilement. Colonne brûlée.

CHAPITRE XVIII.

DU SERRAIL DU GRAND Seigneur.

LE Serrail du Grand Seigneur eſt la premiére choſe que l'on voit en arrivant à Conſtantinople par mer, cet objet eſt fort agréable à cauſe des jardins qui ſont ſur le bord de l'eau; mais l'architecture du bâtiment n'a rien de magnifique, & eſt fort ſimple en comparaiſon de ce que devroit être le Palais d'un ſi puiſſant Prince. Serraï en Turc, veut dire Palais, & les François par corruption, diſent Serrail, le prenant ce ſemble, ſeulement pour l'appartement où ſont ſerrées les femmes; comme s'ils vouloient deriver ce mot du François ſerrer, ou Serrail ou Serraï c'eſt-à dire, Palais.

de

de l'Italien ſerrar, qui veut dire fermer, mais ce mot eſt Turc & ſignifie Palais, & celui du Grand Seigneur eſt appellé Serraï par excellence : Il eſt bâti au lieu où fut jadis Bizance, ſur le tertre de Saint Demitre, qui eſt une pointe de terre ferme regardant le canal de la mer noire ; les logemens ſont ſur le haut du tertre ; & les jardins occupent le bas : ce Palais a trois milles de tour, & eſt en triangle, dont deux côtez ſont ſur la mer, enfermez des murailles de la ville, & entre les murailles & la mer il y a un petit quai un peu relevé, mais perſonne n'y peut aller, principalement du côté du port, ſi ce n'eſt paſſé le Serrail ; le troiſiéme côté eſt ſeparé de la ville par de bonnes murailles garnies de pluſieurs tours, auſſi-bien que celles qui ſont du côté de la mer, dans leſquelles tours il y a toûjours des Aadgemoglans en ſentinelle : Ces Aadgemoglans ſont le rebut des enfans de Tribut, parmi leſquels on choiſit les plus ſpirituels & adroits, qu'on inſtruit & avance pour les charges, & ceux qui ont le moins d'eſprit ſont emploïez à des offices bas & roturiers, comme à être jardiniers, palfreniers, & ſemblables. Du côté du port, vis-à-vis de Galata, il y a ſur le quai un Kieusk ou pavillon fort peu élevé de terre, ſoutenu de pluſieurs belles colonnes de marbre, où le Grand Seigneur vient ſouvent prendre l'air ;

Tertre de S. Demitre.

Grandeur du Serrail.

Aadgemoglans rebut des enfans de Tribut.

Kieusk ou Pavillon.



l'air; ils s'embarque en cet endroit dans ſa galiote lorſqu'il veut ſe promener ſur la mer. A l'autre côté du Serrail qui eſt ſur la mer, & va vers les ſept tours, eſt encore une eſpèce de pavillon aſſez élevé, où le Prince vient auſſi ſouvent ſe divertir; il eſt bâti ſur des arcades, & au deſſous contre la muraille on y voit des Croix marquées, les Grecs diſent qu'il y avoit autrefois en ce lieu-là une Egliſe; il y a même auſſi une fontaine où les gens de cette nation vont le jour de la Transfiguration, & font boire de cette eau à leurs malades, & les enterrent juſqu'au cou dans le ſable qui eſt là autour, les déterrant auſſi-tôt après; beaucoup de ceux qui ſe portent fort bien en uſent auſſi de même. Le Grand Seigneur eſt ordinairement ce jour-là à ſes fenêtres; qui ſe divertit à voir toutes leurs façons de faire ſans être vû. Proche de ce lieu on voit une grande fenêtre, d'où la nuit on jette en mer ceux qu'on étrangle dans le Serrail, & on tire autant de coups de canon qu'on y en jette, il y en a pluſieurs piéces ſur le rivage, qui ne ſont pas montées. Ce Palais a pluſieurs portes du côté de l'eau, mais elles n'y ſont que pour le Grand Seigneur, & pour quelques gens du Serrail; ſa principale porte eſt du côté de Sainte Sophie, qui en eſt proche: cette porte, qui eſt l'ordinaire, eſt gardée par des Capidgis, elle donne entrée

Autre Kieusk.

Céremonies des Grecs au jour de la Transfiguration.

Premiére porte du Serrail.

dans

dans une Cour fort ſpacieuſe, où d'abord on voit à main droite l'Infirmerie, c'eſt là qu'on amene les malades du Serrail dans un petit chariot fermé & tiré par deux hommes; lorſqu'on voit ce chariot, chacun ſe détourne pour lui faire paſſage, même le Grand Seigneur s'il s'y rencontroit. Un peu plus avant à gauche eſt le Dgebehane, ou magazin des cuiraſſes, couvert de plomb; ce bâtiment étoit autrefois la Sacriſtie de Sainte Sophie, d'où l'on peut penſer que cette Egliſe a été en ſon tems extraordinairement grande. De cette Cour on paſſe à la ſeconde, qui eſt moins grande que la premiére, & qui eſt quarrée, contenant en tous ſens deux cent pas, elle a tout autour une galerie en forme de cloître, ſoutenuë de pluſieurs colonnes de marbre, & couverte de plomb; à main droite on voit derriére cette galerie neuf dômes rangez d'un bout de la cour à l'autre, tous couverts de plomb, & ce ſont les cuiſines; à main gauche, auſſi derriére la galerie, eſt l'écurie où ſont les chevaux qui ſervent pour la perſonne du Grand Seigneur ſeulement; ſes autres écuries étant ſur le bord de la mer, le long du côté du Serrail qui regarde la Propontide; il n'y a que le Grand Seigneur qui entre à cheval dans cette ſeconde Cour, les autres mettent pié à terre dans la grande à la porte de celle-ci:

Infirmerie du Serrail.

Dgebehane.

Sacriſtie de Sainte Sophie.

Seconde porte du Serrail.

Cuiſines du Serrail.

Ecuries.

Les Janissaires se rangent en cette Cour à main droite sous la galerie, & les gens de cheval à gauche : Il y a au milieu une très-belle fontaine, ombragée de plusieurs sycomores & cyprès, & c'étoit auprès de cette fontaine que le Grand Seigneur faisoit autrefois couper la tête aux Bachas & autres gens de qualité. Au bout de cette Cour à gauche est la sale où se tient le grand Divan, & à droite est une porte par où l'on entre dans le Serrail, mais cette entrée n'est permise qu'à ceux qui y sont appellez ; ainsi comme je n'y ai point été appellé, & que ce lieu n'est rempli que de mystères, je me dispenserai d'en parler.

Fontaine du Serrail.

Le bâtiment de ce Serrail, autant qu'on le peut considérer en dehors, n'est aucunement régulier, on n'y voit que des appartemens détachez en forme de pavillons & de dômes, en sorte qu'on n'y distingue rien, & qu'on ne peut dire ce que c'est. Le Grand Seigneur, qui loge dans ce Serrail, y a ses Officiers logez, qui y ont quantité de gens sous eux ; la plupart de ces Officiers, sont Eunuques, & presque tous noirs, on se contentoit autrefois qu'ils fussent châtrez, mais un des Grands Seigneurs aiant un jour en se promenant, apperçû un cheval hongre monté sur une jument, aussi-tôt qu'il fut retourné chez lui, il fit couper & raser à ses Eunuques ce qui leur restoit, & depuis on a toûjours observé de

Bâtiment du Serrail.

Officiers.

Cause pourquoi on coupe toutes les parties aux Eunuques.

de les razer à fleur de ventre, ce qui ſe fait lorſqu'ils n'ont que 8. à 10 ans, il eſt vrai qu'il en meurt beaucoup, mais les Bachas des Gouvernemens qui confinent à l'Abeſch ou Ethiopie, & autres lieux de noirs, en font tant châtrer, qu'il leur en reſte aſſez, tant pour en faire preſent des mieux faits au Grand Seigneur que pour leur ſervice particulier auprès de leurs femmes: ces Eunuques ont tout le gouvernement du Serrail, ceux qui ont ſoin des femmes, leſquelles ſont toutes logées enſemble dans un appartement ſeparé du reſte du Serrail, ſont ſi exacts & vigilans à les garder, qu'il n'y a point de femme qui ſoit aſſez fine pour tromper ces demi-hommes, parce qu'ils ſavent que le Grand Seigneur eſt ordinairement ſi jaloux, que la ſeule vuë d'une de ſes femmes coûteroit la vie à celui qui l'auroit regardée; & quand les Sultanes ſe promenent dans les Jardins du Serrail, les Boſtangis ou Jardiniers ſont autour des murailles, & tenant des bâtons, ou ſont attachées de grandes & hautes toiles derriére eux, regardent du côté de la mer, faiſant ainſi une eſpéce de muraille entr'eux & le jardin, afin d'empêcher que les Sultanes ne ſoient vuës de dehors, eux-mêmes n'oſant les regarder, de peur qu'étant apperçûs par quelque Eunuque, il ne leur fit ſauter la tête ſur le champ; cette jalouſie s'étend ſi loin, qu'ils ne

Les Eunuques noirs viennent d'Abeſch ou Ethiopie. Eunuques gardent les femmes.

En quelle poſture ſont les Boſtangis ou Jardiniers, quand le Grand Seigneur ſe promene dans les jardins avec ſes femmes

ne permettent pas que les caïques ou bâteaux passent à plus de quatre cens pas proche du jardin pendant que les Sultanes y sont, quoi que les murailles en soient hautes, & il y a des sentinelles exprès, qui à coups de mousquet les font éloigner s'ils approchent, en sorte qu'il faut prendre un grand tour en mer, pour aller où l'on a affaire. Ce sont aussi des Eunuques qui ont le soin des Itchoglans ou Pages du Grand Seigneur, qui sont tous jeunes gens, pour la plupart Chrêtiens d'origine, faits Mahometans, lesquels sont élevez avec grand soin dans le Serrail depuis l'âge de huit jusqu'à vingt ans; on apprend aux uns à tirer de la fléche, darder la zagaye, monter & courir à cheval, luter, lire & écrire & chanter, & aux autres d'autres choses, selon leur talent & leur inclination, mais on les instruit tous indispensablement de la Loi de Mahomet, s'ils sont habiles, ils parviennent à de grandes charges, sinon, ils sortent du Serrail après quelques années, avec une païe proportionnée à l'emploi qu'ils embrassent; tandis qu'ils sont au Serrail, les coups de bâton ne leur manquent pas quand ils faillent. Ils sont divisez par chambres, & comme ils sont beaucoup dans une chambre, ils y sont assez incomodez; lorsqu'ils sont couchez, il y a des Eunuques qui veillent sur eux, se promenant par la chambre de crainte qu'ils ne

Grande jalousie du Grand Seigneur.

Eunuques gardiens des Itchoglans ou Pages.

Instruction des Pages.

passent d'un lit à l'autre, car les Itchoglans ne sont point châtrez. Le principal emploi où étant Pages ils peuvent arriver dans le Serrail, c'est d'être des quarante qui approchent de plus près la personne du Grand Seigneur, dont les quatre principaux sont le Selihhtar, qui porte l'épée du Prince; le Tschoadar, qui porte son yagmourluk ou manteau de pluïe, l'Ibrictar, qui porte toûjours de l'eau dans un vase, pour lui en verser au cas qu'il se voulût laver; & le Kuptar, qui porte un pôt où il y a du Sorbet, pour lui donner à boire quand il a soif; Ces quatre sortent toûjours du Serraïl avec le Grand Seigneur, & de ces charges ils passent aux premiéres de l'Empire; Outre ce grand Serrail, il y en a un autre dans Constantinople, que l'on appelle le vieux Serrail, où le Prince logeoit autrefois, mais qui ne sert plus que pour loger les femmes du Grand Seigneur dernier mort, où elles sont toutes envoiées, si ce n'est qu'il y en ait quelqu'une qui plaise au Prince regnant, qu'il retient dans son Serrail; Elles sont encore gardées fort exactement, dans ce vieux Serrail par des Eunuques, & cela jusqu'à leur mort, à moins que le Grand Seigneur ne trouve bon qu'elles se marient avec quelque Grand de sa Porte; Ce Palais est bien bâti, il est enclos de fort hautes murailles, où il n'y a aucune ouverture par dehors que la porte; de sor-

40. Pages auprès du Grand Seigneur.

4. Pages principaux, Selihhtar, Tschoadar, Ibrictar, Kuptar.

Vieux Serrail où sont logées les femmes du Prince dernier mort.

te qu'il ressemble assez à un de nos Monastêres de filles : Il y a encore à Pera proche de la maison de l'Ambassadeur de France un Serrail du Grand Seigneur, où l'on tient sous la garde d'un Aga plusieurs Itchoglans, lesquels aiant demeuré là quelque tems, les plus grossiers en sortent avec une paie, & les autres vont au Serrail servir au Grand Seigneur: Outre ces Serrails, le Grand Seigneur en a encore plusieurs autres à la campagne, tant en Europe qu'en Asie, qui tous ont de beaux jardins, & tous ces jardins sont gouvernez par des Bostangis en grand nombre, lesquels sont commandez par le Bostangi Bachi, ou Chef des Jardiniers: cette Charge est une des plus belles de l'Empire; car le Bostangi Bachi a son logement dans le Serrail, & toutefois il porte de la barbe, & il n'y a que le Grand Seigneur & lui qui en puissent porter, les autres aiant le menton ras, pour témoignage de leur servitude: De plus aiant l'oreille du Prince, qu'il accompagne souvent à la promenade, tant dans les jardins que sur la mer, où il gouverne le timon de la barque ou galiote, qui porte le Grand Seigneur, il n'y a point de doute qu'il ne soit en grande puissance & consideration, non seulement à la Porte, mais par tout l'Etat, quand le Grand Seigneur veut faire mourir à Constantinople quelque personne de qualité, il

Autre Serrail à Pera.

Bostangi Bachi.

ỳ envoie ordinairement le Bostangi Bachi, pour lui en apporter la tête.

CHAPITRE XIX.

DES AUTRES SERRAILS, DES Hans, des maisons ordinaires, & des Bezestains de Constantinople.

IL y a encore à Constantinople plusieurs Serrails de particuliers, mais ils n'ont en dehors aucune beauté, ils sont au contraire fort vilains, & il semble qu'ils affectent de les faire de peu d'apparence par le dehors, de peur de donner de la jalousie au Grand Seigneur; ces Palais sont grands, & clos tout à l'entour de hautes murailles comme nos Monastêres: par dedans il y a de très-beaux appartemens, dont les plat-fonds sont couverts d'or & d'azur, & le plancher où l'on marche de beaux tapis étendus, ce qui fait qu'en entrant on a de coutume de laisser ses souliers à la porte, de peur de les gâter: Les murailles sont revêtuës de fins carreaux comme de la porcelaine: dans toutes les sales & les chambres ils ont des façons d'estrades élevées de terre d'un demi-pié ou d'un pié, qu'ils appellent Divans, qui sont couverts de tapis plus riches que ceux qui couvrent le reste de la chambre, avec quantité de coussins en broderie appuïez contre les murailles; c'est sur ces

Ornemens du dedans des Palais.

Divans

Divans qu'ils se reposent, & reçoivent leurs visites, & passent la meilleure partie de la journée: dans tous ces Palais l'appartement des femmes est separé du reste du logis, & aucun homme n'y entre, que le maître de la maison, ou quelque Eunuque: Il y a encore dans la ville plusieurs grands bâtimens, faits comme des cloîtres de Moines, qu'ils appellent Hans; ils sont composez pour l'ordinaire d'une grande Cour quarrée, au milieu de laquelle il y a une fontaine avec un grand bassin, & tout autour de la Cour des arcades, sous lesquelles au long de la muraille sont les portes des chambres, qui sont toutes égales, & qui ont chacune leur cheminée: ces arcades portent une galerie regnante à l'entour de la Cour, comme celle d'embas, & cette galerie est aussi bordée de chambres pareilles à celles qui sont embas; ces Hans sont pour loger les Marchands. Pour avoir quelques-unes de ces chambres, il faut parler au portier du Han, qui en a toutes les clefs, on lui donne un quart de piastre, ou demi-piastre pour l'ouverture, comme ils disent; & chaque jour tant que vous y demeurez, une aspre, ou deux, ou trois, selon la taxe qui y est mise, les magazins pour leurs marchandises se louent de même: ces Hans sont fort bien bâtis, & les principaux murs sont de pierre de taille: le plus beau qui soit à Constanti-

Divans.

Hans.

Logement des Marchands.

nople, eſt celui qu'on appelle Valida hhane, Han de la Sultane Mere, à cauſe que la Mere du Grand Seigneur d'apréſent l'a fait bâtir; cela eſt fort commode pour les étrangers, qui trouvent toûjours maiſon à louer & à bon marché, aïant un matelas, quelques couvertures, tapis, & couſſins, vous voilà & meublé & logé: ces Hans ſont de fort grand revenu pour ceux à qui ils appartiennent. Pour les maiſons de Conſtantinople elles ſont fort chetives, & preſque toutes de bois, auſſi le feu y prend ſouvent & y cauſe d'horribles ravages, principalement quand il fait du vent; il prit trois fois à Conſtantinople en huit mois que j'y ſéjournai; la premiére fois, qui fut le jour de mon arrivée, il y eut huit mille maiſons brûlées, les deux autres fois il ne fit pas un ſi grand ravage. Du tems de Sultan Murad il y fit un ſi grand deſordre durant trois jours & trois nuits, qu'il ne laiſſa pas la moitié de la ville ſaine; il eſt vrai que la plupart de ces maiſons étant petites, & bâties plus de bois que d'autre choſe, elles ſe rebâtiſſent en fort peu de tems, & à peu de frais. Pour remedier à ces incendies, & en arrêter le cours, il y a des gens appellez Baltadgis, c'eſt-à-dire, gens de hache, qui ont païe continuelle du Grand Seigneur: lorſque le feu a pris en quelque part, ils abatent les maiſons voiſines à coups de hache, com-

Maiſons de Conſtantinople chetives.

Conſtantinople fort ſujette au feu.

Baltadgis, c'eſt-à-dire, gens de hache.

commençants quelquefois à vingt ou trente maiſons au deſſous du feu, car le feu y va ſi vîte, qu'il eſt bien-tôt à eux ; ces incendies viennent le plus ſouvent du tabac, car les Turcs s'endorment facilement en fumant, & comme ils en prennent même dans leur lit, il eſt fort aiſé que le feu tombant de leur pipe ſe prenne à des matiéres ſi diſpoſées à le recevoir. Ce deſordre du feu arrive auſſi quelquefois par les gens de guerre, qui l'allument à deſſein de pouvoir piller les maiſons dans la preſſe de ceux qui accourent pour l'éteindre. Les ruës de Conſtantinople ſont fort vilaines, pour la plupart étroites, tortuës, hautes & baſſes, il y a pluſieurs places où ſe tiennent les marchez : Mais il faut voir le grand Bezeſtain, qui eſt une fort grande ſale ronde, toute bâtie de pierres de taille, & fermée de murailles fort épaiſſes, les boutiques ſont en dedans à l'entour de la ſale, à la façon de la ſale du Palais à Paris; & c'eſt dans ces boutiques que ſe vendent les plus précieuſes marchandiſes : il y a quatre portes à cette ſale, qui ſont bien fortes, & qui ſe ferment toutes les nuits, perſonne n'y couche, chacun aiant ſeulement le ſoin de bien fermer ſa boutique au ſoir. Il y a un autre Bezeſtain dans la ville, mais plus petit, & où ſe vendent des marchandiſes moins précieuſes.

Cauſe des embraſemens.

Grand Bezeſtain.

Petit Bezeſtain.

CHAPITRE XX.

DE CASSUM PACHA, GALATA, Pera, & Tophana.

AYant assez parlé de Constantinople, il faut passer à Galata, qui en est comme le faux-bourg. Galata est separé de Constantinople par le port qui est entre-deux, il y a quantité de caïques & de permes des deux côtez, avec lesquelles on fait ce trajet pour fort peu de chose, & qui vous portent vers le lieu où vous avez affaire; les caïques sont de petits batteaux, & les permes sont de fort petites barques très-legères, & si jalouses, que si l'on appuie plus d'un côté que de l'autre, on les fait aisément renverser. On peut aller à Galata par terre, en faisant le tour du port, qui est fort grand; par ce chemin, aiant passé une petite riviére d'eau douce qui se décharge dans le port, on va du côté de Galata: on trouve premiérement l'Ocmeïdan, ou champ des fléches, c'est un grand champ où les Turcs tirent de l'arc; & c'est aussi en ce lieu que les Turcs viennent en procession prier Dieu pour le salut de l'armée, & pour toutes leurs néceſſitez: puis on vient à Cassumpacha, qui est comme un bon village: là sur le bord de la mer est l'Arsenal où se font les galeres, maones & vaisseaux; il y a six vingts

Caïque, Perme, espece de bateaux.

Ocmeïdan, ou champ des fléches.

vingts arches sous lesquelles on peut mettre des galeres à couvert, ou y en faire de neuves. Le Capoudan Pacha ou Admiral a son logement dans l'Arsenal, où il commande, & tous les gens de marine dépendent de lui: dans ce même Arsenal est le bain des Esclaves du Grand Seigneur, qui est fort grand & spacieux: de là on vient à Galata, qui n'est separé de Cassumpacha que par des cimetieres qui sont entre-deux. Galata est une ville assez grande vis-à-vis de Constantinople, dont elle est separée par le port; cette ville étoit autrefois aux Genois, & assez considerable; on y voit encore une grosse tour, où ils tinrent long-temps bon contre les Turcs, après qu'Ils furent Maîtres de Constantinople; les maisons y sont bonnes & bien bâties, il y demeure quantité de Grecs, & c'est la demeure ordinaire des Francs. Il y a dans Galata cinq Maisons de Religieux Francs, savoir de Cordeliers, & leur Eglise s'appelle Sainte Marie; d'Observantins ou Cordeliers Conventuels, leur Eglise est Saint François: de Jacobins, qui ont l'Eglise Saint Pierre: de Jesuites, qui ont l'Eglise Saint Benoît: & de Capucins, qui ont l'Eglise Saint George. Sur la marine il y a la plus belle poissonnerie qui soit au monde, c'est une ruë dont les boutiques des deux côtez sont de poissonniers, qui étalent sur leurs étaux du poisson en si gran-

Capoudan Pacha ou Admiral.

de quantité que cela est étonnant : on y trouve presque de toute sorte de poissons fort excellens, frais, & à bon marché : les Grecs tiennent plusieurs cabarets dans Galata, ce qui y attire bien de la canaille de Constantinople, qui est fort insolente quand elle est saoule, & dont la rencontre est dangereuse. De Galata en montant on va à Pera ; qui est aussi séparé de Galata par des cimetieres, c'est comme un bon Bourg où demeurent les Ambassadeurs Chrêtiens, excepté ceux de l'Empereur, du Roi de Pologne, & de Raguse, qui logent dans Constantinople. L'Ambassadeur de France est fort bien logé en ce lieu de Pera, aiant un beau & grand Palais, qu'on appelle la maison du Roi, qui a fort belle vûë sur tout le port, & sur le Serrail du Grand Seigneur, vis à-vis duquel il est bâti en un lieu plus haut que le Serrail, Pera étant sur un lieu fort élevé : les maisons de Pera sont belles, & il n'y loge presque que des Grecs de considération. De Pera on descend beaucoup pour venir à Tophana, qui est au dessous au bord de la riviére, & vis-à-vis du Serrail : il est appellé Tophana, qui veut dire, maison de canons, parce que c'est le lieu où l'on jette en fonte les canons & autres piéces d'artillerie, & il donne le nom à tout ce quartier-là, qui est comme un petit Bourg : les maisons de Galata, Pera, & Tophana sont bâties si à propos,

pos,

pos, que comme ces lieux ſont les uns hauts & les autres bas, elles forment comme un amphithéatre d'où l'on découvre facilement & agréablement le port & la mer.

CHAPITRE XXI.

DE LA TOUR DE LEANDRE, de Scudaret, de l'Ile du Prince, & de la Mer noire.

QUoi que les campagnes des environs de Conſtantinople ne ſoient pas auſſi délicieuſes & auſſi peuplées qu'en France, toutefois elles ne manquent pas de promenades agréables; il faut entrer dans un caïque & aller à Scudaret, appellé en Turc Iſcodar, le trajet eſt d'un bon mille : on paſſe pardevant la tour de Leandre, qui eſt entre le Serrail & Scudaret, & l'on peut y entrer ſi l'on veut: cette tour eſt bâtie ſur un rocher qui eſt dans la mer, & eſt conſidérablement forte; il y a pluſieurs canons qui pourroient battre le port de Conſtantinople, & les deux embouchures du Boſphore de Thrace & de la Propontide, ou comme ils diſent, de la mer noire & de la mer blanche; il y a dans cette tour un puits d'eau fort fraîche & bonne à boire : je ne ſai pourquoi ils appellent cette tour de Leandre. De là on va à Scudaret, c'eſt un village en Aſie ſur le bord de la

Iſcodar.

Scudaret. village.

mer, vis-à-vis du Serrail de Constantinople, on y voit un beau Serrail du Grand Seigneur, avec de fort beaux jardins. Plus bas du même côté vis-à-vis des sept tours est Chalcedoine, autrefois ville fameuse, & celèbre par le quatriéme Concile géneral œcumenique qui y fut tenu, elle n'est plus maintenant qu'un misérable village. L'Ile du Prince, qui est éloignée de Constantinople de quatre heures, est encore une promenade dont l'air est très-excellent, quoi que cette Ile ne soit pas grande elle est assez agréable, & il y a deux Bourgs habitez par les Grecs: le canal de la mer noire est une promenade merveilleuse, ce canal, qui est le Bosphore de Thrace, vient de la mer noire jusqu'à Constantinople, où entrant dans la Propontide il mêle ses eaux avec celles de la mer blanche; sa plus grande largeur est d'environ un mille, & sa longueur de douze milles: En allant de Taphana vers ce canal, on voit à main gauche en Europe quantité de fort belles maisons accompagnées de jardins, on entre dans ce canal, dont les deux rivages véritablement charment la vuë, comme étant la chose du monde la plus délicieuse; ce ne sont que maisons magnifiques, & jardins remplis de toute sorte de bons fruits: je vis sur l bord qui est en Asie un joli château, où Sultan Ibrahim, pere de Sultan

Me-

Mehemet à présent regnant, fut caché durant vingt ans, pour éviter la mort que Sultan Murad fit souffrir à ses autres freres : ce château est couvert de plusieurs arbres fort hauts qui en ôtent la vuë, ce qui fait, comme nous dirent ceux qui y demeurent, que peu de personnes le vont visiter : Il y a aussi le long de ses bords quantité de bons villages, où on trouve tout ce dont on a besoin : on pêche en ce canal quantité de bons poissons de plusieurs sortes, & principalement des poissons épées, qui sont grands, & ainsi appellez parce qu'ils ont sur le nez une arête longue & large en forme d'épée, ou plutôt de scie ; on y voit quantité de dauphins, qui suivent les bâteaux en bondissant hors de l'eau. A six milles loin de Constantinople en cette mer il y a deux forteresses, l'une en Europe, l'autre en Asie, qui servent toutes deux de prison pour les personnes de qualité. Elles ont été bâties pour arrêter les courses des Cosaques, qui sans cela viendroient souvent piller jusque dans Constantinople, puis que même malgré ces forteresses ils ne laissent pas quelquefois d'y donner l'alarme : en trois ou quatre heures de tems on arrive au bout du canal ou Bosphore de Thrace où commence la mer noire. Au milieu de cette embouchure, qui est fort étroite, se voit une petite Ile, ou plutôt un rocher isolé, éloigné de terre.

Poissons épées.

re ferme de chaque côté environ cinquante pas, où étant arrivé on peut monter jusqu'au haut ; sur ce rocher est une colonne de marbre blanc, qu'on appelle la colonne de Pompée, parce qu'on dit que ce fut Pompée qui l'y fit dresser après avoir vaincu Mithridate, en mémoire de sa victoire : tout auprès, & à l'entour de ce rocher il y en a plusieurs autres petits épars dans l'eau ça & là, que plusieurs croient être les Iles Cyanées ou Symplegades : vis-à-vis de ce rocher de la colonne de Pompée en terre ferme du côté de l'Europe, est un village sur le bord de l'eau, avec une tour, au haut de laquelle est une lanterne ou fanal, pour éclairer de nuit aux vaisseaux, de crainte qu'ils ne se perdent ; car cette mer est fort dangereuse, & il n'y a point d'année que plusieurs n'y fassent naufrage, aussi est-elle appellée des Grecs Maurothalassa, qui veut dire la mer noire, non que ses eaux soient noires, mais à cause qu'il s'y leve fort souvent des tempêtes, & si subitement, qu'elles causent de frequens desordres, & quelque beau tems qu'il fasse on en est quelquefois surpris en un moment ; & comme cette mer n'est pas fort large, & qu'outre cela il y a plusieurs courans causez par la décharge des eaux du Danube, du Boristhene, du Tanaïs, & de plusieurs autres riviéres de moindre considération qui se

Maurothalassa, c'est-à-dire, mer noire.

rendent

rendent en cette mer, les vaiſſeaux ſont ſujets à tant de bouraſques, que ſouvent ils vont échouer contre des rochers, & periſſent : les Anciens appelloient cette mer Pontus Euxinus, nom qui avoit été changé & adouci de celui d'Axinos, qui veut dire en Latin *inhoſpitalis*, qui traite mal ſes hôtes ; comme en Italie la ville qui s'appelloit Malventum, fut appellée depuis Beneventum. Si on décend en Europe on voit un fort beau païs, couvert de jardins & bons pâturages, auſſi y a-t-il par cette campagne pluſieurs villages habitez par des Grecs ; un peu avant dans la terre de ce même côté, on voit de fort beaux aqueducs, qui portent de l'eau juſque dans Conſtantinople.

CHAPITRE XXII.

DE LA TAILLE ET FORCE DES Turcs, de leur habillement, de leur façon de ſaluer, & de leurs mœurs.

J'Ai parlé aſſez ſuccinctement de tous les lieux de Conſtantinople que j'ai vus, parce que pluſieurs en ont écrit fort au long, maintenant je dirai quelque choſe de la taille, force, habillemens, coutumes & façons de faire des Turcs, ſelon ce que j'en ai pû remarquer & aprendre. Les Turcs ſont ordinairement d'une belle taille, aiant le corps fort

fort bien proportionné, ils ſont exempts de plusieurs défauts qui ſont plus ordinaires aux autres païs de l'Europe; on n'y voit point de boſſus, peu de boiteux, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit fort comme un Turc; car pour la plupart ils ſont forts & robuſtes.

Taille des Turcs.

Leur habit eſt avantageux pour paroître de belle taille, & il en cache les défauts bien plus facilement que ne peuvent faire les rondaches des canons que l'on porte en France; ils mettent par deſſus leur chair un caleçon, qui eſt également fermé par devant & par derriére; leur chemiſe, dont les manches ſont comme celle de nos femmes, eſt fenduë de même, & tombe par deſſus le caleçon; ils ont un doliman deſſus la chemiſe, qui eſt comme une ſoutane qui va juſqu'aux talons, elle a les manches étroites, finiſſant en un petit rond qui couvre le dos de la main; ils font ces dolimans de toile, de tafetas, de ſatin, ou d'autres étofes bigarrées fort gentilles, & l'hiver ils les font piquer de coton: par deſſus le doliman ils ſe ceignent les reins avec une ceinture, qui peut ſervir de tulban, étant tortillée autour de la tête, ou bien avec une de cuir large de deux ou trois doigts, & garnie de boucles d'or ou d'argent. Ils portent ordinairement à leur ceinture deux poignards, qu'ils appellent cangiars, ce ſont proprement des couteaux à gaine, mais les man-

Habit des Turcs avantageux.

Doliman, eſpèce de ſoutane.

Cangiar, ou poignard.

manches & les gaines ſont garnies d'or ou d'argent,& quelquefois de pierreries,ou bien les manches ſont ſeulement de dent de-poiſſon, qu'ils eſtiment ſans comparaiſon plus que l'ivoire, & ils en vendent la livre bien cher. Ils portent deux mouchoirs à la ceinture, un de chaque côté, & la bourſe à tabac y eſt auſſi penduë, & dans le ſein celle de l'argent, & pluſieurs autres choſes, comme leurs papiers, & auſſi leurs mouchoirs, quand ils ſont un peu ſales ou frippez, car ils ſe ſervent de leur ſein comme nous de nos poches. Pardeſſus le Doliman ils portent un Feredge, qui eſt comme nos robes de chambre, aiant les manches fort larges, & longues environ comme les bras, quoi qu'on ne les y paſſe pas toûjours; cela leur tient lieu de manteau, & l'hiver ils les font doubler de riches fourrures, & ceux qui y ont le moien, dépenſent volontiers quatre ou cinq cens piaſtres pour avoir une doublure de zebelines qu'il appellent Samour. Ils ont des bas de drap de la longueur de la jambe, deſquels le pié eſt un chauſſon de cuir jaune ou rouge, ſelon la condition, couſu au bas, ils appellent ces chauſſons des Meſtes. Les ſouliers ſont de même couleur, & faits preſque comme des pantoufles, le talon eſt égal au reſte de la ſemelle, ſinon qu'il eſt ferré d'un petit fer demi-rond fait exprès & ils appellent ces ſouliers

Feredge, eſpèce de robe de chambre.

Samour, ou zebelines.

Meſtes, ou chauſſons.

Pabouttches ou souliers.

liers Paboutches. Leur tête est couverte d'un bonnet de velours cramoisi, de la forme d'une toque sans bords, cotonné par dedans, & à l'entour, ils y entortillent un tulban blanc ou rouge. Ce tulban est une écharpe de toile ou d'étofe de soïe qui a plusieurs aunes de long, & toute la largeur de l'étofe, ils en font plusieurs tours à l'entour de la tête; & ils l'entortillent en plusieurs façons, & on reconnoît la condition & la qualité d'un homme à la façon dont il porte le tulban ou autres coifures, desquelles nous parlerons ci-après: il y en a dont les façons sont fort difficiles, aussi ont-ils des gens qui font profession & mêtier de les bien mettre, comme les coifures parmi nous. Pour les parens de Mahomet, qu'on appelle Scherifs, ils portent le tulban vert, (ce mot de Scherif signifie noble) il n'y a que ceux de cette race qui puissent prendre ce titre ou porter le vert à la tête, & ce n'est que par cette couleur qu'on les reconnoît: ces gens qui n'ont qu'une noblesse imaginaire, sont en grand nombre, & pour la plupart fort gueux, si l'on en excepte quelques Princes qu'ils ont encore aujourd'hui en quelques Etats d'Arabie & d'Afrique, nous en parlerons ailleurs. Ces Scherifs font croire qu'ils ont en eux cette vertu particuliére, que si on les jettoit dans une fournaise ardente, ils en sortiroient sans dommage: les femmes qui sont

Tulban.

Parens de Mahomet appellez Scherifs.

ſont de cette race, ſe font auſſi connoître pour telles par une piéce d'étoſe verte, qu'elles portent attachée à leur voile ſur le devant de la tête. Mais pour revenir à l'habillement Turc, je le trouve fort commode, auſſi eſt-ce celui qui eſt généralement le plus en uſage dans le monde, ſi vous en exceptez quelques Provinces du Septentrion & de l'Occident. Les Turcs ſe raſent les cheveux, & trouvent étrange que les Francs les laiſſent croître, car ils diſent que le diable ſe niche dedans, ainſi ils ne ſont point ſujets à mille ordures qui nous viennent ſi nous n'avons le ſoin de nous bien peigner : mais ils laiſſent croître la barbe & les mouſtaches, excepté ceux qui ſont élevez & qui ont charge dans le Serrail, car il n'y a que le Grand Seigneur & le Boſtangi Bachi, qui la laiſſent croître, & ils eſtiment fort un homme qui a belle barbe, c'eſt un très-grand affront qu'on fait à un homme de lui prendre ſa barbe, ſi ce n'eſt pour la baiſer, comme ils font ſouvent, ils jurent par leur barbe, comme auſſi par la tête de leur pere, par la tête du Grand Seigneur, & autres ſemblables. Quand ils ſaluent un homme, ils ne ſe découvrent point la tête, & ce leur ſeroit un affront, mais ſeulement mettant la main ſur l'eſtomach & s'enclinant un peu, ils diſent, *ſela meon aleïcom*, qui veut dire, la paix ſoit avec vous ; &

Cheveux & barbe des Turcs.

Façon de ſaluer des Turcs.

le

le ſalué en fait autant, & répond *aleïcom eſſelam ve raahmet vllah*, qui veut dire, la paix ſoit ſur vous, & la miſéricorde de Dieu auſſi, & autres ſemblables bénedictions : enfin ce ſalut eſt fort grave, & eſt effectivement le ſalut ancien, comme il ſe voit dans l'Ecriture Sainte. Chez les Turcs le côté le plus honorable eſt le gauche, parce que c'eſt le côté de l'épée, tellement que celui qui a la droite, a l'épée ſous la main de celui qu'il veut honorer. Quand un Turc va avec un Chrêtien, il ne lui céde pas volontiers la main gauche, & il eſt bien-aiſé de s'en accorder, car comme chez nous la main droite eſt la plus honorable, tous deux ont le lieu d'honneur.

Côté le plus honorable.

CHAPITRE XXIII.

DES BAINS DES TURCS.

LEs Turcs uſent fort des bains, tant pour ſe tenir le corps propre & net, que pour la ſanté. Il y a pour cela pluſieurs beaux bains dans les villes, & il n'y a ſi chetif village, qui n'ait au moins un bain ; ils ſont tous faits de même façon, & il n'y a point d'autre difference, ſinon que les uns ſont plus grands, ou plus ornez de marbre que les autres. Je décrirai celui qui eſt à Tophana auprès d'une belle Moſquée, comme étant un des beaux

beaux que j'aie vûs. Vous entrez dans une grande ſale quarrée, longue d'environ 20. pas, dont le plancher eſt fort haut élevé, il y a dans cette ſale tout à l'entour des Maſtabez, ou bancs de pierre bâtis contre la muraille, larges de plus d'une toiſe, & hauts de demie, leſquels ſont tout couverts de natte: d'abord que vous arrivez, on vous étend une grande ſerviette (qu'ils appellent fouta) deſſus leſdits bancs, où vous vous aſſeiez, & mettez vos habits après vous être dépouillé: au milieu de cette ſale il y a une grande fontaine avec un grand baſſin de marbre, pour laver les linges qui ont ſervi, & après qu'on les a lavez, on les jette ſur des perches qui ſont au haut de la dite ſale, tout à l'entour, où on les laiſſe ſécher. Après que vous vous êtes aſſis ſur la ſerviette qu'on vous a étenduë, on vous apporte une autre ſerviette, que vous mettez devant vous, & l'attachez par deſſus vôtre chemiſe devant que de l'ôter, de crainte qu'on ne voie ce qu'on ne doit voir, ce qui ſeroit un grand crime, cela vous couvre tout le derriére & le devant depuis la ceinture juſqu'aux genoux; aiant ôté vôtre chemiſe, vous la mettez avec vos habits dans la ſerviette ſur laquelle vous vous êtes aſſis, les laiſſant là ſans crainte que perſonne y touche, car les bains ſont lieux de liberté & de ſûreté, comme s'ils étoient ſacrez,

Deſcription des Bains.

Maſtabez ou bancs de pierre.

Fouta, eſpèce de ſerviette.

crez,

crez, il ne s'y commet jamais aucune friponnerie, & s'il s'en commettoit, le Maître du bain ſeroit obligé d'en reparer le dommage. Après vous être dépouillé, vous entrez par une petite porte dans une petite ſale un peu chaude, & de là par une autre porte dans la grande ſale, qui eſt très-chaude. Toutes ces ſales ſont en dômes, percez de petites fenêtres, où il y a des vitres pour donner de la lumiére. Cette grande ſale chaude eſt pentagone, chaque face étant ſoûtenuë de deux pilliers de marbre blanc, à chaque face eſt une eſtrade de marbre, élevée d'environ demi-pié, & au milieu de chaque face, il y a contre la muraille environ à deux piez du pavé un petit baſſin de marbre blanc de quelques deux piez de large, & au deſſus un robinet d'eau chaude, & à quatre doigts au deſſus de ce robinet un autre robinet, qui donne de l'eau froide, de ſorte que vous les mêlez comme il vous plait, puis vous en prenez dans de grandes taſſes de cuivre qui ſont toûjours prêtes pour cet uſage, & vous en jettez ſur vous autant que vous voulez. Il y a auſſi dans cette ſale une grande cuve de pierre pleine d'eau chaude, où on peut ſe mettre ſi on veut, mais il n'y a pas de ſûreté, parce qu'il y entre pluſieurs coquins, qui ont des differentes maladies, quoi qu'on en change aſſez ſouvent l'eau, & quand on eſt aſſûré

ré que personne n'y est encore entré, on s'y peut laver. D'abord que vous êtes arrivé dans cette grande sale, vous vous asseiez à platte terre, qui est toute pavée de marbre, qui est échauffé par des fourneaux qui sont dessous, puis un valet vient tout nud, à la reserve des parties que la bien-séance fait cacher, (tous les valets de bains sont toûjours ainsi, afin d'être toûjours prêts à servir ceux qui entrent) & vous faisant coucher de vôtre long sur le dos, il vous met les genoux sur le ventre & sur l'estomach, & vous embrassant étroitement, vous fait craquer tous les os du corps & des bras & des jambes, pour accommoder & amollir les nerfs, puis vous faisant coucher sur le ventre, il vous en fait autant sur le dos, marchant sur vôtre dos, de sorte qu'il vous fait baiser la terre bien fort, en-suite vous aiant razé au menton & sous les aisselles, il vous donne un razoir pour vous razer aux autres parties, & vous allez dans une des petites chambrettes, dont il y en a une ménagée dans l'entre-deux de chaque face, & étant là, vous ôtez vôtre serviette, & la mettez sur la porte, afin que chacun la voiant, on sache qu'il y a quelqu'un, & que personne n'y entre, & vous vous rasez à vôtre loisir. Si vous craignez de vous blesser avec le rasoir, on vous donne de la pâte qui est composée d'un certain mineral appellé Rusma, Maniére dont on use du Rusma.

ma, qu'on met en poudre, avec lequel on mêle de la chaux, & on les détrempe avec de l'eau il s'en fait une pâte, que l'on applique aux parties dont on veut faire tomber le poil, & en moins d'un demi-quart d'heure tout le poil tombe avec la pâte, en jettant de l'eau chaude dessus : on voit quand il est tems d'y jetter de l'eau, en éprouvant si le poil s'en va avec cette pâte, car si on la laissoit trop-long-tems dessus la partie, après avoir mangé le poil, elle mangeroit encore la chair. Le Rusma est un mineral fait comme du machefer ; il est en grand usage en Turquie, & il s'y en debite une si grande quantité, que la douane du Grand Seigneur en tire un notable revenu. A Malte au lieu de Rusma on se sert d'Orpiment, qu'on mêle avec de la chaux pour le même usage. Après vous être ôté le poil, & avoir remis vôtre serviette, vous retournez dans la grande sale, où vous suez si long-tems qu'il vous plaît, puis un valet vient avec une bourse de camelot noir, dans laquelle il met sa main, & vous en frotte par tout le corps si fort, qu'il vous ôte toute la crasse de la peau, sans toutefois vous faire mal, puis il prend de l'étoupe de soïe avec un morceau de savon dedans, dont il vous frotte & savonne par tout, après quoi il jette quantité d'eau sur vôtre corps, & vous lave aussi si vous voulez la tête avec du savon : cela fait, il

Ce que c'est que Rusma.

va

va vous querir une ſerviette ſéche, que vous mettez à la place de celle qui eſt mouillée, vous retournez en-ſuite à la ſale où vous avez laiſſé vos habits, où étant aſſis, il vous verſe de l'eau ſur les piez, pour vous ôter les ordures que vous avez pris en venant, puis il vous apporte des ſerviettes ſéches & chaudes, dont vous vous eſſuiez bien par tout, & quand vous êtes habillé, après qu'un autre vous a preſenté un miroir, vous n'avez qu'à païer, & vous en aller. Le prix ordinaire du bain eſt deux âpres, qui ſe païent au maître, & ceux qui ſe font ſervir, en donnent autant au valet. Ces bains ſont fort commodes, & je croi que le grand uſage qu'ils en ont leur ſauve bien des maladies: il n'y a perſonne pour pauvre qu'il ſoit, homme ou femme, qui n'aille au moins une fois la ſemaine aux bains. Il y a des bains où les hommes vont un jour & les femmes un autre, d'autres où les hommes vont le matin, & les femmes après midi, d'autres pour les femmes ſeulement. Quand les femmes y ſont, il y a des femmes qui les ſervent, & c'eſt un crime digne de mort à un homme de quelque religion ou condition qu'il ſoit, d'entrer dans un bain où il y a des femmes. C'eſt auſſi un grand crime, mais qui auroit ſeulement la honte, ou tout au plus quelques coups de bâton, de montrer ſes parties honteuſes, ou regarder celles d'autrui.

Quelles gens vont aux Bains.

Pudeur des Turcs.

trui. Ces bains s'échaufent par dessous. Les Seigneurs de haute qualité en ont chez eux pour leur usage & pour celui de leurs femmes.

CHAPITRE XXIV.

DU MANGER, DU BOIRE, & du coucher des Turcs.

LEs Turcs ne font point de festins somptueux, & l'on n'entend point dire qu'un Turcs se soit ruïné à faire bonne chère, ils se contentent de peu de chose, & un bon cuisinier feroit en ce païs-là fort mal ses affaires, aussi chacun y sait faire la cuisine, & ils n'ont point de sausses qui ne s'aprennent à les voir faire une fois. Leur plus ordinaire manger est ce qu'ils appellent pilau. Ce pilau est du ris qu'ils mettent dans une marmite auec une poule, du mouton, du beuf, ou seulement l'une de ces choses, & faute de viande, avec du beurre, & quand le ris est un peu cuit, ils le retirent, & en emplissent un grand plat, mettant quantité de poivre dessus, ils n'y oublient pas même quelquefois du safran pour le rendre jaûne; quand il est heure de manger, ils étendent à terre une nappe ronde de marroquin, qu'ils appellent sofra, sur lequel ils mettent le pilau & la viande; & rompant le pain en morceaux les distribuent

Manger des Turcs. Ce que c'est que Pilau.

Sofra, table des Turcs.

tout

tout à l'entour, puis ils s'asseient sur leurs talons à la façon des tailleurs autour du sofra, & ils se servent tous d'une serviette bleuë qui est assez longue pour faire le tour du sofra, puis aiant dit Bismillah, c'est-à-dire, au nom de Dieu, ce qui leur tient lieu de *Benedicite*, ils mangent leur pilau avec des cuillieres de bois longues d'un pié, faisant scrupule de manger dans de l'or ni dans de l'argent, & toutefois le Grand Seigneur a des plats d'or, comme nous dirons ci-après: quand ils n'ont point de cuillieres, ils s'en passent facilement, prenant d'une main le pilau, & le mettant dans l'autre pour le porter dans leur bouche: quand se vient à la viande, un de la compagnie la rompt en morceaux à belles mains, ne se servant point de couteaux pour cela, puis chacun en prend à sa fantaisie: pour le beuf & le mouton, ils n'ont point de peine, car devant que de le faire cuire, ils le coupent par petits morceaux, soit roti ou bouilli. Ils ne boivent point ordinairement pendant le repas, mais quand ils ont assez mangé, ils se levent, & vont boire de l'eau leur saoul au même pot, puis rendent graces à Dieu par un Hamdillah, c'est-à-dire, loué soit Dieu. Le repas étant ainsi fini, ils se lavent les mains, car ils ne se les lavent point devant que se mettre à manger, mais seulement quand ils en sortent. Leur boisson ordinaire

Bismillah.

 c'est

c'eſt de l'eau. Il y en a auſſi beaucoup qui boivent du vin, & quoi qu'il ſemble que le vin leur ſoit défendu par l'Alcoran, les bons compagnons diſent que ce n'eſt qu'un avis & un conſeil, & non pas un précepte, & toutefois ils n'en boivent pas publiquement, ſi ce ne ſont les Janiſſaires & autres déterminez qui ne craignent perſonne; quand ils ſe mettent à en boire ils en boivent beaucoup, & s'il ne leur coûte rien, ils en boiront juſqu'à ce qu'ils s'endorment, pourvû qu'on les laiſſe faire; diſant qu'il n'y a pas plus de mal d'en boire dix pintes qu'une taſſe; ils n'y mêlent jamais d'eau, & ſe moquent des Chrêtiens qui y en mettent ce qui leur ſemble tout à fait ridicule. Ils ont à l'entour de Conſtantinople & par tout l'Archipel quantité de bons vins. Ils ont encore un autre breuvage qu'ils appellent Boza, il eſt fait d'orge ou de millet, & a un goût approchant de celui de nôtre biere, mais non ſi agréable, j'en ai voulu goûter une fois; je le trouvai bien mauvais, il n'y a que les petites gens qui en boivent, auſſi eſt-il à très-vil prix. Cette boiſſon les enivre. Mais ils en ont une autre qui leur eſt fort ordinaire, ils l'appellent cahvé, & en uſent à toutes les heures du jour. Cette boiſſon ſe fait d'une graine dont nous parlerons ci-après Ils la font rôtir dans une poîle ou autre uſtenſile ſur le feu, ils la pilent & met-

Le boire des Turcs.

Il n'eſt pas défendu aux Turcs de boire du vin.

Du Boza.

Du cahvé.

mettent en poudre fort ſubtile, & quand ils en veulent boire ils prennent un coquemar fait exprès, qu'ils appellent Ibrik, & l'aiant empli d'eau la font bouïllir, quand elle bout ils y mettent de cette poudre, pour environ trois taſſes d'eau une bonne cuillerée de la dite poudre, & quand cela bout, on le retire vîtement de devant le feu, ou bien on le remuë, autrement il s'enfuiroit par deſſus, car il s'éleve fort vîte; & quand il a bouilli ainſi dix ou douze bouïllons, ils le verſent dans des taſſes de porcelaine, qu'ils rangent ſur un trenchoir de bois peint, & vous l'apportent ainſi tout bouillant, il le faut boire ainſi chaud, mais à pluſieurs repriſes, autrement il n'eſt pas bon Ce breuvage eſt amer & noir, & ſent un peu le brûlé; on le boit tout à petits traits de peur de ſe brûler; de ſorte qu'étant dans un cahvehane, (ainſi nomment-ils les lieux où on le vend tout préparé,) on entend une aſſez plaiſante muſique de humerie. Cette boiſſon eſt bonne pour empêcher que les fumées ne s'élevent de l'eſtomac à la tête, & par conſéquent pour en guérir le mal, & par la même raiſon il empêche de dormir. Lorſque nos Marchands François ont beaucoup de lettres à écrire, & qu'ils veulent travailler toute la nuit, ils prennent le ſoir une taſſe ou deux de cahvé; il eſt bon auſſi pour conforter l'eſtomac,

Ibrik ou coquemar.

Cahvehane.

Vertus du cahve.

& aide à la digeſtion : enfin ſelon les Turcs il eſt bon contre toute ſorte de maux, & aſſûrément il a au moins autant de vertu qu'on en attribuë au thé ; quand au goût, on n'en a pas bû deux fois qu'on s'y accoutume ; & on ne le trouve plus deſagréable ; il y en a qui y mêlent des cloux de girofle, & quelques grains de Cardamome, appellé en Latin cardamomum minus, qu'ils appellent cacoule, d'autres y ajoûtent du ſucre, mais ce mélange qui le rend plus agréable, le fait moins ſain & profitable, il s'en boit une grande quantité dans les païs des Turcs, il n'y a pauvre ou riche, qui n'en boive au moins deux ou trois taſſes par jour, & c'eſt une des choſes que le mari eſt obligé de fournir à ſa femme. Il y a pluſieurs cabarets publics de cahvé, où on le fait cuire dans des grandes chaudieres. En ces lieux toutes ſortes de perſonnes s'y peuvent rendre, ſans diſtinction de religion ni de qualité ; & il n'y a point de honte d'y entrer, pluſieurs y allant pour s'entretenir ; il y a même au dehors du logis des bancs de maſſonnerie avec des nattes pardeſſus où s'aſſeient ceux qui veulent voir les paſſans & être à l'air. Il y a ordinairement dans ces cahvehanes pluſieurs violons, joueurs de flûtes, & muſiciens, qui ſont gagez du maître du cahvehane pour jouër & chanter une bonne partie du jour, afin d'attirer le monde. Quand
quel-

quelqu'un est en un cahvehane, & qu'il y voit entrer des personnes de sa connoissance, s'il est un peu civil, il donnera ordre au maître de ne point prendre de leur argent, & cela par un seul mot; car lorsqu'on leur présente du cahvé il n'a qu'à crier giaba, c'est-à dire, *gratis*. Ils ont encore le sorbet, qui est un fort bon breuvage, il se fait en Egypte, de sucre, jus de limon, musc, ambre gris, & eau rose. Quand ils veulent regaler quelqu'un qui les vient voir, ils lui font apporter une tasse de cahvé, & en après le sorbet, puis le parfum. Ils le donnent de cette sorte. Un esclave ou valet vient avec une serviette de soïe qu'il étend sur la tête, & un autre apporte une grande cassolette, qu'il met sous le visage & sous la barbe, le premier enfermant la fumée avec la serviette. Celui à qui l'on fait ce regal en prend tant qu'il veut Quand ils donnent ces trois choses, ils prétendent faire grande civilité. J'ai vû souvent donner les trois à Monsieur de la Haye Ambassadeur de France, ou chez le Moufti, ou chez le grand Vizir, & quelquefois seulement un des trois; quelquefois deux. Pour le parfum, ils ne l'apportoient point à Monsieur l'Ambassadeur, qu'ils ne le donnassent après à ceux de sa suite, aussi ne leur en coûtoit-il rien davantage. Si les Turcs ne prennent pas grande peine à leur manger, ils n'en prennent guére

Du Sorbet.

Façon de donner le parfum aux personnes qu'on veut regales.

davantage pour leurs lits Quand il eſt heure de dormir, on apporte les matelas, & on les étend par terre, & chacun ſe couche ſur le ſien, les maîtres ont ordinairement le leur ſur un divan, où l'on étend un matelas ou deux, & au bout un couſſin, puis un drap, puis une couverture cotonnée à laquelle eſt couſu un autre drap; cette façon de coudre le drap de deſſus me ſemble bien plus commode que la nôtre. Le matin on plie tout ce bagage, & on le remet à ſa place, de ſorte qu'en un moment il ne paroît pas qu'il y ait eu un lit.

Coucher des Turcs.

CHAPITRE XXV.

DES PASSE-TEMS DES TURCS, & de leurs exercices.

J'Ai aſſez diſcouru du boire, manger & dormir des Turcs, mais comme ils ne paſſent pas toute leur vie à boire, manger ou dormir, il faut voir quels ſont leurs exercices & paſſe-tems. Premiérement les Turcs ne ſe promenent jamais dans une chambre ou dans une place comme nous faiſons, & ils ſe moquent des Francs qui ſe promenent ainſi, les appellant fous, & leur demandant qu'eſt-ce qu'ils ont à faire à ce côté qu'ils y vont ſi ſouvent, & puis de même à l'autre. Quand ils ſont au logis on les trouve ordinairement

Les Turcs ne ſe promenent point.

aſſis

assis sur leurs divans. J'ai décrit ci-dessus ce que c'étoit que divans; s'ils sont seuls, où ils dorment, où ils fument une pipe de tabac, ou bien ils touchent une espèce de lut qu'ils appellent tambour, & ils en jouëront tout un jour sans s'ennuïer, quoi que la melodie n'en soit pas fort agréable : ou s'ils sont gens de lettres, ils lisent dans quelque livre, ou écrivent; s'ils ont compagnie, ou ils s'amusent à causer, où ils jouënt à quelque jeu : ils ne jouënt jamais aux dez ni aux cartes, ou autre jeu de hazard, mais seulement aux échecs, dames poussées, à la merelle, & autres jeux semblables, encore ne jouënt-ils jamais pour argent ni pour autre chose de prix, ni riches ni pauvres, ce qui est cause qu'ils n'ont pas tant de querelles entr'eux; cependant quoi qu'ils ne jouënt rien, ils ne laissent pas de prendre grand plaisir au jeu, & passeront des après-dinées entiéres à jouër tête à tête sans dire une seule parole, & d'abord que l'un a perdu, ils recommencent froidement sans parler. Ils jouënt encore fort au mancala, qui est une boîte longue environ de deux piez, & large d'un demi-pié, dans laquelle il y a de chaque côté six fossettes; savoir six à la boîte, & six au couvercle qui tient à la boîte, & s'ouvre comme un damier; on y jouë chacun avec trente-six coquilles, dont on met au com-

Jeux des Turcs.

Jeu du Mancala.

mencement six dans chaque fossette. Mais les plus ordinaires passe-tems des gens de guerre sont les exercices militaires, ausquels ils sont fort adroits, ils tirent fort juste au blanc avec l'arc & la fléche, & il y a dans la ville plusieurs maisons où on tire au blanc moiennant quelque petite monoie; ils sont aussi très-habiles à la zagaye, & c'est un grand plaisir de les voir dans une grande place ou dans une campagne plusieurs à cheval, dont l'un se met à courir, & un autre après, qui le suit à toute bride avec une zagaye à la main: cette zagaye est ordinairement un bâton quarré fait d'une branche de palmier, long d'environ trois piez, & gros deux ou trois fois comme le pouce. Quand le poursuivant est bien proche de celui qu'il poursuit, & quasi à la longueur de son bâton, il lui darde sa zagaye dans le dos si adroitement avec un tour de main qui en redouble la force, qu'il reçoit le coup du bout si fortement, que quelquefois il s'en fait des plaies fort considérables, & même à la tête. J'en vis un au Caire auquel il falut tirer un os de la tête après y avoir été blessé d'une zagaye. Or celui qui est devant & est poursuivi, regarde de côté en fuïant, tant pour baisser la tête, s'il est de besoin, que pour tâcher de prendre la zagaye, & même rompre la force du coup s'il peut, & pour cela il tient sa main tou-

Turcs adroits aux armes.

Façon de lancer la zagaye.

toute prête derriére, & quand il attrape la zagaye, ce qui arrive aſſez ſouvent, il court après l'autre, & auſſi-tôt tous deux changent de perſonnage. Ils font ſouvent cet exercice, comme auſſi celui de tirer au blanc avec une arquebuſe en courant. Vous les voiez ainſi pluſieurs dans une campagne, qui aiant mis un pot de terre ou autre choſe ſemblable à terre, ou quelque blanc contre la muraille, courent à toute bride en bonne diſtance du blanc, & tenant l'arquebuſe d'une main la tirent. J'ai vû pluſieurs fois de dix ou douze coups qu'un ou deux donnoient dans le but, & s'il y a quelque Bacha ou autre perſonne de qualité préſente, il donne cinq ou ſix âpres à chacun de ceux qui donnent dans le blanc. Il me ſemble que je puis mettre au rang de leurs divertiſſemens les marionettes, car quoi que les Turcs ne ſouffrent point d'images chez eux, ils ne laiſſent pas d'avoir des marionettes, leſquelles effectivement ne jouënt pas publiquement, mais dans les logis particuliers, quoi que néanmoins durant le Ramadan ils aillent la nuit de cahvehane en cahvehane, & s'ils y amaſſent aſſez d'argent ils y jouënt, ſinon ils rendent l'argent & s'en vont. Or ce ſont ordinairement des Juifs qui font jouër ces marionettes, & je n'en ai pas vû d'autres; ils ne les font pas jouër comme en France, ils

Marionettes en Turquie.

ſe mettent au coin d'une chambre, tendant un tapis devant eux, & au haut de ce tapis il y a une échancrure ou fenêtre quarrée, fermée d'un morceau de toile blanche aiant environ deux piez, ils allument derriére plusieurs chandelles, & après avoir repreſenté ſur cette toile pluſieurs animaux avec l'ombre de leurs mains, ils ſe ſervent de petites figures plattes, qu'ils ſont remuër ſi adroitement derriére cette toile, que cela fait à mon avis meilleur effet que les nôtres, & ils chantent cependant pluſieurs belles chanſons en Turc & en Perſan, mais le ſujet en eſt très-ſale, n'étant rempli que de brutalitez deshonnêtes, & toutefois ils prennent grand plaiſir à les voir; & même je me trouvai un ſoir chez un renié, lequel m'aiant donné à ſouper me regala des marionettes. Le Seigneur à qui il appartenoit étoit pour lors en Candie auprès d'Huſſein Bacha Géneral de l'armée des Turcs: la femme de ce Seigneur voulant avoir part au divertiſſement des marionettes, fit tendre un tapis devant la porte de ſon appartement qui répondoit à la ſale où nous étions, de crainte que nous ne la viſſions, & elle ne partit jamais de là que le jeu ne fut fini, qui fut à une heure après minuit, aiant duré plus de trois heures, car ils les font durer tant qu'ils veulent, & je m'étonnois qu'elle n'eût pas honte de voir les ſaletez que
faiſoit

faiſoit leur Caragheuz, qui parmi leurs marionettes fait le principal perſonnage. Ils ont encore certaines femmes qu'ils appellent Tchingueniennes, qui ſont des danſeuſes publiques, & qui en danſant jouënt des cliquettes ou d'autres inſtrumens, & font pour quelques âpres mille tours de reins aſſez deshonnêtes.

Caragheuz.

Tchingueniennes danſeuſes publiques.

CHAPITRE XXVI.

DE LA LANGUE TURQUE, DES ſciences des Turcs, & de leurs maniéres de deviner.

LA langue Turque eſt une langue premiére & originaire, c'eſt-à-dire, qui n'eſt point dérivée d'aucune des langues Orientales ou Occidentales, dont nous avons connoiſſance; elle eſt fort grave, agréable, & aiſée à aprendre, mais elle n'eſt guére ample, & il lui manque beaucoup de mots qu'elle emprunte de l'Arabe & du Perſan. Auſſi avec ce ſecours & cet ornement, on la peut nommer très-ample & très-riche. Les Turcs ne s'adonnent pas fort aux ſciences: toutefois ils ont leurs Docteurs de loi, & ceux qui ſont deſtinez à l'être, qui s'étudient à expliquer la loi dans tous ſes ſens. Il y en a auſſi qui s'adonnent à l'Aſtrologie, & pluſieurs à la Poëſie, où ils ne réüſſiſſent pas mal,

Langue Turque.

Science des Turcs.

mal, & ont de fort belles pointes dans leurs compositions. Le Persan fait la meilleure partie de leurs poësies & de leurs chansons, qu'ils chantent, non pas selon nôtre musique, mais d'un certain ton, qui quoi qu'il ne plaise pas d'abord, ne laisse pas de sembler agréable quand l'oreille y est accoutumée.

Lut des Turcs.

Ils ont plusieurs instrumens de musique, leur plus ordinaire est un petit lut à trois cordes, dont ils jouënt tout un jour sans qu'il se desacorde. Ils ont aussi la flûte douce. Il y a parmi les Turcs plusieurs personnes qui se mêlent de deviner, & ils y réüssissent fort

Devins chez les Turcs.

bien On voit de ces gens-là en plusieurs coins de ruës assis à terre sur un petit tapis, avec quantité de livres étalez à terre à l'entour d'eux. Or ils devinent de trois façons, la premiére se fait ordinairement pour la guerre, quoi qu'elle se fasse encore pour toutes autres choses, comme pour savoir si un homme doit entreprendre un voiage, acheter telle marchandise, ou autre chose semblable. Ils prennent quatre flêches, qu'ils dressent en pointe l'une contre l'autre, & les font tenir à deux personnes: puis ils mettent sur un coussin une épée nuë devant eux, & lisent un certain Chapitre de l'Alcoran, & alors ces fléches se batent durant quelque tems, & enfin les unes montent sur les autres; si les victorieuses par exemple ont été nommées Chrê-

tiennes,

tiennes, (car ils en appellent deux les Turcs, & donnent aux deux autres le nom de leur ennemi,) c'est signe que les Chrêtiens vaincront, si autrement, c'est une marque du contraire. Ils ne vont jamais à la guerre, qu'ils ne fassent cette experience auparavant, qu'ils appellent faire le livre, & même ils ne font aucun voiage, ni autre chose de conséquence, comme j'ai déja dit, qu'ils ne fassent le livre, disant, si telles flêches sont victorieuses, je le ferai, si elles sont vaincuës; je ne le ferai pas. Depuis que je suis de retour à Paris, aiant trouvé un François qui avoit été de Loi Turque, & puis l'avoit laissée, & s'étoit sauvé en Chrêtienté, comme il me dit qu'il savoit faire le livre, je fus curieux, de le voir, il fit des fléches qu'il donna à tenir à une autre personne & à moi, puis il mit une épée nuë sur la table où étoient les fléches, en-suite il nomma deux de ces fléches Chrêtiens, & les deux autres les Turcs, & me dit qu'il vouloit savoir si l'Empereur auroit la guerre contre le Turc ou non, il prit un Alcoran & lut tout le chapitre qui est pour cela, mais encore qu'il nous dit que les fléches se batroient malgré nous, quoi que nous les en voulussions empêcher, elles ne branlerent jamais, il s'en prit à ce que nous rions; de sorte que nous tachâmes de nous mettre sur nôtre serieux, & il recommen-

Ce que c'est que faire le livre.

men-

mença trois ou quatre fois, ſans qu'il ſe fit de combat, dont il fut fort ſurpris, car il nous jura qu'il l'avoit fait des milliers de fois, même pour rendre réponſe à des Chrêtiens, & qu'il avoit toûjours réüſſi, je ne ſai ſi ce fut à cauſe que nous n'avions pas la foi, ou parce qu'il n'étoit plus Turc, mais nous nous en moquâmes fort. Secondement ils devinent avec des féves qu'ils mettent ſans compter, puis ils les comptent, & regardent dans le livre ce que vaut ce nombre. Troiſiémement ils devinent avec un morceau de bois preſque quarré, mais un peu plus long que large, ce morceau de bois s'appelle elif, & à un des côtez il y a, b, à l'autre, t, à l'autre, dgim, à l'autre, ha, il n'y a rien aux deux bouts. La perſonne qui demande la réponſe le roule trois fois, & à chaque fois on remarque la lettre qu'il a amenée, puis on regarde dans un livre qui s'appelle Fal, c'eſt-à-dire, livre du ſort, ce que veulent dire ces trois lettres enſemble, qui eſt la réponſe.

Autre maniére de deviner.

Troiſiéme façon de deviner.

CHAPITRE XXVII.

DES MALADIES DES TURCS, & de leurs rémedes.

LEs Turcs vivent long-tems, & ſont peu ſujets aux maladies, & nous en avons beaucoup de dangereuſes qu'ils ne connoiſſent point, comme la pierre, & pluſieurs autres

tres ſemblables. Je croi que cette grande ſanté leur vient en partie des bains dont ils uſent ſi ſouvent, & auſſi de leur modération au boire & au manger, car ils mangent ſobrement, & ne mangent point de tant de choſes différentes comme font les Chrêtiens, ils ne font point pour la plupart de débauches de vin, & font de l'exercice: auſſi n'ont-ils point de Medecins, & peut-être eſt-ce une des cauſes de leur ſanté & de leur longue vie: lorsqu'ils ſont malades, ils ſe ſervent ordinairement de Medecins Francs ou Juifs, & lorsqu'il ne s'en trouve point, ils ont recours aux renegats, dont il y en a toûjours quelques-uns qui font les Medecins, & font leur apprentiſſage aux dépens de pluſieurs. Outre cela les Turcs ont quelques réceptes qui ſont ſuës de tous, qui réüſſiſſent quelquefois, & ils s'en ſervent aſſez ſouvent. Ils uſent fort volontiers de miel pour medecines. Pour les ſaignées, ce ſont ordinairement les reniez qui les font, quoi qu'il y ait encore quelques Turcs qui ſaignent aſſez bien, mais avec des lancettes groſſiéres, & même quelques-uns avec un fer comme ſont ceux dont on ſaigne les chevaux en Chrêtienté, d'autres avec des cannes aiguës. Quand ils ont mal à la tête, ils ſe font faire avec un biſtouri une ouverture à l'endroit où il leur fait mal, & après qu'il en eſt

Turcs ſains & d'où cela provient.

Les Turcs ſobres.

Medecins des Turcs, quels.

Medecines des Turcs.

Maniére de ſaigner des Turcs.

ſorti

ſorti beaucoup de ſang, ils y mettent un peu de coton, & ainſi ferment la plaie, ou bien ils ſe font cinq ou ſix taillades au front. Ils ſe ſervent encore du feu, qui eſt fort en uſage parmi eux, comme j'ai vû un homme qui aiant mal à la tête, ſe fit appliquer à l'endroit du mal au deſſus de l'oreille le bout d'un fer tout rouge qui lui fit un cautère actuel, puis il y mit un peu de coton & fut guéri. Et pour tous autres maux à pluſieurs membres ils appliquent une groſſe mêche ou quelque chiffon bien allumé ſur leſdits membres, & en ſouffrent patiemment la douleur, juſqu'à ce que la mêche ſoit éteinte d'elle-même. A Conſtantinople un Turc me diſoit qu'il y en avoit connu un, qui aiant quelque fluxion où autre mal ſemblable aux reins, ſe voulut appliquer une mêche ardente à cette partie, mais comme il appréhendoit de ſe faire mal, les autres ſe moquoient de lui; enfin en aiant pris la réſolution, & s'étant un peu baiſſé pour appliquer plus commodément la mêche à ſes reins, il l'y mit, & en ſouffrit la douleur avec une ſi longue patience, qu'il ſe brûla un nerf, & lorſqu'il voulut ſe redreſſer il ne put, & demeura toujours courbé de la ſorte. Il n'y a point là de fortune à faire pour les Medecins, à cauſe, comme j'ai dit, qu'ils ſont peu ſujets aux maladies, outre qu'ils paient aſſez mal ceux qui les guériſſent, & ſi les Mede-

Uſage du feu chez les Turcs pour pluſieurs maux.

Medecins ne réüssissent pas, & que le malade meure, bien loin de les païer, ils leur font souvent de la peine, & quelquefois coûter de l'argent, les accusant d'avoir tué le malade, comme si la vie où la mort des hommes étoit entre les mains des Medecins, & non pas de Dieu. Mais passons à leur Religion. Medecins en hazard chez les Turcs.

CHAPITRE XXVIII.

DE MAHOMET, ET DE L'ALCORAN.

LA Religion des Turcs est remplie de tant de sottises & d'absurditez, qu'il y a assûrément dequoi s'étonner qu'elle ait tant de sectateurs, & sans doute s'ils vouloient écouter, il ne seroit pas difficile de les détromper d'une loi si brutale, mais ils sont de ces sourds volontaires, qui ont des oreilles & ne veulent pas entendre, aussi Mahomet y donna-t-il bon ordre; car étant homme d'esprit il prévit bien que sa secte seroit entiérement abbatuë dès qu'elle seroit mise en dispute, c'est pourquoi il ordonna que quiconque y contrediroit passeroit par le glaive, & seroit mis à mort Il y a eu tant de personnes qui ont écrit la vie de Mahomet, qu'on n'en peut presque rien dire qui n'ait déja été dit, c'est pourquoi je m'en abstiendrai: Je marquerai seulement que Mahomet, qui étoit

Mahomet.

Alcoran.

étoit Arabe, & homme ſans ſcience, (car les Turcs mêmes avouënt qu'il ne ſavoit ni lire ni écrire,) s'étant aſſocié d'un Moine Grec nommé Sergius, lequel avoit abandonné ſon Couvent; ce Moine qui ſavoit quelque choſe, lui fit jetter les fondemens de cette grande & damnable ſecte qui a juſqu'ici infecté une bonne partie du monde. Il ſe ſervit de l'ancien & du nouveau Teſtament pour compoſer l'Alcoran, afin d'attirer tant les Chrêtiens que les Juifs, & le tout aſſez confuſement. Cependant ce Livre a acquis tant de credit chez tous ces peuples, qu'ils diſent qu'il a été écrit au Ciel, & envoié de Dieu à Mahomet par l'Ange Gabriel durant le mois de Ramadan, non tout en une fois, mais chapitre par chapitre : & ils le reverent ſi fort, qu'ils ne le touchent jamais, ſans le porter auſſi-tôt ſur leurs têtes devant que de le lire ; & ſi quelqu'un s'aſſeioit ſur un Alcoran, il commettroit un grand crime. Si un Chrétien avoit touché un Alcoran, il ſeroit bien batu, car il auroit prophané ce Saint Livre Ils diſent qu'ils gagnent de grandes indulgences à le lire tout entier; & dans les écoles quand un écolier a achevé de lire l'Alcoran, il traite les autres. Ils diſent que quiconque le lira un certain nombre de fois en ſa vie, ira après ſa mort droit en Paradis. Ce mot Alcoran veut dire lecture, il eſt écrit en Arabe très-

Alcoran envoié du Ciel au mois de Ramadan.

Alcoran en veneration.

très-bon & très-pur, & très-exact. Les Turcs croient qu'il ne peut être traduit en aucune autre langue, & tiennent les Persiens pour héretiques, en partie à cause qu'ils l'ont traduit en Persien. Ce Livre contient tout le Droit, tant canonique que civil, mais il est rempli de fables & de folies tirées de la plupart des Rabins, qui sont fort feconds en fables ridicules.

CHAPITRE XXIX.

DE LA CROIANCE DES TURCS.

LEs Turcs croient & adorent un seul Dieu, Eternel, Tout-puissant, Créateur du Ciel & de la Terre, mais ils ne croient aucunement à la Trinité, ils croient que Jesus-Christ a été conçû du soufle de Dieu, (ce soufle s'exprime en Arabe par le mot *roûahh*,) qui veut dire aussi bien qu'en Hebreu soufle & esprit, ils disent donc qu'il a été conçû du soufle de Dieu dans les entrailles de la Vierge Marie, Vierge en l'enfantement & après l'enfantement, ce qui est un grand pas, mais ils nient qu'il soit Fils de Dieu, estimant chose indigne d'attribuer un fils à Dieu, lequel est seul, & n'a point de compagnon. Ils croient que Jesus est un grand Prophete qui fit de grands miracles entre les Juifs, ausquels il prédit la venuë de Mahomet, sous le nom de Paraclet, que

Croiance des Turcs.

Opinion des Turcs touchant Jesus-Christ.

pour

pour cela ils tâcherent de le tuer, mais qu'étant disparu du milieu d'eux & étant monté au Ciel, ils crucifiérent Judas, qu'ils croioient être Jesus. Dans le premier chapitre de St. Jean au vingt-septiéme verset, il est dit, *Ipse est qui post me venturus est, qui ante me factus est, cujus ego non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti*, c'est celui qui viendra après moi, qui a été fait devant moi, dont je ne suis pas digne de dénouër les courroies des souliers, où St. Jean entend Nôtre Seigneur, dont il n'est pas digne de dénouër les souliers; ils disent que cela est faux, & inventé par les Chrétiens, & que ce n'étoit pas St. Jean qui disoit cela de Jesus, mais Jesus de Mahomet; ils croient que Jesus viendra pour juger le monde, qu'il regnera quarante ans en Damas, se mariera & aura des enfans, auquel tems s'élevera l'Ante-Christ, qu'ils appellent Dedgial, qui trompera plusieurs principalement les Juifs, & il mettra une marque sur le front de tous ceux qu'il trompera, mais Jesus détruira l'Ante-Christ, & tous ceux qui auront sa marque. Après que ce tems sera expiré, il montera derechef en Paradis, & alors viendra le jour du Jugement après lequel Dieu créra une sorte de peuple fort petit, comme ceux qu'on décrit sous le nom de Pigmées, qui seront forts & grands beuveurs, car ils sécheront la mer à force

Dedgial ou Ante-Christ.

force de boire, ils les appellent *Meijutch*. Enfin ils honorent fort Jesus & la Vierge Marie, & s'ils entendoient quelqu'un qui en parlât mal, ils ne le châtieroient pas moins que s'il parloit mal de Mahomet. Ils croient que l'Evangile a été envoié à Jesus comme la Loi à Moïse, & les Pseaumes à David. Ils croient tous les Prophetes. Ils croient un Paradis qui sera rempli de justes, & un Enfer qui sera rempli de méchans, mais ils ne croient pas de Purgatoire; & toutefois ils veulent qu'il y ait un lieu nommé *Aaraf*, qui est entre le Paradis & l'Enfer, dans lequel seront ceux qui n'auront fait ni bien ni mal. Mahomet promet aux bien-heureux dans le Paradis des jardins merveilleux, où couleront plusieurs ruisseaux, & où il y aura des fruits délicieux de toute saison. Il dit aussi qu'il y aura dans le Paradis des fleuves d'eau, des fleuves de lait, des fleuves de vin, & des fleuves de miel. Il leur promet encore qu'ils seront vêtus de vert & d'écarlate, & qu'ils auront de belles vierges, qu'ils appellent Dgennet kzlar, c'est-à-dire, Vierges de Paradis, lesquelles seront fort belles, étant blanches comme des œufs frais, avec des grands yeux très-noirs, & le corps très-blanc, & seront toûjours jeunes, ne passant jamais l'âge de quinze ans, & aiant journaliérement leurs pucelages restituez, & ne jetteront jamais la

Meijutch.

Les Turcs honorent Jesus & la Vierge.

Aaraf.

Opinion des Turcs touchant le Paradis.

Dgennet kzlar, c'est-à-dire Vierges de Paradis.

vuë ſur perſonne que ſur eux ; qu'ils n'auront jamais plus de trente ans, & ſeront ſervis par de jeunes enfans ; que Dieu ſe montrera à eux une fois la ſemaine, ſavoir le Vendredi. Ils diſent encore mille ſottiſes de ce Paradis voluptueux, leſquelles je ne rapporterai point, parce qu'elles ont été écrites amplement par pluſieurs Auteurs. Mahomet leur promet dans ce Paradis toutes les choſes qu'il a crû leur pouvoir toucher les ſens, & il leur fait fête de jardins, fruits, ruiſſeaux & fleuves, parce qu'il étoit d'un païs où il fait fort chaud, & où il y a peu de fruits, & l'eau y eſt ſi rare, qu'un bon puits y eſt un grand treſor. Pour les couleurs de vert & d'écarlate, il leur promet que leurs habits en ſeront, parce qu'il aimoit fort ces couleurs, comme font encore à préſent tous les Turcs & les Mores, le vert principalement, qui eſt parmi eux en grande veneration. Comme ils ſont fort lâcifs, ils veulent qu'il y ait en Paradis de belles filles & de jeunes enfans, & parce qu'ils eſtiment plus belles les femmes qui ont les yeux gros & noirs, & les jouës rouges, ils ſe figurent ainſi ces Vierges céleſtes, qui ne regarderont chacune que ſon homme, ce qui leur ſera fort agréable ; car ils ſont jaloux au dernier point. Ceux qui ſeront en Enfer, boiront de l'eau boüillante, & mangeront du fruit de l'arbre zacon ; cet arbre ſort du fond

Opinion des Turcs

de

de l'Enfer, & s'élève en haut, ses branches semblent des têtes de diables. Ceux qui seront en Enfer, s'ils ont un peu de foi, c'est-à-dire, s'ils ne sont pas Athées, après que tous leurs péchez seront consommez; étant lavez dans une eau qui s'appelle selzaboul, ils seront mis en Paradis, où ils recevront & joüiront d'autant de félicitez que ceux qui y seront entrez dès le commencement, & au contraire, ceux qui n'ont point de foi, c'est-à-dire, les Athées, brûleront en Enfer éternellement, & leur corps seront consumez en cendres par des tourmens continuels, mais Dieu les recréra, & ainsi ils souffriront éternellement. Ils prient Dieu pour les trépassez aussi-bien que les Chrêtiens, & ils invoquent leurs Saints aussi bien que nous, comme les pouvant servir auprès de Dieu.

touchant l'Enfer. Arbre zaçon.

Selzaboul, sorte d'eau.

CHAPITRE XXX.

DES ANGES GARDIENS, ET DE l'examen des Anges noirs.

LEs Turcs reconnoissent aussi des Anges gardiens, mais en bien plus grand nombre que nous; car ils disent que Dieu a ordonné soixante & dix Anges pour garder chaque Musulman, encore qu'invisibles; & il n'arrive rien à personne qu'ils ne leur attribuent. Ils ont chacun leur office, l'un pour

garder un membre, l'autre pour un autre, l'un pour le ſervir dans telle affaire, l'autre dans telle. De tous ces Anges il y en a deux qui ſont Dictateurs ſur les autres, ils s'aſſeient l'un du côté droit, l'autre du côté gauche, ils ſont appellez Kerim Kiatib, c'eſt-à-dire, les Ecrivains miſéricordieux, celui du côté droit écrit les bonnes actions de l'homme qu'il a en ſa garde, & celui du gauche les mauvaiſes. Ils ſont ſi miſéricordieux, qu'ils l'épargnent s'il commet quelque peché avant qu'il aille dormir, eſperant ſa repentance: s'il ne ſe repent, ils le denotent: s'il ſe repent, ils écrivent Eſtig fourillah, c'eſt-à-dire, Dieu pardonne: ils l'accompagnent par tout, ſi ce n'eſt aux aiſémens, où ils le laiſſent entrer ſeul, l'attendant à la porte, juſqu'à ce qu'il ſorte, alors ils en reprennent poſſeſſion, pour cela quand les Turcs vont aux aiſémens, ils y mettent premiérement le pié gauche, afin que l'Ange qui denote leurs pechez les laiſſe le premier, & quand ils en ſortent, ils mettent le pié droit devant, afin que l'Ange qui denote leurs bonnes œuvres ſe ſaiſiſſe d'eux le premier: ils croient encore qu'après que l'homme eſt enſeveli, l'ame retourne dans le corps, & qu'il vient dans le tombeau deux Anges fort horribles, appellez l'un Munkir & l'autre Guanequir, qui le prenant par la tête le font agenouiller, &

Deux principaux Anges gardiens de chaque homme appellez Kerim Kiarib.

Eſtig fourillah,

Munkir, Guanequir,

& c'est pour cela qu'ils laissent au haut de leur tête un toupillon de cheveux, afin de donner prise aux Anges qui les font agenouiller. Après cela ces Anges l'examinent en cette maniére. Qui est ton Dieu & ta Religion & ton Prophéte? & il doit répondre ainsi. Mon Dieu est le vrai Dieu, ma Religion est la vraie Religion, & mon Prophéte est Mahomet: mais si cet homme se sent coupable, aiant peur de leurs tortures, il dira, vous êtes mon Dieu & mon Prophete, & c'est en vous que je croi: à telle réponse ces Anges le frappent avec une masse de fer, & s'en vont, & la terre rétraint si fort ce malheureux, que le lait qu'il reçut de sa mére s'écoule par son nez. Après cela viennent deux autres Anges, qui amenent avec eux une vilaine créature, représentant ses péchez & mauvaises actions changées en cette forme, puis ouvrant une fenêtre, s'en vont en enfer, & cet homme reste là avec cette laide créature, étant incessamment tourmenté par la vuë de cette créature, & des miséres ordinaires aux ames damnées, jusqu'au jour du jugement, qu'ils vont en enfer tous deux: Mais s'il a bien vêcu & donné la premiére réponse susdite, on lui amene une belle créature, qui représente ses bonnes actions, changées en cette forme, puis les Anges ouvrant une fenêtre, s'en vont en Paradis, & lui reste

Anges terribles. Examen des morts aussi-tôt qu'ils sont dans la fosse.

Etat des méchans après la mort.

Etat des bons après la mort.

avec cette belle créature, avec laquelle il reçoit grand plaisir, & demeure là jusqu'au jour du Jugement, auquel ils entrent tous deux en Paradis. D'autres disent que s'il répond mal, un de ces Anges lui donne d'une massuë de fer si fort sur la tête, qu'il le fait enfoncer sept brassées en terre, & l'autre le retire avec un crochet de fer, & celui-ci recommence à frapper, continuant ainsi jusqu'au jour du Jugement: & s'il répond bien, deux Anges blancs lui feront compagnie jusqu'au jour du Jugement, par où on voit qu'ils croient que les ames ne vont ni en Paradis ni en Enfer devant le jour du Jugement.

Autre Etat des méchans après la mort.

CHAPITRE XXXI.

DES BETES QUI ENTRERONT en Paradis.

Bêtes en Paradis.

LEs Turcs, comme nous avons dit ci-dessus, admettent un Paradis, mais ils croient bien plus que nous, car ils croient que non seulement les bons Musulmans y entreront, mais aussi certaines bêtes & oiseaux, qui sont les suivans: le premier est le Chameau du Prophete Saleh, le second est le Mouton que sacrifia Abraham, la Vache de Moise, la Fourmi de Salomon, le Perroquet de la Reine de Saba, l'Ane d'Ezra, la Balei-

ne

ne de Jonas, un petit Chien qu'ils appellent Kitmer, le Chameau de Mahomet. Mais il faut voir ce qui a fait mériter à ces bêtes le Paradis, car ils en content des fables, & premiérement du Chameau de Saleh. Ce Saleh étoit un Prophete devant le tems de Mahomet, en grand' estime chez les Arabes, Perses, & Turcs, & allant convertir les Infidelles en Perse & autres lieux, ils le priérent de faire un miracle, ce qu'il leur accorda, & fit sortir vif d'une roche un Chameau qui avoit été tué par un nommé Chudar, ce Chameau, disent-ils, est encore vivant, & son cri est entendu jusqu'à présent par tous ceux qui passent par là : mais quand il y passe des chameaux, ils battent les timbales, déchargent leurs arquebuses, & font beaucoup de bruit, de peur que les chameaux n'entendent ce cri, car s'ils l'entendoient, ils ne remuëroient point. Le mouton d'Abraham est celui que l'Ange Gabriel amena à ce Patriarche, & qu'il sacrifia en la place d'Isaac, lorsque Dieu lui commanda d'immoler ce fils, pour éprouver sa foi. Ce qu'ils appellent la Vache de Moïse, est la Vache rouge, les cendres de laquelle se mêloient avec l'eau qui servoit aux purifications. Salomon étoit le plus grand Roi qui ait jamais été, car toutes créatures lui obéïssoient, & lui portoient leurs présens, entre les autres la fourmi lui apporta une sauterel-

Chameau de Saleh.

Mouton d'Abraham.

Vache de Moïse.

Fourmi de Salomon.

terelle qu'elle avoit tirée par force. Salomon voiant que la fourmi avoit apporté une chose plus grande qu'elle, accepta son présent, & la préfera à toutes les autres créatures. Le Perroquet, ou la Houpe de la Reine de Saba, selon quelques autres, fut le messager par lequel elle envoia & reçut nouvelles de Salomon. Ezra le Prophete étant en dispute avec les Infidelles touchant la Résurrection, il pria Dieu de leur montrer quelque miracle qui la leur fit croire : aussi-tôt son Ane qui étoit mort & pourri depuis plusieurs années, ressuscita, après quoi le peuple se convertit & crut ; la Baleine de Jonas doit aussi entrer en Paradis, parce qu'elle vomit Jonas sur la terre séche. Il y eut un Roi qui persécutoit tous ceux qui servoient Dieu en sa Cour ; Or il y avoit quatre hommes grands serviteurs de Dieu, ces gens aiant pris conseil ensemble, s'enfuïrent en une caverne, & comme ils s'en alloient un petit chien les suivoit ; quand ils l'apperçûrent, il y en eût un qui lui jetta une pierrre, & lui rompit une jambe, incontinent le chien leur demanda, pourquoi m'avez-vous rompu une jambe? Ils lui répondirent, parce que vous nous suivez ; & comme nous craignons & aimons Dieu, & l'allons servir, par vôtre moien on nous pourroit prendre & détruire : le chien leur repartit, si vous aimez Dieu, je vous aime, & je vous

Perroquet de la Reine de Saba.

Ane d'Ezra.

Baleine de Jonas.

Les quatre dormans.

Le petit chien Kitmer,

vous prie de me prendre avec vous, ce qu'ils firent & s'en allerent à la caverne; où ils resterent avec le chien, qui couchant dessous la porte, crioit hou, qui signifie en Arabe, lui, c'est-à-dire, Dieu. Ils furent là l'espace de trois cent soixante & douze ans, après quoi s'étant éveillez, ils envoierent un d'entr'eux à la ville pour acheter du pain, celui-là venant à un boulanger avec sa vieille monoie, on se saisit de lui, & on le mena devant le Magistrat, qui l'interrogeant où il avoit pris cet argent, il raconta toute l'affaire, ensuite il fut mené devant le Roi, qui s'émerveilla fort de cela, & s'achemina avec son peuple vers la caverne pour voir les autres. Celui-ci qui servoit de guide, approchant de la caverne, pria le Roi de le laisser aller devant, pour avertir ses compagnons de sa venuë, afin qu'ils n'en eussent aucune peur, ce que le Roi lui aiant permis, il alla le premier à la caverne, & avertit ses compagnons de ce qui lui étoit arrivé, & leur dit que le Roi & son peuple étoient venus pour les voir: quand ils entendirent cela, ils glorifierent Dieu, disant, prions Dieu qu'il nous veüille mener à cette heure en Paradis, car si nous sortons, ce peuple nous adorera comme Dieux: leurs priéres étant exaucées, ils furent élevez en Paradis, & le petit chien avec eux. Quand Mahomet alla de la Me-

Jub, grand Capitaine des Turcs.

que à Medine pour visiter Jub, grand Capitaine des Turcs, à présent enseveli à Constantinople, étant sur son Chameau, il ne savoit ni le chemin ni la maison, mais le Chameau l'y mena, & étant arrivé à la porte, il s'y arrêta, faisant du bruit avec la tête & les piez, jusqu'à ce qu'on lui ouvrît la porte, & pour ce service il entrera en Paradis, comme les autres bêtes dont on a parlé ci-dessus.

Chameau de Mahomet.

CHAPITRE XXXII.

DE LA CIRCONCISION.

Circoncision.

QUand Mahomet fonda sa loi, il prit, comme nous avons dit, pour modèle la Juifve & la Chrêtienne, & voiant qu'elles avoient chacune un caractére ou initiation par laquelle un homme étoit fait Juif ou Chrêtien, savoir la Circoncision & le Baptême, il résolut d'en trouver une à la sienne, & n'en trouvant point à propos hors de ces deux, il choisit la Circoncision, comme la plus ancienne, & même la plus commode, car les Mahometans croient qu'un homme aiant le prepuce coupé est plus propre à la géneration; & veritablement les Arabes ont le prépuce si long, que s'ils ne le coupoient il les incommoderoit fort, & on voit chez eux de petits enfans à qui il pend fort

fort long, outre que s'ils ne coupoient leur prépuce, en urinant ils en retiendroient toûjours quelque goutte qui les pollueroit, & toutefois pour se distinguer des Juifs, il ne voulut pas que la circoncision des Turcs fut comme la leur, car les Juifs circoncisent leurs enfans dès qu'ils ont huit jours, & après avoir coupé le prépuce, coupent encore en deux avec les ongles la peau qui couvre le reste du gland, & la roulent avec les doigts; afin de découvrir entiérement le gland, au lieu que les Turcs ne circoncisent leurs enfans qu'à onze ou douze ans, afin qu'ils puissent proferer eux-mêmes les paroles *la illah illallah Mehemet resoul allah*, qui veut dire. Il n'y a point de Dieu sinon Dieu, Mahomet est son Prophète, qui est leur profession de foi: & aussi afin qu'ils entendent ce qu'ils disent, & afin qu'ils le disent aussi-bien de cœur que de bouche, & ils se contentent de couper le prépuce; quelques-uns ajoûtent encore pour difference que les Juifs font la circoncision avec un couteau de pierre, & les Turcs avec un de fer, mais il est certain que les Juifs se peuvent servir de tout couteau, ou de fer, ou de bois, ou de pierre.

Difference de la Circoncision des Juifs, & de celle des Turcs.

Couteau de pierre.

Les Turcs font de grandes réjouïssances aussi bien que les Juifs à la Circoncision de leurs enfans; car quand un enfant à atteint

Réjouïssances qui se font

aux Circoncisions des enfans.

l'âge requis, on prend le jour pour cette céremonie, lequel étant venu, on met l'enfant sur un cheval, & on le promene par la ville au son des timbales & tambours de basque, puis il revient au logis, où on lui fait prononcer sa profession de foi susdite tenant un doigt élevé, puis on le circoncit, après quoi le pere fait un festin où il invite tous ses parens & amis, là on se réjouït fort, on y danse, on y chante, & le jour suivant les invitez ne manquent pas de faire chacun un présent à l'enfant selon la condition du donnant & du recevant. Quand c'est quelque Chrêtien qui se fait Turc, on y apporte les mêmes céremonies, mais quand c'est quelque Juif qui se fait Turc, on ne le circoncit point, parce qu'il l'est déja, & quoi que sa circoncision soit différente elle suffit, mais seulement on lui fait prononcer la profession de foi Musulmanne, après quoi il est Turc. Plusieurs se sont persuadez que quand un Juif se fait Turc, il faut premiérement qu'il se fasse Chrêtien, ce qui est très-faux, car je l'ai demandé à plusieurs Turcs, qui se sont toûjours moquez de moi, & en effet ce qui nous fait Chrêtiens c'est le Baptême; or il est assûré qu'on ne les baptise point; il est bien vrai que quand ils se font Turcs, comme ils se proposent de croire tout ce que croient les Turcs, il faut qu'ils croient que Jesus-Christ

Qu'il est faux qu'il faille qu'un Juif se fasse Chrêtien pour être Turc.

est

eſt le Verbe de Dieu, conçû du ſoufle de Dieu, & né de la Vierge Marie, Vierge après l'enfantement, & qu'il eſt le Meſſie; ſi par hazard un Renié ou Turc naturel meurt ſans Circonciſion, on lui rompt le petit doigt de la main gauche, & cela lui ſert de Circonciſion; au reſte les Turcs portent tant de reſpect à ces paroles *laillah illallah Mehemet reſoul allah*, que ſi un Chrêtien ou un Juif les avoit prononcées, même par inadvertance, & qu'il y en eût des témoins, il faudroit abſolument & ſans rémiſſion, ou qu'il ſe fit Turc, ou qu'il fut brulé.

CHAPITRE XXXIII.

DES COMMANDEMENS QUI SE doivent obſerver en la Religion Turque.

LEs Turcs reçoivent le Decalogue de Moiſe, & le font obſerver par tout, mais outre ces Commandemens ils en ont d'autres que Mahomet leur a faits, qui ſont proprement les fondemens de leur Religion. Ces Commandemens ſont principalement cinq; le premier eſt, de croire un ſeul Dieu & de l'adorer comme tel; le 2. de jeûner le Ramadan; le 3. de faire la priére aux heures ordonnées, le 4. de donner tous les ans aux pauvres la quarantiéme partie de ſes biens;

Commandemens de la Loi des Turcs.

le cinquiéme, de faire une fois en sa vie le voiage de la Meque: sur quoi un Turc de qualité me contoit une fois, que son pere trouvant un jour un gueux qui lui demandoit l'aumône, il lui demanda de quelle Religion il étoit, le gueux lui dit qu'il étoit Musulman, & l'autre lui demandant encore ce que devoit faire un Musulman, le gueux répondit qu'il y avoit cinq commandemens à observer pour être Musulman, mais qu'il n'en falloit plus compter qu'un, parce que, continua-t-il, les riches ont aboli le second & le troisiéme par leur peu de devotion, & les pauvres ont aboli le quatriéme & le cinquiéme par impuissance, n'aiant rien pour donner l'aumône, ni pour faire le voiage de la Meque, & ainsi il ne reste que le premier. Il est certain qu'ils observent fort bien leur premier Commandement, car ils ont un fort grand respect pour Dieu, & même pour son nom, qu'ils ne prononçent ni n'entendent jamais prononcer qu'ils ne témoignent une grande soumission & reverence: ils ne font jamais aucune action, pour peu de conséquence qu'elle soit, qu'ils ne disent premiérement *bismillah*, c'est-à-dire, au nom de Dieu, soit lorsqu'ils veulent monter à cheval ou en décendre, ou jouër, ou manger, ou faire quelque ouvrage que ce soit, ils

Grand respect des Turcs pour le nom de Dieu.

ils commençent toûjours par là, cela eſt fort louable; & ils portent ſi avant le reſpect qu'ils ont pour le nom de Dieu, que s'ils trouvent quelque morceau de papier, ſi petit ſoit-il, ils le ramaſſent fort ſoigneuſement, & le fourrent en quelque trou de muraille, & cela, diſent-ils, parce que le nom de Dieu y eſt écrit, ou y peut-étre écrit, auſſi en voit-on toujours les trous de leurs murailles pleins. Pour cette méme raiſon ils ne ſe ſervent point de papier aux aiſémens, ce qui ſeroit un grand crime, & pour lequel ils donneroient bien volontiers des coups de bâton à un Chrétien s'ils voioient qu'il s'en ſervit à cet uſage; avec tout ce reſpect ils ne laiſſent pas de jurer à tous momens le nom de Dieu, & ils ne diſent pas trois mots qu'il n'y ait un vallah, qui veut dire par Dieu, ils y ſont ſi accoutumez qu'ils ne s'en peuvent empécher, & il ſemble que cela donne grace au diſcours, mais ils ne croient pas offenſer Dieu par là; auſſi ne jurent-ils pas ordinairement en vain, & quand ils diſent vallah, ils veulent étre crus, & on eſtimeroit pour méchant homme celui qui le jureroit à faux.

Les Turcs ramaſſent ſoigneuſement le papier.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

DU RAMADAN OU CAREME des Turcs.

Ramadan.

LE ſecond Commandement que les Turcs doivent obſerver, c'eſt le jeune, par lequel on ſe mortifie, & on domte la concupiſcence, & on purifie l'ame. Or ils reduiſent ce jeûne à un Caréme d'un mois, qu'ils appellent Ramadan; mais avant que d'en dire davantage, il faut ſavoir que l'année des Turcs eſt de 354. jours diviſez en douze mois ou lunes, car ils ne commençent chaque mois qu'au commencement de chaque lune, & ces mois ont l'un trente jours & l'autre vingt-neuf alternativement. Le premier de leurs mois s'appelle Muharrem aï, c'eſt-à-dire, le premier mois de l'année, il a trente jours, le ſecond Sefer aï, il a vingt-neuf jours, le troiſiéme Rebiul ewel aï eſt de trente jours, le quatriéme Rebiul ahhir aï de vingt-neuf jours, le cinquiéme Dgiamazil ewel de trente jours, le ſixiéme Dgiamazil ahhir de vingt-neuf jours, le ſeptiéme Redgeb aï de trente jours, le huitiéme Chaaban aï de vingt-neuf jours, le neuviéme Remezan aï, qui eſt de trente jours, le dixiéme Chewal aï, qui eſt de vingt-neuf jours, le onziéme Zoulkaade aï de trente jours, le dou-

Année des Turcs.

Mois des Turcs Muharrem. Sefer. Rebiul ewel. Rebiul ahhir. Dgiamazil ewel. Dgiamazil ahhir. Redgeb. Chaaban. Remezan. Chewal. Zoulkaade.

douziéme Zoulhidge aï de vingt-neuf jours. Chacun sait que l'Epoque de laquelle ils ont commencé à compter leurs années est l'an de la fuite de Mahomet, qu'ils appellent Hegyre, qui fut le 22. Juillet de l'an 622. de nôtre Seigneur, c'est pourquoi le deuxiéme Juillet de l'an 1663. ils ont compté le dernier jour de Zoulhidge, ou le dernier jour de l'an 1074. depuis l'Hegyre.

Zoulhidge.

Epoque ou Hegyre des Turcs.

Mais pour revenir au Ramadan, c'est ce mois durant lequel, à ce qu'ils disent, l'Alcoran descendit du Ciel, & c'est celui durant lequel ils jeunent, ils le commençent de cette sorte. Quand la Lune de Chaaban, qui précede immédiatement celle du Ramadan, est passée; ils regardent le soir s'ils verront la Lune nouvelle, laquelle ils ne voient pas ordinairement le premier jour de nôtre compte, cependant il y a des gens qui se tiennent aux montagnes & autres lieux élevez, pour tâcher de la découvrir. D'abord que quelqu'un l'a vuë, il le vient dire à la ville, & s'il est homme de foi, on lui donne récompense, & on ordonne par tout à cri public le Ramadan, qui outre cela s'annonce par un coup de canon que l'on tire au soir, alors on entoure tous les Minarets de lampes, en tel ordre qu'elles représentent plusieurs figures, ce qui se fait toutes les nuits de cette Lune, durant laquelle les Turcs font des

Commencement du Ramadan.

Le tems du Ramadan.

Les Turcs

durant le Ramadan font des nuits les jours, & des jours les nuits.

des jours les nuits, & des nuits les jours, car toute la journée ils tâchent de dormir, & la nuit les ruës & les cahvez sont remplis de monde, & chacun se met à faire ripaille tant que la nuit dure, mais d'abord que le Soleil approche de l'Aurore, ils cessent de boire & de manger ; il est dit dans l'Alcoran qu'ils peuvent boire & manger toute la nuit, jusqu'à ce qu'ils puissent distinguer le filet blanc & le filet noir par la lumiére de l'Aurore ; depuis ce tems-là il leur est défendu de boire, manger, fumer du tabac ; bref de rien mettre dans leurs bouches, de plus de toucher à leurs femmes, jusqu'à ce que la Lune paroisse le soir, ce que leur font savoir les Muezims, criant du haut des Minarets la priére, lorsqu'il est tems de rompre le Carême, alors ils boivent & mangent toute la nuit leur saoul de viande ou de poisson, comme il leur plait, & passent une partie de la nuit aux cahvez qui sont tous ouverts, & remplis de musiciens, joueurs d'instrumens & joueurs de marionettes qui cherchent à gagner leur vie. Ce Carême est fort onereux, & beaucoup plus penible que le nôtre, principalement lorsqu'il vient en Eté, car comme leurs années sont composées de douze mois, ou lunes, dont il y en a six de trente, & six de vingt-neuf jours alternativement, & par ainsi ne s'accordant pas au cours du Soleil ;

Cri des Muezims au Ramadan.

Carême des Turcs fort rude.

leil ; elles sont plus courtes que les nôtres d'onze jours, & ainsi le Ramadan remonte chaque année d'onze jours, & change toûjours de saison. Lors donc qu'il vient en Eté, ils patissent beaucoup de la soif, principalement en Egypte & autres lieux chauds, ne leur étant pas permis de mettre dans leurs bouches seulement une goutte d'eau, aussi tâchent-ils de dormir toute la journée : j'en ai vû quelquefois en Egypte dans le plus fort de l'Eté, qui avoient une extrême soif, & n'osoient boire, mais sentant approcher l'heure à laquelle il est permis de boire & de manger, tenoient un pôt d'eau à la main & regardoient vers le Minaret le plus proche, attendant avec grande impatience que celui qui doit annoncer l'heure de la priére vint, & d'abord qu'il commençoit à crier, ils beuvoient vîtement tout leur saoul. Ce carême leur est étroitement commandé ; de sorte que ceux qui se trouvent en voiage, danger, maladie ou outre occasion où ils ne puissent l'observer, doivent le faire le plutôt qu'ils en ont la commodité, étant aussi bon que s'ils l'avoient fait dans le tems, pourvû qu'ils le fassent durant trente jours & trente nuits, mais il y en a beaucoup qui ne laissent pas de le faire en voiageant, & même à l'armée parmi les fatigues qu'apporte la guerre. Il n'y en a aussi assez qui n'en font point

Châtiment de ceux qui ne font point le Ramadan.

point du tout, mais ils mangent & boivent, en ſecret, car s'ils étoient accuſez de ce crime, ils ſeroient châtiez tout au moins de coups de bâton. Il y avoit à Conſtantinople quelques Turcs & Reniez qui me venoient voir ſouvent, & durant le Ramadan ne laiſſoient pas, comme en tout autre tems, de boire & de manger chez moi à toute heure; entr'autres il y avoit un vieux Eſpahi Turc, qui non ſeulement rompoit le Ramadan, mais même mangeoit du lard comme nous autres, quand je lui en ſervois; quoi que cela leur ſoit défendu en tout tems, & il beuvoit tant qu'on lui fourniſſoit de vin; un jour qu'il n'étoit qu'à demi-ivre, car il ne s'étoit pas voulu enivrer tout-à-fait, à cauſe qu'il avoit une viſite à faire, il alla chez les Dervichs, où étant monté en haut on le fit entrer dans une ſale, en laquelle il trouva les Dervichs enſemble, qui beuvoient de l'eau de vie & du cahvé, d'abord qu'il fut entré, ils lui preſentérent de l'eau de vie: mais lui qui vouloit faire le bon hypocrite, s'excuſant de boire ſur ce que c'étoit le tems du Ramadan, ils lui dirent que puis qu'il les y avoit trouvez, il falloit qu'il en fit autant qu'eux, autrement qu'ils le tuëroient, & jetteroient en quelque lieu ſecret, de peur qu'il ne les accuſât d'avoir rompu le Ramadan, alors il ſe mit à boire avec eux, & le lendemain me

Puni- [illegible]on de [illegible]ux qui

le





le raconta: la punition de ceux qui boivent du vin durant le Ramadan, c'est qu'on leur verse du plomb fondu dans le gosier, & on l'a fait quelquefois, mais à présent cela est plus rare, & toutefois ils méritent au moins la mort Ils ne peuvent pas même se marier durant le Ramadan. boivent du vin durant le Ramadan.

CHAPITRE XXXV.

DU BAIRAM OU PAQUE DES Turcs.

QUand la lune du Ramadan est finie, on attend avec impatience la nouvelle lune suivante, qui est la lune de Chewal, & dès qu'on l'apperçoit, on annonce le Baïram ou Pâque, & on le fait bien-tôt savoir à toute la ville par le bruit de plusieurs coups de Canons qui sont proche du Serrail, & par les feux & réjouïssances de chacun. La nuit est peu différente des autres nuits du Ramadan, mais le matin on voit les ruës pleines d'Escarpolettes ornées de festons; celui qui veut se promener en l'air s'assiet sur un bon siége de bois qui est au bout des cordes, & deux hommes, un d'un côté l'autre de l'autre, tenant une corde la jettent en travers de celles du siége, & tirant de toutes leurs forces en arriére font aller un homme fort haut: pour une âpre on a ce passe-tems, & si on Réjouïssances des Turcs au Baïram.

veut

veut aller plus vîte, il se mettent quatre hommes avec deux cordes, & font voler celui qui est assis autant de tems qu'il veut. Ce plaisir est accompagné d'une musique de voix & d'instrumens gagée par les maîtres des escarpolettes pour les trois jours que dure le Baïram, & qui sont là depuis le matin jusqu'au soir. Ils ont encore de fort grandes rouës comme celles de nos moulins à eau, dans lesquelles s'asseient ceux qui veulent, grands & petits, sur des planches, & un homme fait tourner cette rouë, sans que personne de ceux qui sont assis dedans tombe. Cette rouë se peut bien nommer la rouë de fortune, car chacun est à son tour tantôt au haut, tantôt au bas. On y voit encore plusieurs autres divertissemens semblables, qu'ils préparent quelques jours devant le Baïram, il y en a presque dans toutes les ruës, qui sont tellement remplies de monde, qu'à peine peut-on passer, car tout le monde se promene par la ville de ruë en ruë, & même beaucoup de femmes, qui ne sortent point le reste de l'année, ont la liberté de se promener durant les trois jours du Baïram. Il est dangereux pour les Francs durant ces trois jours d'aller par la ville; car comme ce sont jours de réjouïssance, il semble que tout soit permis; de sorte que plusieurs Turcs s'enivrent, & rencontrant un Franc lorsqu'ils

qu'ils ſont ſaouls, ils lui donnent quelquefois un coup de Cangiar. Pourtant comme j'avois la curioſité de tout voir, étant à Conſtantinople, le ſecond jour du Baïram je traverſai une bonne partie de Conſtantinople en me promenant avec un Eſpahi Renié François, & j'étois vêtu à la Françoiſe, ſans qu'ils me fiſſent autre mal que de me dire force injures, mais j'avouë que je fus plus heureux que ſage. Il y a encore une autre raiſon aux Francs pour ne pas ſortir, ſi on ne veut bien païer cette ſortie, c'eſt que durant ces trois jours il y a des gens qu'on ne peut éviter, ce ſont la plupart Janiſſaires, qui ſe mettent au milieu de la ruë, tenant d'une main une petite bouteille pleine d'eau roſe, dont ils vous jettent quelques goutes quand vous paſſez, & tendent l'autre main pour recevoir les âpres que vous leur voulez donner, & ſi vous penſez paſſer ſans leur rien donner, ils vous arrêtent. Ce Baïram eſt la plus grande fête des Turcs, & ils obſervent à cette fête une choſe fort louable; c'eſt qu'ils pardonnent à tous leurs ennemis, & ſe reconcilient avec eux, car ils ne croiroient pas faire leurs Pâques, s'ils gardoient quelque choſe ſur le cœur contre quelqu'un, & quand ils rencontrent par les ruës des gens de leur connoiſſance durant ces trois jours, ils s'entrebaiſent, & ſe ſouhaitent les bonnes Pâques

Danger de ſortir aux jours du Baïram.

Pâques des Turcs.

&

& toutes ſortes de felicitez. Ils appellent ce Baïram le grand Baïram, ou Baïram du Ramadan, mais outre cela ils ont le petit Baïram, ou Baïram des Adgi ou Pelerins de la Meque, qui eſt ſeptante jours après le grand Baïram, ſavoir le dixiéme jour de la lune Zoulhidge Ils ont encore d'autres fêtes, qui contiennent de grands myſtéres La premiére de leurs fétes eſt la nuit d'entre le onziéme & le douziéme jour de la lune qu'ils appellent Rebiul ewel; ils croient que ce fut cette nuit que nâquit Mahomet, & pour cela on allume dès le ſoir des lampes à l'entour des Minarets, & le matin le Grand Seigneur va à la Moſquée neuve, où il fait porter des ſucreries & du ſorbet du Serrail, & chacun en mange & boit après la priére; la nuit d'entre le vingt-ſixiéme & le vingt-ſeptiéme de la lune Rebiul ahhir eſt une grande féte pour eux, parce qu'ils croient que ce fut cette nuit que Mahomet monta au Ciel ſur l'Alborach, comme il décrit en l'Alcoran. Le Jeudi du quatre au cinquiéme de la lune de Redgeb on fit la priére dans les Moſquées juſqu'à minuit, puis on retourna au logis faire bonne chere. Cette féte eſt à cauſe du Ramadan, qui vient deux mois après; à toutes ces fétes & durant tout le Ramadan, on garnit, comme j'ai déja dit, les Minarets des Moſquées de lampes en faiſant pluſieurs différentes figu-

Fêtes des Turcs.

res,

res, les lampes étant allumées, font un fort bel effet.

CHAPITRE XXXVI.

DE CE QUI REND LES TURCS impurs & de leurs ablutions.

LE troisiéme commandement des Turcs est touchant la priere, mais parce qu'ils ne font jamais leur priere qu'ils ne se soient premiérement lavez, il faut dire quelque chose de leurs ablutions. Les Turcs ont deux sortes d'ablutions, l'une s'appelle Gousl, & est un géneral lavement de tout le corps: l'autre s'appelle Abdest, & est l'ablution qu'ils font ordinairement devant que de commencer leurs prieres, car ils ne font jamais leurs prieres, qu'après avoir fait au moins l'Abdest, ou le Gousl & l'Abdest, s'il est de besoin; c'est pourquoi il y a ordinairement près des Mosquées des bains pour le Gousl, & des fontaines pour l'Abdest. Il y a encore l'Ablution qu'ils font après avoir fait leurs nécessitez, qui est une espèce d'Abdest, mais ils se lavent les mains seulement. Ils sont obligez de prendre le Gousl après avoir couché avec leurs femmes, ou après une pollution nocturne, ou quand il leur est tombé de l'urine ou autre saleté sur eux; c'est pourquoi quand ils pissent ils s'ac-

Ablutions des Turcs.

Gousl premiére ablution des Turcs.

Abdest seconde ablution.

croupissent comme les femmes, de crainte qu'il n'en tombe quelque goutte sur eux ou sur leurs habits; car ils croient que ce qui souille leurs corps ou leurs habits, souille aussi leur ame: comme aussi en lavant leur corps, ils croient laver leur ame. Après qu'ils ont uriné, ils s'essuient le membre viril contre une pierre, afin de faire tomber tout ce qui pourroit rester, & qui les souilleroit, en tombant sur leurs habits. Lorsqu'ils font leurs affaires, ils ne se servent point de papier, comme j'ai déja dit, mais après s'être déchargé le ventre, ils s'essuient avec leurs doigts, qu'ils trempent dans l'eau, puis se lavent les mains, ne manquant jamais à cela après avoir fait leurs nécessitez, même après avoir uriné; c'est pourquoi il y a toûjours à leurs aisémens un pôt plein d'eau, & pour cela même ils portent deux mouchoirs à la ceinture, pour s'essuier les mains après s'être lavez. Cette propreté est tellement en recommandation chez eux, & ils ont tant de crainte de se souiller de leurs excremens, qu'ils ont soin d'empêcher que même leurs petits enfans de maillot ne s'en souillent, & pour cela ils ne les emmaillottent point comme nous, mais ils les mettent dans des berceaux qui ont un trou au milieu environ à l'endroit où se rencontrent les fesses de l'enfant, & lui laissent toûjours le cu nud sur ce trou;

Propreté des Turcs.

Berceaux à la Turque.

trou; afin que quand il fait ses affaires, cela aille dans un pôt qui est au dessous du berceau; vis-à-vis du trou, & pour l'urine, ils ont de petites canelles de buis crochuës à un bout, & faites comme des pipes à fumer du tabac, ces canelles sont longues de trois pouces, & grosses comme le doigt, les unes ont le trou du gros bout rond, & servent pour les garçons, on met leur membre dedans, & on l'attache avec quelque chose, les autres sont percées en ovale par le gros bout, & servent pour les filles ausquelles on l'attache aussi contre le ventre, & le bout menu passant entre leurs jambes, va rendre au trou du berceau, par où il conduit l'urine dans le pôt qui est au dessous sans rien gâter, & ainsi ils ne gatent point tant de linge que les enfans en Chrêtienté. Or pour achever l'ordre de leurs ablutions, ils sont obligez de faire l'Abdest immédiatement après la priere, aussi bien que de se laver les mains immédiatement après avoir fait leurs nécessitez, ou avoir manié quelque chose d'impur, & s'ils se trouvent en un lieu où ils ne puissent avoir d'eau, ils se peuvent servir de sable ou de terre au lieu d'eau, tant pour le Gousl que pour l'Abdest & le lavement des mains, & cette ablution sera bonne: L'Abdest se fait de cette sorte: Premiérement s'étant tournez le visage vers la Meque, ils lavent leurs mains

Maniére de faire l'Abdest.

 trois

trois fois depuis le bout des doigts jusqu'au poignet. Secondement ils se lavent la bouche trois fois, & se netteient les dents avec une brosse. Troisiémement ils se lavent le nez trois fois, & tirent l'eau des mains dans les narines. Quatriémement ils se jettent avec les deux mains trois fois de l'eau sur le visage. Cinquiémement ils se lavent trois fois les bras depuis le poignet jusqu'au coude, commençant à se laver le bras droit, puis le gauche. Sixiémement ils se frottent la tête avec le pouce & le doigt suivant de la main droite, depuis le devant du front jusqu'au dessus de la tête. Septiémement avec les mêmes doigts ils se lavent les oreilles dedans & dehors. Huitiémement ils se lavent les piez trois fois, commençant aux orteils, & ne passant point la cheville du pié, commençant par le droit, puis par le gauche: mais s'ils se sont lavez les piez le matin avant que de mettre leurs bas, ils ne les tirent pas une seconde fois, mais seulement mouïllent la main, puis avec les deux susdits doigts il se lavent par dessus leurs paboutches, depuis les orteils jusqu'à la cheville du pié, commençant toûjours par le droit, puis par le gauche, & font ainsi à toutes les fois jusqu'au matin suivant, c'est-à-dire, qu'ils ne tirent plus leurs bas pendant tout ce jour-là: mais si leur bas a un trou assez grand pour y passer trois

trois doigts, ils doivent tirer leurs bas. Ils disent que Dieu leur commanda de se laver seulement une fois la face, les deux bras & les mains autant, & de se frotter la tête, comme a été dit ci-dessus, & de se laver une fois les piez jusqu'à la cheville, Dieu ne voulant trop charger l'homme, mais que Mahomet y ajoûta deux autres fois de peur qu'ils ne le negligeassent: la difference qu'ils font entre cette fois que Dieu commanda, & les deux de Mahomet, c'est qu'ils appellent le premier Fars, & ceux de Mahomet, Sunnet.

Mahomet ordonna donc qu'ils se laveroient trois fois les mains du poignet jusqu'au bout des doigts, qu'ils se serviroient d'une brosse pour néteier les dents, qu'ils se laveroient la bouche trois fois, qu'ils se jetteroient avec les deux mains de l'eau sur le visage trois fois; qu'ils ne seroient pas plus de tems à néteier une partie que l'autre, mais qu'ils se hâteroient, qu'ils se laveroient les oreilles avec la même eau qu'ils se lavent la tête, & auroient une ferme résolution de se laver, & diroient tout haut ou en eux-mêmes, je suis résolu de me néteier, qu'ils commençeroient du côté droit, qu'ils commençeroient par les orteils quand ils lavent les piez, & par les doigts en lavant les mains, & qu'en se lavant ils diroient ces mots, bis millah el azem, ve ellem doullillah, allah-

din islam, c'est-à-dire, au nom du grand Dieu & loüange à Dieu, Dieu de la foi Musulmanne: quand ils se lavent, il y a des choses illicites qu'ils appellent Meschreh, qui sont de se moucher le nez avec la main droite, de se laver aucune partie plus de trois fois, de se laver avec de l'eau échauffée au soleil, & de se jetter l'eau fort sur le visage; il y a aussi plusieurs choses qui rendent l'Abdest inutile; de sorte qu'il la faut recommençer quand une de ces choses est arrivée, & quand même ils ne voudroient pas faire la priere, après une de ces choses il faut qu'ils se lavent les mains, ou bien ils sont impurs, les voici: s'il leur arrive de se décharger par devant ou par derriére, s'il arrive qu'aucun sang ou saleté sorte de leur corps, s'il leur arrive de vomir, d'être enragez, de tomber en pâmoison, d'être ivre, de rire en tems de priere, d'embrasser une femme, & de lui toucher quelque partie nuë, de dormir durant la priere, aussi si quelqu'un dormoit durant le tems de priere, les autres, qui se sont lavez & préparez à prier, se garderont bien de l'éveiller, car en ce faisant ils seroient impurs aussi-bien que lui, s'il leur arrive d'être touché d'un chien ou de quelque autre animal impur, tous ces accidens effacent l'Abdest, il faut la recommençer avant que de faire la priere.

Choses illicites quand ils se lavent.

Choses qui les rendent impurs.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

DE LA FAÇON DE LEURS *Mosquées & de leurs Prieres.*

APrès avoir parlé de leurs Ablutions, il faut encore dire comment sont faites leurs Mosquées, avant que de parler de leurs prieres. Leurs Mosquées sont appellées Mesdgid, d'où on a corrompu le mot de Mosquée, elles sont encore appellées Dgemii, qui veut dire, lieu d'assemblée. Ces Mosquées sont faites par le dehors comme nos Eglises, elles ont à côté & tout proche une tour ou minaret, quelquefois deux, quelquefois quatre, ou six, selon la magnificence de leur structure; & ces Minarets ont au haut un balcon qui regne tout à l'entour; l'usage de ces Minarets est, qu'à l'heure de la priere il monte un Muezim au haut du Minaret, qui annonce la priere. Le dedans des Mosquées est fort simple, on n'y voit que les quatre murailles, sur lesquelles est écrit le nom de Dieu, & à une des murailles il y a comme une niche, qu'ils appellent Keble, c'est-à-dire, le lieu devant lequel ils se tournent pour prier. Cette niche dans toutes les Mosquées de Turquie est dans le mur qui est du côté du Midi, parce qu'ils se doivent tourner en priant du côté de la Meque, qui

Façon des Mosquées.

Minarets.

Keble.

eſt au Midi à l'égard de la Turquie, autrefois leur Keble étoit du côté du Temple de Salomon en Jeruſalem, qu'ils devoient regarder en priant, mais Mahomet le changea l'an ſecond de l'Hegyre, & le mit du côté de la Meque, ce qu'ils ont toûjours obſervé depuis. Il y a auſſi dans ces Moſquées une piéce d'étofe qui a ſervi à la Meque. Il y a encore dans leſdites Moſquées une chaiſe où l'Imam monte quelquefois pour prêcher. Le plancher des Moſquées eſt couvert de ſtores & nattes, afin qu'on ne ſe gâte point en priant. Ils ont la priere cinq fois le jour; la premiére eſt à l'aube du jour qu'ils appellent Sabah namaz, la ſeconde à midi, qu'ils appellent Oïleh namaz, la troiſiéme entre trois & quatre heures après midi, qu'ils appellent Quindi namaz, la quatriéme au ſoleil couchant, qu'ils appellent Akſcham namaz, la cinquiéme à une heure de nuit, qu'ils appellent Yathi namaz. Le Vendredi, qui leur tient lieu de Dimanche, ils ont encore ſur les neuf heures du matin une priere, qu'ils appellent Couſchlouc namazi, où tout le monde va, après laquelle on peut travailler & ouvrir les boutiques, mais la plupart ſe repoſent & ſe réjouïſſent à ce jour, qui s'appelle Dgiuma en Hiun, c'eſt-à-dire, jour de Congregation: quand l'heure de quelqu'une de ces prieres eſt venuë (car ceux qui ont

Heures des priéres des Turcs.

ſoin

ſoin d'y prendre garde, ont pour cela des horloges de ſable, outre qu'ils ſe règlent au ſoleil, quand il paroît,) à chaque Moſquée il monte un Muezim (c'eſt ainſi qu'ils appellent ceux qui annonçent la priere,) au haut d'un Minaret, & bouchant ſes oreilles avec ſes doigts, il chante ces paroles en criant de toute ſa force; Allah ekber, Allah ekber, Allah ekber, Allah ekber, eſchadou in la illah illallah eſchadou in Mahomet reſoul allah, hi alle ſallat, hi alle ſellat; Allah ekber, Allah ekber, Allah ekber, Allah ekber, la illah illallah; qui veut dire, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, témoignez qu'il n'y a qu'un Dieu, témoignez que Mahomet eſt ſon Prophete, venez vous préſenter à la merci de Dieu, & demandez remiſſion de vos péchez, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, Dieu eſt grand, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu; il crie ces mêmes paroles vers les quatre parties du monde, commençant par le Midi, & finiſſant par le couchant. Pendant qu'il crie, chacun fait l'Abdeſt, après quoi on va à la Moſquée. Ceux qui ne peuvent aller à la Moſquée, font leurs prieres chez eux. Etant arrivé à la Moſquée, chacun laiſſe ſes paboutches ou ſouliers à la porte, & ceux qui craignent que quelqu'un ne change ſes paboutches contre les leurs, les ôtent

Paroles que chantent les Muezims au haut des Minarets.

On laiſſe les ſouliers entrant aux Temples.

ôtent de leurs piez, & les portent à la main avec eux. Etant entrez dans la Mosquée, ils saluënt le Keble, puis prennent place, & attendent que l'Imam, qui signifie le Prélat, commence la priere par ces mots, Allah ekber, c'est-à-dire, Dieu est grand, alors les assistans disent en eux-mêmes ou tout haut s'ils veulent, je veux imiter cet Imam en ce qu'il fait, & ils font tout ce qu'il fait; premiérement ils mettent les mains sur les épaules, & disent Allah ekber, puis mettant les mains l'une sur l'autre sur le nombril, ils disent certaines prieres en eux-mêmes, & à la fin de chacune se prosternent contre terre, & disent Allah ekber. Ils ne sont pas plus long-tems prosternez que le temps qu'on pourroit mettre à une petite oraison, puis ils se levent, & se prosternent ainsi plusieurs fois. S'ils prient en particulier, ils disent en eux-mêmes: Je m'en vai dire les prieres ordonnées pour ce tems, lequel ils nomment, & font la priere comme à la Mosquée. Ils disent tous les jours les mêmes prieres, seulement ils les repetent plus ou moins selon les jours. Quand ils mettent les mains sur les épaules, cela veut dire qu'ils ont quitté toutes choses mondaines, & qu'ils sont en la présence de Dieu, & la jonction des mains signifie le respect qu'ils ont en sa présence Quand ils se prosternent, cela signifie qu'ils adorent Dieu.

Maniére dont les Turcs font la priére.

Combien de prosternations

Au

Au Sabah namaz quand ils prient, ils se prosternent 8. fois, à Midi 20. fois, au Quindi 16. fois, à l'Akscham namaz dix fois. & à l'Yathi namaz 24. fois, quand ils prient, ils peuvent être nuds, hormis les parties honteuses, de même le peuvent leurs esclaves, tant hommes que femmes, mais il n'est pas permis à leurs femmes libres, car elles se doivent couvrir entiérement en priant, si ce n'est la moitié de la jouë & du menton Il y a cette différence entre les céremonies des hommes & celles des femmes en priant, que quand les hommes ont mis leurs mains sur leurs épaules, ils disent Allah Kebir, & puis les portent au nombril, les femmes ne les portent qu'à la moitié de leurs épaules, & puis les mettent sur leur sein, puis continuent leurs priéres comme les hommes, elles font leurs ablutions comme les hommes. Après qu'ils ont fini leurs prieres, tant hommes que femmes, ils se courbent premiérement vers le côté droit, puis vers le gauche, pour saluër les deux Anges Kerim Kiatib. Au reste ils sont si devotieux, qu'il ne se peut pas davantage, car quand ils sont dans la Mosquée, ils prient si affectueusement, qu'ils ne se détournent aucunement deça ni delà quelque chose qu'il arrive, & de mon tems le feu aiant pris une nuit du Ramadan à Constantinople à l'heure de la priere, il y

nations font les Turcs.

Grande devotion des Turcs.

eut un renié qui me conta le lendemain que dans ce tems-là ceux qui étoient dans la même Mosquée que lui; laquelle n'étoit pas loin du lieu où étoit le feu, mirent en déliberation s'il valoit mieux ne pas interrompre leurs prieres, ou aller éteindre le feu, enfin ils firent le dernier. On ne les voit jamais causer ni badiner dans leurs Mosquées, où ils sont toûjours en grand respect, & assûrement ils nous font la leçon pour la devotion. Il y en a peu qui n'aillent tous les jours aux prieres, au moins à celles du Midi, Quindi, & Akscham, car pour les deux autres, plusieurs les font chez eux, & même le voiage ne les en exempte pas, & quand ils savent que c'est à peu près l'heure de la priere, ils s'arrêtent au milieu de la campagne proche de quelque eau, & en aiant puisé avec un pôt de cuivre étamé qu'ils portent toûjours exprès, ils font l'Abdest, puis étendent à terre un petit tapis sans lequel ils ne vont guères, ils font la priere dessus, ils ont aussi des chapelets qu'ils disent souvent, car la plupart les ont toûjours à la main soit à la maison, soit par la ruë, causant avec leurs amis, ou marchandant quelque chose, ou beuvant du cahvé, & à chaque grain qu'ils tournent ils disent Allah, qui est le nom de Dieu.

Respect des Turcs aux Mosquées.

Chapelets des Turcs.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

DE LA CHARITÉ DES TURCS, & du voiage de la Meque.

LE quatriéme Commandement des Turcs est la Charité ; par ce Commandement ils sont obligez de donner tous les ans aux pauvres la quarantiéme partie de leurs biens, s'ils ont de pauvres parens, ils les doivent preferer aux autres, s'ils n'en ont point, ils doivent donner leur aumône à leurs pauvres voisins, & s'ils n'ont point de pauvres voisins, ils donnent leurs aumônes aux premiers trouvez. Ce Commandement n'est pas mal observé chez les Turcs, car ils sont fort charitables, & assistent fort volontiers les misérables, sans regarder à la Religion, soit Turcs, Chrêtiens ou Juifs, aussi voit-on peu de gueux parmi eux : je ne veux pas dire que la charité des riches empêche seule la mendicité des Turcs, il y en a d'autres causes à mon avis, la plûpart des Turcs ont paie du Grand Seigneur, ils vivent à peu de frais, font grand' chere de peu de chose, en sorte que du pilau, un peu de viande & de l'eau leur composent un festin considérable ; mais enfin ils font de grandes charitez, & les uns assistent en leur vie les pauvres de leur bien, les autres laiss-

Charité des Turcs.

Cause qu'il y a peu de gueux chez les Turcs.

Legs charitables des Turcs.

laissent à leur mort de grands biens pour fonder des hôpitaux, pour bâtir des ponts, des Kervanseraïs, ou logis pour les caravanes, conduire des eaux sur les grands chemins & autres choses semblables, & plusieurs font même ces ouvrages publics dès leur vivant; d'autres donnent la liberté à leurs esclaves en mourant, ceux qui ne peuvent faire de charitez de leurs bourses les font de leurs bras, s'emploiant à racommoder les grands chemins, à remplir les cîternes qui s'y trouvent, à se tenir proche des eaux, quand elles sont debordées, afin de montrer le gué aux passans, & de tout cela ils ne prennent point d'argent, le réfusant quand on leur en présente, parce qu'ils le font, comme ils disent, pour l'amour de Dieu, & non pour l'amour de l'argent: leurs charitez même s'étendent jusqu'aux bêtes & aux oiseaux, & tous les jours de marché plusieurs personnes vont acheter des oiseaux qu'ils mettent aussi-tôt en liberté, disant que les âmes de ces oiseaux viendront au jour du Jugement témoigner devant Dieu le bien qu'ils ont reçu d'eux, aussi ne sauroient-ils souffrir qu'on fasse languir une bête, & lorsqu'ils tuënt leurs poules, il leur coupent la tête tout d'un coup; & s'ils en voioient tuër à la Françoise, ils ne pourroient se tenir de donner quelques coups de bâton: ils imputent même

Charitez des Turcs envers les bêtes

me à cruauté de tuër des poux ou puces sur l'ongle, ils ne font que les tortiller un tour ou deux entre les doigts, puis les jettent, mortes ou non. Il y en d'autres qui laissent en mourant de grands biens pour nourrir tant de fois la semaine tant de chiens, tant de chats, donnent de l'argent à des boulangers ou à des bouchers pour faire cette aumône, qui est assez fidellement & religieusement executée, & c'est une chose fort plaisante, de voir tous les jours des hommes chargez de viande appeller les chiens ou les chats selon l'institution, & étant entourez de ces animaux, ils la leur jettent par morceaux. Je pourrois ici raconter cent exemples de la charité des Turcs envers les bêtes, je les ai vus plusieurs fois en pratiquer, qui sont fort ridicules à nôtre égard; j'ai vû plusieurs personnes bien couvertes s'arrêter dans une ruë à l'entour d'une chienne qui avoit nouvellement chienné, & aller tous chercher des pierres pour lui faire une petite muraille, de crainte qu'on ne marchât dessus, & plusieurs autres semblables, mais ce n'est pas mon dessein d'ennuier le Lecteur de ces bagatelles; enfin Sultan Murad qui apparemment n'avoit point de Religion, & à qui la vie d'un homme coûtoit si peu, que quand il avoit passé un jour sans faire mourir

Exemple de la charité des Turcs envers les bêtes.

rir quelqu'un, il étoit de mauvaiſe humeur, ce cruël Prince, dis-je, ne laiſſoit pas d'étre touché de ces ſuperſtitions & compaſſions beſtiales, un jour voiant un homme dans Conſtantinople qui s'étoit arrêté à un coin de ruë pour dîner d'un morceau de pain & d'un peu de rôti qu'il avoit acheté proche de là, & tenir par la bride ſon cheval, qui étoit chargé de denrées à vendre, il fit décharger ce cheval, & fit mettre ſa charge ſur le dos de ſon maître, l'obligeant à demeurer ainſi chargé pendant tout le tems que le cheval fut à manger une meſure d'avoine qu'il lui fit donner, reprochant à cet homme ſa cruauté envers ſon cheval, de ce qu'il ne lui donnoit pas de repos quand il en prenoit lui-même.

Le cinquiéme commandement des Turcs eſt d'aller à la Meque; ce commandement eſt le moins obſervé de tous, parce que pluſieurs n'ont pas le moien de faire ce voiage, & pluſieurs autres en ſont empêchez par leurs affaires qui les retiennent, cependant ils travaillent toûjours à ſe mettre en état de s'acquiter un jour de ce devoir; & tous les ans il y en a beaucoup qui y vont: mais je parlerai plus amplement de ce voiage en diſcourant de l'Egypte.

CHA-

CHAPITRE XXXIX.

DES CHOSES DEFENDUES aux Turcs dans leur Religion.

Figures défenduës chez les Turcs.

APrès les cinq Commandemens susdits, il y a certaines choses qui sont défenduës aux Turcs ; & dont ils ne peuvent user sans peché comme sont les figures, & ils observent très-exactement cette défense ; car quoi qu'ils soient fort amoureux de montres & d'horloges, ils n'en veulent point lorsqu'il y a quelques figures, soit d'hommes, de femmes, ou de bêtes, mais ils ne se soucient pas qu'il y ait des arbres ou des fleurs. Lorsqu'ils voient quelques figures ils en sont si choquez, qu'ils ne peuvent s'empêcher d'en témoigner leur colêre. En Egypte il y avoit un Turc qui me venoit voir tous les jours, pour m'enseigner le Turc, & toutes les fois qu'il voioit certaines figures de bois qu'on avoit tirées des momies, & que j'avois dans ma chambre, il se mettoit fort en colêre contre moi, & quoi que je lui disse que c'étoit les Anciens Egyptiens qui les avoient faites, il ne laissoit pas de chanter mille injures contre les Chrêtiens, car disoit-il, il n'appartient qu'à Dieu de faire des figures ausquelles il donne l'ame, & tous ceux qui font des figures, veulent imiter Dieu, mais

ces figures viendront au jour du jugement demander leur âme à celui qui les aura faites. Je ne faisois que rire de sa colère aussi-bien que de son sot raisonnement, qui est celui de tous les Turcs, mais on les embarasse fort quand on leur dit que si ces figures demandent une âme, c'est en parlant, & si elles parlent, elles ont une âme, & n'en ont pas besoin d'autre : me trouvant un jour sur un vaisseau Anglois, je vis que toutes les figures qui y avoient été mises pour orner la pouppe avoient le nez coupé, ce qui me sembla grand dommage, & on me dit que ce vaisseau aiant servi une campagne au Grand Seigneur, les Turcs qui montérent dessus couperent le nez à toutes ces figures, disant qu'il n'y a pas tant de peché quand elles ont le nez coupé.

Usure défenduë aux Turcs.

Il est défendu encore aux Turcs dans l'Alcoran de prêter à usure, & c'est parmi eux un très-grand peché, dont ils se gardent fort, toutefois il y en a toûjours quelques-uns, qui font des marchez peu différens de l'usure, par exemple, ils vendront à crédit de la marchandise bien cher, & celui à qui ils font crédit, la leur revend à bien moindre prix, sans qu'elle sorte du magazin, & ils la païent argent comptant, & l'autre reste toûjours débiteur de tant de marchandise venduë à un tel prix. Il leur est encore défendu de manger des viandes impures, qui sont les mê-

mêmes que les Juifs tiennent pour impures, & le pourceau n'est pas plus abhorré des Juifs que des Turcs, qui bien loin d'en manger, n'en toucheroient pas pourquoi que ce fut, & même leurs cordonniers n'oseroient se servir de soïes de pourceau comme font les nôtres, ce qui fait qu'ils ont bien de la peine à coudre leurs Paboutches, ils abhorrent tout de même la grenoüille, la tortuë, les limaçons, & autres bêtes défenduës chez les Juifs, desquelles toutes ils ont tant d'horreur, qu'on feroit plutôt mourir un Turc devot, que de l'obliger d'en manger, & je n'ai vû qu'un seul Turc, qui mangeât du pourceau; pour les reniez, ils en mangent volontiers quand ils en peuvent avoir, mais ce sont gens sans religion, ou qui épient l'occasion de se sauver en Chrêtienté. Ils tiennent aussi pour impurs les chiens, & si par hazard quelque chien les avoit touchez, ils seroient impurs, & il faudroit qu'ils se lavassent, c'est pourquoi ils se gardent d'un chien qui court avec plus de soin & de crainte que nous d'un cheval, aussi ne tiennent-ils point de chiens chez eux, mais ils les laissent dans les ruës, où ils demeurent chacun dans son quartier, & ils sont si accoutumez d'y demeurer qu'ils n'en sortent jamais, & s'ils sortoient de leur ruë pour entrer dans une autre, ceux de l'autre ruë les mangeroient, car il y en a par tou-

Viandes impures chez les Turcs.

tes

tes les ruës, & plusieurs en chaque ruë, & les uns ne laissent pas empiéter les autres sur leurs terres. Il y en avoit de mon tems un dans Pera qui connoissoit merveilleusement bien les Francs, & d'abord qu'il en voioit quelqu'un, il le suivoit, en le caressant autant que son quartier se pouvoit étendre, afin d'avoir un pain, & ordinairement on tiroit une âpre pour lui acheter un pain, à quoi étoit si accoutumé un boulanger Turc qui demeuroit là, que d'abord qu'il voioit un Franc, il préparoit un pain.

Les Turcs haïssent les chiens & aiment les chats.

Les Turcs aiment fort les chats, & les caressent volontiers, en aiant toûjours proche d'eux, à cause qu'ils disent que Mahomet en avoit un, qui s'étant une fois endormi sur la manche de sa robbe, & l'heure de la priere étant venuë, il aima mieux couper la manche de sa robbe que d'éveiller son chat; ils montrent bien en cela leur mauvais naturel, haïssant le chien, qui est très-fidelle, & aimant le chat, qui est un animal cruël, tenant de la nature du tigre, & qui n'a en soi que peu de bonnes qualitez.

Pourquoi Mahomet défendit le vin.

Sur ce qui regarde la défense du vin, ou au moins le conseil de n'en point boire, ils racontent que Mahomet passant par un village, vît un festin de nôces où on beuvoit du vin, & chacun étoit gaillard, ce qui lui fit loüer le vin, mais quand il repassa le soir ou le-

le lendemain, & qu'il vit du ſang de tous côtez, & qu'il ſut que ces gens ſi gaillards s'étoient batus, & s'étoient rompu la tête à coups de pôts, il blâma le vin, & conſeilla aux ſiens de n'en point boire, ce qui n'empêche pas, comme j'ai déja dit, que pluſieurs n'en boivent, & ne s'en enivrent très-ſouvent, quoi que ſi par malheur il tomboit du vin ſur leurs habits, fuſſent-ils grands yvrognes, ils tâchent de tout leur poſſible d'en ôter la marque ; & les plus ſcrupuleux ne croient pas les pouvoir porter davantage ſans peché.

CHAPITRE XL.

DES MINISTRES DE LA LOI des Turcs.

COmme toutes les Religions ont leurs Prêtres ou leurs Miniſtres, pour leur décider les doutes qui peuvent naître ſur leur croiance, & pour célèbrer l'Office divin, les Turcs ont auſſi leurs Eccleſiaſtiques, qui ſont des gens ſavans, & qui étudient continuëllement l'Alcoran : le chef de leurs Eccleſiaſtiques eſt le Moufti, qu'ils ont en même conſidération que nous le Pape ; il ne ſe fait pas par une aſſemblée de leurs Eccleſiaſtiques, mais le Grand Seigneur en pourvoit qui bon lui ſemble, qui eſt toûjours un homme ſavant à leur mode, & fort verſé dans l'Al-

Miniſtres des Turcs.

Moufti chef des Eccleſiaſtiques.

l'Alcoran, aussi est-ce lui qu'on consulte pour les affaires de conscience, & il en donne les décisions dans de petits billets qu'on appelle Fetua. Ce Moufti se marie comme tous les autres Turcs. Ils respectent fort le Moufti, & quand il va voir le Prince, d'abord que le GrandSeigneur l'apperçoit il se leve, lui va quelques pas au devant, & le saluë fort respectueusement. Ils tiennent qu'il n'est pas permis par leur Loi de faire mourir un Moufti, & toutefois Sultan Murad, qui ne reconnoissoit autre loi que sa propre volonté, en voulant faire mourir un, l'envoia querir, & lui demanda qui l'avoit fait Moufti, il répondit que c'étoit Sa Majesté, donc, repartit Sultan Murad, si je t'ai fait Moufti, je te puis bien défaire, & le fit étrangler. Sultan Mehemet à présent régnant, qui à mon avis ne suit pas mal les traces de son oncle, en fit aussi mourir un, appellé Hodgiazade Efendi, durant que j'étois à Constantinople, on l'alla prendre chez lui, & l'aiant mis sur un caïque ou bâteau, on le mena à Bourse, & on fut quelque tems à Constantinople sans savoir si on l'avoit fait mourir; les uns disoient qu'on l'avoit étranglé vers les Iles qui sont devant Constantinople, puis jetté en mer; d'autres disoient qu'il étoit encore vif à Bourse, mais peu de tems après je passai à Bourse, où j'apris qu'il y avoit été étranglé,

Le Moufti ne doit être mis à mort.

Moufti étranglez.

& enterré chez les Dervichs ; il faut remarquer qu'on l'étrangla plutôt que de lui couper le cou, parce que c'auroit été un grand peché de verser son sang, outre qu'on étrangle ordinairement les gens de qualité qui ont merité la mort. Il étoit accusé, à ce que j'en pus aprendre, d'avoir voulu faire mourir le Grand Seigneur, & mettre sur le thrône le frere dudit Grand Seigneur ; cet homme étoit fort rigide, comme je connus dans une visite que Monsieur de la Haye Ambassadeur de France lui fit, & que j'eus l'honneur d'accompagner Il étoit grand ennemi de tous les Chrêtiens, & il avoit déja résolu de ne laisser aux Grecs qu'une seule Eglise en chaque ville. Il n'y a jamais qu'un Moufti, qui fait sa résidence ordinaire à Constantinople ; & parce qu'il ne pourroit pas faire toutes les affaires de conscience de l'Empire, qui est de fort grande étenduë, outre qu'il y a plusieurs affaires qui demandent une prompte résolution, les Cadilesquers font l'office de Moufti hors de Constantinople, chacun dans sa jurisdiction, car ils étudient aussi-bien les matiéres du Droit Canon que du Civil. Au défaut des Cadilesquers on a recours au Moula, qui est le Chef des Cadis, & comme il y a des lieux où il n'y a ni Cadilesquer ni Moula, mais seulement un Cadi, ce Cadi fait l'office de tous ces gens-là, & est le

Cadilesquers.

Moula.

Cadis.

Juge

Juge en toute matiére. Quand à ceux qui ſont l'office dans la Moſquée, on les appelle Daniſchmend, qui ſont ceux que les Francs appellent Taliſmans, & leur chef s'appelle Imam, qui eſt comme le Curé, il fait tout haut la priere dans la Moſquée aux heures ordonnées. Ceux qui vont au haut des minarets appeller le peuple à la priere, ſont nommez Muezims. Il y a encore les Hodgias, qui ſont vieillards, gens de probité, fort ſavans dans l'Alcoran, & experts des choſes du monde, ils ſont comme nos Juriſconſultes & Docteurs, ils font quelquefois l'office, & même font des ſermons à certaines fêtes; on conſulte ſouvent ces Hodgias pour des affaires d'importance, & ils ont grand crédit parmi le peuple, qui les reſpecte fort. Ils ont auſſi pluſieurs ſortes de Religieux, parmi leſquels les Dervichs ſont les plus familiers, & les plus polis; je parlerai des autres en diſcourant d'Egypte. Les Dervichs vivent en communauté, & ont leurs Superieurs comme nos Religieux, ils vont fort ſimplement vêtus, & portent ſur leur tête un bonnet de feutre blanc, environ comme nos bonnets de nuit. Ces Religieux font tous les Mardis & les Vendredis une danſe qui eſt aſſez agréable à voir. Aux jours qu'ils doivent danſer ils s'aſſemblent en une grande ſale, qui eſt leur Moſquée, dont le milieu eſt fer-

Taliſmans. Imam eſt leur chef.

Muezims. Hodgias.

Dervichs ſorte de Religieux.

Danſe des Dervichs.

fermé en quarré d'un balustre, qui laisse de l'espace tout à l'entour pour ceux de dehors; dans cette enceinte qui est encore assez grande, est le Keble, où il y a deux chaires à prêcher jointes ensemble sur un marche-pié, dans l'une se met le Superieur, tournant le dos au midi, & dans l'autre, qui est à la main droite du Superieur, se met le Vicaire; puis vis-à-vis d'eux à l'autre bout de la sale hors la balustrade est un petit échaffaut, sur lequel sont plusieurs Dervichs joüeurs de flûtes & de tambours, les autres Dervichs sont dans l'enceinte de la balustrade. Je me mis sur l'échaffaut des musiciens, étant avec un François qui les connoissoit. Après qu'ils ont tous ensemble chanté quelques prieres, le Superieur lit un peu d'Alcoran expliqué en Turc, puis le Vicaire lit quelques mots de l'Alcoran en Arabe, qui servent de thême au discours que le Superieur fait ensuite en langue Turquesque. Aiant fini son sermon, il décend de sa chaire, & avec le Vicaire & les autres Dervichs fait deux tours dans la sale: pendant qu'un des musiciens chante quelques versets de l'Alcoran d'un ton assez agréable: après il se fait un petit concert de tous leurs instrumens, durant lequel les Dervichs commençent leur danse. Ils passent devant le Superieur l'un après l'autre, le saluënt fort

humblement, puis aiant fait un ſaut comme un premier pas de ballet, ils ſe mettent à tourner avec les piez nuds, le pié gauche ſervant de pivôt, car ils ne le levent point de terre, mais ils levent l'autre, dont ils ſe ſervent pour tourner ſi adroitement, qu'on ne ſe laſſe plutôt à les regarder qu'eux à tourner, & ſi ſont-ils la plupart vieux & ont leurs grandes robbes. Ce tournement ſe fait au ſon des tambours & des flutes. Après qu'ils ſe ſont arrêtez, le Superieur qui durant cette danſe eſt aſſis avec ſon Vicaire aux piez de leurs grandes chaires, ſe leve, puis faiſant deux pas s'incline vers le Midi, & les Dervichs s'étant auſſi inclinez, paſſent devant lui, le ſaluënt humblement, & recommencent à tourner juſqu'à quatre fois, la derniére étant plus longue que les autres. Ils tournent vîte comme des moulins qui ont plein vent, & toûjours en cadance, cependant ils ont les bras étendus, & quelquefois les yeux fermez, ſans jamais ſe toucher l'un l'autre, quoi qu'ils ſe ſuivent d'aſſez près, & faſſent toûjours la baluſtrade en tournant, & dès que la muſique finit, ils s'arrêtent tout court où ils ſe trouvent, ſans faire aucun faux pas, non plus que s'ils ne s'étoient point remuez. L'Auteur de cette danſe fut un Hazreti Mewlana Dervich, qui eſt tenu parmi eux pour Saint. Tous les Dervichs

&

& Santons géneralement ſont de grands hypocrites, car ils ſe font paſſer pour des gens addonnez entiérement à la contemplation de Dieu, & cependant ils ſont entachez de tous vices ſans exception.

CHAPITRE XLI.

DU MARIAGE DES TURCS.

LEs Turcs peuvent avoir trois ſortes de femmes, car ils peuvent épouſer des femmes légitimes, ils en peuvent prendre au Kebin, & peuvent avoir des femmes eſclaves. Pour les premiéres, ils ne les voient qu'après que le mariage eſt fait. Quand quelqu'un veut ſe marier de cette premiére façon, il accorde avec les parens de la fille qu'il a envie d'épouſer, combien de dot il donnera à leur fille, afin qu'elle ſoit ſa femme, auquel marché ſe trouve le Cadi avec deux témoins, & le dit Cadi écrit les conditions du mariage, & le doüaire qu'il donne à ſa femme. Pour la femme, elle n'apporte rien que ſon trouſſeau, qu'elle étale dans la chambre par parade le jour du mariage, mais avant que de célèbrer ce jour, l'époux fait bénir ſon mariage par un Imam Le jour étant venu, on mene l'épouſe bien couverte chez l'époux, ſes hardes marchant devant ſur des chevaux ou des chameaux.

Mariage des Turcs. Les Turcs peuvent avoir pluſieurs femmes. Differentes ſortes de Mariages.

Etant arrivez au logis, on fait un grand festin, les hommes avec les hommes, & les femmes avec les femmes dans un appartement separé, & le reste de la journée se passe en jeux de marionnettes & de joueurs d'instrumens, y aiant aussi quelquefois des joueuses qu'on appelle Tchinguenienes, dont j'ai parlé ci-devant. Quand ils sont ainsi mariez, si l'homme vient à mourir, la femme prend son doüaire, & pas davantage, si la femme meurt, & qu'elle laisse quelques enfans, ses enfans peuvent forcer le pere de leur donner le doüaire de leur mere. Or les Turcs peuvent épouser jusqu'à quatre femmes de cette sorte, & ils les peuvent répudier quand ils veulent; ce qu'ils font, allant devant un Cadi, & disant Aleï talac be talati, c'est-à-dire, je la quite pour trois fois; & si un homme répudie sa femme à tort, il lui doit donner son doüaire, mais s'il a juste sujet de la répudier, il n'est point obligé de le lui donner. Quand une femme est répudiée, elle ne se peut pas remarier avec un autre homme, que ses mois ne soient passez quatre fois, c'est-à-dire, qu'au quatriéme mois après la répudiation, afin qu'elle sache si elle est grosse, & de qui, & qu'ainsi les lignées ne soient point confonduës, & si elle est grosse, celui qui la répudie doit attendre

Maniére de répudier les femmes chez les Turcs.

tendre

tendre ſon accouchement pour la répudier, & il eſt obligé de nourrir les enfans. Quand un homme a répudié ſa femme légitime, ou même que la ſéparation eſt venuë d'elle, s'il la veut reprendre, il ne le peut, qu'elle n'ait été mariée auparavant avec un autre homme, après quoi il la peut reprendre. Pour les femmes au Kebin, il n'y a point tant de façons, on va trouver un Cadi auquel on dit qu'on prend une telle femme, à laquelle on promet de païer tant en la répudiant, le Cadi écrit cela, & le donne à l'homme ; lequel après cela garde cette femme tant qu'il veut, & la chaſſe quand il lui plaît, en lui païant ce qu'il a promis, & nourriſſant les enfans qu'il a eu d'elle. Ils ont de ces femmes tant qu'ils veulent. Pour leurs eſclaves, comme ils en ſont les maîtres, ils en font ce qu'ils veulent, & en ont autant que bon leur ſemble, & les enfans de toutes ces femmes ſont auſſi légitimes les uns que les autres. Au reſte les Turcs n'épouſent jamais leurs parentes, ſi elles leur ſont plus proches que de huit générations incluſivement.

CHAPITRE XLII.

DE LA BEAUTE', MOEURS, ET habillemens des femmes Turques.

IL me ſemble qu'en-ſuite du mariage il ne ſera pas mal à propos de parler des femmes de Turquie, dont je n'ai encore rien dit. En Turquie, les femmes ſont ordinairement belles, bien-faites & ſans défaut, elles ſont fort blanches, car elles ſortent peu, & encore ſont elles voilées quand elles vont dehors. Elles adjoûtent l'artifice à leur beauté naturelle, car elles ſe peignent les ſourcils & les paupiéres, avec une couleur noirâtre appellée Surmé, qui paſſe chez eux pour donner de la grace. Elles ſe teignent auſſi les ongles d'une couleur de rouge brun appellée el hanna. Elles ſont fort propres & nettes, car comme elles vont au moins deux fois la ſemaine au bain, elles n'ont ni craſſe ni poil ſur leur corps Elles vont preſque vetuës comme les hommes, & premiérement elles portent toutes auſſi-bien que les hommes des caleçons ſur la chair, qui leur vont juſqu'aux talons, & ſont ſelon la ſaiſon, de velours, drap, brocard, ſatin, ou toile. Puis elles ont leur chemiſe, & par deſſus une petite chemiſette piquée, qu'elles appellent Giupon, elles mettent leur doliman, qu'elles ceignent d'une ceinture garnie de plaques d'argent doré

Surmé couleur noirâtre.

Hanna couleur rouge brun.

Vêtement des femmes Turques.

Giupon eſpece de Chemiſette.

ou

ou d'or, enrichie quelquefois de pierreries, & elles y attachent un petit cangiar. Quand elles sortent elles ont aussi bien que les hommes un Feredge, dont les manches sont si longues, qu'on ne leur void que les bouts des doigts, car elles passent les bras par les manches, & dans les ruës elles tiennent un côté de leur Feredge, qu'elles croisent sur l'autre par devant. Leur chaussure est comme celle des hommes, mais pour la coiffure, elle est differente, car elles font une tresse fort large de leurs cheveux, qu'elles laissent pendre par derriére jusque sur les reins, & celles qui ont les cheveux trop courts, enferment leur tresse dans un étui qui pend jusque sur les reins, & est ordinairement de satin, ou bien elles mettent une tresse artificielle assez longue. Pour se couvrir la tête, elles ont à la maison un bonnet fait de drap rouge, quasi comme nos bonnets de nuit, mais plus long, & le haut a quatre cornes, sur lequel tout au milieu elles cousent un rond de perles. Elles mettent ce bonnet en sorte qu'il pend tout sur une oreille, & elles le lient par embas d'un beau mouchoir de toile fine travaillé de fleurs d'or & de soïe, & cela leur donne une grande mine. Quand elles sortent, elles quitent ce bonnet, & en prennent un de carton doré, ce bonnet est assez haut, & est plus large par le haut que par le bas. Outre cela, quand elles vont par

Coiffures des femmes.

les ruës, elles ont la tête envelopée d'un linge qui leur couvre aussi le front jusque sur les yeux, & un autre qui les prend immédiatement dessous les yeux, & leur bride le nez & la bouche, & se nouë derriére la tête ne laissant absolument de tout le visage que les yeux découverts, & même si elles montroient leurs mains nuës, on les prendroit pour des femmes sans honneur, c'est pourquoi elles laissent pendre les manches de leurs chemises & celles de leurs vestes, qui leur cachent les mains; ce n'est pas que quelquefois, lorsqu'elles se trouvent en un coin de ruë où elles croient n'être point apperçuës, elles ne levent bien le voile pour se faire voir à quelque ami, ou à quelque jeune homme qui leur plait, mais elles y hazardent leur honneur, & encore des coups de bâton. Ces femmes sont fort superbes, elles veulent presque toutes être vetuës de brocard, quoi que leur mari ait à peine du pain; cependant elles sont extrêmement paresseuses, passant toute la journée assises sur un divan sans rien faire, si ce n'est qu'elles brodent des fleurs sur quelque mouchoir, aussi d'abord que le mari a un sou, il faut qu'il l'emploie pour avoir une esclave. Cette grande oisiveté fait qu'elles sont vicieuses, & qu'elles appliquent toutes leurs pensées à trouver les moiens de se divertir. Les Turcs ne croient pas

Femmes des Turcs sont superbes.

Les Turcs

pas que les femmes aillent en Paradis, & à peine les eſtiment-ils animaux raiſonnables, auſſi ils ne les prennent ſimplement que pour leur ſervice, comme ils feroient un cheval; mais comme ils en ont beaucoup, & que ſouvent ils donnent leur amour à leur ſexe, ces pauvres femmes ſe voiant ainſi abandonnées, font leurs efforts pour avoir ailleurs ce qu'elles ne peuvent tirer de leurs maris, auſſi en ſont-ils fort jaloux, & ils ſe défient tellement de la foibleſſe de ce ſexe, qu'ils ne leur permettent pas de ſe laiſſer voir aux hommes, & une femme qui ſouffriroit qu'on lui vit le viſage, ou ſeulement les mains, ſeroit tenuë pour infame, & auroit des coups de bâton ſur les feſſes, & pour cela ils ne les laiſſent point aller aux Moſquées, où elles ne feroient que divertir les hommes de leur priere, elles ne vont point au marché, & n'entrent pas méme dans la boutique de leur mari; quelque intime ami qu'ait un homme, il ne lui laiſſe jamais voir ſes femmes à la maiſon; enfin elles ne ſortent preſque point, ſi ce n'eſt pour aller au bain, encore les gens de condition en ont-ils chez eux, & ceux qui ſont de grande qualité ont des Eunuques qui gardent leurs femmes; de ſorte que plus leur mari eſt de condition, moins elles ont de liberté. Ces femmes n'ont pas le privilege de répudier leur mari, comme le mari l'a ſur el-

Eſtiment peu les femmes.

Jalouſie des Turcs.

Les femmes ne vont point aux Moſquées.

Causes pour lesquelles une femme peut demander le divorce d'avec son mari.

les, si ce n'est qu'il ne leur fournisse pas les choses ausquelles il est obligé; qui sont, du pain, du pillau, du cahvé, & de l'argent pour aller deux fois la semaine aux bains, car s'il manque à leur donner une de ces choses, une femme peut aller devant le Cadi demander le divorce, parce que son mari n'a pas le moien de l'entretenir, alors le Cadi fait la visite, & trouvant ses plaintes justes, lui accorde sa demande. Une femme peut encore demander le divorce, lorsque son mari a voulu jouïr d'elle contre l'usage ordinaire, alors elle va devant le Cadi, & renverse sa pantoufle sans dessus dessous, sans dire autre chose; le Cadi entendant ce langage envoie querir le mari, qui ne se défendant pas bien de cette accusation, est bâtonné, & on accorde à la femme le divorce.

CHAPITRE XLIII.

DE LA FAÇON DE PLEURER les morts chez les Turcs, de la façon de les ensevelir, & de leurs cimetiéres.

De la façon de pleurer les morts.

QUand quelqu'un meurt en Turquie, ses voisins en savent bien-tôt la nouvelle, car les femmes qui sont dans la maison, se mettent à faire de si grands cris, qu'il semble qu'elles soient desesperées: toutes leurs amies & voisines en aiant avis, viennent leur rendre

dre

dre visite, & se mettent à faire la même musique qu'elles, car là on ne rend point de ces visites pour consoler, mais pour pleurer : elles se mettent donc toutes ensemble à reciter en pleurant, mais d'un chant lugubre, toutefois comme en chantant, les loüanges du mort, comme par exemple, la femme du défunt dira, il m'aimoit tant, il me donnoit abondamment tout ce qui m'étoit nécessaire, &c. & toutes les autres disent de même, puis de tems en tems elles élevent toutes ensemble d'un commun accord des cris si hauts qu'il semble que tout soit perdu, continuant cette musique durant plusieurs heures, mais ce qui est de bon, aussi-tôt qu'il n'y a plus de compagnie, on ne pleure plus, & d'abord que quelque femme vient, on se remet à pleurer. Cela dure plusieurs jours, & quelquefois au bout de l'an elles recommençent. Celles qui ne savent ou ne peuvent pleurer, ou qui ne s'en veulent pas donner la peine, louënt des pleureuses qui gagnent bien leur argent : toutes ces pleurs enfin sont suivies de la céremonie qu'il faut observer à enseyelir le mort pour le porter en terre, & ses parens ou amis l'aiant couché sur la terre, lui lavent le corps, & lui rasent le poil, car les Turcs aiment tant la propreté de leurs corps, qu'ils la font même observer à leurs morts. En-suite ils brûlent de l'encens autour de lui, lequel

Enseve-lisse-ment des morts.

encens ils disent faire peur aux mauvais esprits & diables, qui autrement se montreroient à l'entour du corps, puis ils l'ensévelissent dans un linceul, priant Dieu d'en avoir miséricorde, mais ils ne cousent point le linceul aux piez ni à la tête, afin que le mort puisse plus facilement s'agenouïller lorsque les Anges qui le doivent examiner lui commanderont de le faire Ils le mettent après dans une biere comme les nôtres, qu'on couvre d'une poêle, qui doit être rouge, si c'est un homme de guerre qui est mort, si c'est un Scherif, ce doit être un poêle vert, & s'il n'est ni l'un ni l'autre, un poêle noir, & par dessus en travers est étendu un tulban, selon l'office qu'il avoit, s'il étoit Janissaire, on met un tulban rouge, s'il étoit Espahi, un rouge & un blanc, & si c'étoit un Scherif, on met un tulban vert, aux autres on met un tulban blanc. Il est après cela porté au cimetiére, leurs Prêtres allant devant, & disant certaines prieres, & souvent invoquant le nom de Dieu, derriére viennent les parens & amis, puis les femmes qui crient le long des ruës toutes ensemble comme des enragées, & tenant à deux mains un mouchoir sur leur cou, le tirent tantôt deça tantôt delà, comme si la douleur les avoit privées de raison. Enfin étant arrivez au lieu où doit être enterré le mort, ils l'ôtent de la biere & le mettent

Couleur du poêle des morts.

tent

tent dans la fosse, puis s'en vont, laissant là les femmes parachever leur musique. Si c'est quelque personne de qualité, on mene ses chevaux au convoi. La différence des tombeaux Turcs d'avec ceux des Chrêtiens du païs par dedans, est qu'après que les Turcs ont mis leur corps mort dans la fosse, ils mettent au dessus une planche de biais, un bout étant posé au fond de la fosse, & l'autre aboutissant au haut de la dite fosse, en sorte qu'elle couvre le corps, ce que les Chrêtiens du païs ne font point, mais ni les uns ni les autres n'enterrent point leurs morts dans des bieres. Après que la fosse est remplie de terre, on dresse une pierre pardessus la tête du mort, pour servir de siége aux Anges qui doivent examiner le défunt, afin qu'ils lui soient plus doux, mais les plus riches font faire leurs tombeaux de marbre, & élevez comme les nôtres, avec une pierre où est gravé le tulban du mort. Quelquefois ils dressent à la tête une pierre où est même un tulban de pierre tel que le portoit le défunt, & une autre aux piez, où est un Epitaphe. Leurs cimetiéres sont toûjours hors des villes, afin que l'air des villes ne soit point infecté des vapeurs corrompuës qui sortent des tombeaux, & les anciens l'ont toûjours observé. Pour la même raison ceux des Turcs sont distincts de ceux des Chrêtiens,

Chevaux au convoi des morts.

A quoi sert la pierre qu'on dresse sur les Sepulchres.

tiens, & ceux des Turcs sont ordinairement le long des grands chemins, afin que les passans se souviennent de prier Dieu pour eux, & leur souhaitent sa bénediction, & c'est pour cela même que ceux qui font quelque pont ou autre ouvrage public par charité, se font ordinairement enterrer dessus ou auprès, afin d'avoir les prieres des passans. On voit dans ces cimetiéres tant de grosses pierres dressées, qu'il y en a assez pour bâtir une ville Après qu'ils ont enterré leurs morts, les parens & les amis viennent par l'espace de plusieurs jours prier sur le tombeau, demandant à Dieu qu'il delivre le défunt des tortures des Anges noirs, & l'appellant, lui disent, n'aie point de peur, mais répond leur bravement; & les femmes y viennent aussi avec leurs amies passer plusieurs heures, voire une demi-journée, à pleurer le mort, comme elles ont fait à la maison; de sorte qu'un homme qui ne seroit point instruit de cela, & les verroit en cet état, ne douteroit point qu'elles ne fussent folles. Le Vendredi plusieurs apportent à boire & à manger, qu'ils mettent sur le tombeau, & les passans y peuvent manger & boire avec liberté. Ils font cela afin que ceux qui y viendront, souhaitent la bénediction de Dieu à celui pour l'amour duquel on fait cette charité.

Boire & manger sur la tombe des morts.

CHA-

CHAPITRE XLIV.

SOMMAIRE DE L'HUMEUR des Turcs.

APrès avoir décrit au long toutes les coutumes & maniéres des Turcs, il est bon d'en faire ici un petit abregé, & de représenter en peu de lignes leur naturel & leurs mœurs. Beaucoup croient en Chrêtienté que les Turcs sont de grands diables, des barbares, & des gens sans foi, mais ceux qui les ont connus & qui ont conversé avec eux en ont un sentiment bien different; car il est certain que les Turcs sont de bonnes gens, & qui suivent fort bien ce commandement qui nous est fait par la Nature, de ne rien faire à autrui, que ce que nous voulons qui nous soit fait. Quand je parle ici des Turcs, j'entens les Turcs naturels, & non pas ceux qui passent d'une autre Religion à la leur, lesquels sont en grand nombre en Turquie, & qui assûrément sont capables de toutes sortes de méchancetez & de vices, comme l'experience le fait connoître, étant pour l'ordinaire aussi infidelles aux hommes qu'ils l'ont été à Dieu; mais les Turcs de naissance sont honnêtes gens, & estiment les honnêtes gens, soit Turcs, Chrétiens, ou Juifs. Ils ne croient point aussi qu'il soit permis de tromper Humeur des Turcs.

ni

ni dérober, non plus un Chrétien qu'un Turc ; je ſai bien qu'on me peut demander pourquoi donc font-ils tant d'avanies aux Francs? mais il eſt certain que ce ſont les Chrétiens & les Juifs, qui les leur font faire, qui les gâtent, & qui ſervent d'inſtrumens à ſe ruïner les uns les autres, par une envie damnable qui régne méme parmi les Francs qui ſont en Levant. L'uſure parmi les Turcs eſt un très-grand peché, & peu en uſage. Ils ſont fort devotieux, & fort charitables; ils ſont fort zèlez pour leur Religion, & tâchent tous de l'étendre par tout l'Univers, & quand ils eſtiment ou aiment un Chrétien, ils le prient de ſe faire Turc. Ils ſont fidelles à leur Prince, auquel ils portent un grand reſpect, & lui obéiſſent aveuglément, on ne voit point de Turcs qui trahiſſent leur Prince & qui ſe rangent du côté des Chrétiens. Ils ne ſe querellent point, & ne portent pas d'épée par la ville, pas méme les ſoldats, mais ſeulement des Cangiars. Ils ſe battent peu, & les duels n'ont jamais été connus chez eux, ce qui vient principalement de la ſage politique de Mahomet, qui leur a ôté deux grandes ſources de querelles, le vin & le jeu, car les bons Turcs ne boivent point de vin, & ceux qui en boivent ne ſont point eſtimez non plus que ceux qui mangent de l'opium ou de la coque de Levant,

Zèle des Turcs pour leur Religion.

Les Turcs fidelles au Prince.

Duels non connus aux Turcs. Point de querelle entre les Turcs.

vant, qui les enivre. Pour le jeu, quoi qu'ils jouënt à plusieurs jeux, c'est toûjours pour rien; de sorte qu'ils ne se battent jamais, parce que s'il arrive quelque querelle entr'eux, le premier qui passe les met d'accord, ou bien celui qui se plaint appellant son compagnon en Justice devant des témoins, il n'oseroit refuser d'y aller, & autrement ce seroit se condamner; là chacun aiant dit ses raisons, celui qui a tort étant condamné, est souvent puni de coups de bâton, s'il l'a merité.

Les Turcs ne jouënt point pour gager.

Ils sont fort sobres, & ne font point d'excès par la quantité de viande non plus que par la qualité; Les Traiteurs y seroient fort inutiles; & on peut dire qu'ils mangent pour vivre, & ne vivent point pour manger. C'est à peu près tout le bien qui se se peut dire d'eux.

Sobrieté des Turcs.

Quand à leurs vices, ils sont fort superbes, s'estimant plus qu'aucune autre Nation; ils se croient les plus vaillans de la terre, & il semble que le monde ne soit fait que pour eux: aussi méprisent-ils en gros & géneral toutes les autres Nations, & principalement celles qui ne suivent point leur Loi, comme les Chrétiens & les Juifs; & ils appellent ordinairement les Chrétiens chiens: méme il y a des Turcs si superstitieux, que si en sortant le matin de leur logis, leur premiére

Ils sont superbes.

Ils sont superstitieux.

miére rencontre eſt d'un Chrétien ou d'un Juif; ils rentrent vîtement au logis, en diſant : *Aouz billah min el ſcheitan el redgim*, c'eſt-à-dire, Dieu nous garde du Diable. Pour le vulgaire, il croit faire une bonne action de ſe moquer d'un Chrétien, principalement s'il eſt Franc; mais c'eſt parce que nôtre façon d'habit étant fort différente de la leur, les choque fort, & ils diſent que nous ſommes de ces ſinges qui n'ont point de queuë: mais à Conſtantinople il ne ſe commet pas grande inſolence envers les Francs, ſoit pour la grande fréquentation qu'ils ont avec eux, ou plutôt parce qu'on les feroit châtier aſſez facilement s'ils faiſoient du mal, toutefois il ſe donne toûjours quelque coup de bâton en paſſant, principalement par quelque yvrogne. Pour moi je n'y ai jamais reçû aucune peine, ſeulement me trouvant un jour avec d'autres François dans Conſtantinople, ſans Janiſſaire, les petits garçons nous jetterent quelques trognons de pommes; mais il ſortit des ouvriers des boutiques, qui courant après eux les firent bien-tôt retirer. Auſſi lorſque voulant partir de Conſtantinople, je pris congé de Monſieur de la Haye Ambaſſadeur pour le Roi, il me demanda ſi je n'avois reçû aucun déplaiſir pendant le tems que j'y avoit ſejourné, & comme je lui répondis qu'on ne

ne m'avoit pas ſeulement jetté une fois mon chapeau par terre (ce qu'ils font aſſez ſouvent, les chapeaux leur choquant la vuë) il me dit, que j'avois été heureux, & que je pouvois me vanter d'en être ſorti à meilleur marché qu'aucun autre.

Les Turcs cultivent peu les ſciences, & ils ſe contentent d'aprendre à lire & à écrire, & étudier ſouvent l'Alcoran dans lequel eſt compris leur Droit Civil & leur Droit Canon; quelques-uns s'appliquent encore à l'Aſtrologie, & peu à d'autres ſciences. Science des Turcs.

Il ſont fort amoureux, mais d'un amour brutal; car ils ſont grands Sodomites, & c'eſt un vice fort commun chez eux, dont ils ſe cachent ſi peu, que toutes leurs chanſons n'ont point d'autre ſujet que cet amour infame, ou le vin. Ils ſont fort avaricieux, c'eſt pourquoi on gagne facilement leur amitié par l'argent, ou autres préſens, on reçoit toute courtoiſie d'eux par le moien de l'argent, & il n'y a rien qu'on n'obtienne à la Porte du Grand Seigneur pour de l'argent: on ne fait voler les têtes qu'avec l'argent; & enfin l'argent eſt là le grand Taliſman, auſſi bien qu'ailleurs. Pour les gens du vulgaire, pourvû que vous les faſſiez bien boire ils ſont tout à vous. Voilà le principal de leurs mœurs. Maintenant il faut parler du Prince qui les gouverne. Les Turcs aiment brutalement.

CHA-

CHAPITRE XLV.

DU GRAND SEIGNEUR.

Prince des Turcs.

LEs Turcs ſont tous gouvernez par un ſeul Prince, qu'ils appellent Sultan ; les autres Nations l'appellent l'Empereur des Turcs, ou le Grand Seigneur, à cauſe de ſa grande puiſſance. Cet Empire eſt héreditaire, & il n'eſt point ſorti de la maiſon Ottomane depuis qu'il y eſt entré ; cette race étant en telle véneration parmi les Turcs, qu'il n'y a rien qu'ils ne fiſſent plutôt que de reconnoître pour Empereur un homme qui n'en ſeroit pas, au préjudice des vrais héritiers.

Sultan Mehemet IV. Aage de Mehemet IV. Mehemet IV. bleſſé à la jouë par ſon pere Sultan Ibrahim.

Le Grand Seigneur à préſent régnant, s'appelle Sultan Mehemet IV. du nom, fils de Sultan Ibrahim ; il avoit quinze à ſeize ans l'an 1655. que j'étois à Conſtantinople: il me ſembla aſſez petit, bazanné & mélancolique, Il a une cicatrice à la jouë gauche que ſon pere lui fit, parce qu'une fois étant demi-ivre il ſe mit à danſer, & aiant commandé à ſon fils de venir danſer avec lui, ce petit garçon répondit à ſon pere, je ne ſuis pas fou pour danſer ; donc (repartit Sultam Ibrahim fort en colére) je ſuis fou, & en même tems il lui donna un coup de cangiar ou poignard dans la jouë gauche, & l'auroit tué, ſi ſes femmes ne l'euſſent retenu. D'autres diſent que ce fut

fut d'une bouteille qu'il lui jetta, qu'il lui fit cette cicatrice.

Quand donc un Grand Seigneur meurt, son fils lui succede, & s'il n'a point de fils, son frére prend sa place, & choisit un jour auquel il va par eau à la Mosquée d'Youp, qui est au fond du port; cette Mosquée a son cloître, au milieu duquel est une Tribune de marbre, élevée sur des pilliers de marbre. Le Grand Seigneur étant monté à cette Tribune, le Moufti après quelques prieres lui ceint l'épée, en-suite dequoi il fait son entrée dans Constantinople avec cavalcade. Cette céremonie leur est, comme à nos Rois le Sacre. Il vient finir sa cavalcade au Serrail.

Céremonie de l'installation du Grand Seigneur.

A peine a-t-il pris possession de l'Empire, qu'il songe aux moiens de s'en assûrer la durée, & pour cela il fait ordinairement mourir tous ses freres, pourvû toutefois qu'il ait des enfans mâles; car s'il n'en a point, il arrive rarement qu'il se défasse de ses freres, de peur d'ôter à l'Empire un successeur de la même maison, & de mettre fin à la race Ottomane, ce qui seroit un fort grand peché. Toutefois Sultan Murad en usa autrement, car sans aucune considération de race ni d'héritiers, quoi qu'il n'eut point d'enfans, il ne laissa pas de faire mourir tous ses fréres, excepté Sultan Ibrahim, pere de Sultan Mehemet à présent

Mort des freres de l'Empereur des Turcs.

regnant,

regnant, que la mere cacha ſi bien, faiſant entendre à ce cruël Prince, que ce frere étoit mort, qu'elle le déroba à ſa fureur. Lors donc qu'ils ſe veulent défaire de leurs freres; ils ont accoutumé de les faire étrangler avec un cordon de ſoïe, ou la corde d'un arc, faiſant conſcience de les faire mourir par le glaive, & ainſi répandre le ſang Imperial.

On étrangle les gens de qualité.

Outreque, comme j'ai dit ci-deſſus, on coupe rarement la tête aux gens de qualité, mais on les étrangle ordinairement quand ils ſont deſtinez à la mort. S'ils ne les font point mourir, ils les tiennent ſi reſſerrez qu'on n'en aprend aucune nouvelle; & durant que j'étois à Conſtantinople je n'ai pû trouver perſonne qui m'ait pû dire aſſûrément ſi le Grand Seigneur a encore des freres en vie, & combien il en a.

Cauſe de la Mort des freres du Grand Seigneur.

La raiſon qui oblige le Grand Seigneur à ces fratricides, eſt non ſeulement afin de n'avoir perſonne qui lui puiſſe diſputer la couronne, mais encore pour ſe rendre maître des gens de milice, qui ſont ſi inſolens, lorſqu'il reſte quelque frere de leur Prince, que tous les jours ils importunent celui qui regne, & lui demandent des montres extraordinaires, ou augmentation de païe; & ſi on les refuſe, ils menacent & crient hautement, *Dieu nous garde vôtre Frere*; pour lui témoigner que s'il ne les contente, ils peuvent le dépoſ-

ſeder

ſeder & mettre ſon frere en ſa place. Quand on leur a ôté ce fondement, ils reſpectent leur Prince; mais cette politique, quoi que néceſſaire ne laiſſe pas d'être fort inhumaine.

Après que le Grand Seigneur, s'eſt bien aſſûré dans le Trône, il ne ſonge qu'à ſe divertir, & pluſieurs perſonnes s'emploient pour cela. Il a toûjours pluſieurs bouffons, qui ne s'étudient qu'à faire quelque folie qui lui donne du plaiſir. Les filles ne ſont pas la moindre partie de ſes divertiſſemens; tous les Bachas tâchent de lui en trouver des plus belles; de ſorte qu'en peu de tems ſon Serrail en eſt bien fourni. Divertiſſement du Grand Seigneur.

Pluſieurs ont écrit fort amplement de ce que le Grand Seigneur fait dans ſon Serrail, à quoi il s'occupe toute la journée, de ſon boire & manger, de ſon lit, & autres choſes ſemblables, qui ſont fort difficiles à ſavoir, n'aiant pour témoins que des Eunuques, qui ne ſortent point du Serrail, & quelques Itchoglans: Pour moi je n'en ſai aucune particularité, dont ces Meſſieurs n'aient fait mention, c'eſt pourquoi je n'en parlerai point. Seulement je dirai, que j'ai apris d'un Itchoglan ſorti nouvellement du Serrail, que le Grand Seigneur eſt ſervi à ſes repas dans des plats & vaſes de terre de la Chine, qui eſt plus précieuſe que la porcelaine, & de terre ſigillée, qu'on

qu'on dit être bonne contre les poisons. Il a aussi cinquante plats d'or couverts, pesant chaque plat avec son couvercle, environ douze ou treize marcs. Ces plats lui furent présentez par Kilidge Hali Pacha, Renié, natif de Messine, après les ravages & voleries qu'il fit en Calabre, où il fit un grand butin. Or quoi que chez eux ce soit un peché de se servir pour le manger d'or ou d'argent, il ne laisse pas d'en user, & la Reine Mere du Grand Seigneur est servie dans quarante plats d'argent. Mais aux festins extraordinaires, qui se font aux Jardins on maisons de plaisance, ils sont servis en bassins de porcelaine & terre sigillée, comme sont aussi les Ambassadeurs au festin qu'on leur fait en la sale du Divan, avant que d'avoir audience du Grand Seigneur. Pendant ses repas il ne parle à personne, mais il se fait entendre par signe, à des muets bouffons, qui sont fort stilez à cela, en aiant une méthode toute particuliére, & il n'y a rien qu'ils ne puissent exprimer par signes. Ces bouffons sont toûjours occupez à faire entr'eux quelque folie pour le faire rire.

Plats & vases du Grand Seigneur.

Le Grand Seigneur ne parle point en dînant.

Soin des affaires.

Il ne se rompt point l'esprit aux affaires, il en remet la conduite entiére à ses Ministres, qui lui en rapportent le principal, à certains jours de la semaine. Ce n'est pas qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui en ont pris

pris eux-mêmes le ſoin, ordonnant à leurs Miniſtres ce qu'ils vouloient qui fut fait. Sultan Murad, quoi qu'il fut fort debauché, avoit toutefois ſoin des affaires, & Sultan Mehemet à préſent regnant, qui ſuit les traces de ſon oncle Sultan Murad, les prend auſſi fort à cœur.

Quand le Grand Seigneur eſt las de demeurer dans ſon Serrail, il va ſe promener par mer, & quelquefois par terre, mais peu ſouvent; parce que les Miniſtres l'en empêchent le plus qu'ils peuvent, de peur qu'on ne donne au Grand Seigneur des Requétes contr'eux: car ceux qui n'en ſauroient tirer juſtice, attendent que le Grand Seigneur aille par les ruës; & lorſqu'il paſſe, ils mettent leur Requéte au bout d'une canne, qu'ils hauſſent autant qu'ils peuvent: ce que voiant le Grand Seigneur, il l'envoie prendre: & ſe la fait apporter. En effet, les Miniſtres ne ſont point aiſes que le Prince prenne autre connoiſſance de ſes affaires, que celle qu'ils lui en donnent.

Sortie du Grand Seigneur de ſon Serrail.

J'ai vû ſortir pluſieurs fois le Grand Seigneur d'apreſent; mais la premiére fois que je le vis, on me dit qu'il y avoit bien un an qu'il n'étoit ſorti de ſon Serrail. Quand il ſort par terre, c'eſt ou peu accompagné, ou en Pompe; j'ai vû l'un & l'autre, comme je dirai ci-aprés. Quand il ſort par mer, c'eſt

toûjours peu accompagné; il fait venir sa Galiote au Kieusk de son Serrail, qui est sur la marine, vis-à-vis de Galata; & entrant dedans avec fort peu de suite, il va se promener ou à Scudaret, ou dans la mer Noire. Cette Galiote est très-riche, fort dorée, & ornée de plusieurs pierreries, mais fausses; elle a vingt-quatre bancs, c'est-à-dire, vingt-quatre rames de chaque côté, tirées chacune par deux Bostandgis, qui n'ont qu'une chemise pardessus leurs hauts-de-chausses, ou plutôt caleçons; leur bonnet est d'écarlate, fait en pain de sucre, comme le portent tous les Bostandgis, aiant une demi-aune de hauteur: Ce sont les favoris du Bostandgi Bachi qui servent en cette occasion.

Bostandgis rameurs.

Avantage des rameurs.

Ceux qui rament à la droite, sont tous fils de Chrétiens faits Turcs, qui parviennent à être Bostandgi Bachi, à laquelle charge ne peuvent aucunement parvenir ceux qui rament à la gauche, qui sont fils de Turcs, & ordinairement d'Asie; & la plus grande récompense qu'ils puissent esperer en sortant du Serrail, c'est quatre-vingts âpres de paie par jour, qui est une belle paie: au lieu que ceux de la droite, après la charge de Bostandgi Bachi, peuvent être Agas des Janissaires, ou même Bachas, ou Gouverneurs de Provinces. Si quelqu'un de ces Bostandgis

en

en ramant vient à rompre la rame ; le Grand Seigneur lui donne, selon sa liberalité une poignée d'âpres ou une poignée de sequins pour récompense de la force qu'il fait. Du tems de Sultan Soliman, trois sequins étoient leur réconnoissance ordinaire, mais à présent il n'y a point de taxe. Ce n'est pourtant pas avec force qu'ils rompent les rames, mais plutôt avec adresse, & méme ils la rompent souvent à demi, avant que le Grand Seigneur entre dans sa galiote, & puis en ramant ils l'achevent facilement. Le timon de cette galiote est gouverné par le Bostandgi Bachi, qui entretient alors le G. Seigneur à son aise.

Le Grand Seigneur va par la ville deguisé.

Outre ces promenades, le Grand Seigneur va quelquefois par la ville, deguisé & sans suite, comme un particulier, pour épier si on observe exactement ses ordres : & celui d'apresent qui prend à tâche ce semble d'imiter son oncle Sultan Murad en toutes ses actions, du tems que j'étois à Constantinople, sortoit presque tous les jours deguisé ; aiant toutefois quelques gens qui le suivoient de quelques pas, & entr'autres un bourreau. Et il faisoit couper plusieurs têtes en chemin faisant, tant à Constantinople, qu'à Galata, ce qui faisoit que la Police alloit mieux pour toutes choses. Les Chrétiens étoient bienaises qu'il se deguisât ainsi, car cela faisoit qu'on n'osoit pas les mal-traitter. Tantôt il

alloit chez un boulanger, où il achetoit du pain; & tantôt chez un boucher, où il achetoit un morceau de viande: & un jour un boucher lui aiant voulu vendre la viande au delà du tau qu'il y avoit mis, il fit ſigne à ſon bourreau, qui coupa auſſi-tôt la tête au boucher. Mais c'étoit principalement pour le tabac qu'il en faiſoit couper beaucoup: il fit décapiter dans les ruës de Conſtantinople en un jour deux hommes, parce qu'ils fumoient du tabac. Il l'avoit fait défendre quelques jours auparavant, à cauſe (diſoit-on) qu'aiant paſſé par une ruë, dans laquelle il y avoit des Turcs qui fumoient, la fumée lui en étoit venuë dans le nez. Mais je croi plutôt que ce fut pour imiter ſon Oncle Sultan Murad, qui fit ce qu'il put pour l'empêcher tant qu'il vécut. Il faiſoit pendre les uns avec une pipe paſſée par le nez, les autres avec du tabac pendu au cou, & ne faiſoit abſolûment grace à perſonne pour cela. Je croi que la principale raiſon pour laquelle Sultan Murad défendoit le tabac, étoit à cauſe du feu qui fait de ſi grands ravages à Conſtantinople, lorſqu'il y prend, ce qui vient le plus ſouvent des gens qui s'endormant avec une pipe à la bouche, mettent le feu au lit, ou à autre choſe ſemblable, ainſi que j'ai dit ci-devant.

Défenſe du Tabac.

Il uſoit de toute l'adreſſe qu'il pouvoit

pour

pour découvrir ceux qui en vendoient, il alloit aux endroits où il avoit apris qu'on en debitoit, & lorsqu'après avoir offert plusieurs sequins d'une livre de tabac, & bien prié, & promis le secret, on lui en donnoit; tirant un cimeterre de dessous sa veste, il en coupoit la téte au marchand. On conte de lui une assez plaisante avanture sur ce sujet. Un jour, se trouvant deguisé à Scudaret, il se mit dans la barque qui passe à Constantinople; il y avoit dans cette barque plusieurs personnes, & entr'autres un Espahi de la Natolie, qui venoit à Constantinople recevoir sa paie. A peine celui-ci fut-il dans la barque, qu'il commença à prendre du tabac: personne n'osoit lui rien dire, il n'y eut que Sultan Murad, qui s'approchant de lui, demanda s'il n'avoit point peur de la défense du Grand Seigneur. Cet Espahi lui répondit fort arrogamment que le Grand Seigneur avoit bon tems; qu'il se divertissoit fort dans son Serrail avec ses femmes & ses garçons, & à s'enivrer; mais que pour lui, il n'avoit que de la peine, & que le tabac étoit son pain, & que le Grand Seigneur ne pouvoit point l'empécher d'en prendre; enfin il lui demanda s'il en vouloit. Sultan Murad répondit tout bas, qu'il le vouloit bien, & aiant reçû la pipe de l'Espahi, il se cacha en un coin de la barque, fumant avec autant de cir-

Histoire de Sultan Murad sur la défense du tabac.

conſpection, que s'il eût craint d'être apperçû de quelqu'un. Quand ils eurent paſſé à Conſtantinople, ils ſe mirent tous deux dans un caïque pour paſſer à Galata, ſe diſant l'un à l'autre, qu'ils y avoient affaire. Lorſqu'ils furent à terre, Sultan Murad invita l'Eſpahi à venir boire du vin en un lieu où il en ſavoit de bon, l'autre y conſentit. Sultan Murad le mena vers le lieu où ſes gens l'attendoient (car quand ils ſe déguiſent, ils donnent à leurs gens un rendez-vous en quelque endroit) & en étant aſſez proche, il crut comme il étoit très-fort, qu'il pouvoit lui ſeul arrêter cet homme, c'eſt pourquoi il le prit par le collet. L'Eſpahi fut étonné de cette hardieſſe, & ſe ſouvenant d'avoir oüi dire, que Sultan Murad ſe déguiſoit ſouvent, il ne douta point que ce ne fut lui, & ſe voiant perdu, il prit vîtement ſa maſſe, qui pendoit à ſa ceinture, & en donna un ſi grand coup ſur les reins de Sultan Murad, qu'il le jetta par terre, puis il s'enfuit. Sultan Murad enragé d'avoir manqué ſon coup, fit publier qu'il tenoit pour brave celui qui avoit fait ce coup, & que s'il ſe préſentoit, il lui donneroit une grande récompenſe. Mais l'autre ne ſe fiant point à ſes paroles ne ſe trouva point. Il faiſoit ſouvent de ces piéces-là, & il y en a de quoi faire un livre entier.

CHAPITRE XLVI.

DU GRAND VISIR ET AUTRES principaux Officiers de l'Empire Turc.

LE Grand Seigneur, comme j'ai dit ci-dessus, prend peu ou point de connoissance de ses affaires, & s'il s'en trouve quelqu'un qui s'y applique, ce n'est que pour les affaires de conséquence; car pour les autres, il faudroit qu'il se laissât voir trop souvent, ce qu'il croiroit lui être préjudiciable, & diminuer de Sa Majesté. Mais il a son premier Ministre, qui est le Grand Visir; car il y a ordinairement sept Visirs, dont le premier a toute l'autorité, & c'est lui qui fait tout. C'est lui qui donne les audiences ordinaires aux Ambassadeurs, lesquels durant tout le tems de leur Ambassade n'ont que deux audiences du Grand Seigneur, l'une à leur arrivée, & l'autre à leur départ; encore ne sont-ce qu'audiences de céremonie, & dans lesquelles on ne parle point d'affaire. Il écoute leurs propositions, il leur répond. C'est lui qui a soin du païement des gens de guerre; c'est lui qui juge les procès, condamne les criminels, a soin de la Police: enfin il a toutes les affaires de l'Empire sur les bras; il fait l'office de Grand Seigneur, & il

Le Grand Visir.

ne lui en manque que le titre. Cette Charge est fort penible, & un grand Visir a fort peu de tems à lui, & toutefois ils aspirent tous à cette charge avec grande ardeur; quoi qu'ils tiennent presque pour certain, qu'ils mourront peu de jours après. Car quand un Visir dure six mois en sa charge, il est habile homme, & le plus souvent en leur ôtant leur Charge, on leur ôte la vie: parce qu'exerçant cette Charge, il se font quantité d'ennemis, les uns par envie, les autres, parce qu'ils sont parens ou amis d'autres personnes, que le Grand Visir desoblige, la Justice ne se pouvant jamais rendre sans faire des mécontens; & si ces mécontens ont quelque crédit auprès du Grand Seigneur, ils l'emploient à deposseder & faire mourir le Visir, & s'ils n'ont point assez de crédit pour lui faire perdre la vie, ils se contentent de le faire faire

Maasoul.

Mâasoul, c'est-à-dire, de lui ôter sa charge, souvent c'est la coutume qu'après cela on lui donne un Gouvernement, & quand il est en chemin pour y aller, ses ennemis devenus plus puissans par son éloignement, font tant qu'ils obtiennent l'Arrêt de sa mort; aussitôt on envoie après lui un Capidgi, lequel

Grand respect aux ordres du Prince.

l'aiant atteint, lui montre l'ordre qu'il a de porter sa tête; l'autre prend l'ordre du Grand Seigneur, le baise, & le met sur sa tête, pour signe du respect qu'il porte à cet or-

ordre, & fait ſon ablution, puis ſa priere, en-ſuite dequoi il donne franchement ſa tête; le Capidgi l'aiant étranglé, ou fait étrangler par les valets qu'il mene exprès, lui coupe la tête, & la porte à Conſtantinople. Ils obéïſſent ainſi aveuglément aux ordres du Grand Seigneur, ſans que leurs valets ſe mettent en devoir d'en empêcher l'exécution; quoi que ces Capidgis ſoient ſouvent peu ou point accompagnez; car ils croient mourir bien-heureux, quand ils meurent par l'ordre du Prince, & s'eſtiment Martyrs auſſi-bien que ceux qui meurent combatant contre les ennemis de leur loi. Toutefois en ce tems-ci il y en a pluſieurs qui ne ſont point ſi ſots, & il me ſemble qu'ils commençent depuis quelque tems à ſe détromper de ce prétendu martyre; car on ne voit plus qu'ils reçoivent d'un viſage ſerain de telles nouvelles, d'où vient qu'il y a ordinairement des rebellions en Aſie, qui ne ſont faites que par des Bachas mal-contens, qui ſavent que leurs ennemis leur ont fait préparer la mort à leur arrivée à Conſtantinople : ils font de grandes armées en fort peu de tems; ſe trouvant aſſez de gens qui prennent parti, quand il n'y a qu'à courir la campagne; ils ravagent tout, viennent juſqu'aux portes de Conſtantinople, y jettent la terreur, & puis en les faiſant Viſirs on

Cauſe des rebellions ordinaires d'Aſie.

leur fait tomber les armes des mains, & peu après la tête de ſur les épaules; c'eſt un piége où ils tombent tous; car on ſe ſert ordinairement de cette Charge pour amorcer les rebelles, & les attirer à Conſtantinople.

Huſſein Bacha.

Toutefois Huſſein Bacha, qui a ſi long-tems commandé les Turcs en Candie, ne ſouhaitoit aucunement la charge de Viſir; car quoi qu'on la lui offrit pluſieurs fois, jamais il ne l'accepta, voiant fort bien qu'on lui vouloit donner cette Charge exprès pour le tirer de l'Ile de Candie, où il étoit aimé de la milice & des gens du païs, & en tiroit un grand revenu, y étant abſolu; de ſorte qu'il donnoit quelque jalouſie au Grand Seigneur, & il ne doutoit point que dès qu'il ſeroit hors de cette Ile, on ne lui coupât le cou; & néanmoins avec toute ſa prévoiance, il eſt enfin tombé dans le piége, après l'avoir évité pendant pluſieurs années.

Cauſe principale pourquoi les Grands affectent d'être Grands Viſirs.

Mais pour revenir à la charge de grand Viſir, voiant comme ils courent tous avidement après cela me fait croire ce que pluſieurs Turcs m'ont dit, qu'ils la ſouhaittent principalement pour goûter la douceur qu'il y a de ſe vanger de ſes ennemis; auſſi voit-on qu'un premier Viſir à ſon avenement à cette Charge, fait couper pluſieurs têtes; mais il en doit attendre autant de moment en moment; quand il va au Serrail, il doute

s'il

s'il en reviendra. Cependant le grand Visir dernier mort a exercé sa Charge durant quelques années, & y a fini ses jours par mort naturelle. Pour cela il faut une grande prudence & avoir des amis de tous côtez, mais principalement dans le Serrail, où il fait bon avoir la protection de la mere du Grand Seigneur, & celle des Sultanes favorites, par le moien des Eunuques, desquels l'amitié est aussi fort considérable, le Kzlar Agasi ou Gardien des filles, & quelques autres aiant très-grand credit auprès du Grand Seigneur, toutes ces amitiez s'acquierent par presens. Après le grand Visir, les autres Visirs sont les principaux membres & Ministres du Conseil, quoi qu'ils fassent presque ce que veut le grand Visir. Les autres principales charges sont les Cadilesquers, qui veut dire proprement Juges d'armées, ce sont comme des Surintendans de la Justice, car ils sont souverains Juges, tant des affaires de guerre que civiles. Il n'y avoit autrefois que deux Cadilesquers, l'un de la Natolie, l'autre de la Romelie ou Grece d'Europe: mais après que Sultam Selim eut conquis l'Egypte, il en créa un troisiéme, qui est le Cadilesquer d'Egypte: ils ont au dessous d'eux les Cadis, qui sont Juges & comme Baillifs ou Prévôts, c'est devant eux que se plaident

Amitiez s'acquierent par présens.

Cadilesquers, c'est-à-dire, Juges d'armées.

Baillifs ou Prévôt.

dent les differens ordinaires, c'eſt devant eux que ſe font les mariages, c'eſt devant eux qu'on donne la liberté à un eſclave, & ils en font les billets qu'ils appellent Heudgets ou decrets. Ce ſont les Cadileſquers qui nomment les Cadis, qui doivent en-ſuite être approuvez du Grand Seigneur. La charge de Capitaine Bacha ou Admiral eſt encore fort conſidérable, car il eſt le maître des armées de mer, on l'appelle auſſi Degniz Beglerbey, c'eſt-à-dire, Beglerbey de la mer. Il y a pluſieurs autres charges de grande autorité, qu'il ſeroit trop long de rapporter toutes ici, ſuffiſant d'avoir nommé les principales. Toutes ces Charges changent fort ſouvent de Maîtres, & en l'eſpace de huit mois que je fus à Conſtantinople, il y eut trois Mouftis, trois premiers Viſirs, & trois Capitaines Bachas. Les enfans de ces gens ſouvent n'en ſont pas plus riches, la fortune paſſée de leur pere ne leur ſervant de rien: car comme en les privant de leurs Charges on leur ôte ordinairement la vie, le Grand Seigneur prend auſſi tous leurs biens, s'appropriant tout le bien des criminels.

Heudgets, billets qu'on donne aux Eſclaves lorſqu'on les met en liberté. Capitaine Bacha ou Admiral.

CHA-

CHAPITRE XLVII.

DU DIVAN OU CONSEIL DU Grand Seigneur.

LE mot de Divan ne se prend pas seulement pour cette estrade qui est au bout des sales, relevée d'un demi-pié ou d'un pié, & couverte d'un tapis, dont j'ai parlé; mais encore pour le conseil & assemblée qui se fait en certains jours des Visirs & autres Officiers, pour deliberer de plusieurs affaires. Ce Divan se tient reglement quatre jours de la semaine; savoir le Samedi, le Dimanche, le Lundi & le Mardi, dans une sale destinée pour cela en la seconde cour du Serrail Les Visirs & tous ceux qui y doivent être ne manquent pas de s'y trouver dès le grand matin; ceux qui y ont séance, sont les Visirs, les Cadilesquers, les Beglerbeys ou Vice-Rois, le Nischangi qui est le Garde des Seaux, car il seelle toutes les expeditions, les Defterdars ou Intendant des Finances, & quantité d'Ecrivains ou Greffiers qui font sur le champ toutes les écritures; le Capidgi Bachi & le Tchiaoux Bachi gardent l'entrée de cette sale: là dedans se resolvent les affaires d'Etat, on y decide tous les procès de conséquence en dernier ressort, car chacun y est écouté, de quelque condition, nation,

Ce que c'est que Divan.

Jours du Divan.

Officiers du Divan, Visirs, Cadilesquers, Beglerbey, Nischangi, Defterdats.

& religion qu'il ſoit, & le plus pauvre homme a la liberté de demander lui-même juſtice au Viſir, & lui delivrer ſa requête, laquelle le Viſir, aiant fait lire, il donne Sentence ſelon la juſtice de la cauſe. Si le procès eſt pour debte, le Viſir en étant requis, envoie un Tchiaoux, qui amene le debiteur en juſtice, & le créditeur faiſant venir ſes témoins qui doivent être au moins deux, le debiteur eſt obligé de le païer ſur le champ, où il eſt mené en priſon, & y demeure juſqu'à ce qu'il l'ait païé. Si c'eſt pour meurtre, les accuſateurs aiant de bons témoins, ou condamne le criminel à la mort: & toutes ces choſes ſe font avec tant de diligence, qu'une affaire eſt tout auſſi-tôt propoſée, conſultée, jugée & executée, & un procès ne ſera jamais de quatre ou cinq jours ſans qu'il y ait ſentence donnée ou pour l'un ou pour l'autre, encore cette prolongation n'arrive-t-elle que quand l'affaire eſt bien difficile, & ainſi les parties ne ſont point obligées de manger tout leur bien à plaider, comme on fait autrepart: & il ne faut pas craindre qu'il s'y paſſe quelque injuſtice; car au haut de la muraille de cette ſale proche le plancher, il y a une fenêtre avec une jalouſie fermée d'un crêpe noir, de laquelle le Grand Seigneur voit & entend quand il veut, tout ce qui ſe fait ou ſe dit dans le Divan, ſans être apperçû; de ſorte que les

Brieveté de la Juſtice chez les Turcs.

Juges

Juges ne ſachant ſi le Grand Seigneur eſt à la fenêtre ou non, ils ſe gardent bien de faire une injuſtice, qui leur coûteroit auſſi-tôt la vie, ſi le Grand Seigneur le ſavoit, & ils lui rapportent fidellement tout ce qui s'eſt paſſé dans le Divan. Un peu au delà proche du Divan eſt le hazna ou tréſor, où ſe met le revenu du Grand Seigneur; on l'ouvre tous les jours de Divan, mais auparavant le Tchiaoux Bachi en leve le ſeau, regardant s'il eſt entier; & lorſqu'on a tiré du dit hazna ce qu'on vouloit en tirer, ou qu'on y a mis ce qu'on avoit à y mettre, on le referme, puis le Viſir donne ſon ſeau au Thiaoux Bachi; qui en va ſeeller la ſerrure dudit tréſor. Pendant que le Divan ſe tient, l'Aga des Janiſſaires eſt introduit devant le Grand Seigneur par le Capidgi Bachi & le Thiaoux Bachi; cet Aga rend au Grand Seigneur raiſon de ſa Charge, puis il s'en retourne. Après lui on introduit à la même maniére le Spahiler Agaſi, puis les Cadileſquers, puis tous les Officiers du Divan, & enfin les Viſirs, & s'il y a quelque Ambaſſadeur à introduire, il eſt introduit après les Viſirs: Tous ces Officiers vont ainſi tous les jours de Divan rendre raiſon au Grand Seigneur de ce qu'ils ont fait, & nul d'eux ne ſe peut promettre d'en rapporter ſa tête, car pour peu de choſe le Grand Seigneur les fait étrangler ſur le champ.

Hazna Tréſor du Grand Seigneur.

Aga des Janiſſaires.

Spahiler Agaſi.

CHAPITRE XLVIII.

DE LA POLICE DES TURCS, de la monoie, & des poids de Constantinople.

LEs Turcs aiment tant l'ordre en toutes choſes, qu'ils n'omettent rien pour le faire garder, & parce que la Police eſt une des principales choſes qui ſervent à le maintenir, ils ont un ſoin particulier de la faire obſerver exactement; de ſorte que toutes choſes y ſont en abondance & à bon marché; là on ne vend point les poids verts ou autres fruits nouveaux au poids de l'or, comme on fait en ces païs-ci; les choſes s'y vendent toûjours à prix très-raiſonnable, & celui qui a pris la peine de faire venir des fruits de bonne heure a le ſeul avantage d'en avoir plutôt de l'argent que les autres: s'il ſe trouvoit quelqu'un qui voulût vendre ſa marchandiſe trop cher à un Turc, il ſeroit bien frotté, ou bien il ſeroit accuſé en Juſtice, & auroit des coups de bâton, & païeroit encore l'amende; c'eſt pourquoi il y a des Officiers qui ont ſoin d'examiner les poids de ceux qui vendent des marchandiſes, leſquels font tous les jours leur tour, & s'ils trouvent quelqu'un qui aie des poids trop légers, ou qui vende ſa marchandiſe trop cher, ils ne manquent

quent pas de lui faire donner ſur le champ des coups de bâton ſous la plante des piez, & leur font encore païer l'amende: de ſorte que craignant tous ce châtiment ils vous donnent toûjours quelque choſe par deſſus le poids;& ainſi on peut envoier un enfant au marché, pourvû qu'il ſache demander ce qu'il veut avoir, car perſonne n'oſeroit le tromper, & quelquefois les Officiers de la Police le rencontrant, lui demandent pour combien il a de marchandiſe, & la peſant, voient s'il n'a point été trompé, car s'il a été trompé, ils le menent avec eux pour châtier le vendeur. J'ai vû donner des coups de bâton ſous la plante des piez à un homme qui vendoit de la nége à cinq deniers la livre, à cauſe que ſon poids n'étoit pas tout-à-fait juſte. Un autre aiant vendu pour un double d'oignons à un enfant, les Officiers de la Police aiant rencontré cet enfant, & trouvant qu'on ne lui en avoit pas donné aſſez, ils allerent chez cet homme & lui donnerent trente coups de bâton. Ils ont encore une autre punition pour les vendeurs à faux poids qui me ſemble moins rude, mais plus honteuſe en ce qu'elle eſt plus publique; c'eſt qu'ils lui mettent au cou deux planches, qui ſe joignant fort bien, ſont échancrées en ſorte par le milieu, qu'elles font un trou rond, par où eſt paſſé le cou de cet homme, ces planches peſent cent livres &

Peine des faux vendeurs.

Autre punition des faux vendeurs.

& ſont pleines de ſonnettes, on le fait ainſi promener par la ville, afin qu'il ſoit connu de tout le monde qui ſe moque de lui. Quand aux deſordres & querelles qui peuvent arriver dans les ruës; chacun eſt obligé de les empêcher, & afin d'y intereſſer plus le public il y a une loi reçuë qui les y engage: c'eſt que ſi on trouve dans la ruë quelque mort Chrêtien, Turc ou Juif, & qu'on ne ſache qui la tué; on fait païer le ſang à ceux devant la porte deſquels on trouve le mort; & le prix arrêté du ſang d'un homme c'eſt cinq cens piaſtres, ou 45000 âpres, ainſi chacun a interêt d'empêcher qu'il n'y ait du bruit devant ſa maiſon, ou au moins de remarquer ceux qui le font, cela s'obſerve fort exactement pour les Turcs; mais pour les Chrêtiens, on y fait ſouvent des injuſtices. Lorſque j'étois à Conſtantinople, un pauvre Grec aiant rencontré dans Galata des Turcs ſortant du cabaret, qui lui demanderent des fleurs qu'il tenoit dans ſa main; & en aiant donné à l'un & refuſé a l'autre, lui diſant qu'il ne lui en reſteroit point, ce pendart donna à ce pauvre Grec un coup de cangiar dans le corps, puis s'enfuit. Cela étant arrivé devant les Jacobins, ce pauvre miſerable fut tout auſſi-tôt porté dans leur Cour pour y être ſecouru, mais à peine y fut-il, qu'il expira, ce qui aiant été ſû en même tems par le Vaivode ou Baillif de Galata, il envoia

Prix du ſang d'un homme qui à été tué devant la porte de quelqu'un.

Vaivode.

envoia demander à ces pauvres Religieux & à un marchand François demeurant vis-à-vis d'eux le ſang de cet homme, mais par bonheur pour eux, on étrangla ce Vaivode quatre ou cinq jours après, & ils n'avoient pas encore donné l'argent ; de ſorte qu'ils en furent quittes pour la peur ſeulement. Pour éviter qu'il n'arrive des deſordres de nuit, il eſt défendu à qui que ce ſoit d'aller par les ruës ſi-tôt que le jour eſt fini, ſi ce n'eſt durant le Ramadan & ſi le Souſ-Bachi, qui eſt comme le Prévôt ou Chevalier du Guet, & qui doit marcher toute la nuit, rencontre quelqu'un, il le mene au Cadi qui l'interroge quel il eſt, puis étant connu, on le mene en priſon, & gare les coups de bâton le lendemain matin, & l'amende au bout, s'il ne donne de bonnes raiſons pourquoi il étoit dehors à telles heures, & même quand il n'y auroit point de coups de bâton, c'eſt un des-honneur d'avoir été arrêté la nuit dans les ruës.

On ne va point de nuit par les ruës à Conſtantinople.

Souſ-Bachi.

Il me ſemble à propos de dire ici de quelle monoie on uſe à Conſtantinople. Le ſequin Turc vaut deux piaſtres, celui de Veniſe vaut dix âpres davantage, la piaſtre ou picade 58. ſols vaut ordinairement 90. âpres, & quelques fois 80. ſeulement. L'aſlanie vaut 80. âpres, & lorſque la piaſtre ne vaut que quatre-vingts âpres, l'aſlanie ne vaut que ſeptante-cinq âpres : ces aſlanies ſont de ces riche-

Monoie de Conſtantinople.

Sequin Turc.

Piaſtre.

L'Aſlanie.

richedales d'Allemagne, qui ont d'un côté un Lion, & pour cela elles ſont appellées aſlanies du mot Turc aſlan, qui veut dire Lion. L'iſolette vaut 55. âpres. Les âpres ſont de petites piéces d'argent, qui n'ont autre marque que le nom du Grand Seigneur, elles valent environ huit deniers la piéce, mais il s'en trouve beaucoup de fauſſes, & il y faut bien prendre garde; de ſorte que pour faire un païement de trente ſols, il faut demi-quart d'heure à les examiner toutes l'une après l'autre, mais il faut des journées entiéres pour de gros païemens! Pour faire cela plus commodément, ils comptent les âpres ſur des planchettes faites exprès, qu'ils appellent Tahhta, où il y a un rebord, de crainte qu'elles ne tombent, excepté à un bout qui eſt en étreciſſant, par lequel on les verſe dans la bourſe, il y en a à peu près de même chez les financiers & banquiers en France, on choiſit là deſſus toutes les bonnes, & on met à part les méchantes. Ils ont auſſi des piéces de deux âpres, trois, quatre, cinq, ſix, dix âpres; & c'eſt là toute la monoie d'argent qu'ils batent à Conſtantinople; de ſorte que les païemens ne ſe font preſque point d'autre monoie. Il y a à l'âpre ſix quadrains, qui ſont des piéces de cuivre grandes comme des doubles: il y a auſſi des demi-quadrains, qu'on appelle mangours; quand ils diſent une

L'iſolette. Apres.

Tahhta eſpece de planchetes dont ſe ſervent les Turcs pour compter.

Quadrains.

ne bourſe, ils entendent cinq cens piaſtres, ou quarante cinq mille âpres, qui eſt la même choſe. Quand aux poids, le cantar eſt de cent cinquante rottes, la rotte eſt de douze onzes, l'onze ſont douze dragmes, la dragme ſont ſeize quirats, le quirat ſont quatre grains, le medical eſt une dragme & demi, l'oque ſont 400. dragmes; de ſorte que l'oque vaut trois rottes moins deux neuviémes.

Cantar, Rotte. Dragm. Quirat. Medical. Oque.

CHAPITRE XLIX.

DES CHATIMENS ET GENRES de mort en Turquie.

LEs châtimens les plus ordinaires en Turquie ſont les coups de bâton, ou ſous la plante des piez ou ſur les feſſes : on les donne ſous la plante des piez de cette ſorte; ils ont un gros bâton percé en deux endroits vers le milieu, y aiant un bon pié & demi d'un trou à l'autre, & par ces deux trous eſt paſſée une corde; on fait mettre à terre celui qu'on veut bâtonner, & on lui paſſe les piez entre cette corde & ce bâton, & deux hommes prennent le bâton chacun par un bout, & tirent auſſi chacun un bout de la corde, afin qu'il ne remuë point les piez, qui ſont pris entre la corde & le bâton, & hauſſant fort le bâton lui tiennent la plante des piez fort haute : de ſorte qu'il n'a point de force à ſe mouvoir, ne ſe ſoutenant que ſur les épaules, & deux

Sortes de châtimens en Turquie. Façon de donner les coups de bâton ſous les piez.

deux autres hommes tenant chacun un bâton ou baguette de la grosseur du petit doigt, frappent dessus les plantes des piez du misérable l'un après l'autre comme des Marêchaux sur l'enclume, les comptant tout haut à mesure qu'ils frappent, jusqu'à ce qu'ils en aient donné autant qu'en a ordonné celui qui en a le pouvoir, ou qu'il ait dit assez. Le roulement des yeux du patient témoigne que ce supplice est cruël, & il y en a qui sont après cela plusieurs mois sans pouvoir marcher, principalement lorsqu'ils en ont reçû, ou comme ils disent, mangé trois ou quatre cens, mais pour une trentaine ils n'en sont point incommodez. Quand on les donne sur les fesses, on les fait coucher sur le ventre & on les frappe par dessus le caleçon, de même que sur la plante des piez; quelquefois on leur en donne jusqu'à cinq ou six cens, mais c'est le plus, & lorsqu'un homme a été ainsi traité, il lui faut couper avec le razoir beaucoup de chair meurtrie & enflée, de peur que la gangrenne ne s'y mette, & il est obligé de garder le lit cinq ou six mois sans se pouvoir lever sur son séant; c'est de cette sorte qu'on bat les femmes quand elles l'ont merité, mais jamais sous la plante des piez. Ils usent fort souvent de ce châtiment, & pour peu de chose, & quelquefois comme j'ai deja dit, ils font païer les coups de bâton à celui qui les à re-

Coups de bâton sur les fesses.

Châtiment des femmes.

reçûs à tant pour chaque coup. Les maîtres ne châtient pas autrement leurs valets & esclaves, que par des coups de bâton sous la plante des piez, qu'ils leur font donner à la moindre faute qu'ils commettent, aussi sont-ils merveilleusement bien servis, vous voiez en leur présence des valets tout un jour droits comme des statuës contre une muraille, les mains croisées sur le ventre, attendant les commandemens de leur maître, & au moindre clin d'œil ils sont obéïs. Les maîtres d'Ecoles punissent aussi leurs Ecoliers de coups de bâton sous la plante des piez, au lieu du fouët qu'on donne en Chrêtienté. Quand aux supplices dont ils punissent ceux qui ont merité la mort, c'est de pendre, décoller, empaller, ou jetter au ganche; quand ils menent quelqu'un pour être pendu, s'ils rencontrent par le chemin un Chrêtien, ils le font servir de bourreau, & une fois un marchand François s'y trouvant engagé, & ne pouvant en aucune façon l'éviter fit ce qu'on lui ordonnoit, & après en avoir expedié deux qu'il y avoit à pendre, demanda s'il n'y en avoit plus, dont les Turcs furent tellement indignez; qu'ils lui jetterent des pierres, disant que ce Chrêtien les voudroit avoir tous pendus, & il fit bien de se sauver. Pour couper la tête ils y sont fort adroits, & ils ne manquent point leur coup. Pour la façon d'em-

Les Turcs bien servis.

Châtiment des Ecoliers.

Genre de mort des criminels.

Chrêtiens servent de Bourreaux.

d'empaller, j'en parlerai ailleurs, parce que ce ſupplice ſe pratique peu à Conſtantinople.

Ganche eſpece de ſupplice.

Quand au ganche, c'eſt une eſtrapade fort haute, garnie en pluſieurs endroits de crochets de fer fort pointus, tels que ceux des bouchers. Après qu'on a guindé en haut le criminel, on le laiſſe tomber, & comme il ne manque jamais d'être accroché en tombant, s'il l'eſt par le milieu du corps, il n'eſt pas des plus mal-heureux, car il meurt tout d'un coup, mais ſi le crochet l'attrape par quelque autre part, il languit quelquefois là trois jours, & enfin meurt enragé de douleurs, de faim & de ſoif. Ce tourment a été trouvé ſi cruël, que les Turcs le pratiquent ſort rarement; ils brûlent vifs les reniez qui retournent au Chriſtianiſme, leur mettant un ſac plein de poudre au col, & une callotte poiſſée ſur la tête. Mais les Chrêtiens qui ſont ou diſent quelque choſe contre la Loi de Mahomet, ou qui ſont ſurpris avec une femme Turque, où bien qui entrent dans une Moſquée, ſont empallez, quoi qu'il y ait néanmoins quelques Moſquées où les Chrêtiens peuvent entrer à certaines heures. Il y a encore pluſieurs cas pour leſquels ont fait mourir les Chrêtiens, s'ils ne ſe font Turcs, car un Chrêtien peut racheter ſa vie en ſe faiſant Turc, quelque crime qu'il ait commis, mais les Turcs n'ont point de remede pour ſauver la leur.

CHA-

CHAPITRE L.

DE LA MILICE DU GRAND Seigneur.

AYant parlé du Grand Seigneur, & de ſes principaux Officiers, il faut maintenant dire qu'elles ſont ſes forces qui lui ont acquis une ſi grande puiſſance & qu'il augmente tous les jours aux dépens de ſes voiſins Le Grand Seigneur entrêtient toûjours ſa Milice, ſoit en paix ſoit en guerre, & elle eſt exactement païée tous les deux mois, il a de l'infanterie & de la cavalerie. L'infanterie eſt de pluſieurs ordres; il y a premiérement les Capidgis ou portiers, qui ſont comme les archers & gardes de la porte du Grand Seigneur; Capidgi vient de Capi, qui veut dire porte. Ces gens gardent les portes du Serrail, & ils ſont à l'entour du Grand Seigneur quand il donne audience, & ce ſont eux-mêmes qui introduiſent les autres perſonnes devant le Prince, & qui les tiennent par les bras pendant qu'ils y ſont: quand le Grand Seigneur veut avoir la tête de quelqu'un qui eſt hors de Conſtantinople, il l'envoie querir par un Capidgi; ils ſont 3000. en tout, & ont un Chef appellé Capidgi Bachi, quoi que quelquefois il y en ait plus d'un, ſelon qu'il plaît au Grand Seigneur; leur coiffure eſt un

Capidgis ou portiers.

Coiffure des Capidgis.

bonnet avec un cône ſur le front, long de demi-pié, attaché au bonnet. Les Solaques ſont auſſi de l'infanterie, ce ſont les archers de la garde du corps, car ils ſont autour du Grand Seigneur quand il va par la ville. Ces gens allant en céremonie, portent un Doliman à manches pendantes, retrouſſé à la ceinture, de ſorte qu'on voit leurs chemiſes, qui ſont toûjours belles & propres; leur bonnet eſt de belle étoffe, finiſſant en pointe, où ſont attachées des plumes en forme de crête; ils ont l'arc paſſé au bras, & le carquois plein de fléches ſur l'épaule droite, toûjours prêts à tirer leurs fléches s'il en eſt de beſoin On les appelle Solaques, c'eſt-à-dire, gauchers, à cauſe que quand ils doivent tirer leurs fléches, ceux qui ſont à la droite du Grand Seigneur, tirent la corde de l'arc de la main gauche, pour ne pas tourner le dos au Grand Seigneur. Mais les principaux ſoldats de l'infanterie ſont les Janiſſaires, qui ſont en partie enfans de tribut, (quoi qu'on en tire peu à préſent) on les amene à Conſtantinople, & on enferme les plus ſpirituels durant ſept ans dans des Serrails où ils apprennent leurs exercices, & ſelon qu'ils ont de l'eſprit & du courage, on les avance dans les charges, mais ceux qui ſont les plus groſſiers, on les fait Janiſſaires, ou Aagemoglans, ou Boſtangis. Cette recolte ſe fait de cinq ans en

Solaques vieux ſoldats, qui doivent ſucceder aux Officiers.

Solaque gaucher.

Janiſſaires.

en cinq ans. Les Janiſſaires ſont donc partie enfans de tribut, partie reniez volontaires, dont il y a grand nombre, & peu de Turcs naturels. Cette milice fut premiérement inſtituée par Othman ou Oſman Fils d'Ortogule premier Empereur des Turcs. Ce corps eſt ſi puiſſant tant pour le grand nombre (car outre les Janiſſaires de la Porte, qui ſont douze milles ; & qui ſont diſperſez par toutes les Provinces de l'Empire, il y en a encore beaucoup d'autres, & en très-grand nombre) que pour les privileges qui leur ont été accordez autrefois, comme auſſi pour la grande union qui eſt entr'eux, s'appellant freres, & ne ſouſfrant point qu'on offenſe le moindre de leur corps, qu'ils font tout ce qu'ils veulent, & perſonne que leurs Officiers n'oſe lever la main ſur eux ſur peine de la vie; de ſorte qu'il ſemble qu'ils ſoient ſacrez, & aſſûrement je ne ſai aucun ordre de milice dans le monde qui ſoit autant reſpecté, car il n'y a point de richeſſes qui puiſſent ſauver la vie à un homme qui a batu un Janiſſaire. Comme ils peuvent battre, toutefois avec juſtice, toute ſorte de monde, & que perſonne n'oſeroit les toucher, les Ambaſſadeurs & les Conſuls en ont quelques-uns chez eux qui marchent devant eux, & quand un Franc veut aller par la ville ou à la campagne ſans crainte d'être mal-traité, il prend avec lui un Janiſſaire de

Inſtitution des Janiſſaires.

l'Ambaſſadeur, ou le premier venu, qui moiennant quelques âpres qu'on lui païe au retour, va devant avec un bâton à la main, dont il frotte bien ceux qui oſent ſeulement regarder le Franc de travers. L'habit des Janiſſaires n'eſt pas different de celui des autres Turcs, mais ils ſont coiffez autrement, car ils couvrent leur tête d'une coiffure pendante par derriére, faite comme une manche de caſaque, dans le bout de laquelle ils ont leur tête, & l'autre bout décend par derriére ſur leurs épaules comme un grand chaperon. Ils ont ſur le front un cône long de demi-pié, attaché à cette coiffure, lequel eſt d'argent doré; & garni de fauſſes pierreries. Cette coiffure s'appelle Zercola, & c'eſt leur coiffure de céremonie; mais ordinairement ils ſe coiffent d'un bonnet de laine avec un ruban entortillé d'une façon particuliére aux Janiſſaires: leur païe eſt de deux, trois, quatre, cinq ou ſix âpres par jour, les uns plus, les autres moins, & outre leur païe ils ont tous les ans une piéce de drap: quand il y a un Grand Seigneur nouveau, on augmente leur païe d'une âpre. Les Janiſſaires de la Porte, qui comme j'ai dit ſont au nombre de douze mille, demeurent en deux auberges contenant cent ſoixante chambres, & ils ſont en chaque chambre trente, quarante ou cinquante: ceux qui veulent

Coiffure des Janiſſaires.

Zercola coiffure de céremonie pour les Janiſſaires.

Païe des Janiſſaires.

Logement des Janiſſaires.

lent loger autrepart, le peuvent, mais ils ſont toûjours d'une telle chambrée; de ſorte qu'ils ſont partagez en chambrées, qu'ils appellent Oda, & chaque chambrée a trois Officiers, un Oda Bachi, c'eſt-à-dire, chef de la chambre, un Tchorbadgi, qui eſt un Capitaine, & un Vikil Hardge, qui veut dire le dépenſier: les Tchorbadgis portent un bonnet de belle étoffe, avec de belles grandes plumes, diſpoſées en forme de crête, juſtement comme les Solaques; au deſſus de ceux-là eſt le Kiaya Bey, ou Lieutenant Géneral des Janiſſaires; & par deſſus lui eſt l'Aga des Janiſſaires, qui eſt le Général de tous les Janiſſaires, & eſt Muteferaca; mais il n'a pas le pouvoir d'en punir un dans ſon logis, ſeulement quand quelqu'un demande juſtice d'un Janiſſaire, il s'enquête de quelle chambre il eſt, puis envoie querir ſon Oda Bachi, à qui il le livre entre les mains, celui-ci le mene à ſa chambre, où il le fait punir la nuit, car on ne peut battre ni faire mourir les gens de guerre en public; s'il n'a pas merité la mort, on lui donne des coups de bâton ſous les piez, & s'il a merité la mort, on l'étrangle la nuit, puis on le met dans un ſac, & on le jette dans la mer, il en eſt ainſi de tous les gens de guerre. Il y a encore les Azapes, qui ſont comme de vieilles bandes, & qui proprement ſont pionniers, ils ont été inſtituez avant les Janiſſaires, cependant

Oda. Oda Bachi. Tchorbadgi, Vikil Hardge, Officiers.

Kiaya Bey Lieutenant Géneral des Janiſſaires.

Aga des Janiſſaires eſt le Colonel de l'Infanterie. Façon de châtier un Janiſſaire.

Azapes, vieilles bandes.

dant ils leur sont superieurs: il y a encore plusieurs autres Soldats d'Infanterie, comme les Dgebegis ou Cuirassiers, Topdgis ou Canonniers, & autres; mais aiant parlé des principaux, je passerai à la Cavalerie, & premiérement aux Tchiaoux, qui sont presque semblables aux Exempts des gardes, leur office est fort honorable, car ils exécutent presque tous les commandemens du Grand Seigneur & de ses Bachas, & ce sont eux qu'on envoie en Ambassade chez les Princes étrangers, ils portent des bonnets qui ont plus d'un pié de diamêtre, ils ne sont pas pourtant tout ronds, mais longs & plats par en haut. Cette sorte de bonnet est le bonnet de céremonie des gens les plus qualifiez, même du Grand Seigneur, & des Bachas; leur Chef s'appelle Tchiaoux Bachi: les Muteferacas sont tous gens de qualité, & ce sont autant de morte païes, car ils ne sont point obligez d'aller à la guerre, si le Grand Seigneur n'y va en personne, il est le Chef des Muteferacas, & il faut être Muteferaca, pour avoir le gouvernement d'une place; outre tous ceux-là, il y a encore les Espahis, qui sont les simples Cavaliers, où les Chevaux Legers, mais ils sont de deux sortes, car les uns reçoivent la païe tous les deux mois, aussi-bien que les autres gens de guerre; & cette païe sera de quinze, vingt, quarante âpres, les uns plus, les autres moins; ils sont divi-

Dgebegis ou Cuirassiers. Topdgis ou Canonniers. Tchiaoux.

Muteferacas.

Le Grand Seigneu est le Chef des Muteferacas

Espahis.

Païe des Espahis.

divisez en six régimens, dont chacun a un drapeau de couleur differente, & chacun de ces regimens a son Chef, qu'ils appellent Buluk Agasi; les autres au lieu de solde ont un Timar, qui est comme une commanderie, car c'est une pension ou revenu qu'on leur assigne sur des terres de conquête & on appelle ces gens-là Timar Espahi, c'est-à-dire, Espahis de Timar. Ils sont encore en grand nombre, obéïssant au Sangiac Bey du quartier où est leur Timar (Sangiac Bey, c'est comme Baron ou Marquis) mais peu de ceux-ci demeurent dans la ville, ils sont la plupart dispersez à leur Timar, & sont obligez de servir le Grand Seigneur avec tant de Cavaliers, plus ou moins selon la valeur de leur Timar, quand ils en sont requis. Le Grand Seigneur herite de tous ces gens-là, & géneralement de tous ceux qui ont sa païe, quand ils meurent sans enfans, mais s'ils laissent des filles, il ne prend que les deux tiers de l'héritage & succession du mort, tenant lieu de fils.

Buluk Agasi. Timar. Timar. Espahi. Sangiac Bey, c'est à dire, Seigneur de drapeaux.

CHAPITRE LI.

DE LA FACILITE DU GRAND Seigneur à lever de grandes armées, & les faire subsister.

De ce que j'ai dit ci-dessus, il est aise de voir comment le Grand Seigneur peut mettre sur pié en peu de jours une ar-

mée de deux ou trois cent mille hommes, car quand il veut faire la guerre il n'a qu'à donner l'ordre à tous ceux qui ont païe; qui ne manquent pas aussi-tôt l'ordre reçû, de se préparer à faire ce qu'on desire d'eux: cela fait deja bien du monde; car il y a une bonne partie des sujets du Grand Seigneur qui ont païe. Outre cela il envoie ordre aux Bachas ou Gouverneurs de Provinces de le venir trouver: ils y viennent au plutôt avec une grande suite de domestiques, qui sont autant de soldats, & même ils amenent quelque fois une partie de la milice de leur gouvernement, s'ils en ont l'ordre. Les Sangiacs y viennent avec leurs Timar Espahis, & beaucoup de Cavaliers y menent des valets, qui bien loin d'embarrasser, comme ils font ordinairement dans les armées Chrêtiennes, servent fort utilement. Pour ce qui est de les mener à la campagne, & de les faire subsister, cela leur est fort facile, car ils ont peu de bagage, & ne craignent point la fatigue. Ils vivent de fort peu de chose; pourvû qu'ils aient du ris, un peu de pain, de l'eau, du cahvé & du tabac, ils font aussi grande chere que quand ils sont chez eux, & quand quelqu'une de ces choses leur manque, ils prennent patience, & ne font pas comme les Chrêtiens qui sont perdus dès que le vin ne les suit plus; aussi leurs armées ne perissent-elles jamais de faim, outre qu'on

Ordre pour lever une armée.

Bachas ou Gouverneurs de Provinces.

Subsistance des troupes.

leur apporte toute ſorte de vivres de tous les côtez, car comme ils païent fort exactement ce qu'ils prennent, & ne font aucun deſordre, ni ne volent par la campagne, on apporte tout au camp comme à un marché ordinaire; même quand les Turcs ont guerre contre les Perſans, les Marchands paſſent ſûrement d'un païs & d'une armée à l'autre, pour trafiquer, ſans crainte d'être dévaliſez. Sultan Murad mena à Bagdad, une armée de ſix ou ſept cent mille hommes, d'autres diſent neuf cent mille tant Cavaliers que Fantaſſins, il falut paſſer par des deſerts, & cependant ſon armée ſubſiſta fort bien par ſon bon ordre: il ne coûte pas plus au Grand Seigneur d'entretenir ſon armée en tems de guerre qu'en tems de paix, car il ne nourrit que ſes Soldats, & les Bachas & autres officiers nourriſſent ceux qu'ils ont amenez; mais ce n'eſt pas la quantité ſeule qui leur fait gagner tant de batailles, & prendre des villes, c'eſt auſſi la valeur & la force de ces Soldats, qui ne ſe laiſſant point abatre à la fatigue, ſont toûjours prêts de combattre contre l'ennemi pour frais qu'il ſoit; & quand ils ſont à la bataille ils combattent comme des Lions, ſe faiſant plutôt hacher en piéces, que de reculer à moins que leur ennemis ne ſoient beaucoup plus qu'eux: mais ce qui les rend principalement ſi courageux, c'eſt la grande foi qu'ils

ont au deſtin, car ils croient fermement que s'ils ont à mourir aujourd'hui, ils mourront auſſi-bien dans leur chambre qu'à l'armée; & que ſi leur jour n'eſt pas arrivé, cent mille hommes ne leur ſauroient ôter la vie, à cauſe qu'il eſt dit dans l'Alcoran, que l'homme ne peut mourir avant ſon heure; & perſonne ne la peut retarder : encore moins prolonger ni accourcir ſa vie, que ſuivant ce qui eſt écrit dans le livre, ſur quoi ils ont un proverbe, qui dit que ce qui eſt écrit ſur le front arrivera : car ils diſent que nous avons chacun nôtre deſtin écrit ſur nôtre front. Cette croiance les fait s'expoſer ſans aucune crainte à toute ſorte de dangers, elle les empêche même d'aprehender la peſte; de ſorte qu'ils ne craignent point d'aprocher, ni de toucher un peſtiferé, voire de mettre ſes habits ſur leur corps dès qu'il eſt mort. Ils ont encore un autre motif d'être vaillans, qui eſt le zèle de leur religion, car ils ſont fort zèlez, & hazardent volontiers leur vie pour ſa défenſe ou ſon accroiſſement, croiant mourir Martyrs quand ils meurent en combatant contre les ennemis de leur loi, & joüir enſuite des delices que Mahomet leur promet après leur mort : de plus, ils obéiſſent fort aveuglement à leurs Chefs, & vont où on les envoie, ſans conſiderer s'ils en reviendront, toutes ces choſes enſemble les font ſe précipiter dans les plus

grands

grands dangers de la guerre aussi gaillardement, que s'ils alloient au festin. Sultan Murad étant devant Bagdad avec une nombreuse armée, après avoir passé quelques jours sans avoir aucun avantage sur ses ennemis; enragé de trouver quelque chose qui lui resistât; & craignant de lever honteusement le siége, il assembla toute son armée, & représentant aux soldats la honte qu'ils auroient de se retirer de là sans rien faire, leur déclara qu'il vouloit y perir plutôt avec eux tous, que de retourner en son païs avec la honte de n'avoir rien fait, il ordonna qu'on donnât le lendemain un assaut general, & leur fit savoir à tous que tous ceux qui reviendroient de l'assaut avant que la ville fut prise, qu'il les tueroit de sa propre main; le lendemain on donna l'assaut, & comme chacun savoit que Sultan Murad étoit homme d'exécution, tout le monde, tant Officiers que soldats, se pressérent à qui présenteroit le premier son corps aux coups des ennemis, il en mourut un grand nombre, mais enfin ils emportérent la ville d'assaut. Outre les avantages de leur grand nombre & de leur courage, ils ont encore celui d'être bien armez, & adroits à se servir de leurs armes, car ils ont cela de particulier sur les Chrêtiens, qu'ils constituent le principal de leurs richesses en la magnificence de leurs habillemens, montures, armes, &

Harangue de Sultan Murad à son armée.

Soldats Turcs bien armez.

harnois, de quelque condition qu'ils soient, & si un misérable Janissaire qui aura quatre âpres par jour peut amasser cinquante écus, il les emploiera franchement à acheter un beau mousquet ou une belle épée; ces mousquets sont gros & de fort bon fer, qui pesent quelquefois jusqu'à quarante ou cinquante, voire soixante livres, & j'en ai vû un de quatre-vingt: ils y mettent une forte charge de poudre, & y font ensuite entrer une bale de calibre par force, avec la baguette, qui est toute de fer, après cela ils tiennent de la main droite leur mousquet appuïé contre l'épaule droite, & de la main gauche une bande de cuir, qui est atachée à un anneau au milieu du mousquet, & à un anneau proche la crosse, & avec cela ils tirent aussi droit qu'on peut faire avec un fuzil fort leger, sans que jamais leur mousquet creve: je me souviens qu'un Janissaire du Consul de France au Caire aiant une fois chargé son mousquet d'une bale de calibre; & tiré sur deux tourterelles qui étoient sur un arbre, il emporta la tête à l'une, & perça le ventre de l'autre. Pour leurs Cavaliers, quoi qu'en veulent dire quelques François qui ont été en ces païs-là, ils sont bien à cheval, ils ont les étrieux forts courts, mais ils ne laissent pas d'avoir grande mine, & de se tenir aussi fermes sur un cheval comme s'ils y étoient cloüez: je vis un jour dans le quar-

Façon de tirer le mousquet.

quartier des François un Espahi qui s'étoit enivré, & qui étoit si saoul qu'il ne se pouvoit soutenir; quand il fut sur son cheval, il fit cent caracoles, sans seulement chanceler: Ils ont aussi grand soin d'entretenir leurs chevaux, & il n'y a point de Cavalier, qui n'ait toûjours sa mesure d'avoine prête pour son cheval, & tout ce qu'il faut pour le bien panser, & pour remedier aux accidens qui lui peuvent arriver, & dès le grand matin il se leve, & le panse lui-même. Après tout cela il ne faut pas s'étonner s'ils sont si forts par terre, qu'ils viennent à bout de tout ce qu'ils entreprennent.

Soin des Cavaliers pour leurs chevaux.

CHAPITRE LII.

DE LA FOIBLESSE DES TURCS sur mer.

SI les Turcs réüssissent fort bien par terre à faire la guerre, ils ne sont sur mer ni si heureux, ni si courageux, ils y perdent toûjours, & ne remportent jamais l'avantage, que lorsqu'ils sont six contre un, ce qui vient principalement de ce qu'ils manquent d'Officiers qui entendent la marine, & qui soient propres à y commander; je n'entens pas parler des Barbaresques, qui allant perpetuellement en course, & étant la plupart reniez François, Italiens, Anglois, & Flamands, & mariniers de profession, ne sauroient

Les Turcs peu vaillants sur mer.

manquer de bien entendre la marine. Les Turcs n'entendent pas même à bien batir les vaisseaux, & quoi qu'ils y fassent travailler les esclaves Chrêtiens, toutefois ils sont si mal bâtis, qu'ils ne peuvent pas servir plus de deux ans. Pour les Saïques & autres bâtimens propres à charger de la marchandise, ils les font assez bien; mais pour ceux de guerre, ils y sont apprentifs; ils font ce qu'ils peuvent pour imiter les Galeasses Venitiennes, qui leur font tant de mal, mais ils n'en sauroient venir à bout, car leurs Galeasses, qu'ils appellent Maones, ne sont que des galeres un peu relevées; & même la Batarde ou galere capitaine aiant servi une année, l'année suivante devient Maone. Quand ils ont bâti nouvellement un vaisseau, & qu'ils le mettent en mer, tous les autres vaisseaux & les galeres s'y trouvent, & le vaisseau qu'on veut mettre en mer est couvert de Musiciens & joüeurs d'instrumens, & orné d'étendarts de tous côtez, & toute la mer du port est couverte de bâteaux de peuple: tout étant prêt, on égorge sur le vaisseau nouvellement construit plusieurs moutons, qu'on donne aux pauvres, ensuite dequoi on le fait couler en mer pendant que tous les instrumens sonnent, & que tout le peuple crie plusieurs fois Allah; quand il est en mer, tous les vaisseaux & les galeres le saluënt de leur ar-

Les Turcs peu entendus à bâtir des vaisseaux.

Maone galeres un peu revelées. Bâtarde ou galere Capitaine.

Céremonie pour un vaisseau nouvellement bâti qu'on met en mer.

artillerie: J'ai vû ainsi mettre en mer la galere capitaine, mais peu avant mon arrivée à Constantinople cette céremonie leur réüssit mal, car un vaisseau nouveau que l'on mettoit en mer, qui étoit gros, & fort chargé de monde, s'enfonça si vîtement, que la prouë entra dans l'eau, il y eut plusieurs personnes de neiées, & les vaisseaux & les galeres venus pour le saluër furent obligez de s'en retourner sans tirer : ils mettent sur leurs vaisseaux assez de Soldats, & même des Janissaires; mais ces gens qui en terre ne savent ce que c'est que de reculer, ne vont là que malgré eux, & quand ils peuvent s'en exempter par argent, ils n'y vont point. Tous ceux qui font cette campagne, s'appellent Seferlus, c'est-à-dire, qui font voiage: les trois derniers jours avant que l'armée parte, ils vont par les ruës avec une hache à la main, demandant des âpres à tous les Chrêtiens & Juifs qu'ils rencontrent, & même quelquefois à des Turcs, & si on ne leur en donne promtement, ils déchargent fort librement un coup de hache sans se soucier de rien, car ils n'en sont point recherchez; de sorte que durant ces trois jours il ne fait pas bon pour les Chrêtiens ni pour les Juifs de se trouver dans les ruës; alors tous les cabarets sont fermez par ordre du Vizir, qui les fait même seeller, de crainte que le vin n'augmentât leur

Aversion des Janissaires pour la mer.

Seferlus.

Insolence des gens de guerre lorsqu'ils sont prêts de partir pour l'armée.

leur insolence ; mais je ne puis m'empêcher de dire quelque chose de la bataille qui se donna aux Dardanelles pendant que j'étois à Constantinople ; dans laquelle les Chrêtiens & Venitiens remporterent tant d'honneur & tant d'avantage.

CHAPITRE LIII.

DE LA BATAILLE DES DARdanelles donnée l'an 1656.

Bataille des Dardanelles en l'an 1656.

LA nouvelle étant venuë à Constantinople, que l'armée Venitienne étoit devant les Dardanelles, on se hâta de mettre en état celle des Turcs, pour leur aller à l'encontre ; & pendant ce tems-là, un Italien qui avoit quelque commandement sur un vaisseau de l'armée Venitienne, aiant eu quelque pique avec d'autres Officiers, se sauva de l'armée Venitienne, & vint aussi-tôt à Constantinople se faire Turc avec son fils qu'il amena avec lui ; les Turcs prirent cela pour un bon augure, & publiérent que c'étoit un Chrêtien de haute condition qui s'étoit fait Turc : il demanda de commander un vaisseau ; mais on ne voulut pas se fier tant à lui, & on le mit sur la Battarde. Toutes choses étant prêtes, l'armée des Turcs partit du port de Constantinople le Samedi dix-septiéme Juin sur les dix heures du matin :

Un Venitien se fait Turc.

tin :

tin : j'étois pour lors à un balcon de mon logis, d'où je découvrois tout le port, je comptai à mon aise tous les vaisseaux, à mesure qu'ils sortoient. Cette armée étoit composée de cinquante-six galeres, vingt-sept galions ou vaisseaux, neuf maones ou galeasses, & cinq galiottes ou brigantins. J'avois auprès de moi un Espahi Turc, qui je ne sai par quel art devinoit fort bien plusieurs choses, comme il fit beaucoup de fois en ma présence à des François, auquels il dit des choses qu'eux seuls devoient savoir ; quand il vit que l'armée sortoit, il regarda son livre, puis me dit que le Capitaine Bacha avoit grand tort, de faire sortir l'armée avant Midi, parce que c'étoit un jour malheureux : il est à croire qu'il y eut quelqu'un auprès du Capitaine Bacha qui lui en dit autant, ou qu'il fit le livre, parce qu'ils n'entreprennent jamais aucune chose d'importance sans faire le livre, comme ils disent, avec deux fléches, ainsi que j'ai dit ci-dessus : car étant sortis hors du grand port, ils entrerent dans un petit port appellé Besiktasch, qui est en Europe, à quatre milles environ au dessous de Galata, tirant vers la Mer noire, duquel port ils ne sortirent qu'à une heure après midi. Le premier jour du Ramadan, qui fut six ou sept jours après, le Moufti & le grand Visir & tout le peuple allerent prier

Nombre des Vaisseaux Turcs, qui se trouverent à la bataille de 1656.

Dieu

Dieu pour le salut de l'armée à l'Ocmeïdan, qui est une grande place dont j'ai parlé, & qui est la station ordinaire pour de semblables priéres; mais leurs priéres ne furent par exaucées, car le Jeudi au soir vingt-neuviéme Juin, on eut nouvelle à Constantinople que les deux armées avoient combatu le vingt-sixiéme Juin, & que l'armée Turque avoit été défaite. Quelques jours après un Janissaire renié Provençal, qui s'étoit trouvé à cette bataille, & s'en étoit sauvé, m'en conta tout le détail, & m'en dit l'ordre très-exactement; ce fut, selon son rapport, & même selon l'aveu des Turcs & de tout le monde, un vaisseau commandé par un François qui commença le jeu, son vaisseau étoit de quarante pièces de Canon. Quand les deux armées furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre, celle des Turcs étant proche des Dardanelles, toutefois en dehors, ce Capitaine François aiant déploié toutes ses voiles, fondit sur les Turcs avec une si grande vîtesse, que les galeres ne le pouvoient suivre: d'abord les Turcs le voiant si loin devant les autres, & tout seul, crûrent qu'il se venoit rendre à eux; mais lorsqu'étant assez proche d'eux, il eut dechargé son canon des deux côtez, & qu'ils virent sauter bras, jambes & autres pièces de leurs vaisseaux, ils se détromperent, & s'occuperent pres-

Nouvelle du combat.

Un François commença le combat.

presque tous à tirer sur lui;le reste de l'armée Chrêtienne le suivit, mais lui seul étoit le but tant du canon que de la mousquetterie de la moitié de l'armée Turquesque; aussi leur faisoit-il bien du mal, car quoi que sa Mousquetterie fut continuelle,son artillerie n'exécutoit pas moins;de sorte qu'il défit une bonne partie de leur armée: enfin comme les Turcs faisoint tout leur possible pour coûler à fond ce vaisseau, il vint d'un des châteaux des Dardanelles un coup de canon, qui rompit son gouvernail;quand ce brave Capitaine vit son vaisseau inutile, il fit passer tous ses gens sur un vaisseau Turc, dont il s'étoit rendu maître, & brûla le sien, afin que les Turcs n'en profitassent point. En décrivant la valeur de ce Capitaine; ce n'est pas mon dessein de diminuër la gloire du reste de l'armée, chacun y fit merveille, & les galeres de Malte qui y étoient venuës au nombre de sept, s'en retournerent au nombre de quinze avec trois galeasses, aiant pris sept galeres Turques, & une huitiéme leur fut amenée par les esclaves Chrêtiens, qui profitant du desordre se rendirent maîtres des Turcs qui étoient sur cette galere, & se mirent entre les mains des Chevaliers de Malte, lesquels outre ces huit galeres, qui étoient toutes de Beys, & portant fanal, prirent encore trois galeasses, & mirent en liberté

2500. esclaves Chrêtiens qui se trouverent sur ces bâtimens, & lorsqu'ils furent à Malte, ils leur donnerent à chacun un habit neuf, & de l'argent pour passer à leur païs. Ils firent aussi grand nombre d'esclaves Turcs. La bataille étant cessée, les Turcs trouverent qu'il ne leur restoit que dix-huit galeres, une maone & les cinq brigantins, qui n'étoient point sortis; de sorte qu'ils perdirent en cette journée vingt-sept vaisseaux, trente-sept galeres & huit maones. Il ne leur seroit sans doute pas resté une voile n'eut été le Canon des Châteaux, qui incommodoit les Vaisseaux Chrêtiens qui s'approchoient trop, & couvroit l'armée Turquesque, outre que les Chrêtiens craignoient d'échouër, car la plupart de ceux qui resterent des infidelles, échouërent en terre pour se sauver; comme fit la Batarde: où étoit le Capitaine Bacha, pour se délivrer des Chevaliers de Malte qui avoient résolu de s'en rendre les maîtres, à quelque prix que ce fut, & l'amener à Malte, mais la fumée la leur déroba: peu s'en falut toutefois qu'elle ne fut prise des Chrêtiens par une autre voie, car les esclaves tâcherent de s'en rendre les maîtres, & l'auroient fait, n'eut été ce renié Italien que j'ai dit ci-dessus, qui se vint faire Turc à Constantinople avec son fils peu de jours avant que l'armée partit de Constantinople: ce perfide enragé de

Perte des vaisseaux Turcs.

de voir proſperer les Chrêtiens ſes compatriotes, & jadis ſes freres, voiant que les eſclaves tâchoient d'enlever la Batarde où il étoit, au lieu de réparer ſa faute par un bon repentir, & de ſe joindre avec eux pour executer cette entrepriſe; il tira ſon cimeterre, & coupa la tête aux plus hardis de ces pauvres miſerables; & ainſi empêcha leur bon deſſein, & ſauva la Batarde: Pour le nombre d'hommes que les Turcs perdirent, il fut très-grand, car outre ceux qui furent tuez ou faits eſclaves dans leurs vaiſſeaux, il y en eut pluſieurs qui ſe jetterent à la nage, pour ſe ſauver en terre, donc une partie fut neiée, & une plus grande partie tuée, car on ne s'amuſoit pas à les retirer, mais on les tuoit à coups de ſponton, ainſi que me conta ce renié Provençal, lequel voiant le vaiſſeau où il étoit pris par les Chrêtiens, & craignant d'être traité comme un homme qui a renié ſa foi ſe jetta à la nage, & eut aſſez de peine à ſe ſauver: car non ſeulement il avoit à ſe garder de l'approche des vaiſſeaux Chrêtiens, à cauſe des ſpontons, mais encore il falloit qu'il eut l'œil à ceux qui ne pouvant nager tâchoient d'attraper quelque choſe pour ſe ſauver; enfin il ne put ſi bien faire qu'un Turc ne le prit par un pié, lui diſant ou qu'il faloit qu'il le ſauvât, ou qu'ils periſſent tous deux; lui ſe voiant en ce danger, dit

à

à ce Turc qu'il ne le pouvoit pas ſauver en cette poſture, mais qu'il ſe mit ſur ſon dos, & qu'alors il tâcheroit de le faire; ce que le Turc trop credule aiant voulu faire, à peine lui eut-il quitté le pié, qu'il lui en allongea un coup dans l'eſtomac & gagna vîtement la terre, où s'étant aſſis pour ſe repoſer, deux autres Turcs qui s'étoient ſauvez à la nage comme lui, & s'étoient dejà repoſez en cet endroit, s'étant levez pour s'en aller, furent tuez tous deux proche de lui d'un coup de canon qui vint de la mer. J'ai bien voulu raconter toutes ces particularitez, parce que j'ai crû qu'elles ne ſeroient point deſagréables au lecteur. Cette défaite fut ſi grande, que tous les Turcs en étoient conſternez, & tellement épouvantez, qu'il leur ſembloit d'être eſclaves des Venitiens. Le Grand Seigneur prit tellement à cœur cette défaite, qu'il fut un jour ſans vouloir manger ni recevoir de conſolation, pleurant fort; & même devant qu'il en eût aucune nouvelle, ſon barbier lui aiant dit qu'il avoit oüi dire que l'armée Turque étoit défaite, il le fit mourir auſſi-tôt. Quand il en fut bien aſſuré il donna ordre qu'on envoiât vitement des gens de guerre dans tous les Iles, & autres lieux où il craignoit que les Venitiens ne fiſſent décente, & parce qu'il apprehendoit que les Venitiens ne vinſſent à Conſtantinople, il fit abatre les maiſons qui étoient

Conſternation des Turcs après la défaite.

ſur

ſur les murailles, parce qu'elles auroient facilité l'incendie de la ville & auroient empêché la défenſe. Pour moi je ne fais aucun doute que s'ils euſſent paru, les Turcs euſſent abandonné Conſtantinople, il eſt très-certain que le Grand Seigneur eut paſſé auſſi-tôt en Aſie, & il y en avoit pluſieurs parmi eux qui diſoient que le tems étoit venu qui leur avoit été prédit par un Scheik ou un Iman, ſavoir qu'il viendra le tems, qu'on donnera un ſequin pour avoir place dans une perme pour paſſer de Conſtantinople à Scudaret, & qu'on ne pourra pas en avoir : cette déroute avoit été prédite par pluſieurs Turcs plus grande qu'elle ne fut, car avant que l'armée ſortit de Conſtantinople, on me dit que des Turcs avoient prédit qu'il ne reviendroit pas une voile de leur armée, & qu'elle ſeroit toute défaite par les Chrêtiens qui prendroient la même année la Canée, ce qui pourtant n'arriva pas ; Mais les Venitiens prirent Tenedo & Lemnos, qui auroient cauſé bien de la perte aux Turcs ſi les Chrêtiens l'euſſent conſervé ; car tenant à Tenedo quelques galeres & galeaſſes, ils auroient ôté aux Turcs de la Grece toute communication de l'Egypte par mer, mais les Turcs reprirent auſſi-tôt après ces deux Iles. Après cette grande défaite chacun croioit qu'on couperoit la tête au Capitaine Pacha, & toutefois il eut d'aſſez bons amis pour

Priſe de Tenedo & Lemnos.

Capitaine Pacha deſtitué.

pour s'en sauver, seulement on le fit Maasoul, & on envoia à sa place Sëyd Hamet Bacha, & ordre audit Capitaine Bacha Maasoul de s'en aller à Negrepont, dont on l'avoit fait Bacha. Cet homme appellé Ourous Kienan Pacha étoit Russien de nation, & une nuit que les Tartares pillerent son village, ils le trouverent tout nud âgé de six mois sur un paillier; ils le prirent, & l'envoierent avec les autres esclaves à Constantinople, où il fut vendu, & élevé en la loi Turque, où il réüssit si heureusement, qu'il parvint aux plus hautes charges: le Dimanche 6. Août tout au soir, lorsqu'on ne voioit presque goutte, sept galeres Turques & une maone, qui étoient une partie des restes de l'armée, entrerent dans le port de Constantinople sans faire aucun bruit, n'aïant point de drapeau ni d'arbre de maestre, mais seulement l'arbre du trinquet: nous autres Francs nous nous réjouïssions en secret de tout cela; mais bien loin d'oser nous en réjouïr en public, il faloit que nous témoignassions avec les Turcs de la douleur d'un succès si avantageux aux Chrêtiens; cependant depuis cette bataille perduë les Turcs avoient tant de haine & de rage contre les Chrêtiens, qu'ils ne pouvoient voir passer un Franc, sans s'en souvenir, & même il y en eut plusieurs, qui voiant passer des marchands Francs dans Gala-

Nom du Capitaine Pacha.

Retour à Constantinople du reste des vaisseaux Turcs.

lata, disoient assez haut, nous verrons à nôtre Baïram ce que deviendront ces chapeaux; de sorte que ceux qui avoient entendu ces paroles se les redisant les uns aux autres, nous crumes avoir sujet d'apprehender qu'ils ne prissent le jour du Baïram pour faire un massacre de tous les Francs; on sut même qu'il s'étoit dèbarqué une nuit plusieurs Janissaires dans Galata, cela nous donnoit un grand soupçon, car avec des brutaux tout est à craindre, principalement quand ils sont irritez. Les vaisseaux Anglois qui étoient dans le port, par ordre de leur Ambassadeur, se tiroient la nuit un peu en mer, & faisoient bonne garde. Enfin le Baïram, qui étoit le vingt-quatriéme Juillet, étant passé, nous nous rassurâmes un peu, mais le Vendredi vingt-huitiéme Juillet à dix heures du soir, on apporta à Monsieur l'Ambassadeur de France une lettre qui renouvella nôtre premiére peur, elle avoit été écrite en Turc par un Itchoglan d'un Serrail qui est tout proche le Palais dudit Seigneur, lequel envoia querir son premier Dragoman ou Interprete, & lui fit lire cette lettre, dont la teneur étoit, que si les Turcs avoient manqué de faire main basse sur tous les Francs à leur Baïram, ils n'y manqueroient pas dans peu de jours. Monsieur l'Ambassadeur envoia cette lettre à l'Aga des Itchoglans, qui aiant vû ladite let-

Crainte des Francs à Constantinople.

Dragoman ou Interprete.

Itchoglans

châtié pour une lettre écrite à Monsieur l'Ambassadeur de France.

lettre, fit aussi-tôt donner deux cens coups de bâton sur la plante des piez du garçon qui l'avoit écrite, par je ne sai quel caprice; de sorte qu'on en entendoit les cris de la maison de Monsieur l'Ambassadeur.

CHAPITRE LIV.

DE LA SEDITION QUI ARRIVA à Constantinople l'an 1655.

IL me semble avoir assez parlé de la Milice des Turcs, toutefois il me reste encore à dire quelque chose des révoltes des Janissaires. Ces gens qui quand ils obéïssent au Grand Seigneur, le rendent un des plus puissans Princes du monde, ces mêmes gens, dis-je, bornent étrangement sa puissance, lorsqu'ils perdent le respect qu'ils lui doivent, cela leur arrive assez souvent, & alors plus semblables à des torrens rapides, qu'à une troupe d'hommes, ils détruisent tout ce qui se présente à eux & sans connoître aucun Superieur, ils se laissent entiérement emporter à la passion qui les a émus, ils ont ainsi étranglé plusieurs Grands Seigneurs, & entr'autres Sultan Osman, à cause qu'il se vouloit, à ce qu'ils soupçonnoient, défaire d'eux; car ce Prince connoissant la puissance de ce Corps, qui bornoit entiérement la sienne, ne crut pas être tout-puissant, s'il ne le ruinoit, & en prit, dit-on, la resolution, mais

Sultan Osman voulut se défaire des Janissaires.

mais il ne put tenir son dessein si secret, qu'ils ne le découvrissent, c'est pourquoi ils l'allerent prendre de force dans son Serrail, le menerent ignominieusement aux sept Tours le bafouant & mal-traitant par le chemin, & lui faisant mille indignitez, quand il fut aux sept Tours, ils l'étranglerent, & mirent en sa place son Oncle Mustapha. Ils firent encore mourir il y a peu d'années Sultan Ibrahim, Frere d'Osman & Pere du Grand Seigneur d'apresent qu'ils prirent en son Serrail, le menerent aux sept Tours où ils l'étranglerent, & mirent en sa place son fils Sultan Mehemet à present regnant. Quoi qu'ils entreprennent, ils respectent tellement le sang de leur Prince, & ils ont si fort en véneration la race du premier Othoman ou Osman, qu'ils ne voudroient pas songer à ôter l'Empire de cette maison. Durant que j'étois à Constantinople, ils émurent une sedition qui fit encore grand' peur au Grand Seigneur d'aprésent, & voici comme elle se passa. Le Lundi vingt-huitiéme Fevrier mille six cens cinquante-cinq, le Grand Seigneur aiant oüi les plaintes de Homer Pacha & autres Officiers qui venoient de Candie, où ils se plaignoient qu'on n'envoioit aucun secours; fit appeller le Moufti, le Grand Visir, les Cadilesquers, le Janissaire Aga, & les six Buluk & Agalar ou Colonels de Cavalerie, lesquels étant

Sultan Osman étranglé des Janissaires. Sultan Ibrahim aussi.

Respect des Turcs pour la race Othomane.

Sedition des Janissaires & autre Milice.

tous devant lui, il dit au Grand Visir qu'il vouloit que la ville de Candie fut prise, à quoi le Visir n'aiant répondu autre chose que, Seigneur ta volonté soit faite; le Grand Seigneur lui demanda le Seau, & l'aiant reçû tout aussi-tôt, car le Grand Visir le porte toûjours sur soi, il fit appeller son Capidgiler Kiayasi qui est comme Lieutenant de la garde de la Porte; & lui aiant mis ledit Seau entre les mains, il lui ordonna de le porter en diligence, à Hussein Pacha Géneral de l'Armée Turquesque en Candie, car le Grand Seigneur pensoit de l'attirer par cette charge à Constantinople, puis lui faire couper la tête, & pour cela le même jour Soliman Pacha Grand Visir fut fait Mansoul, c'est-à-dire, demis de sa charge, & Zornesan Mustapha Pacha fut fait Caymacan, ou Lieutenant pour exercer la charge de Visir, jusqu'à la venuë d'Hussein Pacha, cependant il se flata de l'esperance de se faire lui-même Grand Visir, & aussi-tôt qu'il fut en son Serrail, il envoia des lettres au Capidgiler Kiayasi, par lesquelles il lui ordonnoit de n'agir que selon les commandemens qu'il lui feroit de là en avant; mais le Capidgiler Kiayasi ne tenant aucun compte de ses ordonnances, poursuivit son chemin, se doutant bien que ce n'étoit que des fourberies, & non des ordres du G. S. Le Mardi premier jour de Mars il arri-

Capidgiler Kiayasi. Ruse du Grand Seigneur pour attirer à Constantinople Hussein Pacha. Mansoul. Caymacan. Zornesan. Mustapha Pacha est fait Garde des Seaux durant la vacance de la Charge de Grand Visir.

va de Candie 200 Janissaires qui après avoir demeuré à l'armée cinq ou six ans sans recevoir ni païe ni le drap qui leur est dû, vinrent à Constantinople faire leurs plaintes au Janissaire Agasi, qui les envoia au Kiaya Bey, lequel est le Lieutenant Géneral de toute l'infanterie : ils allerent donc trouver ledit Kiaya Bey, & lui aiant representé le tems qu'ils avoient servi, & les païes & le drap qui leur étoient dus, se plaignant même qu'on avoit effacé du rôle plus de la moitié d'entr'eux, Kiaya Bey leur dit, allez canailles, retirez-vous d'ici, autrement je vous ferai tous étrangler, & jetter à la mer, vous ne bougez des cabarets, & vous venez devant moi faire de telles plaintes, vous êtes de ces voleurs qui vont la nuit ouvrir les portes des pauvres gens, retirez vous, dis-je, ou autrement je vous en ferai repentir. Ces pauvres gens bien étonnez de ce discours, & ne sachant que faire, s'en allerent de ce pas à l'Atmeïdan où ils rencontrerent plusieurs Dgebedgis & Topdgis, lesquels étoient aussi mal-contens, de ce qu'on leur retenoit leur païe, de sorte qu'ils se trouverent environ quatre cens, mais ils ne firent rien jusqu'au Vendredi quatriéme Mars, qu'ils se trouverent après le Midi à l'Atmeïdan plus de 5000. Janissaires, Espahis, Topdgis & Dgebedgis compris ensemble; & là ils jurerent qu'ils tireroient vengeance

Janissaires auteurs de la sedition.

Kiaya Bey.

ance du tort qu'on leur faisoit: le Samedi cinquiéme Mars ils se trouverent au même lieu plus de 10000. entre lesquels il y avoit un Espahi nommé Gelep Assan Aga qui n'avoit que six âpres de paie, il étoit homme d'esprit, qui parloit bien, & fut si adroit qu'il se fit Chef de l'assemblée, aussi-tôt Ehamlu Mehemet Aga & Enden Zade Mehemet Aga Espahis, se déclarerent de la partie, & tous ensemble résolurent d'obliger le Grand Seigneur à donner un Ayac Divan, ou audience publique. Le Kzlar Agasi ou Gardien des filles du Grand Seigneur, & les autres Eunuques du Serrail, aiant eu nouvelle de cette assemblée, deputerent le Nazin Eschref Chef des Emirs pour aprendre de ces gens quel étoit leur dessein; cet homme étant arrivé vers eux, & leur aiant parlé, ils lui donnerent leurs raisons en écrit, pour les présenter au Grand Seigneur: s'en étant donc retourné au Serrail, pour agir selon leur intention; le Kzlar Agasi qui ne vouloit point que cela vint aux oreilles du G. S., lui dit, que veux-tu? tu es Mansoul, & le chassa, puis il envoia le Nichangi Pacha, pour prier ces gens de déclarer quel étoit leur dessein: leur dire qu'ils se retirassent, les assurant, qu'il feroit paier aux Janissaires leur paie & leur drap: mais à peine eurent-ils entendu cela, qu'ils commencerent a lui jetter des pierres, & le vou-

Gelep Assan Aga se fait Chef des séditieux.

Ayac Divan.

Kzlar Agasi.

Nazin Eschref.

vouloient mettre en pièces, disant qu'ils savoient bien qu'il ne venoit point de la part du Grand Seigneur, mais de la part des Arabes, savoir, des Eunuques : toutefois Gelep Assan Aga empêcha qu'on ne le tuât, & ils se contenterent de le retenir ; le Kzlar Agasi aiant apris qu'on avoit retenu le Nichangi Pacha, deputa derechef Taoukgi Mustapha Pacha avec un Ahtcherif, ou lettre de cachet, qu'il disoit être du Grand Seigneur, par lequel il leur mandoit qu'il prioit Dieu que le pain & le sel qu'ils avoient mangé à son service leur profitât, & qu'il les supplioit de se retirer; que pour leur satisfaction il avoit privé de leurs Charges ceux qui leur avoient fait tort, comme le Janissaire Aga & le Kiaya Bey; alors ils crierent tous d'une voix que ce n'étoit pas assez, qu'ils vouloient encore qu'on les fit mourir, & que de plus ils vouloient que le Grand Seigneur tint un Ayac Divan, ou qu'il s'en repentiroit, parce qu'ils vouloient savoir qui étoient les voleurs qui déroboient tout l'argent du Grand Seigneur, & pourquoi il y avoit tant de fausses âpres dans les païes (ce qui est le prétexte ordinaire de leurs séditions.) Bref, que puis qu'il étoit leur Roi, ils le vouloient voir, & lui representer leurs raisons à lui-même, & pour conclusion ils arréterent celui-ci comme l'autre. Après le Quindy du même jour, les six Buluk

Ahtcherif ou lettre de cachet.

Agalar, avec le Kiaya Bey, qui avoit été pourvû nouvellement de cette Charge, accompagnez de tous les Tchorbadgis, Odabachis, & Odgiak Agalar, étant venus dans la place, firent apporter en presence de toute l'assemblée un Alcoran, une épée, du pain, & du sel, & firent serment que où il tomberoit un poil de Janissaire, là toutes leurs têtes y iroient, & les Janissaires en-suite jurerent la même union avec les Espahis. Le serment achevé, & la priere étant faite, le Kodgia Hisouf Pacha, avec Nichangi Pacha, Gèlep Assan Aga, Enden Zade Mehemet Aga, le Tornadgi Bachi, les six Buluk Agalar, & les six Kiayas des Espahis furent retenus dans les Odas toute la nuit jusqu'au lendemain matin, pour resoudre ce qu'ils avoient à faire, & mettre fin à leur entreprise. Le Dimanche sixième Mars dès la pointe du jour ils firent la liste de ceux qu'ils vouloient qu'on leur livrât. Le premier étoit le Kzlar Agasi : le second, le Capi Agasi Gardien des Pages : le troisième, Bilal Aga Hodgia du Grand Seigneur : le quatrième, Musahab Hifouf Aga : le cinquième, Giagiou Ibrahim Aga premier Eunuque de la mere du Grand Seigneur : le sixième, le Janissaire Aga, qui avant cette Charge avoit été grand Emir Ahhor ou grand Ecuier du Grand Seigneur : le septième, le Kiaya Bey, ou Lieutenant general

Maniére de jurer l'union.

Liste de ceux dont les seditieux demandent la tête.

Emir Ahhor ou grand Ecuier.

neral de tous les Janissaires : le huitiéme, le Ghumruk Emini, ou Doüanier, nommé Assan Aga : le neuviéme, Sale Efendi Tershane Emini, ou grand Maître de l'Arsenal : le dixiéme, Chaban Kalfa : l'onziéme, Mulklu Kadun, femme de Chabun Kalfa : le douziéme, Ibro Haznadar, ou Trésorier du Kzlar Agasi : le treiziéme, Deli Bulhazer Hamet Aga : le quatorziéme, le Tchiaoux Bachi : le quinziéme, Karaptullah, & plusieurs autres, jusqu'à soixante; on me dit même que la mere du G.S y avoit été mise; mais qu'on l'en avoit fait raier à force d'argent. Le rôle étant achevé, tous d'un même accord partirent de l'Etmeïdan, qui est une place où se vend de la viande, pour aller à l'Atmeïdan, voiant qu'on ne leur donnoit aucune satisfaction, & qu'il faloit avoir par force ce qu'ils ne pouvoient avoir autrement : ils arriverent à l'Atmeïdan sur les dix heures du matin, & d'abord crierént trois fois Allah : le G.S entendant un tel bruit fut fort étonné, & ne sachant ce que ce pouvoit être, il le demanda au Kzlar Agasi, qui lui répondit qu'on vouloit sa tête, celle de sa mere, & celles de ses meilleurs serviteurs; il en demeura fort surpris, & aussi-tôt envoia un Ahtcherif de sa main, pour savoir quelle étoit l'intention de son peuple qui sembloit s'élever contre lui, leur faisant savoir que s'ils vouloient

Ghumruk Emini ou Doüanier.

Tershane Emini ou Grand Maître de l'Arsenal.

Ibro Haznadar.

Les mutins par trois cris d'Allah se font entendre au Grand Seigneur.

quelque chose de lui, qu'ils vinssent sous l'Alaï Kieusk, qui est un pavillon du Serrail devant Ste. Sophie, & qu'il leur donneroit toute sorte de satisfaction. Pendant ce tems-là Karaptullah s'en vint à eux à cheval, & leur aiant demandé qui étoit leur Chef, il leur dit quelques paroles menaçantes, mais aussitôt il fut assommé. Après cela toute l'assemblée criant Allah, s'en alla sous le Kieusk un peu après midi, avec tant de foule, qu'il y eut un Dgebedgiler Tchorbadgi étouffé dans la presse, & un Juif s'étant fourré dans cette foule, peut-être pour piller si on pilloit, & étant reconnu pour Juif, sauva avec grande peine sa vie en se faisant Turc; d'abord qu'ils furent sous ce Kieusk, le Bostandgi Bachi leur parla au travers d'une jalousie; mais aiant tous dit qu'ils vouloient parler au Grand Seigneur, il parut assis dans un Taht ou trône, sa mere étant tout proche derriere un rideau, aiant aussi proche de lui le Moufti, les Cadilesquers, & les sept Visirs, & à sa main gauche le Caymacan Zornesan Mustapha Pacha, & devant le Grand Seigneur étoit le Bostandgi Bachi. Les gens députez pour parler au Grand Seigneur s'étant avancez, le Grand Seigneur leur demanda pourquoi ils s'étoient assemblez, & ce qu'ils desiroient, ils lui répondirent qu'ils ne lui vouloient point de mal, qu'au contraire ils prioient Dieu qu'il le com-

Alaï Kieusk.

Karaptullah assommé.

Un Juif attrapé.

Le Grand Seigneur aparoît au Kieusk.

Demande du Grand Seigneur aux mutins.

Réponse des Deputez,

comblât de bon-heur, qu'il y avoit trois jours qu'ils étoient assemblez pour lui faire savoir que ce n'étoit point lui qui étoit Roi, mais que c'étoient les Eunuques, que l'Asie & l'Europe étoient ruinées, qu'il n'y avoit plus moien qu'aucun Janissaire ni Espahi pussent demeurer chez eux à cause des voleurs publics qui étoient dans les Provinces. Le Grand Seigneur entendant cela leur dit, aiez un peu de patience, & dites moi ce que vous voulez: aussi-tôt ils tirerent leur rôle, & en firent la lecture au Grand Seigneur, qui en demeura fort étourdi, ne sachant que répondre, toutefois il leur dit, qu'il faloit demander au Moufti, si cela s'étoit fait autrefois, le Moufti dit que c'étoit une chose qui ne s'étoit jamais faite, & qu'il ne faloit point commencer; ce qu'eux entendant, crierent tout d'une voix qu'ils vouloient un autre Moufti, celui-ci étant pour les Eunuques, & non pour le Grand Seigneur. Aussi-tôt le Grand Seigneur le fit Mansoul, & nomma en sa place Kodgiazade, & puis il leur dit: Mes sujets, demandez ce que vous voulez & si vous me voulez encore je me donnerai à vous, lisez encore vôtre rôle que j'entende ceux que vous demandez, ce qu'aiant fait, il demeura plus étonné qu'auparavant, & leur dit, faites moi là grace, à moi qui suis vôtre Roi, de me donner la vie de quelqu'un de mes

Moufti est fait Mansoul.

Humble priere de l'Empe-

reur aux mutins inutile.

de mes Favoris que vous demandez, n'aiez point de pitié d'eux, mais de moi : sa mere & le Caymacan lui suggeroient ces paroles qu'il disoit presque en pleurant ; mais voiant que cela ne les faisoit qu'animer davantage, après le Quindy, il ordonna au Bostangi Bachi d'aller faire étrangler ceux qui se trouveroient ; aussi-tôt le Bostangi Bachi partit pour aller faire ce qui lui étoit commandé, & demi-heure après on jetta par une fenêtre peu au delà du Kieusk le Kzlar Agasi étranglé ; un peu après on en fit autant du Capi Agasi : après cela voiant qu'on ne continuoit point, ils crierent au Grand Seigneur, Grand Roi, faites jetter les autres: lors le Grand Seigneur se levant de son thrône, fit serment par sa foi, par la loi, & par Mahomet, qu'il ne s'étoit trouvé que ces deux-là, mais que foi de Roi, ceux qui se trouveroient leur seroient livrez, & aiant baissé la tête il les congedia, & eux après avoir souhaitté mille benedictions au Grand Seigneur ; se retirerent, emmenant avec eux ces deux cadavres, qu'ils traînerent par les piez jusqu'à l'Atmeïdan, où ils les pendirent aussi par les piez à l'orme qui est devant la Mosquée neuve, toute la nuit le Bostangi Bachi chercha les autres, & le Lundi septiéme Mars au matin étant revenus à l'Etmeïdan comme auparavant, il y eut un Grec, lequel s'étant mis parmi eux, pour piller,

Le Kzlar Agasi jetté mort par les fenêtres: puis le Capi Agasi.

Promesse & serment de l'Empereur.

L'Empereur congedie les rebelles & se retire.

Retour des mutins à





ler ; si on pilloit, croiant de passer facilement pour Turc, fut reconnu pour Chrêtien, & aussi-tôt tué : de là ils allerent à l'Atmeïdan, où on leur amena les autres tous étranglez; au nombre de trois, qui furent pendus comme les autres, savoir Hisouf Aga, Giagiou Ibrahim Aga, & l'Aasoda Bachi; & le Kiaya Bey, qui avoit donné commencement à tout cela, s'étrangla lui même ce même jour. Le Mardi 8. Mars on apporta Mahimut Tchiaoux Bachi. Le Mercredi on apporta la Mulklu Kadun femme de Chaban Kalfa, qui après être étranglée, fut mise dans un sac jusqu'à la tête, & penduë comme les autres : on dit qu'elle avoit attrapé de la Reine mere de grandes richesses; on fit aussi mourir ce jour-là Habydgi Oglu grand Financier, dans les sept Tours, où il avoit été mené le Dimanche auparavant: le Jeudi dixiéme Mars Thiaoux Pacha fut fait Visir, & fit aussi-tôt conduire & étrangler dans le Serrail Assan Aga Doüanier, qui s'étoit caché en une maison proche la sienne, & s'étoit fié à un sien esclave renegat qui le trahit, si le Grand Seigneur eut pû il l'eut sauvé, aussi pour récompense de cette trahison il ôta à cet esclave une paie qu'il avoit. Le corps du Doüanier ne fut point porté à l'Atmeïdan avec les autres, il fut fort regretté de tous les pauvres tant Turcs que Chrêtiens, à qui il faisoit de grandes charitez. Il

l'Atmeïdan, le Lundi.

Trois autres Seigneurs étranglez & jettez par les fenêtres.

Le Kiaya Bey s'étrangla.

Financier étranglé.

Tchiaoux fait Visir.

Doüanier étranglé.

Doüanier fort regretté.

avoit fait faire plusieurs ouvrages publics, comme conduire des eaux avec grande dépense, paver des chemins, & autres semblables. Il étoit Armenien, mais renié. Le Vendredi onziéme Mars on étrangla Bilal Aga & Chaban Kalfa. Le Samedi douziéme Mars après midi on alla enterrer tous ces cadavres. Le Samedi vingt-cinquiéme Mars Zornesan Mustapha Pacha Capitaine Pacha, qui avoit été Caymacan devant le Vizirat de Tchiaoux Pacha, fut fait Mansoul, & on le fit Beglerbey d'Erzerum, on mit en sa place de Capitaine Pacha Cara Mustapha Pacha. Le Mardi vingt-huitiéme Mars au matin on étrangla Deli Bulhazer. Le Samedi 1. Avril on étrangla Sale Efendi, Tershane Emini, Top Capelu Mustapha Aga, Mehmar Mustapha. Le Mecredi vingt-sixiéme Avril mourut le Grand Visir Tchiaoux Pacha d'une fiévre, on m'avoit dit dans sa bonne santé que quelques gens avoient prédit qu'il ne seroit pas 50. jours dans son bon-heur, & véritablement il mourut le 48. jour de son Vizirat, mais je croi que ce fut de poison, car on me dit qu'il étoit tout bleu après sa mort. Il avoit deja été une fois Vizir cinq ans auparavant, & avoit fait mourir la grande Mere du Grand Seigneur & plusieurs autres personnes de qualité en l'espace d'environ deux mois qu'il l'avoit été, après quoi

Bilal Aga & Chaban Kalfa étranglez.

Deli Bulhazer étranglé.

Le Grand Visir meurt.

il avoit été fait Manſoul. Deux heures après ſa mort mourut le Defterdar : peu de jours après le Capitaine Bacha fut fait Manſoul, & fait Bacha d'Egypte, & on mit en ſa place de Capitaine Bacha Kienan Bacha, & le Seau fut envoié au Bacha d'Egypte, parce qu'Egriboyun Bacha de Damas, qui avoit été mandé pour être Vizir, étoit malade, & cependant on fit Caymacan Hiſouf Pacha, qui fut fait Manſoul trois ſemaines après, & en ſa place fut nommé Khaïdar Zade. Le Lundi huitiéme Mai on demanda au Grand Seigneur la ſortie du Toug contre Seïdi Ahmet Pacha rebelle en Aſie, qui faiſoit des courſes juſqu'à Scudaret. Le Toug eſt une queuë de cheval attachée au haut d'une pique. On ne le fait ſortir qu'en une extrême neceſſité, & alors il faut que toute la Milice aille en campagne On immola donc quantité de moutons, puis on le mit dehors le Mardi neuviéme Mai, & on le planta dans la premiére cour du Serrail, proche du Dgebe Hane : mais le Grand Seigneur aiant tenu conſeil, il fut repreſenté par quelques-uns qu'on ne pouvoit pas aller contre Seïdi Ahmet Pacha, ſans faire une grande dépenſe à mettre toute la Milice en bon état, & que c'étoit le tems que les Venitiens venoient aux Dardanelles, & qu'il n'y auroit perſonne pour envoier contr'eux, ſi on envoioit tout

Suite du changement de la Porte.

Ahmet Pacha rebelle en Aſie.

Toug, queuë de cheval atachée au haut d'une pique.

tout de ce côté-là ; c'eſt pourquoi le Grand Seigneur fort en colere, aiant demandé qui étoit l'auteur de la ſortie du Toug, & quelqu'un aiant dit que c'étoit Gelep Aſſan Aga, on le fit auſſi-tôt mourir ; avec Chamlu Mehemet Aga, Pouſcht Oſman Aga, & Cara Caſch Mehemet Aga Commiſſaire des poiſſonneries, & on reſerra honteuſement le Toug, ce qui ne s'étoit jamais fait. La nuit ſuivante on étrangla 50 ou 60. Janiſſaires, qu'on jetta à la mer, & nous entendîmes les coups de canon qui ſe tirerent à meſure qu'on les jetta. Le Mecredi 10. Mai on coupa la tête à Reſvan Beglerbey de l'Aſie devant la chambre du Grand Seigneur. Ce Gelep Aſſan Aga, dont nous venons de parler, avoit fait une belle fortune, aiant amaſſé en fort peu de jours plus de 400000. écus de preſens qu'il recevoit de tous les côtez, & principalement de la mere du G. S., qui lui en faiſoit tous les jours. Depuis cette ſedition on le voioit environné de Bachas qui lui faiſoient la cour avec grande ſoumiſſion, mais il ne ſe ſût pas moderer dans ce grand bonheur. J'ai voulu décrire cette hiſtoire tout du long, ainſi que je l'ai euë d'un renié François, qui y fut preſent, & qui me venoit raconter chaque jour tout ce qui s'étoit paſſé, pour faire voir combien ce Grand Seigneur eſt peu de choſe, quand la Milice eſt ſoulevée.

Gelep Aſſan Aga étranglé avec d'autres Seigneurs.

Janiſſaires étranglez.

Fortune de Gelep Aſſan Aga.

CHAP.

CHAPITRE LV.

DES CHRETIENS ET DES Juifs sujets du Grand Seigneur.

Les Sujets du Grand Seigneur qui ne sont pas Musulmans, sont ou Chrêtiens ou Juifs; les principaux d'entre les Chrêtiens sont les Grecs, qui ont les mêmes vêtemens que les Turcs, excepté certaines couleurs qu'ils n'osent porter à leur coiffure ni sur leurs habits, non seulement eux, mais généralement tous ceux qui ne sont pas Turcs, soit qu'ils soient Chrêtiens ou Juifs, sujets du Grand Seigneur ou non, n'osent porter le vert ni à la tête ni en aucune partie du corps, & si on trouvoit à quelque Chrêtien ou Juifs un morceau de vert, tant petit fut-il, on lui donneroit bien des coups de bâton, & il lui couteroit encore de l'argent, tant le vert est parmi eux en veneration. Les Chrêtiens n'oseroient non plus porter un tulban tout blanc, & si on surprenoit un Chrêtien qui l'eut, sujet du Grand Seigneur ou non, il faudroit qu'il se fit Turc, ou qu'il mourut, mais ils en peuvent porter de toutes autres couleurs, ou de plusieurs ensemble, pourvû qu'il n'y ait point de vert; quoi qu'il soit dangereux d'en porter aussi de tout rouges, ou de tout jaunes, parce que les gens de guerre affec-

Sujets du Grand Seigneur.

Les Chrêtiens & les Juifs n'osent porter le Vert.

Les Chrêtiens ne peuvent porter le Tulban blanc.

Couleurs pour ceux qui

affectent ces couleurs. Les Chrêtiens sujets du Grand Seigneur n'oseroient non plus porter de Paboutches jaunes, sous peine de plusieurs coups de bâton, mais seulement des rouges; pour les étrangers, ils en peuvent porter. Les Papas ou Prêtres Grecs sont toujours vêtus de noir, & ont un bonnet noir, autour duquel il y a une bande de toile blanche, & il y a une pièce de drap noir attachée par dedans qui pend sur leur dos. Ils portent leur cheveux long, & leur Religieux aussi: Pour leur Religion, le principal poinct qui les sépare de l'Eglise Romaine, c'est qu'ils soutiennent que le S Esprit procede seulement du Pere, & non du Fils conjointement avec le Pere. Ils ne reconnoissent point le Pape pour Chef de l'Eglise: ils ont quatre Patriarches pour Chefs de leur Eglise, qui ont tous quatre égale autorité, chacun dans son Patriarchat. Le premier est le Patriarche de Constantinople, le second d'Antioche, le troisiéme d'Alexandrie, & le quatriéme de Jerusalem; ils sont tous quatre confirmez dans cette dignité par le Grand Seigneur, ou au moins par ses Officiers; savoir celui de Constantinople par le Grand Visir, & les autres par les Bachas du Païs: celui qui les reçoit leur donne un Caftan ou veste le jour de leur confirmation. Ils n'admettent point de Purgatoire, mais pourtant un

ne sont point Mahometans.

Papas ou Prêtres Grecs.

un troisiéme lieu, où ils veulent que soient les bienheureux, en attendant le jour du Jugement: & toutefois quoi qu'ils ne croient pas que les Saints soient en Paradis, où ils disent qu'ils n'entreront qu'au jour du Jugement, ils ne laissent pas de les prier d'interceder pour eux auprès de Dieu. A la Messe ils consacrent avec le pain levé comme est celui que nous mangeons ordinairement; ils communient sous les deux espêces, tant les Laïques que les Prêtres, & tant les femmes & enfans, que les hommes; ils ont quatre Carêmes, ils commençent le premier six semaines devant Pâques, & le continuent jusqu'à Pâques; le second quinze jours devant la Fête Saint Pierre & Saint Paul, jusqu'au jour de la dite Fête; le troisiéme le premier d'Août jusqu'à l'Assomption, qui est le quinziéme; le quatriéme depuis le premier Dimanche de l'Advent jusqu'à Noël, tout cela selon leur Calendrier qui est l'ancien: durant ces trois derniers Carêmes ils peuvent manger du poisson & de l'huile, mais durant le grand Carême ils ne mangent ni huile, ni poisson, ou autre chose qui ait du sang, mais seulement des herbages & des coquillages, & de ce qu'ils appellent Ceppia, & nous Séches, le sang de ce poisson est noir comme de l'ancre; & assurément ce que Bubequius dit, que les Grecs ne mangent jamais d'huitres;

Carême des Grecs.

Grand Carême des Grecs.

tres;

tres, n'eſt pas veritable, car ils ne mangent preſqu'autre choſe le Carême, & dans tous les autres tems ils ſont fort grands mangeurs de poiſſon. Le Carême des Armeniens eſt encore plus rude que celui des Grecs, car durant leur Carême, ils ne mangent abſolument aucune ſorte de poiſſon, ni coquillage, ni huile, ni ne boivent point de vin, mais ſeulement vivent de pain, eau, herbes & racines. Mais pour revenir aux Grecs, leurs Egliſes ſont comme les nôtres, ſinon que le Maître Autel eſt ſeparé du reſte de l'Egliſe par une cloiſon de bois où il y a trois portes, & cela fait comme un *Sancta Sanctorum*: ils n'ont des images qu'en platte peinture, & point en relief: les Grecs ne ſe mettent point à genoux dans l'Egliſe, même quand on lève Nôtre Seigneur; mais ils s'appuient tout chacun ſur une anille, & pour cela il y en a toûjours bonne proviſion dans les Egliſes Greques. Chez eux un homme ne peut pas être Prêtre, s'il n'a trente ans accomplis: leurs Prêtres peuvent avoir été mariez une fois en leur vie à une Vierge, & conſervent leur femme étant Prêtres, mais étant morte, ils n'en peuvent prendre d'autres: les Caloyers ou Religieux Grecs ne ſe peuvent jamais marier. Ces Religieux ne mangent jamais de viande. Je ne m'amuſe point ici à décrire leur façon de célèbrer la Meſ-

Carême des Armeniens.

Les Grecs ne s'agenouïllent point.

Age d'un Prêtre Grec.

Prêtres mariez.

Caloyers ou Religieux ne ſe peuvent jamais marier.

Messe, qui est en substance la même que la nôtre; je ne parle point non plus de leurs vêtemens sacerdotaux, qui ont tous leurs mystères, aussi bien que le chandelier des trois chandelles, qui signifie la très-sainte Trinité, & celui des deux, qui signifie les deux natures de Jesus-Christ; savoir la Divine & l'Humaine; chacun sait aussi qu'ils font le signe de la Croix & la bénediction de la droite à la gauche, au lieu que nous la faisons de la gauche à la droite; mais disons quelque chose de leur mariage.

Les filles ne se montrent point avant que d'être mariées, encore se tiennent-elles cachées long-tems après, ne se laissant pas voir même aux parens, elles ne vont point à l'Eglise de peur d'être vuës; & j'ai vu marier à Rhodes une fille, qui avoit deux sœurs encore filles, lesquelles ne furent ni à la ceremonie, ni aux réjouïssances des nôces, de peur d'être vuës. Quand les Grecs se marient, c'est devant un Prêtre comme nous, & ils se donnent de même l'aneau: mais outre cela il y a encore quelque chose que nous n'avons point, car ils prennent un parrain & une marraine, à qui ils presentent quelque mouchoir travaillé, au moins on m'en presenta un, lorsqu'une fois je fus choisi pour parrain: le parrain & la marraine se trouvent devant un Papas avec l'époux & l'épouse, & pen-

Mariage des Grecs.

Parrain & Marraine de mariage.

pendant que le Papas dit quelques prieres, le parrain & la marraine tiennent une couronne de feuilles avec de l'oripeau entrelassé au dessus de la tête des mariez, & un poîle par dessus : après les prieres dites, les deux mariez se tenant par la main, tournent plusieurs fois, le parrain & la marraine les tenant par derriére : ensuite on apporte un verre de vin, duquel le marié boit un peu, puis la mariée en fait autant, puis le marié recommence une seconde fois, & la mariée de même, après on le donne au Prêtre, qui boit gaillardement le reste, puis rompt le verre, disant, puisse ainsi l'époux rompre la virginité de son épouse; le reste est comme chez les Catholiques Romains. Pour leurs coutumes & façons de vivre, elles sont à peu près de même que celles des Turcs, mais ils sont plus méchans. Les Grecs sont avaricieux, perfides & traîtres, grands pederastes, vindicatifs jusqu'au dernier point, au reste fort superstitieux & grands hypocrites; aussi les Turcs les méprisent-ils tellement, qu'ils ne font point d'état même d'un Grec qui se fait Turc. Ils sont beaucoup plus grands ennemis des Catholiques Romains que les Turcs mêmes; & s'il ne dépendoit que d'eux que nous fussions maîtres du païs des Turcs, jamais il ne faudroit s'y attendre. Leurs femmes sont belles, mais elles sont un peu trop grasses, &

Mœurs des Grecs.

très-

très-superbes. Les Juifs en Turquie vont vêtus comme les Turcs, excepté qu'ils n'oseroient porter de vert, ni de tulban blanc, ni de vestes rouges; ils sont ordinairement vêtus de violet, mais ils portent par obligation un bonnet violet fait comme la forme d'un chapeau, & de même hauteur; & ceux qui ont le moien d'avoir un tulban, en portent un à l'entour du bas de leur bonnet. Ils doivent aussi porter les Mestes & Pâboutches violettes. Je ne dirai rien de la Religion de ceux-ci, qui est toute au long dans le Vieux Testament, & dans le Talmud : mais pour leurs mœurs, ils sont par tout de même, c'est-à-dire, autant fourbes en Turquie qu'en Italie, & ils appliquent toutes leurs pensées à inventer des maltotes ou des fourberies, pour tourmenter & tromper quelque Chrêtien ou quelque Turc. Ils sont par tout fort méprisez & mal-traitez de tout le monde. Dans toute l'étenduë de l'Empire Turc, tous les mâles Chrêtiens & Juifs sujets du Grand Seigneur, païent tous les ans le Karadge, qui est un tribut de quatre piastres & demie par tête; ils commençent à païer ce tribut dès qu'ils ont neuf ans; mais les Prêtres & Religieux Chrêtiens en sont exempts, aussi-bien que les Rabins des Juifs; les femmes n'en païent rien non plus. Cela est de grand revenu au Grand Seigneur, &

Vêtemens des Juifs.

Mœurs des Juifs.

Karadge que païent les mâles.

& personne ne s'en peut exempter en changeant de lieu souvent; car quand ils voiagent, en chaque lieu qu'ils arrivent on leur demande le Karadge; s'ils l'ont païé cette année en un autre lieu, ils montrent la quitance qu'ils en ont, sinon, ils le païent, & prennent un billet ou quitance pour leur servir de témoignage aux autres lieux. Comme il n'y a que les sujets du Grand Seigneur, qui païent ce tribut, les Juifs de Chrêtienté étant en Turquie ne le païent point, & pour montrer qu'ils ne le doivent point, portent un chapeau, & ont un bon certificat d'un Consul comme ils sont d'un tel lieu de Chrêtienté.

CHAPITRE LVI.

ARRIVE'E ET AUDIENCE D'UN Ambassadeur du Mogol à Constantinople.

Ambassadeur du Mogol.

AU mois de Mai il arriva à Constantinople un Ambassadeur du Mogol, il y avoit vingt deux mois qu'il étoit parti de son païs, & il étoit venu par la mer rouge, qui l'avoit beaucoup retardé à cause des vents contraires, outre qu'il avoit resté trois ou quatre mois à la Meque, & ainsi en plusieurs autres lieux; il n'amena pas quatre vingts hommes à Constantinople, encore y en avoit-il une partie malade, & la plupart tous nuds, n'aiant qu'un haillon pour couvrir leurs

leurs parties honteuſes. Il n'y eut pas grande céremonie à ſon entrée dans Conſtantinople : le Lundi quinziéme Mai il eut une audience particuliére & ſecrette du Grand Seigneur au Kieusk de la marine qui eſt ſur le port. On me dit qu'il avoit fait au Grand Seigneur en cette audience un preſent fort conſiderable, ſavoir une ceinture toute de diamans, un chapelet de même, & un cangiar ou poignard, dont le pommeau étoit un diamant peſant huit ſequins ou ſix cens grains, qui fut eſtimé cinq cens bourſes, ou deux cent cinquante mille piaſtres ; pluſieurs y ajoutent une boite pleine de diamans bien cachettée avec un écrit deſſus, qui portoit qu'elle ne devoit être ouverte que par le Grand Seigneur, mais cela n'eſt pas bien aſſuré, quoi qu'il en ſoit, ce preſent fut eſtimé ſix cens mille piaſtres; le Grand Seigneur lui fit donner un Kurk ou veſte fourrée. Le Mardi 16. Mai fut deſtiné pour lui donner l'audience publique, je ſouhaitois fort de voir ſon entrée dans le Serrail & ſon preſent, mais on me dit que je n'y pourrois pas entrer, parce qu'on ne laiſſoit entrer les Francs que lorſque les Ambaſſadeurs Francs y faiſoient leur entrée, & quand c'étoient d'autres Ambaſſadeurs, que les Francs n'y entroient point : toutefois je voulus eſſaier, & pour cela je m'en allai dès le grand matin avec un Janiſ-

Preſent fait par l'Ambaſſadeur du Mogol en ſa premiere audience.

Cangiar de grand prix.

Kurk ou veſte fourrée.

ſaire & un Eſpahi au Serrail. J'étois en compagnie d'un Gentil-homme François nommé Monſieur Meſguin, qui depuis a été envoié par le Roi de Pologne à Conſtantinople en qualité d'Internonce, étant habitué en la Cour de Pologne depuis pluſieurs années; comme nous fûmes proche la porte du Serrail, nous vimes qu'elle étoit gardée par quantité de Capidgis, qui donnoient des coups de bâton à tour de main à ceux qui ſe preſentoient, ſoit Turcs, ſoit Chrêtiens, n'en laiſſant entrer que fort peu, à qui ils ne pouvoient pas refuſer l'entrée: comme nous eumes reſté là quelque tems, nôtre Janiſſaire nous dit que nous devions nous en retourner, & qu'aſſurément nous n'entrerions pas, mon Eſpahi m'en dit autant: Toutefois ce Gentil-homme François aiant parlé en Turc à un de ces Capidgis, n'en fut pas traitté fort rudement, ſeulement il lui dit qu'il ne nous pouvoit pas laiſſer entrer, ce qui nous fit eſperer que nous entrerions: je commençai à parler auſſi en Turc à ce même Capidgi, moi qui à peine alors en ſavois deux mots, je lui repreſentai que j'étois étranger, & que je ſouhaitois fort de voir cela, il me diſoit toûjours que je n'entrerois point, & quelquefois étant importuné de moi, ſe mettoit un peu en colère, mais comme il ne ſe mettoit point en devoir, de me frapper, je ne deſiſtois point, &

me taiſant lorſqu'il ſe fâchoit, je faiſois à peu près le même perſonnage que font les pauvres honteux lorſqu'ils demandent l'aumône, & quand il me diſoit que j'attendiſſe que l'Ambaſſadeur vint, & que j'entrerois avec lui, je lui répondois que je craignois d'être mal-traitté de la foule, comme Chrêtien & Franc : enfin après lui avoir bien rompu la tête de mon Turc à la mode, qui conſiſtoit preſque tout en ces mots, allaï ſeverſen, qui veut dire, pour l'amour de Dieu, il envoia un de ſes camarades à leur Colonel, qui étoit ſous le porche, pour lui demander permiſſion de nous laiſſer entrer, ce que le Colonel accorda facilement; de ſorte que nous entrâmes, & nôtre Eſpahi n'étant pas aſſez proche de nous, il ne put entrer : quand nous fûmes dans la premiére Cour, nous fûmes aſſez joieux, mais nous n'oſâmes nous preſenter à la porte de la ſeconde, de peur d'être mal-traittez, & châtiez de nôtre outrecuidance, c'eſt pourquoi nous aimâmes mieux attendre l'Ambaſſadeur du Grand Mogol, & nous entrâmes avec les gens de ſa ſuite. Les Tchiaoux étoient allez dès le matin à ſa maiſon pour l'accompagner au Serrail, & il y avoit peu de tems que nous attendions, quand nous vîmes paroître premiérement quarante ou cinquante Tchiaoux à cheval. Enſuite venoient auſſi à cheval quelques-uns

Entrée de l'Ambaſſadeur du Mogol au Serrail.

des serviteurs dudit Ambassadeur, les derniers desquels menoient quatre beaux chevaux en main, qui étoient suivis de dix-sept mulets, car nul Ambassadeur ne va là sans present. Après tout cela venoit l'Ambassadeur assez bien monté, mais habillé assez simplement, aiant à sa gauche le Tchiaoux Bachi. Ils mirent pié à terre à la porte de la seconde cour & y entrerent tous, & moi avec eux. Dans cette seconde cour à main droite étoient trois mille Janissaires, tellement rangez, & observant un tel silence, qu'on eut dit que c'étoient des statuës. On mena les mulets chargez du present à main gauche bien avant, & là on les déchargea. Cependant on fit entrer l'Ambassadeur dans la sale du Divan, où on servit à dîner, & il dîna avec les Visirs, étant la coutume de faire dîner les Ambassadeurs avant que de les mener à l'audience du Grand Seigneur: & pendant ce tems on porte le present dans la troisiéme cour, le passant devant le Grand Seigneur, qui est bien-aise de voir ce qu'il lui a apporté avant que de le recevoir à l'audience, puis on le serre dans le garde-meuble. On servit aussi à dîner aux serviteurs de l'Ambassadeur, qui étoient dans la cour proche de leur present, qu'on dépaqueta sous une toile tenduë exprès à vingt ou trente pas du Divan, & on le fit porter pièce à pièce

Contenance des Janissaires rangez en haie.

par

par des Capidgis, qui transportoient cela doucement sur leurs bras à la troisiéme cour, & on leur donnoit à chacun peu de chose à porter, afin que chaque chose parût mieux. Il y eut deux cent soixante & quatorze Capidgis qui porterent ce present, qui étoit de deux mille deux cens pièces, envelopées dans deux cent soixante toilettes. Premiérement passerent quatre chevaux de main, puis ces Capidgis porterent plusieurs tulbans & toiles de toutes sortes, & plusieurs mouchoirs travaillez d'or, d'argent & de soïe, mais d'un travail qui coûtoit plusieurs centaines d'écus; quatre tapis de soïe de cinq mille piastres chacun, & les derniéres choses étoient quatre sacs de velours cramoisi portez par quatre Capidgis: dans chaque sac il y avoit un cantar ou quintal de bois d'Aloës, puis deux petites caisses d'Ambre gris portées par deux Capidgis: dans chaque caisse il y avoit demi-cantar d'Ambre gris. Tout cela passoit fort à l'aise, passant quelquefois dix ou douze Capidgis tout de suite, toûjours deux à deux, & puis étant quelquefois un demi-quart d'heure sans qu'il en passât plus. Pendant ce tems, pour faire voir à l'Ambassadeur la milice qui est ordinairement à Constantinople, on donna la païe, qu'on avoit retardée exprès de quelques jours. Il y avoit quatorze cent bourses à païer, les Janissai-

Second present de l'Ambassadeur du Mogol.

Un Cantar sont 44 oques.

res en eurent ſept cent cinquante, & c'étoit une belle choſe à voir qu'un Tchorbadgi aïant été appellé, & étant arrivé à la porte du Divan, où ſe faiſoit la diſtribution, il appelloit tous les ſoldats de ſa compagnie, leſquels venoient en courant recevoir les ſacs, pour les porter après chez le Tchorbadgi, & s'en retourner en courant de même à leur place, où à peine étoient-ils arrivez, qu'il ne ſembloit pas qu'ils en euſſent bougé, tant ils étoient bien en ordre en un moment; enſuite en ſortoit une autre compagnie, & ainſi juſqu'à la fin. Il y eut trente bourſes pour les Tchiaoux, quatre-vingts aux Eſpahis, cinquante aux Selihhtars, le reſte aux Dgebedgis, Topdgis, Boſtangis, & autres ſemblables. Ce preſent fut eſtimé d'abord ſix millions de piaſtres, mais enfin les Marchands du Bezeſtain demeurerent d'accord qu'il valloit trois millions de piaſtres, dont ne s'étonnerent point ceux qui ſavent quelles ſont les richeſſes du Grand Mogol. Après que l'Ambaſſadeur eut dîné il fut conduit à l'audience, où il fut fort peu de tems, & il en ſortit avec une Veſte de brocard d'or ſur les épaules, & trente des ſiens eurent auſſi chacun un Caftan ou Veſte de même; car c'eſt la coutume que les Ambaſſadeurs menent à leur audience les Gentil-hommes & autres qu'ils veulent favoriſer, & on leur met ſur le dos chacun

Païe de la Milice de Conſtantinople.

Valeur du preſent du Mogol.

cun une Veste de brocard aussi-bien qu'à l'Ambassadeur, avant qu'ils paroissent devant le Grand Seigneur. Nous ressortîmes dans la premiere cour pour voir la cavalcade, qui étoit fort belle, étant composée de l'Ambassadeur & des siens, qui étoient assez mal en ordre, & des Visirs, & de tous les autres Officiers du Divan, qui étoient tous bien & richement montez. Peu de jours après le Caymacan donna à dîner à cet Ambassadeur, & après le repas il fit venir les Tchingueniennes, qui est un divertissement fort ordinaire aux Persans & aux Mogols, & sans lequel toute la bonne chere qu'on leur peut faire n'est rien. Le dit Ambassadeur fit donner à ces Tchingueniennes deux cent trente Tulbans de mille âpres l'un portant l'autre, ce sont près de deux mille six cens piastres. Ensuite il fut traité de tous les Visirs à Scudaret, où ils le menerent chacun à leur tour sur la Batarde, où il y avoit plusieurs joueurs d'instrumens; & il reçut aussi plusieurs presens du Grand Seigneur, & entr'autres des plus beaux chevaux de ses Ecuries. Le sujet de son Ambassade étoit à ce qu'on me dit, de prier le Grand Seigneur de faire la guerre au Roi de Perse, pendant que le Grand Mogol son maître, grand ennemi du Roi de Perse l'attaqueroit de son côté.

Present de l'Ambassadeur du Mogol aux Tchingueniennes.

CHAPITRE LVII.

SORTIE DU GRAND SEIGNEUR en pompe.

Sortie ordinaire un Grand Seigneur.

COmme le Grand Seigneur vouloit faire voir toute ſa grandeur à l'Ambaſſadeur du Mogol, il reſolut d'aller par la ville avec pompe. Je l'avois vû pluſieurs fois, & entr'autres le lendemain de la nuit qu'on fête pour la naiſſance de Mahomet, je le vis allant à la Moſquée neuve accompagné d'environ vingt Cavaliers. Il étoit vêtu d'un Doliman de ſatin couleur de chair, & une veſte preſque de même couleur, il avoit à ſon Tulban deux aigrettes noires garnies de diamans, l'une regardant le ciel, & l'autre la terre; il avoit quantité d'Eunuques devant & derriere lui richement montez, & à ſes arçons ſes deux Ecuiers à pié, le grand à gauche, & l'autre à droite. Puis un peu derriere deux Pages, l'un à main droite portant l'épée, l'arc & le carquois du Grand Seigneur, l'autre à la gauche, portant un Tulban, puis le Kzlar Agaſi & le Capi Agaſi: & en-ſuite deux autres Pages, portant chacun un pot d'argent, l'un plein d'eau, l'autre de ſorbet, & quelques autres Pages derriere à cheval, ſuivis des Peiks, & de quantité de Boſtangis à pié. Les Janiſſaires étoient rangez le

long



Sortie ordinaire un Grand Seigneur.



long de la ruë. Après que le Grand Seigneur eut fait sa priere à la Mosquée, il changea de Veste, & en prit une couleur de merde d'oie doublée de samour, puis monta sur un beau cheval couvert d'une housse toute en broderie d'or, avec une bride d'or ornée de forces pierreries, & s'en revint au Serrail suivi de cent Cavaliers richement montez, outre plusieurs Eunuques, & les mêmes Officiers qu'en allant. Je l'ai vû ainsi plusieurs fois, & dans toutes ses sorties il n'étoit accompagné que de gens de son Serrail : mais celle qu'il fit pour l'amour de l'Ambassadeur du Mogol, fut avec toute la pompe qui se peut faire en de telles occasions. Premierement on couvrit de sable le chemin depuis le Serrail jusqu'à la Mosquée de Sultan Mehemet, où devoit aller sa Hautesse, comme on a coutume de faire à toutes les sorties qui se font avec pompe, chacun aiant soin de mettre du sable devant sa maison, faisant ainsi au milieu de la ruë un chemin de sable large de trois ou quatre piez, & assez épais, sur lequel le Grand Seigneur passe avec toute sa Cour : les Janissaires se rangerent en haie de chaque côté de la ruë, tout le long du chemin par où la Cavalcade devoit passer : elle commença par le grand Sous-Bachi, aiant à son côté le Commissaire Géneral, & suivis de quantité de Janissaires. Après venoient les

Ordre de la Cavalcade extraordinaire du Grand Seigneur à l'occasion de l'Ambassadeur du Mogol.

Gardeurs des chiens courants du Grand Seigneur, & les Gardiens des gruës fort bien montez, ceux-ci étoient suivis des Janissaires, avec leurs Tchorbadgis bien montez, aiant en tête leur bonnet d'argent doré avec leurs plumes dessus; à leur queuë étoit le Janissaire Agasi, fort bien monté, aiant devant lui trente-deux Tchorbadgis à pié. Après les Janissaires venoient les Espahis, avec leurs six Capitaines Colonels à la queuë, puis les Tchiaoux de garde, en nombre de plus de cinquante, tous bien montez, aiant l'épée au côté, & tenant de la main droite leurs massuës; puis les Muteferacas, aussi à cheval, & en bon ordre. Après ceux-ci venoient les Officiers qui portent les plats du Grand Seigneur lorsqu'il se trouve à manger hors de son Serrail, ils étoient à cheval, aussi-bien que les Eunuques & Muets, qui les suivoient. Ensuite les Visirs & le Caymacan ou Lieutenant du Grand Visir n'y aiant point alors de Grand Visir; puis les Peiks ou Valets de pié du Grand Seigneur, portant en tête leurs bonnets de cérémonies qui sont faits presque de la même forme que ceux des Juifs, mais ils sont d'argent doré; ces gens étoient à pié, & à leur queuë étoit leur Chef bien monté, qui étoit suivi de celui qui porte la valise du Grand Seigneur, où il y a des habits pour changer, ce der-

Caymacan ou Lieutenant du Grand Visir.

Peiks ou Valets de pié du Grand Seigneur.

dernier étoit aussi à cheval. Après tous ces gens, venoient onze chevaux fort bien harnachez, avec quantité de pierreries de tous côtez, & des étriers aux uns d'argent aux autres d'argent doré, & une grosse masse d'argent doré à l'arçon droit de la selle, & de l'autre un couteau assez large guerre plus long que la moitié du bras; le tout garni aussi de pierreries. Ces chevaux étoient menez en main par autant d'Espahis bien montez. Après ces chevaux venoient les Solaques à pié, en nombre de plus de cinq cent aiant le Doliman retroussé à la ceinture, avec des manches pendantes derriere, & sur la tête un bonnet avec des plumes, tel que les Tchorbadgis portant l'arc à la main, & le carquois plein de fléches derriere le dos: au milieu de ces gens étoit le Grand Seigneur, monté sur un beau cheval, ou les pierreries étoient semées sans nombre, il avoit une Veste de velours cramoisi, & à son bonnet deux aigrettes noires, ornées de grosses pierreries jusqu'à la hauteur de plus de deux doigts, elles étoient l'une droite, & l'autre penchée la pointe en bas, il avoit à son arçon droit le grand Ecuier à pié, & le petit Ecuier à gauche, aussi à pié. Il saluoit tout le peuple aiant toûjours la mai droite sur l'estomac, & s'inclinant d'un côté & d'autre & le peuple reciproquement lui souhaitoit d'une

voix basse & respectueuse mille benedictions. Après le Grand Seigneur, venoient à cheval le Selihhtar Aga, portant l'épée, l'arc & le carquois du G. S., & à sa gauche le Garderobe, portent en sa main un Tulban du Grand Seigneur; puis le Kzlar Agasi & le Capi Agasi, & deux autres Pages aussi à cheval, portant des pots d'argent pleins d'eau pour donner l'abdest au Grand Seigneur, & à boire s'il avoit soif. Les derniers étoient une quantité de gens du Serrail, tous bien montez. Après la priere faite, le Grand Seigneur revint au même ordre, aiant seulement changé de Veste, & en aiant pris une de satin couleur de feu. Durant qu'il passoit, un miserable esclave Rous ou Russien, s'écria qu'il se faisoit Turc, & aussi-tôt le Grand Seigneur donna ordre à un Capidgi de le mener au Serrail. Plusieurs de ces coquins voulant se faire Turcs, attendent que le Grand Seigneur passe, pour faire devant lui cette profession de foi Mahometique, afin que sa Hautesse leur ordonne quelque paie.

CHAPITRE LVIII.

DE LA VILLE DE BOURSE.

Départ de Constantinople.

JE partis de Constantinople le Mecredi 30. Août de l'an 1656. dans un caïque, que j'avois loué pour aller jusqu'à Montagna,

gna, qui eſt éloigné de cent milles de Conſtantinople. Je m'embarquai à Tophana dès le grand matin, & toutefois je ne pus arriver ce jour-là à Montagna, à cauſe du mauvais tems, & il falut le ſoir approcher de terre. Je paſſai la nuit dans le caïque, aiant fait jetter l'ancre à cinquante pas de terre, de crainte que nous ne fuſſions volez. Le Jeudi dès le grand matin nous continuames nôtre voiage, & arrivâmes à Montagna environ à trois heures de jour. Je ne m'y arrêtai point du tout, auſſi me ſembla t-il peu de choſe, & je pris des montures pour aller à Bourſe éloignée de Montagna d'environ dix-huit milles. J'arrivai à Bourſe le même jour ſur les quatre ou cinq heures du ſoir, & j'allai loger dans un Han, où je pris une chambre.

Montagna.

Bourſe ou Burſe, ville.

Bourſe appellée des Anciens Pruſea, ville Metropolitaine & ſiége des anciens Rois de Bithinie, fut la premiere Capitale de l'Empire des Turcs, aiant été priſe par Orcan fils d'Oſman premier Sultan, du regne de ſon pere, l'an de l'Hegyre 726. qui eſt l'an de Nôtre Seignenr 1325. Enſuite Tamerlan la prit ſur les Turcs, après avoir défait entierement Bajazet leur Empereur qu'il prit priſonnier: puis elle fut repriſe ſur Tamerlan par Iſa fils de Bajazet. Cette ville eſt vers le Mont Olympe, qui n'en eſt éloigné que d'environ dix milles. Sa ſituation eſt fort

Mont Olympe.

Abondance de belles eaux à Burse.

agréable, elle a une si grande abondance d'eau fort belle, que les habitans la font venir par tous les logis, & par tous les Hans, où ils en font passer des canaux plus gros que la jambe par les aisances, & ainsi elle emmene toutes les ordures, & ils n'ont pas besoin de tenir ou porter en ces lieux des pots d'eau pour faire l'ablution, car ils y ont des fontaines exprès. Outre ces eaux il y en a encore d'autres qui passent par cette ville; & qui sont si chaudes, qu'on y peut faire facilement cuire des œufs. Ils ont fait plusieurs beaux bains au lieu par où passe cette eau, qui sert à guerir plusieurs maladies, aussi s'y vient-on baigner de plus de cent milles à l'entour: j'y allai par curiosité, & j'entrai dans un fort beau bain, tout orné de marbre, & au milieu de la sale la plus reculée, où on va pour suer, il y avoit un très-grand bassin profond d'environ neuf piez, plein de cette eau chaude mêlée avec de la froide, chacun s'y baigne qui veut, même plusieurs s'y divertissent à nager. Il y a de toutes les parts des degrez pour y descendre, & y prendre tant d'eau qu'on veut. Ils y font entrer les deux tiers d'eau froide, & toutefois elle est encore si chaude que je me brûlois d'abord en y entrant, quoi qu'elle passe dans la campagne par un petit ruisseau à découvert. Il y a dans cette ville plusieurs beaux bâtimens, on y com-

Eaux chaudes à Burse.

compte plus de deux cent Mosquées toutes belles, & on me montra entr'autres la Mosquée des Dervichs, derriere laquelle, dans une petite Chapelle qui y tient, je vis un tombeau qu'on m'assura être celui du Moufti que le Grand Seigneur avoit fait étrangler peu de tems auparavant dans cette ville. Il y a aussi grand nombre de Hans, tous fort magnifiques, & toûjours habitez, à cause que cette ville est le passage ordinaire des Caravanes de plusieurs endroits. Mais il ne faut pas oublier de voir les sepultures des premiers Empereurs Turcs, & celles de leurs Sultanes, dans autant de petites Chapelles faites en dôme, entre lesquelles est celle d'une Sultane Françoise, à ce qu'ils disent; mais comme ils appellent tous les Européens Francs, ils confondent souvent les François avec les autres Francs. Ils croient que c'étoit une Princesse de France extrêmement belle, qui aiant été prise sur mer fut presentée au Grand Seigneur, qui l'aima tant qu'il lui laissa la liberté de sa Religion, ne laissant pas toûjours de coucher avec elle, quoi qu'elle fut Chrêtienne, car elle ne quitta jamais sa foi, mais vêcut & mourut dans la même Religion & croiance où elle étoit née. Quand elle fut morte les Chrétiens du païs la demanderent pour l'ensevelir à leur mode, & offrirent même de l'argent pour en avoir la permission, mais on

Sultane Françoise.

la

la leur refuſa, & elle fut enſevelie comme les autres Sultanes. Son tombeau eſt dans une petite Chapelle voutée & fermée de murailles, & on voit dedans par les fenêtres qui ſont grillée. J'euſſe bien ſouhaité de trouver la porte ouverte pour y entrer & pouvoir lire un papier que je vis ataché au bout de ſon tombeau, qui ſans doute étoit ſon épitaphe; car je remarquai qu'aux tombeaux des autres Sultanes l'épitaphe étoit écrite ſur la pierre, ce qui n'étoit point à celui ci, mais je n'eus pas cette ſatisfaction. Cette ville eſt longue de plus d'une demi-lieuë, & n'eſt pas fermée par tout de murailles. Vers le milieu de la dite ville ſur une petite coline, il y a un château qui eſt preſque auſſi grand que le reſte de la ville, il eſt fermé de murailles, & on ne permet pas qu'il y demeure aucun Chrêtien. Ce Château eſt bien fort, & il y a un baſtion qui bat la ville, lequel ſemble imprenable, on peut toutefois couper l'eau dans la ville, par où elle paſſe, avant que d'entrer au château. Ce fut ainſi qu'autrefois les Chrêtiens le perdirent, car les Turcs aiant aſſiegé cette place tenuë par les Chrêtiens, & voiant qu'ils ne pouvoient venir à bout de la prendre, ils s'aviſerent d'arrêter l'eau, faute de laquelle les Chrêtiens contraints par la ſoif ſe rendirent. On voit dans ce château de grands reſtes d'un ſuperbe bâtiment, qui étoit autrefois le Serrail.

Longueur de Bourſe.

Château de Bourſe.

rail des premiers Sultans de la maiſon Othomane, mais il eſt tout ruïné. Les gens du païs font ſur le ſujet de ce château un conte que j'ai bien voulu rapporter ici. Ils diſent qu'il y eut autrefois la fille d'un Empereur qui étoit toute couverte de lepre, & par conſéquent très-laide, mais en récompenſe fort vertueuſe, & qui avoit grande confiance en Dieu; & voiant que ſon pere avoit un très-grand déplaiſir de ne la pouvoir marier, perſonne n'en voulant à cauſe de ſa lepre; pour ôter cet ennui à ſon pere, elle lui demanda congé d'aller vaguer par le monde comme une pauvre miſerable, eſperant que Dieu l'aſſiſteroit; ce qu'aiant obtenu avec grande peine de ſon pere, qui l'aimoit tendrement, elle chemina tant qu'elle vint au lieu où court le ruiſſeau d'eau chaude dont nous avons parlé ci-devant, & aiant fait là ſa priere, comme elle ne manquoit point de la faire pluſieurs fois chaque jour, elle vit venir un pourceau ladre, lequel entra dans cette eau chaude, ce que continuant durant quelques jours il perdit ſa ladrerie. Cette fille aiant remarqué cela, crut que Dieu l'avoit conduite en ce lieu pour la guerir, c'eſt pourquoi elle entra dans cette eau, & prit ce bain durant quelques jours, à la fin deſquels elle fut entiérement guerie, ſe trouvant auſſi nette que ſi jamais elle n'avoit eu la lepre. Elle ne manqua

Une fille fit bâtir le château de Bourſe.

Les eaux chaudes de Bourſe gueriſſent la ladrerie.

qua pas d'en remercier Dieu, & elle prit resolution de demeurer dans ce païs qui lui avoit été si salutaire ; c'est pourquoi elle donna avis à son pere de sa guerison, le priant de lui envoier des moiens & des gens pour lui bâtir une retraite. Aiant donc eu de son pere tout ce qu'elle pouvoit souhaiter, elle fit bâtir ce château, qui est à present le château de Bourse : & parce que les Sarrazins l'incommodoient fort par leurs courses, elle demanda du secours à son pere, qui lui en envoia sous la conduite de Roland ou Orland, homme très-fort & robuste, & aussi très-vaillant, lequel fit de grandes tuëries des Sarrazins.

Roland ou Orland.

Tout proche de la ville est une montagne, au haut de laquelle il y a une Chapelle où demeure un Hermite Turc ; cette Chapelle est fermée de bonnes murailles & grilles de fer : mais aiant donné quelques âpres à l'Hermite il m'y laissa entrer, & me montra l'épée dudit Roland, laquelle est large de plus de sept pouces ; elle est longue de quatre piez, j'entens la lame seulement, car la poignée seule a près d'un pié de longueur, encore disent-ils que ce n'est que la moitié de la lame, & que l'autre moitié est chez le Tresorier du Grand Seigneur, elle est si pesante, que c'est tout ce qu'on peut faire de la tenir d'une main. Auprès de cette épée est la masse d'armes du même Roland, qui est un bâton de

Epée de Roland.

fer-

fer gros deux fois comme le pouce, & long d'environ deux piez; la poignée eſt couverte de cuivre, qui la rend fort groſſe, & le bout de la maſſuë eſt armé d'un gros lion de cuivre. Dans cette même Chapelle ſont deux cercueils couverts chacun d'un poîle de velours noir, & au bout de chacun il y a un tulban; ils diſent que dans ces cercueils ſont les corps de Roland, & de ſon fils, qui ſelon leur croiance ſont tous deux morts Muſulmans. Ils tiennent l'épée & la maſſe d'armes ſuſdits ſur une table immediatement devant ces tombeaux. Le ſommet de cette montagne eſt d'aſſez petite étenduë, mais fort agréable, y aiant un peu de bois, & les Turcs y vont fort ſouvent ſe réjouïr & faire feſtin.

Maſſuë de Roland.

CHAPITRE LIX.

VOYAGE DE BOURSE à Smirne.

ETant à Bourſe, je me diſpoſai d'aller à Smirne avec la Caravane qui part tous les Jeudis de Bourſe pour Smirne, mais parce que j'étois arrivé le Jeudi fort tard, il me falut attendre huit jours; cependant je fis mes proviſions, dont le ſoin n'eſt pas de petite conſéquence, car il faut faire état de ne trouver que de l'eau par les chemins, c'eſt pourquoi

Caravane de Bourſe.

quoi il faut porter des traſpontins pour coucher, du biſcuit, car le pain ſe gâteroit, quelque bon paté, du vin, ſi vous en voulez boire, dans une outre, ou dans une cannavette, du vinaigre, de l'huile, du ſel, de la chandelle, & des uſtenſiles de toutes ſortes, même juſqu'à un chandelier, enfin il faut porter tout un ménage, ſi l'on veut être un peu commodément. Les Turcs ſont fort propres à cela, car ils portent ſans aucun embarras tout ce qui leur eſt neceſſaire, ſans s'attendre à ce qui ſe trouvera ſur les lieux, & ils font boüillir la marmitte auſſi facilement dans un deſert que chez eux. C'étoit la premiere fois que j'allois en Caravane, c'eſt pourquoi ces apprêts me ſemblerent un peu extraordinaires. Les Caravanes ſont des aſſemblées de Voiageurs qui ſe joignent enſemble avec tout leur bagage pour aller de compagnie en quelque lieu, afin de pouvoir mieux reſiſter aux Voleurs, s'il y en a ſur le chemin. Ces Caravanes ne logent jamais dans les maiſons des villes ou villages, mais à la campagne, ou dans les Kervanſeraïs, s'il y en a. Kervanſeraï veut dire maiſon de Caravane, & ces Kervanſeraïs ſont des vaſtes bâtimens plus longs que larges, faits comme une hale; au milieu de ces bâtimens il y a une grande place, où on loge les chevaux, mulets, chameaux, & autres bêtes de la Caravane,

Ce que c'eſt que Caravanes.

Ce que c'eſt que Kervanſeraï.

ne, & cette place est environnée d'un petit mur de trois piez de haut, bâti & ataché dans le gros mur. Le dessus de cette muraille est plat & large de six piez. Ils appellent ces sortes de murailles mastabez, c'est là-dessus que les Turcs disposent leur chambre, leur sale, leur office, & leur cuisine. Il y a encore de ces Kervanserais qui sont faits comme une grande écurie, aiant d'un côté les mangeoires ou sont atachez les chevaux, & de l'autre les mastabez, ou les hommes se reposent, mangent, & se couchent. Il y en a d'autres qui ont plusieurs petits mastabez, savoir un entre deux chevaux, & il y en a encore d'autres, mais rarement sur ce chemin, où il y a une écurie pour les bêtes, & une autre lieu semblable, mais à part, pour les hommes. Le Mecredi je retins pour moi & mon valet deux chevaux du maître de la Caravane, & un mulet pour mon bagage, & le lendemain Jeudi 7. Septembre je partis de Bourse avec la Caravane sur les deux heures après midi. Nous vinmes ce jour-là coucher à un village nommé Tahhtalie, éloigné de Bourse d'environ dix ou douze milles. Nous nous retirâmes dans un Kervanseraï. Le Vendredi 8. Septembre nous partîmes de Tahhtalie à deux heures après minuit, & arrivâmes à midi à Loubat, éloigné de Tahhtalie de 30. milles, nous y gittâmes. Le Samedi

Mastabez, espèce de murailles.

Tahhtalie, village.

Lobat, village.

medi nous partîmes de Loubat à deux heures après minuit ; & arrivâmes ſur les onze à Souſurluk, éloigné de Loubat de 25. milles. Il y a une riviére, que nous traverſâmes pardeſſus un fort méchant pont, où bien des fois j'eus peur de me neier, ou au moins de me rompre le cou, car il falloit paſſer ſur de méchantes planches aſſez éloignées l'une de l'autre. Le Dimanche nous partîmes de ce lieu ſur les trois heures après minuit & cheminâmes environ vingt milles ; nous commençâmes là à avoir un fort mauvais chemin, qui nous dura juſqu'au Mecredi. Le Lundi nous partîmes ſur les 4. heures après minuit, & fimes encore 20. milles, le Mardi nous partîmes ſur les 5. heures du matin, & arrivâmes ſur les onze heures à un village nommé Dgelembe. Depuis ce village juſqu'à Smirne nous eûmes toûjours beau chemin. Le Mecredi nous partîmes de Dgelembe ſur les cinq heures du matin, & arrivâmes ſur les onze heures à un village nommé Palamout, & quoi qu'il y ait un Kervanſeraï, & que ce ſoit un gîte ordinaire, nous paſſâmes ſans nous y arrêter, pour abuſer les voleurs que nous craignions de rencontrer, & nous arrêtâmes à deux milles de là dans une plaine, pour nous repoſer, & laiſſer prendre haleine à nos montures.

Souſurluk, village.

Dgelembe, village.

Palamout, village.

Il y avoit alors beaucoup de voleurs ſur le che-

chemin, c'étoient des gens qui s'étoient sauvez de la bataille des Dardanelles en Asie, la plupart Barbaresques, & qui ne faisoient point de quartier; Car ne se contentant pas de piller, ils tuoient; c'est pourquoi nous nous tenions fort sur nos gardes, & regardions souvent à nos armes, aussi avions nous avec nous des Cavaliers que le maître de la Caravane avoit pris pour escorter la Caravane, & même nous eûmes en ce voiage quelques allarmes, mais toûjours fausses. Nous remontâmes à cheval sur les deux heures après midi, & arrivâmes sur les cinq heures à un méchant village ou hameau, près duquel nous couchâmes à la belle étoile: car jusque là nous avions toûjours couché à couvert dans des Kervanseraïs. Il se trouva là quantité de melons d'eau; qui fut une grande manne pour les Turcs, qui sont fort friands des fruits, & principalement de celui-là, aussi en mangerent-ils au moins chacun le sien. Nous quitâmes ce miserable gîte le Jeudi sur les cinq heures du matin, & arrivâmes sur les huit heures à une grande ville nommée Manassa, nous y logeâmes dans un bon Kervanseraï, & trouvâmes dans cette ville tout ce qui nous étoit necessaire, même du vin, car il y a plusieurs Grecs. Nous restâmes en cette ville tout ce jour & le lendemain tout entier, & nous en partîmes le

Melons d'eau.

Manassa, grande ville.

Same-

Samedi 16. Septembre ſur les ſix heures du matin, & arrivâmes le même jour à Smirne a l'heure d'environ midi.

CHAPITRE LX.

DE LA VILLE DE SMIRNE.

Smirne, ville.

Tantale.

SMirne, ville importante de l'Ionie, fut anciennement fondée par Tantalus, & depuis appellée Smirne du nom d'une des Amazones, qui envahirent l'Aſie, & prirent cette ville: & long-tems après elle fut ruïnée par un tremblement de terre, & rebâtie par Marc Antoine plus près de la mer, pour la commodité du port. Elle ſe vante d'avoir donné la naiſſance au Poëte Homere: les Turcs l'appellent maintenant Iſmyr. Cette ville eſt grande, & fort habitée, tant des Turcs que des Chrêtiens, mais elle eſt aſſez triſte, & point forte: elle eſt commandée d'un château, où il eſt aſſez difficile de monter; ce château eſt fort ruïné, & même peu gardé, on y voit une grande citerne, toute creuſée dans le roc, aiant cinq bouches, & pluſieurs canaux. Au deſſous dudit château allant vers Ste. Venerande qui eſt une Egliſe des Grecs, ſe voit un grand amphitréatre, ou St. Polycarpe Diſciple de St. Jean, & Evêque de Smirne ſut martyriſé. Il eſt fort élevé. Il y a encore tout au haut cinq niches,

Patrie d'Homere.

Lieu où Saint Polycarpe fut martyriſé.

ches, où étoient les ſieges des Magiſtrats. Peu loin de là ſe voient pluſieurs reſtes de l'Egliſe de Saint Jean la Cathedrale, elle étoit fort grande & avoit quantité de chapelles. Dans une deſquelles il y a un tombeau que les Grecs croient être celui de S. Polycarpe, mais d'autres croient avec plus de raiſon que c'eſt celui de quelque Turc. Il y a encore un château en bas le long de la Marine, lequel eſt fort habité, au deſſus de la porte il y a les armes de l'Egliſe Romaine, peut-être a-t-il été bâti par les Genois qui ont été maîtres de Smirne, comme de toute cette Côte. Ce Château ferme le port, qui eſt petit, & les vaiſſeaux étrangers n'y entrent point, mais ils jettent l'anchre le long de la rade, qui eſt fort grande & ſûre, il eſt difficile d'en ſortir. Depuis que je ſuis parti de Smirne ils ont bâti un château à la bouche de cette rade, pour en défendre l'entrée & la ſortie à qui bon leur ſemble, à cauſe qu'ils n'étoient pas en ſûreté des Venitiens après la bataille des Dardanelles, n'y aiant rien qui les pût empêcher d'entrer dans cette rade, d'où ils auroient batu la ville à leur aiſe, & l'auroient priſe en peu de tems. Le long de cette rade du côté de la ville eſt la Doüanne, & enſuite les maiſons des Conſuls & des Marchands Francs, qui ont la plupart une porte

Château à Smirne où ſont les armes de l'Egliſe Romaine.

de derriere ſur la marine. Il y a dans cette ville un Cady qui y rend la juſtice ; il y a pluſieurs Turcs qui y demeurent, & auſſi pluſieurs Chrêtiens de tous païs, tant Grecs & Armeniens que Latins. Les Grecs y ont un Archevêque & deux Egliſes, dans l'une deſquelles, appellée Sainte Venerande, officie l'Archevêque, & l'autre qui s'appelle St. George, eſt à des Moines. Les Armeniens y ont auſſi deux Egliſes, & les Latins y ont les Capucins, leſquels officient dans leur Egliſe, qui eſt vis-à-vis de la maiſon de Monſieur le Conſul de France. Les Jeſuites y ont auſſi une belle maiſon où il y a une Egliſe. Le terroir d'alentour Smirne eſt une plaine fort fertile principalement en Oliviers, & toute remplie de jardinages, qui rendent le ſéjour de cette ville fort agréable. Toutes choſes y viennent en abondance, il y croit de très-excellent vin, & après le vin de Canarie, je n'en ai pas bû de meilleur que celui de Smirne, quand c'eſt du bon, les Francs le font chez eux, achetant à la ville les raiſins par hottées ; les perdrix n'y valent que trois ou quatre âpres la paire, & quand elles valent cinq âpres c'eſt cherté, & ſi elles ſont fort bonnes. Enfin tout eſt bon & à bon marché à Smirne, mais cette ville eſt fort ſujette aux tremblemens de terre, & elle en a été ruïnée pluſieurs fois, & a toûjours été rebâtie à cauſe

Terroir de Smirne.

Smirne fort ſujette aux tremblemens de terre.

cause de la commodité de sa situation ; il ne se passe point d'année qu'il n'y en ait, & on me contoit qu'il y a quelques années qu'on y en ressentit de très-grands durant quarante jours, qui recommençoient de demi-heure en demi-heure, dont les vaisseaux qui étoient à la rade n'étoient pas exempts, étant aussi agitez du tremblement de la terre qui est sous les eaux qui les portoient. On souffriroit en cette ville de grandes chaleurs en Eté, si ce n'étoit le vent qu'ils appellent d'enbas ; c'est un certain vent qui vient du côté du Nort dans la ville, il souffle en Eté reglement tous les jours, & rafraîchit fort l'air. Dans cette ville il se fait fort grand commerce des marchandises de toute l'Asie, & de celles de la Chrêtienté. Pendant que j'étois à Smirne j'eus grande curiosité d'aller voir Ephèse, qui étoit autrefois l'une des sept Eglises, aussi-bien que Smirne, ausquelles St. Jean adressa son Apocalypse, & dans laquelle cet Apôtre mourut, & où se voient encore aujourd'hui les restes du Temple de Diane, une des sept merveilles du monde, à l'embellissement & ornement duquel tous les Rois d'Asie avoient contribué durant si long-tems, & qui fut brûlé par Erostrate, desireux d'immortaliser par là sa memoire. Il y a encore à Ephèse plusieurs autres choses dignes d'être vuës, qui me faisoient entreprendre ce petit voiage

Vent d'enbas.

de trois ou quatre jours, car il n'y a gueres plus de quarante milles de Smirne à Ephèse; mais Monsieur du Pui Consul des François, qui m'a témoigné en ce païs-là, toutes les bontez imaginables, m'en voulut détourner, à cause des voleurs qui étoient sur ce chemin, & qui étoient des restes de la déroute des Dardanelles, qui ne donnoient point de quartier, principalement aux Chrêtiens: mais enfin voiant que je le souhaitois, il prit la peine de me choisir deux Janissaires pour m'accompagner, dont l'un qui avoit été plusieurs années voleur, lui promettoit de me ramener sain & sauf par la connoissance qu'il prétendoit avoir avec ces voleurs. J'avois déja arrêté des chevaux, & je faisois état de partir le lendemain matin, mais la fievre qui me prit le soir, rompit entiérement ce voiage: car en aiant relevé sept ou huit jours après, on me fit prendre cette legere maladie pour un avertissement, & enfin je cedai aux persuasions de ceux qui eurent la bonté de me vouloir détourner de ce voiage, parce qu'ils le croioient dangereux.

CHA-

CHAPITRE LXI.

DE LA VILLE DE CHIO.

QUoi que j'eusse resolu de continuer mon voiage par l'Asie, toutefois j'avois tant ouï dire des merveilles de Chio, que je ne voulus pas manquer de l'aller voir, en étant si proche, c'est pourquoi je loüai une petite barque pour m'y porter, & je m'y embarquai le Mécredi onziéme Octobre au matin : un peu après nous eûmes un très-mauvais tems, qui me fit repentir plus d'une fois de ma curiosité, & il nous falût coucher dans la barque proche de terre, non sans danger d'être pris de quelque brigantin, car il y en a toûjours dans l'Archipel, & quand ils prennent des Francs, ils les vont vendre à Rhodes aux vaisseaux Barbaresques, n'osant les amener en aucun port de Turquie, car l'Ambassadeur les feroit remettre en liberté. Enfin le Jeudi douziéme d'Octobre nous arrivâmes dans le port de Chio, comme il étoit presque nuit ; j'allai loger chez Monsieur Mille Vice-Consul des François, car ce lieu est du Consulat de Smirne. La ville de Chio est petite, mais bien peuplée, & la plûpart de ses habitans sont Chrêtiens, Grecs ou Latins, qui y ont chacun un Evêque & plusieurs Eglises, mais les Grecs en ont bien plus

Chio, petite ville.

plus que les Latins, parce que chacun de leurs Papas a ſon Egliſe, n'approuvant pas qu'il ſe diſe plus d'une Meſſe par jour dans chaque Egliſe : ils ont auſſi pluſieurs Couvents de Religieuſes, leſquelles ne ſont pas ſi reſerrées, ni gardées que les nôtres, car je me ſouviens d'avoir entré dans un de ces Couvents, où je vis des Chrêtiens & des Turcs deçà & delà, enſuite aiant entré dans la chambre d'une des ſœurs, je trouvai qu'elle avoit des bontez qui paſſoient les bornes de la charité Chrêtienne. Ces Religieuſes entrant là-dedans achetent leur logement, elles ſortent quand il leur plaît, & quitent même le Couvent quand bon leur ſemble ; elles font des ouvrages en broderie d'or, d'argent, & de ſoïe, à quoi les femmes de Grece réüſſiſſent fort bien, faiſant de fort belles fleurs de broderie ſur des mouchoirs, des bourſes & autres choſes ſemblables. Les Latins ont dans la ville cinq Egliſes, la premiere eſt celle de l'Evêché qui eſt belle & grande, elle n'eſt pas fort vieille, n'étant bâtie que depuis que les Turcs ſont maîtres de Chio, parce que l'Egliſe & maiſon Epiſcopale ſont dans le château, & les Turcs aiant fait de l'Egliſe une Moſquée, permirent à l'Evêque d'en faire bâtir une autre dans la ville, qui fut de même longueur, largeur, & hauteur, ſuivant l'accord fait entre le Roi de France,

&

& le Grand Seigneur, par lequel il eſt dit que les Turcs ne ruïneront point les Egliſes des Chrêtiens, ni ne les leur ôteront point, mais que les Chrêtiens en jouïront en pleine liberté, & auſſi que les Chrêtiens ne les pourront raccommoder, lorſqu'elles ſe ruïneront, ou ſeront ruïnées, ni même en bâtir de nouvelles. L'Evêque aiant cette permiſſion, acheta une place dans la ville, où il fit bâtir ſon Egliſe & ſa maiſon ; c'eſt dans cette Egliſe que ſont enterrez les François qui meurent à Chio dans une ſepulture que M. Jean du Pui Marſeillois, Conſul de Smirne, a achetée, & donnée aux François. Les Capucins ont auſſi dans la Ville leur logement & leur Egliſe, qui eſt grande, & fort belle, elle eſt au milieu d'une très-grande cour par laquelle on paſſe pour aller à leur maiſon qui eſt tout-à-fait ſeparée de leur Egliſe, y aiant la moitié de la largeur de la cour entre-deux ; de ſorte que leur Egliſe eſt hors de chez eux, & ils tiennent toûjours leur maiſon fermée d'une bonne porte, à cauſe des Turcs, qui venant chez eux gâteroient tout leur jardin, & feroient mille inſolences, comme ils ſont quelquefois, lorſqu'ils peuvent ſurprendre la porte ouverte, ſe faiſant donner à boire du vin. Ce logis des Capucins eſt fort proprement bâti, & il y a un grand jardin, mais l'eau y manque ; de ſorte qu'ils n'y ſauroient

Capucins à Chio.

roient presque rien élever. Ces bons Peres enseignent les lettres humaines & la doctrine Chrêtienne à plusieurs enfans qui vont à l'école chez eux. Les Jesuites y ont aussi une Eglise & un College; tous les Jesuites qui y demeurent, sont de Chio, & ils y ont trois Congregations. Il y a encore des Jacobins, & des Cordeliers, qui ont tous de belles Eglises. Il y a aussi à la campagne plusieurs Eglises pour les Catholiques Romains, appartenantes ou à l'Evêque, ou à ces Religieux. Il y en a aussi quantité pour les Grecs, dispersées çà & là, si bien qu'en toute l'Ile il y a plus de trente Eglises Latines, & plus de cinq cent Eglises Greques: elle sont toutes fort bien servies, & le service Divin s'y fait avec toutes les ceremonies comme dans le cœur de la Chrêtienté, car les Turcs n'y mettent aucun empêchement, de sorte qu'un chacun exerce fort librement sa Religion: même la procession se fait publiquement, & à la Fête de Dieu on porte par les ruës le Saint Sacrement sous un dais sans aucune crainte, & sans qu'il s'y fasse d'irreverence, non pas même de la part des Turcs. On porte aussi Nôtre Seigneur avec un fanal devant. Cette ville, comme toute l'Ile, est gouvernée par les Chrêtiens, sous l'autorité pourtant des Turcs, qui les laissent agir librement en toutes les affaires de peu d'impor-

Jesuites, Jacobins & Cordeliers à Chio.

Grande liberté de Religion à Chio.

por-

portance. Ils élisent des Consuls moitié Grecs moitié Latins, qui durant leur tems d'exercice prennent soin de toutes les affaires. Quand on trouve quelqu'un tué, Turc ou Chrêtien, on cherche l'auteur du meurtre; lequel ne se trouvant point, on fait païer le sang du mort à toute la Ville, au prix de douze mille âpres, ou cent cinquante piastres, & les Consuls de la Ville taxent chaque maison pour sa part; de sorte que cela ne monte pas à plus de quinze ou seize âpres pour maison l'une portant l'autre: & lorsqu'on attrape celui qui a tué, il païe lui même le sang du mort par le sien propre, car on en fait justice, & personne ne païe rien: lorsqu'on païe cet argent, le Cady & quelques autres Officiers Turcs en profitent, le prenant pour eux. La Ville de Chio, comme j'ai dit, est petite, toutefois elle à huit portes. Elle n'est aucunement forte, mais il y a un château assez bon qui la défend bien, & la bat bien aussi: les Turcs y demeurent, & il y a ordinairement huit cent hommes dedans. Nul Chrêtien n'y peut loger, mais les Juifs y logent moiennant quelque somme d'argent qu'ils donnent tous les ans, car ils ne seroient pas si à leur aise, ni même en sûreté parmi les Chrêtiens qui les mal-traitteroient souvent. Ce Château a un mille de circuit. Pour y entrer, il faut passer trois portes, & au-

Païe du sang d'un homme tué à Chio.

Château de Chio.

au dessus de la troisiéme, se voit encore en son entier le château aux trois tours avec l'aigle de pierre relevez en bosse, qui sont les armes des Justiniens Seigneurs Genois, à qui appartenoit autrefois cette Ile en titre de Principauté. Après avoir passé cette derniere porte, on voit dans le château une belle maison, où sont les mêmes armes, qui sont encore atachées à plusieurs autres maisons. Ce château est fort beau, & bien bâti; toutes ses maisons ont été bâties du tems que les Chrêtiens en étoient les maîtres, aussi sont-elles bien élevées, & de belle pierre de taille, & ornées de plusieurs armoiries & figures fort bien faites: entr'autres il y en a une au dessus de la porte, qui represente en bas relief l'entrée de Nôtre Seigneur en Jerusalem sur l'ânesse, & cela est fort bien travaillé. Toutes les ruës sont droites & larges j'en vis une où il pourroit passer à l'aise deux carrosses de front. Ce château commande entiérement le port, qui est tout devant, & est petit, & où pourtant il y a toûjours quantité de Saïques, allant ou venant de Constantinople, Metelin, & autres lieux de l'Archipel & de l'Egypte. Les galeres des Beys y passent ordinairement l'hiver. A la sortie du port, un peu en dehors, & loin du Mole environ la portée d'un pistolet, il y a dans la mer une petite Eglise appellée St. Nicolas,

Armes des Justiniens Genois à Chio.

Nicolas, qui ſert de fanal & de ſignal, tant la nuit que le jour, pour les voiles qui veulent entrer dans le port, parce que l'entrée en eſt aſſez étroite, y aiant à côté de groſſes pierres, qui viennent juſqu'à fleur d'eau.

CHAPITRE LXII.

DES ARBRES DE MASTIC, DU Monaſtére de Niamoni, & de l'Ecole d'Homere.

AYant la curioſité d'aller voir les arbres du Maſtic, qui ne ſe recueille point en autre lieu que dans cette Ile, je pris un Janiſſaire du Doüannier, & m'en allai avec le Vice Conſul à Calimacha, qui eſt un des principaux villages de l'Ile. On y entre par deux portes, & on y voit une tour bâtie depuis quatre cent ans, qui cependant eſt encore en bon état; elle ne ſert à rien maintenant, & eſt toûjours ouverte. Il y a dans ce village ſix Egliſes Greques, & environ trente à l'entour, & un Couvent de Religieuſes. Ce lieu eſt fort habité; & lorſque j'y allai, il y avoit, à ce qu'ils me dirent, trois cent quarante huit hommes païant le hharaſch, tous mariez; car ceux qui ne ſont point mariez, ne païent point de hharaſch en ce lieu-là; ce village a proche de lui ſoixante arbres de maſtic que j'allai

Arbres de Maſtic.

Calimacha, village.

voir; ce ſont des lentiſques tortus comme des vignes, & rampant à terre. Dioſcoride aſſûre qu'ils rendent du maſtic en pluſieurs autres lieux, avoüant toutefois que le maſtic qui vient d'ailleurs, eſt plus rare & moins bon que celui de Chio. Pour l'avoir ils piquent ces arbres au mois d'Août & de Septembre, & ce maſtic qui en eſt la gomme, ſortant par les ouvertures qu'ils ont faites à l'écorce, coule le long de l'arbre en terre où il ſe congele en plaques, qu'on ramaſſe quelques jours après, puis on les fait ſécher au Soleil, & enſuite on les remuë bien dans un ſas, afin d'en ſéparer la poudre, qui s'atache tellement au viſage de ceux qui remuent le ſas, qu'ils ne la ſauroient ôter, qu'en ſe frottant d'huile. Ils ſont vingt deux villages qui ont des arbres de maſtic, & entr'eux tous ils ont cent mille arbres de maſtic, dont ils doivent donner au Grand Seigneur tous les ans trois cent caiſſes, qui ſont vingt-ſept mille oques, à quatre-vingt-dix oques la caiſſe. Chaque oque eſt de quatre cent dragmes. Pour amaſſer tout ce maſtic, chacun des villages qui en ont, eſt taxé à tant d'oques, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'arbres, car on ſait à peu près combien un arbre en rapporte; & comme toutes les années ne ſont pas également bonnes ou mauvaiſes pour tous les quartiers où il y a de ces arbres, ceux

Maniére dont on tire le Maſtic.

ceux qui en recueillent plus qu'ils n'en doivent donner, en vendent à ceux qui en ont moins recueilli que ce à quoi ils ſont taxez, au prix de ſoixante âpres l'oque, car ils s'aident l'un l'autre autant qu'ils peuvent, autrement ils ſeroient obligez d'en acheter du Douannier à deux piaſtres l'oque. Après cela ils vendent ce qui leur en reſte au Douanier au prix de ſoixante âpres l'oque, en quoi il fait bien ſes affaires, car il ne leur eſt pas permis d'en vendre à un autre qu'au Douannier, qui le vend enſuite cent quatre-vingts âpres ou deux piaſtres l'oque, n'y aiant que lui qui en puiſſe vendre dans Chio, parce que cette marchandiſe appartient au Grand Seigneur, comme la terre ſigillée ou *terra lemnia*; & c'eſt pour cela même qu'ils tiennent ſur toutes les avenuës des lieux où il y a de ces arbres, des gardes qui demeurent dans de petites maiſonnettes bâties exprès, ces gardes viſitent tous ceux qui paſſent, pour voir s'ils n'emportent point de maſtic, & ils viſitent ſi exactement, que mon Janiſſaire me contoit qu'ils en trouverent une fois à une femme un bon morceau, qu'elle avoit caché dans ſes parties les plus ſecrettes. Ceux qui ſont ſurpris emportant ainſi du maſtic, ſont envoiez en galere ſans remiſſion. Ce maſtic eſt une gomme blanche, de fort bonne odeur, qui entre dans la compoſition de plu-

Grande maltore du Maſtic.

Terre ſigillée ou terra lemnia.

Uſage du Maſtic.

plusieurs onguens, mais les Grecs en dissipent une grande quantité à mâcher, & encore plus les femmes & les filles, qui en usent si souvent, qu'elles ne sont jamais sans un morceau de mastic dans la bouche. Cela fait fort cracher ils disent encore que cela blanchit les dents, & rend l'haleine agréable. Ils en mettent même dans le pain pour le rendre plus delicat, & quand à mon départ de Chio, je fis ma provision de biscuit, on m'en fit faire de petits avec du mastic, comme un grand regal pour boire le petit coup au matin. Après avoir vû les mastics, je pris le chemin de Niamoni, qui est un Couvent de Caloyers Grecs, éloigné de Calimacha de quelques milles, le chemin est fort mauvais, car par toute l'Ile il faut toûjours monter & descendre, & ce Couvent est parmi les bois & les rochers. Etant arrivez là, nous allâmes premiérement à l'Eglise, qui est grande & belle, elle est dediée à Niamoni, qui veut dire en Grec vulgaire, seule Vierge; Cette Eglise fut bâtie à l'occasion d'une Image trouvée miraculeusement, & ils le racontent de cette sorte. Tout ce quartier étoit couvert de bois fort épais, où demeuroient plusieurs Hermites ou Religieux vivant, sous une même Règle, ces bons Peres voioient toutes les nuits au milieu des bois une lumiere, & comme ils alloient vers elle pour

Niamoni, Convent de Caloyers Grecs.

pour connoître ce que c'étoit, & qu'ils étoient bien près du lieu où ils l'avoient vuë, ils ne voioient plus rien, ce qui les étonnoit fort. Enfin cela aiant duré long-tems & en aiant conferé plusieurs fois ensemble, ils résolurent de mettre le feu au bois de toutes parts, ce qu'aiant fait, tous les arbres brûlerent excepté un, sur lequel ils trouverent une image de la Vierge : aussi-tôt ils députerent quelques-uns d'eux vers Constantin Monomaque Empereur de Constantinople, auquel aiant conté ce miracle, il leur promit de faire bâtir là une Eglise, mais peu de tems après aiant été chassé de l'Empire il leur réitera sa promesse de faire bâtir un Eglise en cet endroit si Dieu lui faisoit la grace de remonter sur le trône: & en effet étant retourné à l'Empire, il la fit bâtir environ l'an de salut 1050. Cette Eglise est ornée de quantité de piéces de Marbre & de Porphyre, que cet Empereur y fit porter de Constantinople; il y a entr'autres 32. colonnes de Marbre. Le dôme est tout revêtu de peintures à la Mosaïque fort belles, & ils entretiennent si bien cette Eglise, qu'elle semble toute neuve. Derriere le maître Autel se voit l'image miraculeuse de la Vierge peinte sur du bois, & le lieu où étoit planté l'arbre qui la portoit, ledit lieu étant enclos dans l'Eglise. Ils racontent plusieurs miracles arrivez dans cette Eglise, je n'en rappor-

Constantin Monomaque.

Eglise de Niamoni.

por-

porterai qu'un, lequel est representé dans le tableau de l'Autel devant lequel il arriva. Ils disent qu'un jour qu'on célèbroit la fête de cette Eglise, & que tous les Autels étoient parez le mieux qu'on avoit pû, il y eut des Mores qui y étant entrez, voulurent voler les paremens d'un Autel, & s'en étant approchez à une heure qu'il n'y avoit personne, l'un d'eux laissa tomber un ferrement, qui frappant sur le pavé, fit un si grand feu, qu'il les reduisit en poudre au même lieu, & ils montrent dans le pavé un petit trou, qu'ils disent avoir été fait par ce même ferrement.

Pouce de St. Jean Baptiste.

Ils me firent voir le pouce de la main de St. Jean Baptiste, qui semble être de la même main de St. Jean qu'on conserve à Malte: puis un morceau de la vraie Croix. Toutes ces reliques sont richement enchassées. Après

Couvent de Niamoni riche.

avoir bien vû l'Eglise, je passai dans le Couvent, qui est fort grand, & bâti en forme de château, les femmes n'y entrent jamais. Il y a dans ce Couvent ordinairement deux cent Caloyers gouvernez par un Abbé, & ils ne passent jamais ce nombre: lorsqu'il y a quelques places vacantes, ceux qui les veulent remplir, & être Caloyers, païent cent piastres, & ils y portent leur bien, dont ils jouïssent toute leur vie, mais après leur mort, il est pour le Couvent, & ils ne peuvent disposer en faveur d'un parent ou de quelqu'au-

tre

tre que ce ſoit, que du tier de leur bien, encore eſt-ce à condition que ledit heritier ſe faſſe Caloyer dans le même Couvent, & ainſi ils ne perdent rien du fond. Le Couvent donne tous les jours à chacun de ces Caloyers du pain noir, du vin qui n'eſt pas du meilleur, & du fromage pourri, du reſte c'eſt à eux à ſe pourvoir comme ils peuvent; ceux qui ſont riches font bonne chere à leurs dépens, & même il y en a qui ont de bons chevaux pour s'aller promener quand ils veulent, les autres ſe paſſent de la pitance: Ils mangent pourtant enſemble dans le refectoire les Dimanches & les grandes Fêtes. Quand ils meurent on les porte tout habillez dans une Egliſe dediée à S. Luc, laquelle eſt hors du Couvent, & on les met ſur une grille de fer, ſi quelques-uns de ces cadavres ne ſe corrompent point, les autres Caloyers diſent que c'eſt ſigne qu'ils ſont excommuniez. Ce Couvent païe au Grand Seigneur cinq cens piaſtres par an, mais il a plus de ſoixante mille piaſtres de rente, & ils ont un tréſor où ils gardent plus d'un milion d'or: Ils m'ont avoué eux-mêmes qu'ils avoient à eux près des deux tiers de l'Ile, car la plupart de ceux qui meurent leur laiſſent, l'un des maiſons, l'autre des terres & de l'argent, ce qui fait voir que ce n'eſt pas ſeulement en Chrêtienté que les Religieux poſſedent

dent les biens de plusieurs maisons & familles. Ils ont dans ce Couvent deux grosses cloches, le son desquelles me réjouït un peu, parce qu'il y avoit long-tems que je n'en avois entendu, les Turcs ne permettant guères ailleurs aux Chrêtiens d'en avoir, mais ceux de l'Ile de Chio en ont dans tous les villages, qui sont veritablement fort petites. Ces Caloyers ont hors du Couvent un aqueduc de fort bonne eau pour leur usage. Après m'être assez reposé dans ce Couvent, je pris le chemin de la ville, & en passant je vis un peu hors du chemin, à main droite, l'Eglise appellée l'Incoronata, qui appartient aux Dominiquains. Un autre jour j'allai voir l'Ecole d'Homere, qui est à environ une mille de Chio sur le bord de la mer, c'est un rocher un peu élevé, sur lequel on voit comme un Autel quarré, taillé dans le même roc, haut d'environ trois piez, & de même largeur en quarré, & à l'entour on y voit quelques bêtes representées en relief, j'y vis un beuf, un loup & d'autres semblables, & c'est ce qu'on appelle l'Ecole d'Homere. Peu loin de là est un village appellé Ananato, où on fait du charbon & de la poix, il est habité d'environ cent cinquante personnes, ceux de Chio disent que ce fut en ce village que nâquit Homere, & là auprès est une vigne qui rapporte de fort bon vin, qu'on nomme communément

Cloches à Niamoni & dans les autres lieux de l'Ile de Chio.

Ecole d'Homere.

Ananato, village.

nément la vigne d'Homere, quoi que d'autres disent qu'elle est près d'un village appellé Cardamila, éloigné de l'autre de dix milles, & de deux milles de la mer; Ce village a un bon port.

CHAPITRE LXIII.

DE QUELQUES VILLAGES DE l'Ile de Chio.

JE rapporterai ici les principaux villages de l'Ile de Chio, que je n'ai point vus, mais selon qu'un mémoire manuscrit qui m'est tombé entre les mains m'en a instruit, celui qui l'a fait a demeuré plusieurs années dans cette Ile. Le Village de Cardamila, dont nous venons de parler, est habité de cinq cent personnes, son terroir est orné de fontaines fort claires & fort bonnes, & est très-fertile, rapportant tous les ans cinq cent muis de vin: il y a quelques années qu'on y trouva plusieurs pièces de monoie d'or, d'argent & de cuivre de l'Empereur Constantin. A cinq milles de ce village est un vallon long d'un demi-mille, dans lequel est une source d'eau qni descend par un escalier de trente beaux degrez de marbre: à l'extremité de ce vallon étoit bâti un temple tout de pierres de marbre de couleur cendrée, longues de huit palmes & larges de six, qui étoient bien jointes

Cardamila, village.

Beau vallon en l'Ile de Chio.

tes avec du fer & du plomb, mais les Païsans ont rompu ces belles pierres pour avoir ces métaux. Ce lieu s'appelle Naos, c'est-à-dire, Temple, les Gentils-hommes de Chio vont se divertir ordinairement là.

Vichi, village.

Plus loin est un village appellé Vichi, habité de trois cent ames, il y a une Eglise dediée à la Vierge. Plus avant est Cambia, habité de cent personnes, ce lieu est situé parmi les rochers, les montagnes & les bois de pins sauvages, & c'est là qu'on coupe le bois pour faire les galeres : Il y a plusieurs Eglises deçà & delà par les montagnes : au dessous de ce village se voit un vallon, où est un petit château bâti sur un rocher presque inaccessible ; les habitans de ce lieu disent qu'autrefois il s'est trouvé un dragon sous ce Château. Vis-à-vis de ce lieu se voit le mont de St. Elie, qui est le plus éminent de toute l'Ile, & même on le voit de Tenedo qui est éloigné de l'Ile de Chio de cent & tant de milles, au haut de ce mont est une Eglise dediée au dit Saint. Ce lieu est si élevé, qu'il y a toûjours des brouïllars & de la neige. Au milieu de la montagne est une source si grande & si copieuse, qu'elle arrose toutes les campagnes d'alentour qui sont fertiles & abondantes de toutes sortes de fruits. Là auprès dans un bois est un village appellé Spartonda, il y demeure cinquante personnes tous Pastres, mais

Cambia, village.

Mont de St. Elie.

mais le lieu eſt délicieux pour les fruits & les bonnes eaux qui y ſont. Entre les villages de Calandre, qui eſt ſur une montagne, & Coronia, qui contient cent cinquante maiſons éparſes ça & là, on trouve ſous de très-gros chênes un bain de ſouphre vers le bord de la mer; ce bain eſt appellé Hayaſma, qui veut dire, eau Sainte ou eau Benîte, à cauſe que ſon eau guerit de pluſieurs maladies ceux qui en boivent, mais elle en tuë bien auſſi par trop d'operation. A l'extremité de l'Ile à trois milles loin de la mer eſt le Bourg Ste. Helene, bâti ſur une roche, habité de deux cent perſonnes, il y a deux Egliſes & une chapelle bâtie dans la montagne même, juſtement au milieu, & comme la montagne eſt creuſe, dans ſon milieu il pend une pointe de Roc, d'où il diſtile de l'eau continuellement goutte à goutte, ils appellent auſſi cette eau hayaſma, c'eſt-à-dire, eau ſainte, ou eau benîte, cette eau vient de la montagne imbuë de l'eau de pluïe, ou des vapeurs qui s'élevent d'une profonde vallée qui eſt au deſſous, dans laquelle eſt une eau courante qui fait tourner des moulins: les habitans de ce lieu croient fermement qu'un corps mort ne ſe corrompant point en quarante jours, ſe convertir en Eſprit follet, qu'ils appellent Zorzolacas ou Nomolacas, & l'Auteur du manuſcrit, dont j'ai

Calandre, Coronia villages.

Bourg Ste. Helene.

Zorzolacas, Eſprit follet.

J'ai tiré ceci, dit que paſſant par là l'an 1637. au mois d'Avril, il trouva un Prêtre qui liſoit ſur un cadavre qu'il avoit fait deterrer, & qui étoit enterré depuis cinquante jours, & toutefois étoit encore en ſon entier, & on n'y voioit autre ſigne de corruption qu'un ver qui lui ſortoit de l'œil, le Prêtre dit à cette perſonne qui a rapporté ceci, que ce cadavre, ou plutôt ſon eſprit alloit toute la nuit par le village, frapant aux portes, & appellant les perſonnes par leur nom; & que ceux qui répondoient mouroient deux ou trois jours après, & que ce ver qui ſortoit de ſon œil étoit un artifice du diable, pour faire croire qu'il étoit pourri. Ce lieu eſt éloigné de la ville environ trente milles, & ce ſont tous pauvres Paſtres qui y demeurent. Cette Chapelle qui eſt dans ledit rocher eſt en grande eſtime par tous les villages d'alentour. De là on va à Voliſſo, qui eſt un grand village ſitué ſur une montagne, avec un château bâti par Beliſaire Capitaine de l'Empereur de Conſtantinople, lequel étant dans un vaiſſeau qui le portoit ailleurs, fut obligé par la tempête de prendre terre en ce lieu: Il y a dans ce château une Egliſe, & pluſieurs maiſons & cîternes. Le village eſt d'environ trois cent maiſons, habitées de quinze cent perſonnes, & pluſieurs Egliſes: la campagne eſt très-belle, grande & fertile: Ces gens-là

Cadavre, dont l'eſprit voguoit les nuits par le village.

Voliſſo grand village.

là font chaque année cinq mille livres de ſoïe, de l'argent de laquelle ils païent leur tribut : ils ſont fort vicieux, & on tient que c'eſt par malediction que le pain leur manque preſque toûjours. Il y a un lieu appellé Varvariſo, où eſt une Egliſe dediée à Ste. Marcelle, laquelle fut, à ce que diſent les habitans de ce lieu, convertie en pierre au bord de la mer dans une grotte où elle s'enfuit, pour ſe ſauver de ſon pere qui la vouloit violer, & ils diſent que le jour que l'Egliſe célèbre la fête de cette Sainte, on voit diſtiler du lait des mammelles qui ſont dans le roc, ils en font une grande fête, qu'ils appellent Panagirio, les Prêtres chantant toute la nuit à ſa loüange. A trois milles de ce village eſt un Monaſtêre dedié à St. Jean : auprès de ce Monaſtêre eſt un village appellé Fitta, au deſſous duquel eſt un grand vallon qui correſpond au terroir de Voliſſo, dans lequel y a une eau courante qui fait tourner huit moulins, qui ſervent pour tous les villages d'alentour, quoi que chaque Païſan ait à ſa maiſon un moulin à bras, dont les femmes moulent le blé. De là on va à Sieronda, qui eſt une grande tour fort ancienne, habitée de cinquante perſonnes, tous Paſtres, il y a une Egliſe. Plus avant eſt le village de Lecilimiona, où demeurent cent cinquante perſonnes, il y a une Egliſe. C'eſt là que commençent les

Varvariſo, village.

Metamorphoſe de Sainte Marcelle.

Panigario, grande Fête.

Fitta, village.

Lecilimiona, village.

les Arbres de mastic. A environ deux mille de là est un village appellé Elata, dont les habitans sont tous adonnez à apprivoiser les perdrix. Plus loin est le village d'Armolia, où se font tous les vases de terre, dont on use dans toute l'Ile; il y a environ cinq cent personnes, & plusieurs Eglises, le terroir est une plaine remplie d'arbres de mastic. Vis-à-vis de ce Village est un château situé sur une très-haute montagne, lequel est appellé Apolieno, & fut bâti par un Nicolas Justinian l'an 1440. comme on voit sur la porte dudit Château, il est en ovale, à double muraille, & contient soixante-deux chambres, avec deux cîternes, l'une desquelles a soixante piez de long, & quarante de large: il y a une Eglise au milieu de ce château, qui étoit très-fort pour se défendre des Corsaires. Le village de Mesta est le plus fort & le mieux bâti de tous, il est en triangle, & habité de trois cent personnes, il y a plusieurs Eglises, & il est dans la plaine: à environ deux milles de là, en cet endroit est un port appellé Ayadinami, & une autre appellé San Nichita, celui-ci est plus proche du village de Pirgi que de Mesta. Pirgi est un grand village avec une tour, il est habité de deux mille personnes, il y a trente Eglises. Voilà ce que j'avois à dire des villages qui sont dans les montagnes, je parlerai maintenant

Elata, village.

Armolia, village.

Apolieno, château.

Mesta, village.

Ayadinami, San Nichita, Ports.

Pirgi, village.

nant des autres ; & premiérement, de Calamoty, qui a plusieurs Eglises, & est habité d'environ sept cent personnes, mais il n'y a point de bâtiment considerable : non plus qu'à Chini, habité de trois cent personnes, Vessa de deux cent, Saint George, & Flacia. Vono est un grand village avec un Château quarré, il est habité d'environ cinq cens personnes, il y a plusieurs Eglises. Vis-à-vis de ce village il y en a un autre appellé Nevita, qui est fort grand, & a une tour large de cent palmes, & fort haute, ce lieu est habité de deux mille cinq cent personnes, il y a trente Eglises & deux Monasteres, l'un de Moines, & l'autre de Religieuses. Il y a encore hors du village une Eglise dediée à S. Michel Archange, où se voit un grand concours de peuple le jour que l'Eglise célèbre la fête dudit Saint : cette Eglise est appellée Tasiarchi, elle est bien bâtie & bien ornée, aiant de bons revenus, les fous vont à cette Eglise, & plusieurs en retournent en leur bon sens ; les habitans de ce lieu sont fort vicieux. Catharacti est un château judicieusement bâti sur une montagne, du tems que les Genois étoient maîtres de l'Ile ; ce château étoit commandé des Seigneurs Della-Rocca, comme on voit par leurs armes qui y sont, il est habité de quinze cent personnes, il y a seize Eglises, & un Monastere de Moines dé-

Calamoty, village.

Chini, Vessa, S. George, Flacia, Vono, Nevita, villages.

Catharacti, château.

dié à la Vierge, il y a encore des Religieuses qui ne sont pas fort austères. Je ne dirai rien de quelques autres villages, comme Didima, Oxodidima, Merminghi, Theolopotami, tous habitez de cent cinquante, deux cent trois cent personnes : on fait dans la plupart de ces villages des toiles, qu'ils appellent dimite & scamandée, c'est à-dire, toile double & simple, desquelles on use fort en toute l'Ile, & ils en trafiquent encore en plusieurs lieux. Et afin qu'on sache pourquoi ils bâtissoient autrefois tant de châteaux & de tours, j'en rapporterai ici la raison. Les campagnes de Chio étant remplies d'arbres de mastic, il faloit qu'il y eût des gens pour le garder & recueillir dans son tems, c'est pourquoi il y avoit dans la campagne de petits villages pour trente, cinquante, cent personnes chacun, mais parce qu'ils étoient molestez des Turcs de la Natolie, qui n'est éloignée que d'environ dix huit milles, qui enlevoient les hommes & leur bagage, tous ces villages resolurent de se joindre trois ou quatre ensemble, & de bâtir des châteaux ou tours pour s'assûrer contre les Corsaires ; & pour garder les arbres & les villages, ils bâtirent des tours à l'entour de l'Ile, à trois ou quatre milles l'une de l'autre ; & chaque village voisin y envoioit deux hommes pour faire la garde, & quand ils voioient quelques barques, vaisseaux

Didima, Oxodidima, Merminghi, Tholopotami, villages.

Dimite & stamandée, sorte de toiles.

Pourquoi tant de châteaux en l'Ile de Chio.

ſeaux ou galeres, ils en donnoient avis, & ſe retiroient, ou bien ſe défendoient.

CHAPITRE LXIV.

DE L'ILE DE CHIO, ET DE ſes Habitans.

CHio appellée des Turcs Sakizadaſi, c'eſt-à-dire, Ile de Maſtic, eſt une fameuſe Ile de l'Archipel, elle eſt éloignée de Smirne de cent milles, il n'y auroit pas tant de chemin ſi on alloit en droiture, mais il faut faire le tour d'une montagne que les Grecs appellent Xamos, les Turcs Souſambogazi, qui avance fort en mer. Cette Ile étoit autrefois aux Juſtiniens Seigneurs Genois en titre de Principauté, mais elle fut priſe l'an 1566. par un Capitaine Bacha appellé Pialis, & aſſujettie aux Turcs. L'Ile de Chio a quatre-vingts dix milles de circuit, & eſt fort habitée, aiant une ville & plus de ſoixante tant Bourgs que villages, la plupart habitez par les Chrêtiens ſeulement, & toute la campagne eſt remplie de baſtides, ou petites métairies, qui conſiſtent en une petite pièce de terre & une petite tour à deux ou trois chambres, de ſorte qu'il ſemble que ce ſoit une ville dans les champs, comme le terroir de Marſeille. L'Ile de Chio eſt fort ſujette aux tremblemens de terre, elle ſeroit fort fer-

Chio, Ile.

Xamos ou Souſambogazi, montagne.

tile si elle n'étoit point si pierreuse, & si elle avoit un peu d'eau, mais il y pleut si peu, qu'il faut tous les ans au Printems faire la procession par la ville, pour obtenir la pluie du Ciel ; les Turcs font premierement la leur, puis les Grecs, puis les Latins, puis les Juifs: les Turcs se mettent fort peu en peine lesquelles de toutes ces prieres sont exaucées, pourvû qu'ils aient ce qu'ils demandent: mais nonobstant les montagnes & la sécheresse, cette Ile ne laisse pas d'avoir de toutes choses à suffisance, & bonnes ; il y a du blé, quantité de vin fort bon, mais il est fort gros, & il y a plusieurs gens à qui il ne plaît pas, à cause, disent-ils, qu'il y a à boire & à manger. Toutes choses y sont à grand marché, on y mange les perdrix presque pour rien, & si elles sont fort bonnes. Mais c'est une chose curieuse de voir comme on nourrit ces oiseaux à Chio ; car il y a des Païsans, comme pastres publics, ausquels tous ceux qui ont des perdrix, donnent quelque chose pour les nourrir, ces gens les aiant le matin toutes assemblées autour d'eux d'un coup de siflet, les menent aux champs comme des coqs d'Inde, & d'abord qu'elles sont arrivées sur un côteau où ils les menent, elles s'en vont chercher leur vie, chacune de son côté, & le soir celui qui en a soin revient sur le même côteau, & se met à sifler fort haut ; alors toutes ses perdrix

Perdrix à vil prix, & comme on les nourrit.

drix réviennent, & s'assemblent auprès de lui, après quoi elles retournent chacune chez son maître, sans qu'il en manque jamais aucune, & elles entendent si bien le siflet de celui qui a coutume de les mener paître, que si un autre sifle, elles n'iront pas à lui. Quand je passai à Chio je ne pus avoir ce divertissement, parce que ce n'en étoit pas le tems. J'ai vû de ces perdrix qui étoient plus privées que des poules, car elles se laissoient toucher & flatter avec la main par les premiers venus, sans se remuer aucunement de leur place: cette Ile est la seule qui ait conservé sa liberté parmi les Turcs, ces habitans vivent comme bon leur semble, exerçent leur Religion avec toute la liberté imaginable, seulement ils sont sujets au Turc, & lui païent tribut, mais ils n'en sont aucunement molestez, ni chargez d'impositions. Les Chiots sont presque tous Chrêtiens, & il y a fort peu de Turcs: de ces Chrêtiens il y en a une bonne partie de Catholiques Romains, les autres suivent l'Eglise Greque. Tous ces gens, tant Grecs que Latins, tiennent beaucoup de l'humeur des Genois, qui les ont autrefois gouvernez; il y a encore dans cette Ile plusieurs familles qui se disent être de la maison des Justiniens, car ils font encore distinction des Gentils-hommes, qui sont en assez bon nombre, d'avec les roturiers. Les Chiots

Perdrix privées.

La seule Ile de Chio a conservé sa liberté.

Familles des Justiniens.

Mœurs des gens de Chio. vont vêtus à la Genoiſe, ils ſont laids, & quoi qu'ils ſoient de belle taille, leur viſage fait peur, ils ſont fort ſuperbes, & toutefois tant les Gentils-hommes qu'autres, vont librement à la boucherie & au marché acheter ce qu'il faut pour le ménage, & l'apportent à la main par la ruë à découvert ſans aucune honte: ils ſont ennemis des François, & aiment plus volontiers les Eſpagnols, mais ils aiment bien plus la domination des Turcs que des Chrêtiens. Les Chiots travaillent force damas, ſatin, tafetas, & autres choſes ſemblables, & ils trafiquent fort en divers endroits avec leurs Saïques. Ceux qui ne travaillent ni ne vont point dehors, paſſent les journées dans une place aſſis ſous des arbres à cauſer enſemble. Pour les lettres, elles n'ont point de cours en ce païs-là, & il regne parmi eux une fort grande ignorance, & cependant ils ont l'eſprit naturellement éveillé, & même ils ſont ſi grands fourbes, qu'on a beſoin de ſes deux yeux, quand on traitte quelque affaire avec eux. Ils ſont fort adonnez à leurs plaiſirs, & à l'yvrognerie; enfin ils ſont Grecs de Nation. Pour les femmes, elles ſont très-belles, & de taille avantageuſe, elles ont le viſage blanc comme le plus beau jaſmin, qu'elles portent ordinairement à leur tête, & je n'ai vû aucun païs dont les femmes aient au viſage tant de beau-

beauté & tant d'agrémens, je dis au visage, car elles ont le sein tout brûlé du soleil, & tout noir, ce qui m'a souvent étonné, veu qu'elles ne prennent pas plus de soin a se conserver le visage que le sein. Pour moi je ne me pouvois tenir de les quereller quelquefois, de ce qu'elles ne se le couvroient point avec quelque mouchoir ou autre linge, car après cela il ne se pourroit rien voir de plus beau. Leur habit sert encore beaucoup à les faire paroître si agréables, car elles sont toujours fort proprement vêtuës, & coiffées d'un linge fort blanc, fait en forme d'un petit capuchon rabattu par le bout; outre tous ces agrémens, un autre plus solide est qu'elles ont toutes de l'esprit, mais un esprit enjoüé & gaillard, qui les rend les plus agréables personnes de la terre; si elles sont jolies, elles sont fort remplies de vanité, qui est un vice qui accompagne toûjours ce sexe. Elles veulent être vêtuës des plus belles étoffes qu'elles peuvent avoir, & toutefois ce n'est rien à présent au prix de ce que c'étoit autrefois, car il n'y avoit si chetive femme, jusqu'à celle d'un savetier, qui ne voulut avoir de beaux souliers de velours, qui coûtoient cinq ou six écus, des colliers & des brasselets d'or en quantité, & leurs doigts pleins d'anneaux, mais un jour elles païerent bien cher toutes ces parures. L'Eglise de St. Jean est

hors la ville de Chio à la portée du mosquet sur la marine, il y a la veille de la Saint Jean grande assemblée en cette Eglise, toute l'Ile s'y trouve, & les femmes & filles tâchent de se parer le mieux qu'elles peuvent; ce jour étant venu, elles vuiderent tous leurs coffres pour y chercher ce qu'elles avoient de plus beau & de plus précieux, & celles qui n'avoient point d'ornemens en alloient emprunter chez leurs amies: après qu'elles furent bien parées, elles s'en allerent l'après-dîner à St Jean; or il y a auprès de la porte par où il faut sortir pour aller à cette Eglise une tour, au haut de laquelle étoit le Capitaine Bacha, qui les regardoit passer, ce qui augmentoit fort leur fierté: quand le Service fut fini, elles revinrent toutes, & s'arrêterent à danser devant la tour où étoit le Bacha, qui témoigna y prendre grand plaisir; le lendemain, ce Bacha demanda à Messieurs de la Ville cent mille piastres, dont il disoit avoir affaire pour l'arrivée du Grand Seigneur: ils voulurent s'excuser, disant qu'ils n'en avoient point: mais il leur ferma la bouche, en leur repliquant qu'ils en avoient bien trouvé pour charger d'or leurs femmes & leurs filles; & tout ce qu'ils purent faire, fut d'accommoder avec le Capitaine Bacha, & de lui païer cinquante mille piastres. Après cela, tant les Grecs que les Latins, tous d'un commun

Histoire de la braverie des Chiotes.

Avanie à la braverie des Chiotes.

mun

munaccord, firent défendre aux femmes par leurs Evêques, ſous peine d'excommunication, de porter aucun joïau, ni or, ni argent: mais ne pouvant ſe reſoudre à ſe priver de ces bijous, elles ſe moquerent de l'excommunication juſqu'à ce qu'on en fit venir une du Pape: depuis ce tems-là elles n'en ont plus porté. Les Chiotes aiment fort la danſe, auſſi-bien que les Chiots, & tous les Dimanches & les fêtes on voit tout le monde, tant hommes que femmes pêle-mêle, danſer en rond le ſoir & toute la nuit, auſſi-bien à la ville qu'aux villages, & un étranger nouvellement venu, & qui ne connoît ni n'eſt connu de perſonne, s'y peut mettre librement comme les autres, & donner la main à la plus belle, ſans aucun ſcandale, ni plus ni moins qu'en nos villages de France, & je ne trouve que cette difference des Chiots d'avec les Genois, que les premiers ne ſont point jaloux, car quoi qu'ils ſoient dans un païs où une femme n'oſeroit ſe laiſſer voir à un homme, ſi elle ne veut paſſer pour femme publique; néanmoins les femmes de cette Ile ſe ſont tant conſervé de liberté, tant à la ville qu'aux villages, que les filles paſſent ordinairement les journées & les ſoirées ſur leurs portes, cauſant & joüant avec leurs voiſines, ou regardant les paſſant, & chantant: & un étranger qui ne les aura jamais vuës, peut

ſans ſcandale s'arrêter à parler à celle qui lui plaît, qui l'entretiendra & rira avec lui auſſi librement, que ſi elle le connoiſſoit depuis pluſieurs années: mais pour avoir bien ce divertiſſement il faut ſavoir un peu jargoner le Grec vulgaire; car quoi qu'il y en ait pluſieurs qui ſachent l'Italien, leur langage ordinaire eſt le Grec vulgaire, dont la meilleure partie n'eſt autre choſe que le Grec litteral corrompu: un Jeſuite de Chio me dit que le ſignor Pietro Della Valle Gentilhomme Romain, dont nous avons les voiages par lettres, paſſant par Chio y remarqua deux choſes, qu'il s'étonnoit de voir enſemble, ſavoir grande réjouïſſance, & eſclavage: pour l'eſclavage, je trouve qu'il n'y eſt guères que de nom, & aſſûrément il y a là moins d'eſclavage, qu'en aucun autre lieu de Turquie. Pour la réjouïſſance, je ne m'étonne pas qu'elle ſemblât ſi étrange à ce Gentilhomme, qui étoit d'un païs où les femmes n'ont aucune liberté, & où les hommes ſont entiérement perſuadez qu'une femme qui converſe avec un homme, eſt diſpoſée à lui accorder tout ce qu'il lui peut demander: il eſt vrai auſſi qu'en ce tems-là ils ſe divertiſſoient encore bien davantage à Chio, que lorſque j'y paſſai; car comme de mon tems ils craignoient tout des Venitiens depuis la bataille des Dardanelles, il y avoit quatre

Penſée impertinente des Italiens.

Ba-

Bachas qui y étoient venus depuis peu avec leur suite, qui étoient logez eux & leurs gens dans les maisons des bourgeois, qu'on en chassoit pour faire place aux Turcs. Le quatriéme de ces Bachas arriva à Chio, durant que j'y étois, & comme ceux de la ville lui eurent assigné un quartier pour le loger lui & les siens, ceux dont les maisons étoient destinées pour ces Turcs, faisant difficulté d'ouvrir leurs portes, parce qu'ils esperoient de s'en exempter par la longueur, les Turcs qui y devoient loger rompoient les portes à coups de coignées, & on entendoit par tout ce quartier (qui étoit le nôtre) un tintamarre horrible, mêlé de ces coups de coignées & des cris des femmes qui étoient dans les maisons : les moins obstinez emportoient vîtement leurs meubles chez leurs amis, parce qu'ils n'étoient obligez à leur donner que le simple couvert, mais c'étoit un spectacle digne de compassion de voir des gens obligez d'abandonner leurs maisons à des personnes qu'ils ne connoissoient point, sans savoir eux-mêmes où aller loger, & cela me sembloit une petite representation d'une ville forcée. La maison de nôtre Vice-Consul fut exempte de tels hôtes, par de bons amis qu'il eut. Le lendemain de l'arrivée de ce Bacha, les Consuls de la Ville lui envoierent le présent accoutumé, qui fut de deux pa-

Present à un Bacha arrivant à Chio.

paniers de pain, huit cierges mediocres de cire blanche, cinq pains de ſucre, trois pots de miel, trois pots d'eau d'orange, deux paniers de grenades, deux de limons, deux de melons d'eau, deux de mezingianes ou navets violets, un de raiſin, un d'herbe, demi-douzaine de pigeons, une douzaine de poules, & trois moutons. Le lendemain on porta auſſi à ſon Kiaya ou Lieutenant le preſent accoutumé, qui étoit de choſes ſemblables, mais il n'y en avoit que la moitié. On attendoit encore dans peu de tems deux autres Bachas; tous ces Bachas faiſoient ſouvent donner des coups de bâton en allant par les ruës, quand ils étoient de mauvaiſe humeur, mais nonobſtant tout cela, d'abord qu'ils étoient logez on n'y ſongeoit plus.

CHAPITRE LXV.

DE L'ILE DE PATINO, ANCIENNEment appellée Pathmos.

Patino, ou Pathmos, Ile.

AYant aſſez parlé de Chio, je ferai une petite digreſſion de mon voiage, pour raporter ici ce que j'ai apris de quelques Iles de l'Archipel où je n'ai point été, tant ſur ce qu'on m'en a dit, que ſur un memoire qui m'eſt tombé entre les mains. Et premiérement je parlerai de l'Ile de Pathmos, laquelle quoi que petite, eſt illuſtre pour avoir été

le

le lieu d'exil de St. Jean l'Evangeliſte qui y écrivit l'Apocalypſe. Cette Ile appellée anciennement Pathmos, & à preſent Patino & Palmoſa, a dix huit milles de tour, & il n'y a qu'une vilette bien bâtie, avec un château au milieu, nommé le Monaſtêre de St. Jean, où demeurent deux cent Moines Grecs, qui conſervent fort ſoigneuſement dans leur Egliſe un corps enfermé dans une caiſſe, qu'ils diſent être celui de St. Jean, quoi qu'en penſent ceux qui doutent s'il eſt encore vivant ou mort. Il y a environ trois mille ames dans cette Ile, dont la campagne eſt fort ſéche, n'étant que rochers, c'eſt pourquoi ils ont bien de la peine à vivre: dans cette même Ile il y a une grotte, où St. Jean écrivit l'Apocalypſe, cette grotte eſt appellée des Grecs Theoskepoſti, c'eſt-à-dire, en Grec vulgaire, couverte de Dieu: les habitans de ce lieu content une fable aſſez ridicule de St. Jean, qui eſt que le diable alla tenter St. Jean dans cette grotte, qui n'eſt qu'à demi mille de la mer, & autant de la ville, lui diſant qu'il allât nager: & que St. Jean répondit au diable, jette-toi le premier en mer, & je te ſuivrai; ce que le diable fit, & auſſi-tôt il fut changé en pierre, avec la même figure qu'il avoit lorſqu'il ſe jetta en mer, & cette pierre ſe voit encore aujourd'hui, n'étant éloignée de terre que d'un pas.

3000. ames dans Pathmos.

Grotte où l'Apocalypſe fut écrit appellée Theoſkepoſti.

Figure d'un diable à Pathmos.

Il ne demeure en cette Ile aucun Turc, ce ſont les Grecs qui gouvernent, mais ils ne laiſſent pas de païer tribut au Grand Seigneur, les Corſaires vont à cette Ile faire eau, & épalmer.

CHAPITRE LXVI.

DE L'ILE DE NIXIA.

L'Ile de Nixia, autrefois appellée Naxus, a cent vingt milles de tour; dans les derniers tems, avant que les Turcs la poſſedaſſent, elle a porté le titre de Duché, & elle eſt encore à preſent habitée de pluſieurs familles nobles deſcendantes deſdits Ducs, qui étoient des Sanudi, Somarigi, Venitiens, & autres. Les campagnes de cette Ile ſont très-fertiles en toutes choſes, & principalement une certaine valléeappellée Darmilla, dans laquelle il y a dix huit villages. Les habitans de cette Ile recueillent des vins en abondance, qu'ils envoient à Alexandrie, à Smirne, à Chio, comme auſſi de fort bons fromages, car ils ont de grands troupeaux de vaches, de brebis & de chevres. Proche de la mer, & peu éloigné de la ville ſont les ſalines & un vivier que la ville afferme, on n'y pêche que deux mois de l'année, ſavoir Août & Septembre. On pêche encore grande quantité d'anguilles dans une vallée ap-

Familles des Sanudi & Somarigi Venitiens à Nixia.

Darmilla, vallée.

appellée Plichi, où il y a beaucoup de marais, qui sont toûjours tenus en état par de grosses sources qui s'y rendent. Il y aussi des bois fort épais, & des rochers & des cavernes solitaires où il y a grand nombre de cerfs fort hauts, & c'est là que les Gentils-hommes vont à la chasse avec le Cady qui gouverne l'Ile; les païsans chassent des perdrix avec un âne en cette sorte. Le soir sur le tard, le païsan va découvrir où les perdrix se reposent pour dormir, après cela il tend un filet où il juge à propos, ensuite il se met sous le ventre de son âne, qui est fait à cela, & cheminant ainsi tous deux ensemble, le païsan fait entrer les perdrix avec une baguette dans le filet, où elles demeurent prises, aussi y en a-t-il grande quantité. Il y a encore d'autres vallons où sont plusieurs grosses sources, qui font tourner des moulins pour l'usage du peuple. Il y a dans cette Ile plusieurs Monastêres, dont l'un doit être fort ancien, car il est bâti dans la montagne en forme d'une tour. Il y en a un autre appellé Fanaromeni dedié à la Vierge, à cause qu'on trouva en ce lieu un tableau de la Vierge, qui y est fort reveré, & est appellé Fanaromeni, il y a peu de tems que ce Monastêre est bâti, il y a soixante dix chambres, sans compter celles qui sont sous terre: l'Eglise est petite, mais bien bâtie & bien ornée, elle est servie par dix Moines,

Chasse des perdrix avec un âne.

Fanaromeni, Monastêre dedié à la Vierge.

nes, tous païſans qui n'ont aucune connoiſſance des lettres, & ce n'eſt pas ſeulement là, mais par toutes les Iles de l'Archipel, ils ſont ſi ignorans, qu'on peut dire *ignoto Deo*, & il eſt impoſſible que les vices ne regnent fort aux lieux où on ignore les commandemens de Dieu, & où il y a tant d'oiſiveté & d'yvrognerie. Il y a encore à ſoixante milles loin de la ville une tour & une Egliſe dediée à la Vierge ſous le nom de Tagia. En ce lieu eſt une ſource de la meilleure eau qu'on puiſſe ſouhaiter, il y a là un Moine & quelques bergers, ceux de l'Ile y vont ſouvent par devotion & non ſans grande peine, à cauſe des montagnes & des vallées fort penibles par où il faut paſſer. Environ à ſix milles de là proche de la mer, & vis-à-vis de l'Ile de Nicaria, ſe voient ſur une montagne très-âpre & difficile, les veſtiges du château d'Apollon, & c'eſt une merveille comment ils ont pû porter là de la pierre pour y batir. La muraille eſt large de huit palmes, elle n'eſt point continuée juſqu'à la marine du côté du Levant, parce qu'on n'y peut monter que par un endroit fort dangereux, mais du côté de Siroc & de Midi elle eſt batie avec des pierres & du bitume juſqu'à la marine : il y a dans ce chateau pluſieurs maiſons & cîternes d'eau. Aux environs de ce chateau il y a quatre Bourgs fort habitez. Il y a auſſi en ces quartiers pluſieurs

Château d'Apollon.

ſieurs bergers qui gardent des chevres, & les montagnes y ſont pleines d'une certaine herbe que Mathiole appelle Ledum, & les Grecs aujourd'hui Kiſſaros, quand les chevres paiſſent de cette herbe, il s'atache à leur barbe une certaine roſée viſqueuſe & gluante qui ſe trouve ſur cette herbe, cette roſée ſe congelant en une eſpèce de gomme qui a fort bonne odeur, s'appelle Ladanum, & vulgairement Laudanum, & pour la recueillir, il faut couper la barbe aux chevres. Allant à la ville, on voit ſur une montagne très-haute un chateau qui commande tous les villages de Darmilla. Proche de la ville ſur un écueil appellé autrefois Strongyle, eſt le Palais du Dieu Bacchus, ainſi appellé anciennement, il eſt long de cent piez, & large de cinquante, & eſt bati de pierres de marbre fort blanc, longues de ſeize palmes, & groſſes de ſept, elles étoient toutes liées avec du fer & du plomb. La porte eſt haute de trente deux palmes & large de ſeize, ſon linteau eſt de quatre pièces. On n'y voit aucune inſcription, parce que le vent & la mer ont mangé celles qui y étoient; tout auprès il y a deux belles citernes. Les Turcs & autres perſonnes emportent tous les jours le marbre de ce Palais, pour en faire des portes, des fenêtres, des mortiers, des coffres, & autres choſes ſemblables, & même des tulbans pour met-

Ledum de Mathiole ou Kiſſaros herbe.

Ladanum, gomme.

Strongyle écueil où eſt le Palais de Bacchus.

mettre au bout des ſepulcres, ſelon la coutume des Turcs. Le même Bacchus, ſelon ce qu'en diſent les habitans, fit faire encore un aqueduc, qui conduiſoit l'eau d'une ſource fort éloignée; mais l'aiant tiré juſqu'à la plage, il mourut, & ainſi cela reſta imparfait, toutefois on voit les canaux. Ce Bacchus étant le Dieu du vin, c'eſt pour cela que ceux de Nixia ſont ſi grands yvrognes. Ce fut en cette Ile que le perfide Theſée abandonna la pauvre Ariadne, qui l'avoit retiré du labyrinthe; & Bacchus la trouvant toute éplorée, la prit pour femme. On voit encore dans la ville la tour & le Palais Ducal. Il y a en cette ville deux Archevêques, un Latin & un Grec, le Latin a ſon Egliſe Cathedrale dediée à l'Aſſomption de la Vierge. Cette Egliſe eſt fort jolie, elle a un clocher où ſont trois cloches, il y a pluſieurs reliques de Sts. dans cette Egliſe, qui eſt ſervie par ſix Chanoines & ſept autres Prêtres & Clercs qui aſſiſtent au chœur fort aſſiduëment, mais leur revenu eſt peu de choſe avec leur patrimoine, & l'Archevêque n'a que deux cent piaſtres de revenu. Il a aux champs une poſſeſſion où il a maiſon & Egliſe, ce lieu eſt aſſez delicieux, & s'appelle San Mamma, l'Egliſe eſt belle & toute pavée de marbre, & les murailles même en ſont revêtuës, mais elle eſt mal entretenuë. Outre l'Egliſe Cathedrale, les Je-

Lieu de l'abandonnement d'Ariadne par Theſée.

Jesuites ont aussi une méchante maison dans le Chateau, & les Grecs y tiennent une Chapelle qui étoit autrefois aux Ducs; il y a des Recollets hors la ville, & des Capucins, qui y font grand progrès pour la foi Catholique. Les habitans de Nixia ont entr'eux de grandes haines, de sorte qu'ils ne se parlent point jusqu'à la mort, mais les femmes sont plus obstinées que les hommes, & se mêlent fort des affaires d'autrui. Ces femmes portent plus de dix robbes l'une sur l'autre, de sorte qu'à peine peuvent-elles cheminer, & leurs souliers sont si étroits, que le pié ni sauroit presque entrer, mais elles sont assez honnêtes femmes. Cette Ile païe son tribut de la vente de ses vins, fromages, & soïe.

CHAPITRE LXVII.

DES ILES DE PARO, DELOS, Mycone, Tine, & Nio.

ENviron à six milles loin de Nixia est l'Ile de Paro, jadis Paros, qui a trois chateaux, plusieurs villages, un bon port pour toute sorte de vaisseaux, de belles Eglises & plusieurs Prêtres & Moines Grecs, elle a cinquante milles de circuit. Il y a environ six mille ames. On a trouvé en cette Ile plusieurs statuës, coffres de marbre & autres antiqui- — Paro, Ile.

tiqui-

tiquitez, qui ont été enlevées par un Gentilhomme Anglois, comme celles qu'il a pû avoir des autres Iles, & principalement de

Delos ou Sdrille, Ile.

Delos, appellé maintenant Sdrille, jadis si celèbre pour l'Oracle d'Apollon, & où il y avoit autrefois tant de Statuës des Anciens Dieux, maintenant il n'y a plus qu'une statuë couchée par terre, representant une femme, qui est si grande, que s'asseiant sur ses épaules on ne sauroit atteindre à sa tête avec les mains, & il n'y a rien de rompu qu'un bras. Cette Ile a quatorze milles de circuit: à l'entour de ces petites Iles il y a plusieurs ports qui ne sont habitez que par des Connils, les Corsaires s'y retirent ordinairement Un peu plus loin est l'Ile de

Mycone, Ile.

Mycone, autrefois Myconus, qui étoit fort habitée, mais elle est presque abandonnée à present à cause des grandes persecutions que les Turcs leur faisoient, elle a trente milles de

Tine, ou Tenes, Ile.

circuit Vis-à-vis de cette Ile est l'Ile de Tine, jadis Tenes, qui appartient aux Venitiens, elle est fort peuplée, & a un Château très-fort, bati sur un haut rocher, & les maisons sont l'une au dessus de l'autre. Cette Ile a quarante milles de circuit. Elle abonde en vivres & en soïe, mais elle est si peuplée que plusieurs sont obligez d'aller chercher leur vie ailleurs, comme à Chio ou à Smirne. Il y a un Evêque Latin. Les femmes y sont bien fai-

faites, & assez courtoises. Pour aller à Santorini ou passe par l'Ile de Nio, appellée autrefois Oliarus, habitée depuis peu de tems par les Albanois, qui est une nation barbare & belliqueuse, ils vont toute la nuit armez sur le bord de la mer. Leurs campagnes sont fort fertiles de toutes choses, il y a des bois fort épais de chênes & d'autres sortes d'arbres, qu'ils coupent pour vendre en divers endroits, & particuliérement à ceux de Santorini qui en ont bon besoin, comme nous dirons ci-après. Le port de cette Ile est bon. Nio, ou Oliarus, Ile.

CHAPITRE LXVIII.

DE L'ILE DE SANTORINI.

L'Ile de Santorini, dont le nom ancien est Therasia, a trente six milles de tour, & est éloignée de soixante milles de Candie, d'où l'on voit son terroir : il y a dans cette Ile plusieurs Châteaux, & premiérement celui de St. Nicolas, situé sur une pointe de l'Ile. Ce lieu est affreux, car outre qu'il est fort élevé, les maisons y sont bâties sur le penchant de rochers noirs & brûlez. Il y a un Evêque Grec qui y fait sa residence, avec environ cinq cent ames, mais la plupart demeurent dans des grottes qu'ils ont faites sous la terre, qui est fort legere & aisée à remuer, Santorini ou Therasia, Ile. St. Nicolas, château.

étant

étant toute de pierre de ponce, & c'est une chose assez plaisante, de voir les terres cultivées & habitées par dessous, de sorte qu'on en voit sortir les hommes comme des connils.

Scaro, château.

Mais Scaro est un château encore bien plus affreux que celui de St. Nicolas, tant pour sa hauteur, que pour sa solitude, & il faut se servir des piez & des mains pour y grimper, encore faut-il prendre garde qu'il ne tombe point d'en haut quelque grosse pierre qui tueroit ceux qui monteroient, car on ne sauroit se retirer pour l'éviter. Ce château a environ cent cinquante maisons, bâties à l'entour d'une roche qui les surpasse en hauteur, sur laquelle il y avoit autrefois plusieurs maisons, & même les Grecs y conservent une Eglise, qui étoit autrefois aux Latins, dans laquelle sont deux tableaux d'argent massif, l'un de la Vierge, & l'autre de Saint Michel. Cette roche est soutenuë de murailles, de peur qu'elle ne tombe sur les maisons, car elle en tueroit tous les habitans qui sont au nombre de cinq cent. L'Evêque Latin demeure en ce lieu. Hors de Scaro, à moitié chemin pour aller à un autre château appellé

Pirgo, château.

Pirgo, on trouve une Chapelle de la Vierge avec plusieurs grandes grottes, où il demeure environ deux cent personnes. Mais pour aller de Scaro à Pirgo, il faut monter avec grande peine une montagne, de laquelle on découvre

vre

vre toute l'Ile & la plaine cultivée & plantée de vignes, mais de peu d'arbres, si ce n'est de figuiers & de meuriers blancs. Ils recueillent de leurs vignes assez de vin pour l'usage de tous ceux de l'Ile, & pour en charger encore des vaisseaux qui y viennent quelquefois. Ils en conduisent à Chio, Smirne, & autres lieux : ils font des toiles de toutes sortes, de la vente desquelles ils païent leur tribut. Il y a en ce lieu mille personnes, presque tous Grecs, & c'est là que se tient le Cady. Leurs maisons sont bien baties, toutes blanches, en forme ronde, & ceintes de murailles, de sorte qu'on ne les voit point, & il semble que ce ne soit qu'une tour. Il y a à Scaro un Monastêre de Religieuses du Rit Latin, de l'Ordre de St. Dominique, mais elles sont mal logées à cause que le lieu est étroit, & l'air y est mauvais. Leur Eglise est bien entretenuë & servie d'un Prêtre leur Chapelain. Entre Pirgo & un autre lieu appellé Nebrio, est une Montagne appellée la montagne de St. Etienne, sur laquelle se voient plusieurs coffres de marbre couverts, & des pièces de statuës, des grottes chaudes, & les murailles de la premiere ville qui étoit là-dessus, appellée la Fameuse. On y voit aussi trois statuës d'une grande longueur couchées par terre, qui n'ont pû être emportées par un certain Candiot qui enleva tou-

Nebrio, Mont de St. Etienne.

La Fameuse, ville.

toutes les antiquitez de cette Ile, & on dit qu'il y trouva plusieurs monoies d'or & d'argent. Il y avoit autrefois une femme qui demeuroit sur cette montagne, laquelle entretint tout le peuple de vivres pendant une année de peste & de famine, & il y a apparence que ces statuës furent dressées en l'honneur de cette bonne Dame. Il y a encore à l'autre pointe de l'Ile, qui est en forme de demi-lune, un Chateau appellé

Crotiri, château.

Crotiri, qui est habité d'environ cent cinquante personnes. Il y a par la campagne sept villages, peu habitez: les habitans de cette Ile vivent avec fort peu de délicatesse.

Schises, pain.

Leur pain qu'ils appellent schises, est du biscuit fait de moitié blé & moitié orge, noir comme la poix, & si rude qu'on ne le peut presque avaler: ils ne chauffent le four que deux fois l'an, auquel tems ils font ce biscuit qu'ils portent à la maison avec grande veneration, peut-être font-ils cela à cause qu'ils n'ont point du tout de bois, car ils le font venir de Nio, & ils l'achetent à la livre. Ils n'ont point de viande, si quelque corbeau par miracle ne leur en apporte; ils ont pourtant quelque bétail qui leur fournit quelque peu de fromage: pour du poisson, ils n'en sauroient avoir parce que leur mer n'a point de fond. On trouve aux Bourgs quelques volailles & quelques œufs, mais c'est une gran-

grande peine de monter & de décendre ces facheuses roches. Les viandes salées leur sont des reliques, & ils ne mangent autre chose que des féves & des pois, des œufs, & du biscuit. Ils n'ont point de fruits, ou s'il y en a, c'est bien peu. Ils ont assez de raisins dans la saison. Ils ne savent ce que c'est que Medecins, Chirurgiens, Apoticaires, & autres telles sortes de gens. Ils sont fort vaillans, & ils se peuvent défendre contre leurs ennemis avec des pierres, principalement de Scaro, il suffit d'un homme pour en faire précipiter autant qu'il en voudroit monter. Tous ceux qui ne sortent point hors de l'Ile, menent une vie de poltron, car ils ne font que boire, manger, dormir & jouër aux cartes: Voilà tout ce qu'on peut dire de cette Ile, qui semble un enfer, car on voit la mer du port, & de la côte toute noire & brûlée d'un petit écueil, qui paroît depuis environ soixante ans, & d'où on vit sortir en ce tems-là une grande flamme, qui y a laissé une ouverture si profonde, que si on jette une pierre, on ne l'entend point tomber. Mais ce qui est arrivé depuis en ce port, n'est pas moins étonnant, je le rapporterai ici comme je l'ai apris de diverses personnes en plusieurs endroits. Il y a environ 18. ans que durant la nuit d'un certain Dimanche, commença dans le port de Santorini un très-grand bruit lequel

Acci-dent extraordinaire à Santorini.

lequel s'entendit jusqu'à Chio, qui en est éloigné de plus de deux cent milles, mais de telle sorte qu'on crut à Chio, que c'étoit l'armée Venitienne qui combatoit contre celle des Turcs, ce qui fit que dès le matin chacun monta aux lieux les plus élevez pour en être spectateur, & je me souviens que le Reverend Pere Bernard Superieur des Capucins de Chio, homme vénerable, & très-digne de foi, me conta qu'il y avoit été trompé comme les autres, car il crut aussi-bien qu'eux entendre plusieurs coups de canon ; cependant ils ne virent rien, & en effet ce fut un feu qui se prit dans la terre du fond du port de Santorini, & y fit un tel effet, que depuis le matin jusqu'au soir il sortit du fond de la mer quantité de pierres de ponce, qui montoient en haut avec tant de roideur & tant de bruit, qu'on eût dit que c'étoient autant de coups de canon, & cela infecta tellement l'air, que dans ladite Ile de Santorini, il mourut quantité de personnes, & plusieurs de la même Ile en perdirent la vuë, qu'ils recouvrerent pourtant quelques jours après ; cette infection s'étendit aussi loin que le bruit qui l'avoit precedé, car non seulement dans cette Ile, mais même à Chio, & à Smirne, tout l'argent devint rouge, soit qu'il fut dans les coffres ou dans

les

les poches, & nos Religieux demeurant en ces lieux-là me dirent que tous leurs calices en étoient devenus rouges. Au bout de quelques jours cette infection se dissipa, & l'Argent reprit sa premiére couleur. Ces pierres de ponce qui sortirent de là couvrirent tellement la mer de l'Archipel, que durant quelque tems quand il regnoit de certains vents, il y avoit des ports qui en étoient bouchez, en façon qu'il n'en pouvoit sortir aucune barque, pour petite qu'elle fut, que ceux qui étoient dedans ne s'ouvrissent le chemin au travers de ces pierres de ponce avec quelques pieux; & on en voit encore à present par toute la mer Mediterranée, mais en petite quantité, cela s'étant dispersé ça & là. Seneque raconte en une de ces Epîtres que Santorini est bâtie sur des mines de souphre, & ce sont elles qui fournissent assurément la matiere pour allumer ce feu. On dit qu'Alexandre le Grand mesura la mer en cet endroit, & n'y trouva point de fonds. Il y a pourtant une petite Ile appellé Firesia, à la pointe de laquelle on peut donner fonds, & point en aucun autre endroit.

Firesia, petite Ile.

CHAPITRE LXIX.

DES ILES DE POLICANDRE, Milo, Sifanto, Thermia, Ajora, & Scyra.

Policandie, Ile.

L'Ile de Policandre a dix-huit milles de tour, c'eſt un lieu aſſez divertiſſant, il y a à trois milles de la mer un village qui a cent maiſons, où ſont logées trois cent perſonnes; pour y aller il faut paſſer par une vallée & par des rochers, & il n'y a point dans l'Ile d'autres maiſons: il y a trois Egliſes bien bâties, & deux Monaſtêres, l'un d'hommes, & l'autre de femmes. Celui des hommes eſt fort bien ſitué: il eſt dedié à la Vierge, il y a un petit jardin ataché à l'Egliſe, avec une Cîterne dont l'eau eſt excellente, & dans ce même jardin il y a une ſtatuë ſans tête, faite à l'Apoſtolique, il y en a encore d'autres dans les murailles qui tiennent lieu d'autres pierres: l'autre Monaſtêre eſt de femmes, qui n'ont aucune règle ni obſervance, & qui vivent comme la nature leur enſeigne, leur Egliſe eſt dediée à St Jean, & un Religieux y dit la Meſſe toutes les Fêtes & Dimanches. Cette Ile païe ſon tribut de l'argent qu'elle tire de l'orge, coton, toile, & fromages qu'ils font. Le château eſt ſur une montagne fort haute, mais toutes les maiſons en ſont rui-

ruïnées, excepté une chapelle de St. Michel Archange; de là on voit toutes les autres Iles de l'Archipel: les habitans de cette Ile sont fort honnêtes gens, courtois & civils, principalement les femmes, qui sont fort bienfaites, ils vivent assez bien, aiant de fort bon pain, des volailles, des moutons, & autres choses necessaires; ils ne recueillent point de vin, mais on leur en apporte de Santorini, qui n'en est éloigné que de trente milles. Ils n'ont ni Medecins, ni Chirurgiens, ni aucune autre sorte de métier: le port de cette Ile est assez bon, mais les Maniottes & autres Corsaires y vont souvent, & logent à terre dans une Eglise qui est sur le rivage de la mer.

L'Ile de Milo est ainsi appellée de Mylos, qui en Grec vulgaire veut dire, Moulin, à cause qu'il y a quantité de moulins à vent, & aussi parce qu'ils en tirent les meules de moulin. Cette Ile a trente six milles de tour; il y a peu de montagnes, & elle est abondante en toutes choses, rendant tous les ans mille muids de vin, & ses habitans trafiquent en Candie, Venise, & autres lieux: ils ont une miniere de souphre, & beaucoup de pierre de ponce, & cela est affermé à un habitant du lieu pour quinze cent piastres tous les ans: à trois milles de la Ville il y a des veines chaudes de souphre, où toutes sortes de personnes vont de plusieurs endroits se laver, & Milo, I'e.

 plu-

plusieurs y recouvrent la santé : le port a six milles de long, & trois de large, & cent pas d'eau : à deux milles dudit port on voit une grotte faite comme une grande chambre, dans laquelle il y a de l'eau tiède, qui rend tant de chaleur, qu'un bain artificiel ne feroit pas tant suer : ils disent que l'eau de cette grotte correspond à l'Eglise de St. Constantin, qui est éloignée de six milles de la ville vers la Tramontane, & pour preuve de cela, ils mirent un jour une tasse d'argent dans ce bain, & ils la retrouverent dans la fontaine de ladite Eglise de St. Constantin.

Bain d'eau tiede qui s'étend jusqu'à six milles.

Il y a dans cette Ile une ville, où demeurent deux mille cinq cent personnes, & un vieux Château, habité de cinq cent autres : la ville est située dans une plaine, avec un Château au milieu, mais non habité : il y a un Evêque Latin, & un Evêque Grec, la Cathedrale Latine est hors de la ville, dediée à Saint Pierre, mais il n'y a aucun ornement, & l'Evêque Latin celèbre dans une chapelle qui est jointe avec une Eglise des Grecs ; cet Evêque a beaucoup de decimes, qu'il partage avec l'Evêque Grec, en prenant deux tiers, & l'Evêque Grec l'autre tiers : l'Evêque Grec a plusieurs Eglises bien bâties & bien entretenuës, & plusieurs Prêtres : les habitans de cette Ile sont presque tous Grecs, qui sont fort à leur aise, civils, mais très-méchans,

chans, & perfides: L'habillement de leurs femmes est fort laid, elles parlent très-mal, & ne peuvent prononcer la lettre l. Elles sont fort charitables aux Etrangers: ils vivent assez commodément, aiant de tout ce qui est necessaire à la vie, mais ils n'ont ni Medecins, ni Chirurgiens, ni autres semblables: il n'y a point dans cette Ile de Turcs, & elle est gouvernée par quatre Deputez de la ville. A demi mille de Milo est l'Ile dite Chimolo ou Argentara, qui a un bon port, il y a environ deux cent ames dans un village, qui fut brûlé des Corsaires l'an 1638. Ces pauvres gens vivent en grande misere. L'Ile de Sifanto ou Sifano, jadis Sifnus, a trente six milles de tour, il y a un Château sur une montagne, lequel a doubles murailles, il est habité de trois milles ames, il n'y a point dans toute l'Ile d'autres maisons, si ce n'est à la campagne quelques-unes de particuliers: il n'y a point d'eau à ce Château: & on la prend dans la plaine, au dessous dudit Château, le port n'est pas bon pour les barques; c'est pourquoi, ils ont proche de la mer des magasins où ils mettent les marchandises, puis ils tirent les barques à terre. Il y a un autre port qui est bon, mais il est à cinq milles de là. Cette Ile étoit autrefois à la famille de Gozadini, comme on voit par une inscription de 1450. qui est

Chimolo ou Argentara, Ile.

Sifanto ou Sifnus, Ile.

Famille de Gozadini.

ſur une colonne de marbre à l'entrée de la porte : il y a un Evêque Latin & un Vicaire Grec, la Chapelle de l'Evêque Latin eſt petite, & fort pauvre : il y a auſſi un Monaſtêre de Grecs, bâti ſur une montagne. Il n'y a en cette Ile aucun lieu de récreation, & il n'y a point d'autre antiquité, qu'un grand coffre de marbre blanc, avec des têtes de beuf deſſus, & des feſtons de fruits. Cette Ile ne rapporte pas des vivres pour plus de deux mois de l'année, & les Habitans ſe pourvoient ailleurs, pour les autres mois, avec de petites barques qu'ils font en cette même Ile. Ils diſent qu'ils ont une Miniere de plomb, & une d'or : ils ſont très-méchans, les femmes y vont le viſage couvert, & ſont honnêtes femmes, il n'y a point d'autres Artiſans, que des Tiſſerans, Cordonniers, Menuiſiers & autres ſemblables.

Thermia, Ile. L'Ile de Thermia a 36. milles de tour, elle eſt ainſi appellée de Therma, qui en Grec veut dire eau chaude, à cauſe des ſources d'eau chaude qu'on y voit près de la mer dans une plaine, & dont les malades reçoivent beaucoup de ſoulagement. La ville a environ trois cent maiſons, qui font deux mille ames, il y a quinze Egliſes Greques, & un Evêque Grec, qui reſide à Zia ſix mois de l'année & ſix mois à Thermia. Il y avoit autrefois un Evêque Latin, mais étant parti de

de l'Ile, les Albanois usurperent tout, ne se trouvant ni inventaire, ni autre écriture : il n'y a rien de remarquable que les bains susdits, il y a un vieux Château, & un Village assez grand, appellé Mesi. Cette Ile est presque toute en plaine, & a peu d'arbres, & toutefois elle est fertile & abondante en toutes choses. Ses Habitans sont honnêtes gens, ils trafiquent par tout de toiles, fils, & autres choses, de l'argent qu'ils en retirent ils païent leur tribut; la monoie de Turquie n'y passe point, mais seulement celle de Venise, comme dans plusieurs autres Iles, semblables, excepté à Naxia, Andro, & Scyra, où celle de Turquie passe, les femmes de Thermia sont honnêtes femmes, bien faites & vêtuës fort joliment: on fait en cette Ile assez bonne chere Il y a un Cady qui y commande, avec quatre Procureurs pris des Bourgeois de la ville. Mesi, village.

Ajora est une petite Ile qui a dix huit milles de tour, elle est de la dépendance de l'Ile de Scyra, dont les Habitans y entretiennent quelques Bergers pour paître plusieurs brebis. Il y a quatre Eglises, où on ne fait le service qu'une fois l'an, savoir à Pâques, & les Bergers y communient alors : elle n'est point cultivée, parce que les Corsaires en enlevent les beufs, & quelquefois aussi les troupeaux. Ajora, petite Ile.

Scyra, Ile.

L'Ile de Scyra, qui en Grec vulgaire veut dire Signora ou maitresse, est ainsi appellée, parce qu'elle commande par sa hauteur toutes les autres Iles, se trouvant presque au milieu d'elles; elle a trente six milles de tour, son terroir a peu d'arbres, & est sec, & toutefois il abonde en toutes choses, y aiant dequoi vivre, tant en viande & venaison qu'en poisson. L'eau se prend à une source un peu écartée de la ville; mais aussi elle est très-bonne. Ils n'ont point de villages de consequence, seulement quelques maisons dans la campagne par ci par là. Les Habitans de cette Ile sont devotieux, & principalement les femmes qui sont fort simples: il y a toutefois parmi eux bien des envies & des haines, qui naissent de l'oppression qu'ils souffrent journellement des Turcs, & de leur pauvreté commune: ils sont presque tous Latins, & il y a plusieurs Eglises, dont la Cathedrale est au sommet de la ville, dediée à St. George, & servie par plusieurs Prêtres, qui ont pour Superieur un Evêque Latin, qui vit de son revenu & de decimes: mais il y a de ces Eglises qui sont si mal entretenuës, qu'elles semblent des magazins plutôt que des Eglises, les Peres Capucins, au détriment des Schismatiques & Heretiques, y font un merveilleux fruit par leurs continuelles prédications, ils y font le Catechisme, & instruisent

sent les enfans, qui ont l'esprit fort subtil, & prompt à aprendre. Ils y confessent fort souvent, leur Eglise est dediée à St Jean, elle a été bâtie aux dépens du public. Il y a encore une autre Eglise dediée à la Vierge, servie par des Religieuses de l'Ordre de St. Dominique. On voit à six milles de la ville un petit jardin, où sont quelques piez d'orangers, & quelques sources, avec une Chapelle dediée à la Vierge, où demeure ordinairement quelque Hermite. Ils n'ont point de lieux curieux, ni de promenades.

CHAPITRE LXX.

DES ILES DE SAMOS ET DE Nicaria.

APrès avoir attendu fort long-tems un passage pour l'Egypte, il s'en présenta enfin un d'une grosse Saïque qui alloit à Rossette: ces Saïques sont comme de grosses Barques aiant le corps tout rond, & l'arbre de maestre fort gros & fort haut. Ces bâtimens portent beaucoup de marchandises: mais ils ne vont guères vîte, à moins qu'ils n'aient le vent en poupe, ou plutôt ils ne vont point autrement, car ils ne sauroient aller à la bouline: les Grecs ne se servent pas d'autres bâtimens pour trafiquer, tant en la mer blanche, qu'en la mer noire, d'où vient

Ce que c'est que Saïques.

qu'il y en a grande quantité; mais aussi les Corsaires Chrêtiens en prennent beaucoup. Je parlai au Capitaine de cette Saïque, qui étoit un Janissaire, il me promit de m'avertir quand le tems seroit bon pour partir, mais pour être plus à mon aise, je loüai la chambre de l'Ecrivain, qui étoit sur le haut de la poupe, & si petite, que quand j'y étois couché avec mon valet, il ne restoit pas demi-pié de place. Ensuite je m'appliquai à faire promptement toutes mes provisions, sans oublier celle d'un Capot pour moi & d'un pour mon valet. Un Capot est un certain habillement de guerre doublé de même étoffe, fait en forme de camisolle, venant jusqu'aux genoux, il y a des manches où on passe les bras, & on met la tête dans un capuchon qui y est ataché. Tous les Mariniers ont des Capots, & ce meuble me semble si necessaire, non seulement aux Mariniers, mais à tous ceux qui vont sur la mer, que je ne sai comment on s'en peut passer en un long voiage: on s'en sert en un besoin pour matelas & pour couverture: avec un Capot vous vous pouvez asseoir & coucher où vous vous trouvez, & sans cela vous poissez tous vos habits: s'il pleut ou vente, vous pouvez aller à l'air avec vôtre Capot, & vous ne craignez dessous un Capot ni l'eau ni le froid. J'ai trouvé ce vêtement si commode, & j'en ai reçû

Ce que c'est que Capo.

tant

tant de ſervice, que j'ai crû lui devoir ici deux mots de recommandation. M'étant donc pourvû de tout ce que je crus neceſſaire pour un aſſez long voiage, quoi qu'on me fit eſperer qu'au bout de huit ou dix jours nous ſerions en Egypte, je m'embarquai le Mecredi quinziéme Novembre ſur les trois heures après midi, & une heure après nous ſortîmes du port de Chio avec le vent de tramontane. Nous ne fimes pas beaucoup de chemin ce jour-là. Le Jeudi 16. Novembre au matin le vent ceſſa, & nous laiſſa devant l'Ile de Samos, qui eſt éloignée de Chio de ſoixante milles. Cette Ile eſt fort ſterile, à ce que j'en pus voir, elle eſt illuſtre pour avoir donné la naiſſance à Pythagore ce grand Philoſophe, & à Polycrate ſi renommé pour ſon bon-heur, & à une Sibyle. Elle a quatre vingt milles de tour. Aſſez près & vis-à-vis de Samos eſt l'Ile de Nicaria, appellée jadis Icaria d'Icare fils de Dedale, elle eſt plus longue que large, ſon terroir eſt fort ſec, & ce ſont toutes roches fort hautes, dans leſquelles ſont les maiſons des Habitans, qui ſont bien trois milles ames, tous fort pauvres, & mal vêtus, ils s'adonnent fort à nager, & à tirer les éponges du fond de la mer, & même les hardes & les marchandiſes des vaiſſeaux qui ſe perdent; & on ne marie point en cette Ile les garçons, qu'ils ne ſachent aller au

Partement de Chio.

Samos, Ile.

Pythagore.

Polycrate.

Sibyle de Samos.

Nicaria, ou Icaria, Ile.

moins huit brassées dans l'eau, & il faut qu'ils en apportent quelque témoignage, & quand un Papas ou quelqu'autre des plus riches de l'Ile veut marier sa fille, il prend un jour, auquel il promet sa fille au meilleur nageur, aussi-tôt tous les garçons se dépouillent tous nuds devant tout le monde, la fille y étant presente, & se jettent dans l'eau, & celui qui demeure le plus long-tems dessous, c'est lui qui épouse la fille, il semble que ces gens-là soient plus poissons qu'hommes. Ils païent leur tribut au Grand Seigneur en éponges, & ce sont eux qui en fournissent toute la Turquie. Cette Ile n'a point de port pour les grands vaisseaux, mais seulement pour les petites barques, avec lesquelles ils vont vendre à Chio du miel, de la cire, des vins blancs comme de l'eau, qui se rendent par l'urine aussi-tôt qu'on les à bus, & autres marchandises semblables: leurs vignes sont deça, delà, parmi les rochers, appuiées sur des arbres. Dans cette Ile le monde est renversé, car les femmes y sont les maîtresses; aussi-tôt que le mari est arrivé de quelque part, sa femme va à la marine prendre les rames, qu'elle porte à la maison, avec les autres hardes, après cela le mari ne dispose de rien sans permission. Du tems des Empereurs de Constantinople on envoioit en exil en cette Ile les gens de condition qui le meritoient:

A qui l'on marie les filles à Nicaria.

toient: les habitans de cette Ile sont bien-faits & forts, mais pour revenir à la mer, nous fimes nôtre possible pour dépasser cette Ile, & aller prendre port à Stanchio, mais le Siroc ou Sud-est qui se leva peu de tems aprés, nous en empêcha bien, & quoi que nous allassions & vinssions sur les voltes jusqu'au soir, nous n'avançâmes point, c'est pourquoi nous resolûmes de retourner en arriere, ce que nous fimes une heure avant la nuit, voiant que le Siroc se faisoit toûjours plus frais: la nuit étant venuë, nous eumes quantité d'éclairs, cependant je m'arrêtois à considerer fort attentivement Samos, & voiant en terre une lumiére qui me sembloit être une chandelle, je m'enquis d'un honnête homme de Chio, Catholique Romain avec qui j'avois fait amitié, ce que c'étoit, il me répondit que cette lumiére se voioit toutes les nuits au même endroit, qu'y aiant passé dix ou ou douze fois de nuit, il l'avoit toûjours vûe, que toutefois il n'y avoit aucune maison ni arbre, ce qui a fait que plusieurs personnes y ont été à diverses fois, pour chercher cette lumiere, qu'ils n'ont jamais trouvée, la voiant de loin, & la perdant dès qu'ils en approchoient, & qu'il y a là environ au lieu où on voit cette lumiere, une ancienne Eglise de Chrêtiens toute ruinée, ce qui fait croire que cette lumiere a quelque mystêre. Quand cet hom-

Lumiere que personne n'allume.

homme m'eut dit toutes ces choſes, je crus qu'il ſe railloit de moi, & je m'en allai à la chambre du Capitaine, auquel aiant fait la même demande, quoi qu'il fut Turc, il me conta la même choſe que cet honnête homme Chiot, & Patron de la Saïque, qui étoit Grec, ce qui fit que je regardai cette lumiere plus attentivement qu'auparavant, je la conſiderai durant une heure, elle me ſembloit être environ deux cent pas en terre, ſur la partie de l'Ile qui regarde le ponent, vis-à-vis de l'Ile de Nacaria ou Nicaria, je la voiois ſe hauſſer & baiſſer comme une chandelle, je me ſouvins que des Religieux de Niamoni de l'Ile de Chio m'avoient conté une choſe toute pareille de la fondation de leur Egliſe. Après avoir bien conſideré cette lumiere, je m'allai coucher ſur les onze heures, le vent ſe fit plus frais environ minuit, s'obſcurciſſant de telle ſorte, qu'on ne voioit pas à ſix pas de ſoi, & cependant nous étions en un lieu dangereux, c'étoit entre Samos & Nicaria, de ſorte que nous avions ſujet d'aprehender que la Saïque ne ſe briſât contre l'une de ces deux Iles : enſuite il tomba quantité de pluïe, mais de ces pluïes de bouraſques, qui ſont très-fortes, & incommodent beaucoup les mariniers, & outre cela, de grands coups de tonnerre, qui retentiſſant horriblement entre ces Iles, faiſoient a-

vec

vec le bruit des flots un tintamarre épouvantable : cependant la sentine s'emplissoit, ce qui ne donnoit pas peu d'occupation aux mariniers, qui d'ailleurs n'en manquoient pas ; nous étions encore menacez d'un autre danger, car on avoit laissé le Caïque ataché à la poupe de la Saïque, & comme il étoit poussé par les ondes avec violence, il donnoit contre la Saïque de grands coups de sa prouë, ce qui pouvoit rompre la Saïque, & la couler à fond, comme il y a eu beaucoup de vaisseaux perdus de cette sorte, même dans des ports ; on ne pouvoit pourtant le retirer, & il donna tant de coups, que toute sa prouë étoit rompuë, il faisoit sur la Saïque si glissant, que les mariniers tomboient à chaque bout de champ, il en tomba à diverses fois trois dans la mer, mais comme on étoit diligent à leur jetter des cordes, ils furent aussi-tôt retirez : enfin le jour vint avec un brouïllard si épais, que nous fûmes encore plus de trois heures sans voir la terre : après cela nous découvrîmes Chio sur les dix heures du matin, & nous entrâmes dans son port le même jour Vendredi dix septiéme Novembre un peu après midi : nôtre Capitaine voiant le tems contraire, avoit proposé d'aller ancrer au port de Scala nova, que les Turcs appellent Couschadasi, & je le souhaitois fort, parce que j'eusse été à Ephèse,

Scala nova ou Couschadasi, port.

ſe, qui n'en eſt éloignée que d'une demi-journée, mais il y eut des Chiots qui lui répreſenterent que l'entrée du port deScala nova étoit dangereuſe par ce tems-là, pour moi je croi qu'en effet c'eſt qu'ils aimoient mieux attendre le beau tems dans leur ville, qu'en un autre endroit : d'abord que je fus à Chio, je ne manquai pas de parler à nôtre Vice-Conſul de la lumiere que j'avois vuë dans l'Ile de Samos, & il m'en dit tout ce que les autres m'en avoient dit & qu'il avoit été lui même avec d'autres la chercher, mais qu'en l'approchant il l'avoit toûjours perduë.

CHAPITRE LXXI.

DE L'ILE de STANCHIO & de BODROU.

NOus attendîmes à Chio, le beau tems avec grande impatience, cependant le Siroc dura juſqu'au Mardi 28. Novembre, & la Tramontane s'éleva avec le jour ; nous ne perdîmes pas cette occaſion, & nous étant rembarquez nous partîmes le même jour ſur les quatre heures après midi, & paſſâmes le Mecredi 29. Novembre après minuit devantSamos. Sur le matin le vent ceſſa un peu, & toutefois nous arrivâmes à environ une heure après midi à Stanchio, autrement Iſola longa, éloignée de Samos de quatre vingts-dix milles, & jettâmes l'ancre pour faire eau : nous

Stanchio ou Iſola longa, Ile.

nous autres Chrêtiens ne descendîmes point à terre, parce qu'il y étoit arrivé depuis peu huit cent Espahis, pour tenir cette Ile en sûreté des Venitiens; & comme ces gens faisoient les Diables, & mettoient leurs chevaux dans les Eglises des Grecs, ils nous eussent maltraittez, tant ils avoient alors de haine contre les Francs. Cette Ile appellée autrefois Coos, & à present nommée des Turcs Stanchio, & des Francs Lango, ou Isola longa, a septante milles de tour; elle est fort fertile, specialement en bons vins, le païs en paroît assez beau, il y a à la marine sur le port un château d'assez belle apparence, la ville est derriere, qui ne paroît pas grand' chose; il y a un arbre qui a une grande étenduë, & donne de l'ombre prodigieusement: il peut donner facilement le couvert à deux milles hommes, ses branches sont soutenuës de plusieurs colonnes de pierres & pilliers de bois, & il y a dessous plusieurs boutiques de barbiers, cahvez & autres semblables, & plusieurs bancs pour s'asseoir. Cet arbre est comme les sycomores, excepté que son fruit est comme des chateignes, & sert à tanner les cuirs. Il y avoit autrefois en cette Ile un fameux temple d'Esculape; elle est encore illustre d'avoir été la Patrie d'Hypocrate, Prince des Medecins; & d'Appelles, Prince des Peintres. Les Chevaliers de Malte ont tenu

Arbre d'extraordinaire étenduë.

Patrie d'Hypocrate & d'Appelles.

nu cette Ile autrefois du tems qu'ils étoient maîtres de Rhodes, & on m'a dit qu'il y en avoit encore beaucoup de monumens. Après avoir fait eau à Stanchio, nous en partîmes le même jour après soleil couché avec un bon vent de Tramontane, qui s'allentit bien-tôt. Le lendemain Jeudi trentiéme Novembre sur les neuf à dix heures la sentinelle aiant aperçû une voile qui venoit du côté de Rhodes sur nous, nous crûmes que c'étoit un Corsaire de Malte, & quelque tems après nous connûmes que nous ne nous étions pas trompez, c'est pourquoi nous retournâmes en arriere avec un vent de Lebêche ou Sud-Ouëst qui se leva bien frais & allâmes jetter l'anchre à Bodrou, nous ne voulûmes pas aller donner fonds à Stanchio, parce que les vaisseaux n'y sont pas à couvert du Siroc.

Bodrou, château. Bodrou est un Château en terre ferme, vis-à-vis de l'Ile de Stanchio, qui n'en est éloignée que de douze milles: Il y a un bon port, bien fermé, où l'on entre du côté de Lebêche, mais les Turcs l'ont laissé emplir de bouë avec le tems, de sorte qu'il n'y a plus de fond pour les grands vaisseaux. Nous descendîmes en terre le lendemain Vendredi premier Decembre au matin, & allâmes au Château pour acheter quelques rafraîchissemens.

D

Il faut paſſer ſept portes avant que d'entrer en cette place. Au deſſus de chaque porte il y a quantité d'Armoiries, ce ſont peut-être de ceux qui ont commandé la place durant qu'elle appartenoit aux Chevaliers de Rhodes, car à quelques-unes il y a des Croix de Malte, & toutes les murailles en ſont couvertes, & je croi qu'il y a plus de trois cent écuſſons, qui paroiſſent nouvellement faits. Après avoir paſſé la ſeconde porte, il y a à main droite à terre la Statuë d'un homme armé, mais la tête y manque, & au deſſus contre la muraille ſont des bas reliefs fort bien taillez. Au deſſus de la troiſiéme porte en dedans eſt écrit deſſous certaines armoiries, *Propter fidem Catholicam tenemus locum iſtum*, & le reſte que je n'ai pû lire : puis à main droite eſt écrit contre une belle pierre qui eſt dans la muraille, *Sarreboure* 1130. contre la muraille qui eſt batuë de la mer, ſont pluſieurs autres pièces de bas reliefs en divers lieux, & pluſieurs armoiries, entre leſquelles y en a une où eſt une fortereſſe, & au deſſous eſt écrit F. *Conſtantius de operibus Cardinalibus*, il y a auſſi trois demi lions ſortant de la muraille depuis la tête juſqu'à la moitié du corps. Entre la quatriéme & cinquiéme porte il y a à main droite des bas reliefs de gens qui combatent, parmi leſquels il y a quelque choſe d'écrit en Franc, mais je n'en

n'en pus lire autre chose que 1510. au dessus de la sixiéme porte en dehors il y a trois écussons, sous lesquels est écrit, *salva nos Domine vigilantes, custodi nos dormientes, nisi Dominus ædificaverit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* Ensuite on vient à une platte forme, où sont sept canons qui battent la mer: puis au dessous de la septiéme porte en dehors sont trois écussons & en dedans au dessus de la même porte sont les trois mêmes écussons avec deux mots écrits en lettre Gothique, que je ne pus lire; dessous cette derniere porte, qui est de fer, il y a un corps de Garde de 15. ou 20 hommes: ce Château est bon & fort, les murailles en sont très-hautes, & bâties d'une pierre où le Canon ne peut faire de mal: la mer le bat d'un côté, & il y a dans la muraille le long de la marine plusieurs embrasûres, qui étant garnies de canons, empêcheroient bien les vaisseaux de s'en approcher. [Il est aussi bien fort du côté de terre, & toutes ses murailles sont si entiéres, qu'il semble qu'elles soient nouvellement faites La Cavalerie ne lui peut faire aucun mal, car il est situé sur le roc, dans un lieu un peu élevé, & où la terre est fort étroite, aiant deux côtez bordez de la mer, laquelle, comme j'ai dejà dit, bat d'un côté le pié du Château, & n'en est pas à demi mille de l'autre côté. On peut pourtant pren-

prendre facilement ce Château en lui coupant l'eau qui y vient par un aqueduc, car quoi qu'il y ait des cîternes, les Turcs les ont tellement laissé emplir de terre, qu'elles sont inutiles. Les maisons sont un peu ruïnées, on y voit quantité de pièces de colonnes. Il y a encore plusieurs maisons hors du Château, mais personne n'y demeure, chacun se retire le soir au Château, & même jusqu'au bêtail. La campagne voisine est fort fertile en raisins, figues & autres semblables fruits. Voilà tout ce que j'ai pû remarquer de ce château où je n'osois rien regarder qu'en passant, de peur d'être pris pour espion, veu même que les Turcs m'observoient lorsque je m'arrêtois un peu.

CHAPITRE LXXII.

DE NOTRE DE'PART DE BODROU, & de nôtre arrivée à Rhodes.

NOus arrêtâmes quelques jours à Bodrou, à cause que le Lebêche continuoit très-fort avec de grandes pluïes. Le Dimanche troisiéme Decembre, le Maëstral Tramontane ou Nord Nord-Ouëst commença un peu à donner, mais il ne duroit pas, toutefois nous ne laissâmes pas de sortir de ce port le Lundi 4. Decembre sur les trois à quatre heures après midi, avec un petit

Maëſtral Tramontane qui ne dura pas trois heures, nous laiſſant en bonace juſqu'au Mardi cinquiéme Decembre, qu'un Siroc s'étant levé aſſez fort, nous fit retourner en arriere. Nous nous arrêtâmes devant Stanchio, ne pouvant aller à Bodrou parce que le vent nous étoit contraire. Nous jettâmes quatre ancres, pour nous mettre en ſûreté de ce vent de Siroc qui nous donnoit de grandes ſecouſſes, & nonobſtant toutes ces anchres, nous ne laiſſâmes pas de ſouffrir beaucoup de ce vent. Pour moi je fus dans des vomiſſemens horribles, après leſquels j'eus de ſi grandes douleurs de côté, que je croiois en mourir, & ce fut alors, que malgré ma douleur, je ne pus m'empêcher de blâmer un peu l'ardeur de ceux, qui pour voiager quitent toutes leurs aiſes, & meurent de la moindre maladie qui les prend, faute de ſecours. Il y eut un Turc qui aiant pitié de mon mal, me
Opium. donna de l'opium à manger: moi qui ne ſavois ce que c'étoit, je l'avalai, mais comme il voulut me faire reïterer, je lui demandai ce que c'étoit, & il me répondit, mange, cela eſt bon: c'eſt de l'opium; alors je lui dis qu'il m'avoit empoiſonné, & faiſant quelque effort, je vomis. Comme je n'étois pas le ſeul malade, & que chacun ſouffroit beaucoup, le vent étant toûjours très-fort, & pleuvant toutes les nuits, nous levâmes plu-

ſieurs

ſieurs fois les anchres, & fîmes nôtre poſſible pour aller à Bodrou, mais en vain, le Siroc nous en empêchant toûjours : enfin le Samedi 9. Decembre le vent ſe changea, & après le Midi il ſe fit un peu de Tramontane, mais nous attendîmes à partir juſqu'au lendemain, pour voir s'il dureroit. Le lendemain Dimanche 10. Decembre le vent de Tramontane s'étant rafraîchi, nous partîmes ſur les onze heures du matin, ce vent ne nous mena gueres loin, car ſur les deux heures après midi il commença à faire bonaſſe, puis la nuit étant venuë, le vent ſe changea en Mi-jour ou Sud, mais pas violent, c'eſt pourquoi nous nous tînmes ſur les voiles. Sur les 10. heures du ſoir nous courûmes un danger que nous n'avions pas prévû : comme il y avoit en nôtre compagnie plus de trente Saïques qui faiſoient le voiage, la nuit étant fort obſcure, ſur les dix heures du ſoir une Saïque de compagnie nous vint croiſer, & paſſant ſa prouë ſur nôtre Saïque, donna de ſon arbre de Trinquet dans nôtre maeſtre ; ce choc fit tant de bruit que nous nous crumes tous perdus, & chacun étant ſorti pour voir ce que c'étoit, quelques-uns des nôtres prirent un bon cable, & lierent le trinquet de cette Saïque avec la nôtre, pendant que quatre ou cinq décendirent avec un fanal à la ſentine, pour voir ſi nôtre Saïque faiſoit eau, & regarder de

tous côtez si le dommage étoit grand, les autres demeurant sur la couverte pour prendre garde que les mariniers de l'autre Saïque ne déliassent le cable & ne s'enfuissent : mais les pauvres gens, qui étoient tous Grecs, étoient si étourdis de cette faute qu'il n'en paroissoit pas un. D'abord que cela arriva, la colère portoit nôtre Capitaine à sauter dans cette Saïque avec l'épée à la main, & tuer tout ce qu'il y trouveroit, mais étant aussi-tôt mieux conseillé, il fît dessein avec tous les nôtres, au cas que nôtre Saïque fût en danger d'aller à fond, de sauter dans la leur, & les jettant tous en mer nous en rendre les maîtres, & c'est pour cela qu'on la tenoit atachée avec la nôtre ; enfin graces à Dieu, nous trouvâmes qu'ils n'avoient rompu qu'un peu du bord de nôtre Saïque : s'il eût fait un peu de vent frais, & qu'ils eussent frappé une palme plus bas, nôtre Saïque auroit été à fond. Nous les laissâmes aller sans leur faire autre mal, quoi qu'il y en eût dans la compagnie qui conseilloient qu'on les coûlât à fond à coups de canon.

Cependant le même vent de midi continuant toûjours, nous continuâmes nos voltes jusqu'au lendemain Lundi 11. Decembre, que deux heures avant la nuit nous nous fîmes remorquer par nôtre Saïque jusqu'au

Sanbiki. détroit qui est entre l'Ile de Sanbiki, appellée

des

des Turcs Sunbiki, & une autre Ile habitée : nous y arrivâmes au Soleil couchant, & y donnâmes fond. Cet endroit est fort étroit & assez sûr contre le vent. Il y a un village sur le bord de la mer passé le détroit, où ne demeurent que des Grecs, qui vont d'un côté & d'autre trafiquer avec des Sanbikis, appellez des Turcs Sunbikis, qui ont été inventez & faits premierement dans cette Ile. Ces bâtimens sont des especes de Galiotes, dont nous parlerons en un autre lieu. Nous y demeurâmes toute cette nuit, & encore le lendemain Mardi 12. Decembre : le Mécredi treiziéme Decembre faisant encore un peu de vent du midi, à la pointe du jour nous nous fîmes remorquer par nôtre Saïque jusque hors du détroit, puis déploiâmes les voiles. Sur les 9. à 10. heures le vent se fit maestral-tramontane, & nous mena de telle sorte, que sur les trois heures après midi nous arrivâmes à Rhodes, éloignée de Stangio de cent milles : nous demeurâmes dans le port de Rhodes treize jours, pendant lesquels je considerai cette place autant que je pus, n'osant pourtant pas y rien observer attentivement ; car aussi-tôt que je m'arrêtois, les Turcs me regardoient, & en même tems un Gentil-homme Chiot avec qui j'étois me poussoit, pour me retirer de mon attention, qui me pouvoit être dommageable, principa-

ou Sunbiki, Ile.

Sanbikis ou Sunbikis, espece de Galiotes.

palement en ce tems-là, auquel on craignoit par toutes les Iles de Turquie que les Venitiens n'y fissent décente.

CHAPITRE LXXIII.

DE L'ILE ET VILLE DE Rhodes.

Situation de l'Ile de Rhodes.

L'Ile de Rhodes a du côté de Septentrion la Lycie, la mer étant entre deux de la largeur d'environ vingt milles, du côté du Levant l'Ile de Chypre, du Couchant Candie, & du Midi l'Egypte, elle a cent vingt milles de tour, elle est située sous un Ciel si temperé, qu'il ne passe jour, dit-on, que le Soleil n'y paroisse, toutefois j'y ai passé des jours ausquels il n'a pas paru, au moins dans la Ville. Cette Ile est fort fertile, aussi y a-t-il plusieurs villages fort habitez, & une Ville qui est petite, mais très-forte : cette Ile a eu plusieurs Maîtres, car elle passa de la main des Grecs en celle des Sarrazins prise par Mahuvias, puis elle retourna aux Chrêtiens, puis aux Sarrazins, sur lesquels elle fut prise le jour de l'Assomption de Nôtre-Dame l'an 1309. par les Chevaliers Hospitaliers de Saint Jean de Jerusalem, qui la fortifierent. L'Histoire de la Religion de Malte traite amplement de la Ville de Rhodes, de sa fondation, & comment les Hospitaliers ou Chevaliers

liers

liers de S. Jean s'en rendirent Maîtres. Le Calyphe d'Egypte l'aſſiegea l'an 1444. & en leva le ſiege, après l'avoir tenuë aſſiegée quelque tems, car ils lui faiſoient bien du mal, ce qui lui fit rechercher pluſieurs fois leur amitié. Depuis Mahomet II. y mit le ſiege le douziéme Mai de l'an 1480. étant pour lors Grand Maître, M. d'Ambuſſe François. Ils leverent le ſiege trois mois après, ſans avoit fait autre choſe, que de perdre leur tems. Enfin Soliman II. étant Empereur, comme elle lui donnoit beaucoup de jalouſie, ne pouvant ſouffrir qu'après avoit ſubjugué l'Egypte, une petite place au milieu de ſes Etats, tenuë par une poignée de gens, lui fit tant de peine, il les rechercha par toutes les voies de douceur, ne leur demandant autre choſe que la moindre reconnoiſſance: mais voiant qu'ils ne vouloient point abſolument ſe ſoumettre, il reſolut de prendre cette place par la force, & aiant fait de grands preparatifs, il s'achemina lui-même avec ſon armée vers cette Ile, voulant être preſent à cette expedition, qu'il avoit tant à cœur: l'an 1522. le jour de la Saint Jean parut l'avant-garde de l'armée des Turcs proche de Rhodes, il n'y avoit en tout dans Rhodes que cinq mille hommes de guerre, dont il y en avoit ſix cens de l'habit, mais ils avoient bien du cœur, & un grand Maître qui n'en manquoit point auſſi, c'étoit

Siege de Rhodes par le Calyphe d'Egypte

Siege de Rhodes par Mahomet II.

Siege de Rhodes par Soliman II.

De Villiers l'Ile Adam Grand Maître.

M. Philippe de Villiers l'Ile Adam François: l'armée des Turcs étoit d'environ quatre cent voiles de toutes ſortes, & de deux cent mille hommes, dont il y en avoit ſoixante mille pionniers; il faut compter encore la preſence du Grand Seigneur, qui leur augmentoit fort le courage, tant par ſes promeſſes, que par ſes menaces; outre cela il leur venoit tous les jours du ſecours de la Natolie, qui eſt tout proche. Ce ſiege eſt décrit tout au long dans l'Hiſtoire des Chevaliers de Saint Jean, où je renvoie le Lecteur, étant très-digne d'être lû, comme auſſi celui de Malte, qui aſſûrément ſont les plus memorables ſieges dont l'Hiſtoire faſſe mention, pour la quantité de belles actions que firent les Chevaliers: les Turcs attaquerent cette place avec une grande fureur, & les Chevaliers la défendirent très-vaillamment, & ôterent ſi bien aux Turcs toute eſperance de la gagner, que le Grand Seigneur deſeſperé voulut faire plier bagage, & déja ſon armée commençoit à déloger, quand André d'Amaral Portugais Prieur de Caſtille, & Chancelier de l'Ordre, fâché de n'avoir pas été Grand Maître à la derniere élection, & pour cela devenu grand ennemi de ſon Ordre, l'avertit par une lettre qu'il jetta dans ſon camp atachée à une flêche, de la laſſitude des aſſiegez, lui enſeignant le lieu par où il falloit

André d'Amaral Portugais, traître.

loit attaquer la Ville, dont il lui promettoit une facile conquête, s'il avoit la constance de rester devant encore quelques jours; le Grand Seigneur aiant suivi cet avis, la Ville fut prise par composition, les Chevaliers étant reduits en tel état, qu'ils ne se pouvoient plus soutenir; aussi le Grand Maître eut-il beaucoup d'honneur de ce siege: aiant reçû des loüanges du Grand Seigneur même qui l'honora, le plaignit, & lui offrit tout ce qui lui étoit necessaire. Cette place fut renduë aux Turcs sur la fin de l'an 1522. après avoir été conservée par les Chevaliers durant l'espace de deux cent & quelques années.

La Ville a deux ports, dont l'un qui est le grand, est quarré & assez spacieux; mais il n'est pas fort sur lorsqu'il fait grec, levant, ou siroc, & même nous y fûmes bien tourmentez durant deux jours par la tramontane: les Chevaliers possedant cette Ville, avoient dessein d'en faire un autre au coin d'auprès la Ville du côté du Château Saint Ange, & ce dernier eût été fort sur contre tous vents, mais ils perdirent cette place avant qu'ils pussent executer ce dessein: à l'entrée de ce port à main droite il y a une tour toute neuve que les Turcs ont faite à la place d'une vieille qui y étoit autrefois appellée la tour Saint Nicolas; elle est quarrée, & a tout au haut un joli donjon, & à chaque angle de la tour

il y a une guerite ; cette tour eſt bien garnie de canons, elle eſt atachée à un baſtion qui eſt derriere, & elle a une courtine qui vient juſqu'aux murs de la Ville, & fait un des côtez du port. Vis-à-vis de ladite tour, & de l'autre côté du port, eſt un vieux château qui ſe nommoit château Saint Ange du tems que les Chevaliers en étoient les maîtres, il eſt un peu ruïné. Ce château & cette tour, qui ſont diſtans l'un de l'autre de plus de cinquante toiſes, ſont bâtis ſur les deux lieux où étoient poſez les piés de ce grand Coloſſe de bronze, une des ſept merveilles du monde, entre les jambes duquel les vaiſſeaux paſſoient avec toutes leurs voiles ; ce Coloſſe qui repreſentoit le Soleil, avoit été moulé par Chares le Lindien, il avoit ſeptante coudées de haut, il portoit en une main un fanal, qu'on allumoit toutes les nuits pour faire lumiere aux vaiſſeaux qui étoient en mer ; enfin comme il n'y a rien, pour ſolide qu'il ſoit, qui reſiſte au tems, cet ouvrage, qui ſembloit immortel, étant tombé par un grand tremblement de terre, y demeura juſqu'à ce que les Sarrazins s'étant rendus Maîtres de Rhodes, mirent le Coloſſe en pieces, & le vendirent à un Juif, qui chargea de ſon metal neuf cent chameaux, & le fit porter à Alexandrie en l'an 954. & 1461. ans après qu'il fut fait : derriere la tour de Saint Nicolas eſt un baſtion,

Coloſſe du Soleil, moulé par Chares le Lindien.

ftion, auquel elle eft atachée, ce baftion eft fur le bord de la mer, il eft garni de neuf groffes pieces de canon, qui défendent l'entrée du port de quelque côté que ce foit, il eft fermé du côté de terre avec des treillis de bois: après cela eft le port des galeres qui du côté de la mer eft couvert d'une langue de rocher tenant à la terre ferme, fur laquelle eft bâti un bon Château, appellé du tems des Chevaliers, le Château Saint Erme. Ce port eft bon, & peut contenir plufieurs Galeres, mais fa bouche eft fi étroite, qu'il n'y peut entrer qu'une Galere à la fois; elle regarde le Grec-levant ou Eft-nord eft. On la ferme tous les foirs avec une chaîne qui tient à une petite tour, laquelle eft tout au bout d'un Mole qui avance environ 25. ou 30. pas en mer vis-à-vis du Château S. Erme & l'autre bout de la chaîne s'atache à une piece de rocher qui eft en terre à fept ou huit pas du Château Saint Erme: ce Mole, dont je viens de parler, a encore une petite tour au bout par où on va à terre, & là auprès à environ cinquante pas en terre, eft un cimetiere où fe voient quinze ou vingt dômes de pierre de taille bien bâtis, foutenus la plupart de quatre arcades; ce font les fepultures des Beys, & autres gens de condition de Rhodes qui font morts en guerre: à côté du port des galeres eft en terre une place où il y a quelques ar-

bres, & une fontaine, & au bout de cette place proche du fond dudit port est l'arsenal où l'on fait les Galeres & les Saïques : la Ville, comme j'ai déja dit, est petite, mais très-forte ; du côté du port elle a de hautes & fortes murailles, qui sont bien garnies de fauconneaux par en-haut ; & en bas il y a des embrazûres pour de bons gros canons : il y a encore vis-à-vis du bastion, qui est entre les deux ports, une bonne tour avec son fossé, laquelle a trois grosses pieces de canon au haut, ces canons défendent jusque bien loin l'approche du port : au milieu de la face de cette tour est une petite statuë de Saint Paul avec son épée, comme il est écrit à côté de sa tête, au dessous de cette statuë est la tiare avec les deux clefs, qui sont les armes de l'Eglise, puis au dessous sont trois écussons, l'un de la croix pleine, un autre de la croix anchrée, & au milieu un autre, où est un arbre que je n'ai pas connu : du côté de terre elle n'est pas moins forte, mais les étrangers ont moins de liberté de l'examiner de ce côté-là, parce qu'ils y ont moins affaire : cette Ville a trois portes, une du côté de la mer, où se vend le blé, & deux du côté de terre, par l'une desquelles j'ai passé, qui est du côté où étoit la caverne du Dragon que tua le Chevalier Deodat de Gozon, de la langue de Provence, ainsi qu'il se peut voir dans l'histoire des

Statuë de S. Paul à Rhodes.

Deodat de Gozon.

des Chevaliers de Saint Jean: la tête dudit dragon étoit autrefois sur cette porte, mais depuis quelques années les Turcs l'ont transportée sur la porte de la Marine: ce fut encore de ce même côté que le traître André d'Amaral jetta secretement de la maison du Grand Maître, qui regarde de ce côté-là, une flêche aux Turcs, avec une lettre atachée à ladite flêche, par laquelle il fit savoir aux Turcs qu'ils ne pouvoient prendre la Ville que par cet endroit, en comblant les fossez avec la terre d'une montagne qui étoit tout proche, ce qu'ils firent, & ainsi prirent Rhodes: de ce même lieu ce traître continua à donner les avis des resolutions du Conseil: près de cette porte dans la ville sont les fossez où les Chevaliers mettoient leurs grains, comme ils en ont encore à present de semblables à Malte pour cet usage. Pour entrer dans la ville par la porte de la Marine, on passe premierement par une petite porte, au dessus de laquelle, sont deux écussons de deux Croix, l'une pleine & l'autre anchrée, puis on entre à main gauche par une grande porte, audessus de laquelle est la tête du dragon, qui est beaucoup plus grosse, plus large, & plus longue que celle d'un cheval, elle a la gueule fenduë jusqu'aux oreilles, avec de fort grosses dents de chaque côté, jusque tout au haut elle est platte, a les yeux un peu plus gros que ceux

Chevalier de Rhodes.

Tête du dragon à Rhodes.

d'un cheval, le trou de la narine tout rond, la peau eſt tirante ſur le gris blanc, peut-être à cauſe de la pouſſiere qui eſt deſſus, & paroît être bien dure. Il y a deſſus cette porte auſſi trois écuſſons, comme il y en a quantité d'autres en pluſieurs endroits des murailles, mais on n'oſeroit s'arrêter pour les regarder. L'un de ces trois écuſſons porte la Croix pleine, un autre l'anchrée: & au milieu de ces deux il y en a un troiſiéme portant les armes de France. Tout au haut de cette porte ſont trois ſtatuës dans leurs niches, avec trois lignes d'écrit au deſſous, dont je ne pus lire que le premier mot, qui eſt *D. Petrus*, & au deſſus de cette inſcription ſont les trois écuſſons ſuſdits. Cette porte eſt entre deux groſſes tours bien garnies de fauconneaux. Les ruës de la ville ſont aſſez larges, toutes pavées de petites pierres, & la plupart couvertes d'auvents, que les Turcs y ont faits, ces auvents avancent tant dans la ruë, qu'il s'en faut peu que ceux d'un côté ne touchent à ceux de l'autre: il y a pluſieurs beaux bâtimens, mais qui ſont tous bâtis du tems des Chevaliers. On y voit encore l'Egliſe de S. Jean, qui eſt à preſent une Moſquée. Au-deſſus de ſa grande porte eſt une petite niche, avec ſa couverture en rond, ſur cette couverture ſont des figures de pierre répreſentant nôtre Seigneur & la Vierge & S. Jean tenant

la

la croix, le tout en bas relief: la porte est de bois, assez bien entaillée, puis à côté gauche sortant de ladite Eglise, où pourtant les Chrêtiens n'entrent plus, est la ruë des Chevaliers, dans laquelle je croi qu'ils logeoient tous, car il y a plusieurs armoiries contre les maisons de cette ruë, dans laquelle il y a encore une porte pour entrer dans saint Jean, cette ruë est longue & droite, elle va en montant; elle est pavée de petites pierres, & au milieu de la ruë, il y a une file de marbre blanc, large d'un bon pié, qui va depuis un bout jusqu'à l'autre: tout au haut de ladite ruë est le Palais du Grand Maître; personne ne loge maintenant dans ce Palais. Il n'y a que les Turcs & les Juifs qui demeurent dans la ville de Rhodes, car pour les Chrêtiens, il ne leur est pas permis d'y demeurer, quoi qu'ils y aient leurs boutiques, & il faut qu'ils aillent passer la nuit dans les villages, ne pouvant être dans la ville que le jour.

CHAPITRE LXXIV.

VOYAGE DE RHODES à Alexandrie.

NOus arrêtâmes à Rhodes jusqu'à Noël, faisant toûjours fort mauvais tems, pluïes continuelles, & grands tonnerres. Enfin le Lundi vingt-cinquiéme Decembre jour de

Départ de Rhodes.

Maestral. de Noël, le vent se fit Maestral ou Nord-oüest, mais parce que le tems étoit encore bien chargé, nôtre Capitaine ne voulut pas partir ce jour-là, quoi qu'il partît plusieurs Saïques. Le Mardi vingt-sixiéme Decembre jour de Saint Etienne, le tems s'étant un peu éclairci, & le Maestral continuant, nous sortîmes de Rhodes après midi, ne faisant voile que du trinquet, pour ne pas quiter l'Ile avant la nuit, de peur des Corsaires : au soleil couchant nous fîmes voile de la Maestre, & peu de tems après nous laissâmes derriere

Païs de Chares. nous Lindo, païs de Chares Architecte du Colosse de Rhodes ; c'est un petit rocher à une pointe de l'Ile de Rhodes, éloigné de la ville de soixante milles. Il y a là une petite ville avec une fort bonne forteresse. Sur les deux ou trois heures de nuit nous passâmes

Scarpanto, Ile. Golfe de Satalie. vis-à-vis de l'Ile de Scarpanto, éloignée de Lindo de 50. milles, laissant Scarpanto à main droite, puis nous entrâmes au Golfe de Satalie, où nous eûmes un peu de mer durant deux ou trois heures, parce que le courant dudit Golfe se rencontre là avec ceux du Golfe de Venise & autres lieux du Ponent, ce qui fait qu'on souffre un peu de tourmente de la mer. Ce passage étoit autrefois si dangereux, qu'il s'y perdoit beaucoup de vaisseaux, mais les gens de mer disent que depuis que Sainte Helene revenant de Jerusalem, y

jetta

jetta un des Cloux de la Croix de nôtre Seigneur, il y a eu moins de danger. Après cela sur la minuit le vent se changea en un Maestral-tramontane si frais, que nous estimions le chemin que nous faisions à dix milles par heure, quoi que nous ne fissions voile que de la Maestre, pour ne pas abandonner un galion, ou vaisseau Turc, avec lequel nous étions de conserve, & qui demeuroit beaucoup derriere Il étoit venu de Chio avec nous, & alloit aussi à Alexandrie : ce vent dura tout le Mécredi vingt-setiéme Decembre, jour de saint Jean l'Evangeliste, & le soir il s'appaisa un peu, puis se changea en gregal ou nord-est, mais si foible, que nous n'avançâmes presque rien toute la nuit, & tout le jour suivant, qui étoit Jeudi 28. Decembre jour des Innocens ; sur le soir dudit Jeudi le vent se renforça un peu, mais après cela la pluie l'abatit ; sur la minuit il se renforça derechef de telle sorte, que le Vendredi vingt-neuviéme Decembre à la pointe du jour nous découvrîmes la terre d'Egypte, & le vent s'étant changé en Ponent-maestral ou Oüest-nord-est, nous tournâmes la prouë vers Boukeri, éloigné de Rhodes de cinq cent milles, mais le vent nous jetta si bas, que peu après nous nous trouvâmes sous Alexandrie où nous tâchâmes d'entrer, nous tenant tout le jour sur les voltes, mais le soir étant

Boukeri.

Arrivée près Alexandrie.

étant venu nous fumes contraints de donner fonds à cinq ou six milles de ladite ville. Nous demeurâmes là encore tout le Dimanche trente & un Decembre, puis la nuit le vent se changea en Tramontane si forte, que nous souffrions beaucoup de la mer. Le Lundi premier jour de l'année 1657. sur les onze heures après midi le vent s'étant apaisé, nous levâmes l'anchre & tirâmes vers le port des galeres, où nous donnâmes fond demi-heure après : là nous aprîmes comment 15. jours devant il s'étoit perdu dans le grand port d'Alexandrie un grand galion, appartenant à deux marchands Turcs, lequel étoit chargé de quantité de marchandises, savoir lin, cahvé, & sucre, le tout prisé plus de cent cinquante mille piastres : ce n'est pas que le port ne soit assez bon, mais ils disent qu'il faisoit grande fortune, & que les cables des anchres étoient vieux, n'aiant point été visitez depuis onze mois que le galion étoit au port, de sorte qu'ils s'étoient pourris dans l'eau. Ce galion tenoit sur quatorze anchres, de toutes lesquelles les cables se rompirent presque en un même tems, la nuit un peu devant le jour, & comme ceux de dedans s'en appercevoient, ils tirerent deux coups de canon, pour demander du secours ; mais personne ne leur en donnant, il se brisa à la pointe du jour
con-

contre une pierre; tous les gens qui étoient dedans furent ſauvez, horſmis un marchand Turc, qui ne voulut point ſe ſauver, diſant qu'il ne vouloit point abandonner ſon bien, qui étoit dans ce galion; auſſi perit-il avec le vaiſſeau, qui fut tellement briſé, qu'au bout d'une heure on ne le vit plus. Cependant on pouvoit lui donner du ſecours, puis que les Saïques alloient & venoient malgré la tempête, & il ne s'agiſſoit que de lui porter un cable ou deux: on ne ſauva rien de la marchandiſe, qui valoit plus de cent cinquante mille piaſtres, ſinon quelque peu de lin qu'on recueillit depuis ſur l'eau, & que je vis en-ſuite étendre à terre pour ſécher. Les Turcs n'avoient jamais bâti un ſi beau galion, non pas même celui de la Sultane, que les Chevaliers de Malte prirent il y a quelques années, qui étoit ſi haut, que le haut des arbres des galeres de Malte n'arrivoit pas à ſon bord: on me dit que celui-ci étoit tout autre choſe, & que ſa pouppe étoit plus haute que l'arbre de nôtre Saïque, qui étoit pourtant des plus groſſes Saïques. Il avoit été bâti à Conſtantinople, & avoit coûté trente-huit mille piaſtres, mais il étoit déja vieux, ſa charge étoit environ de trente mille quintaux ou quinze cent tonneaux, il étoit chargé de 40 pieces de canon, & pouvoit porter trois mille hommes, & même le premier voiage qu'il

fît

fît de Constantinople à Alexandrie, il y avoit dessus ledit galion deux mille cent personnes. Cependant la mer étoit alors si en colere, qu'elle ne se contenta pas de cette grande dépoüille, car poussant sa rage jusqu'où elle pouvoit s'étendre, elle vint faire perdre une Saïque à la bouche du Nil, dans laquelle il y eut quarante-deux hommes neiez : nous étions graces à Dieu à Rhodes durant ce grand orage.

Fin du premier Tome.







